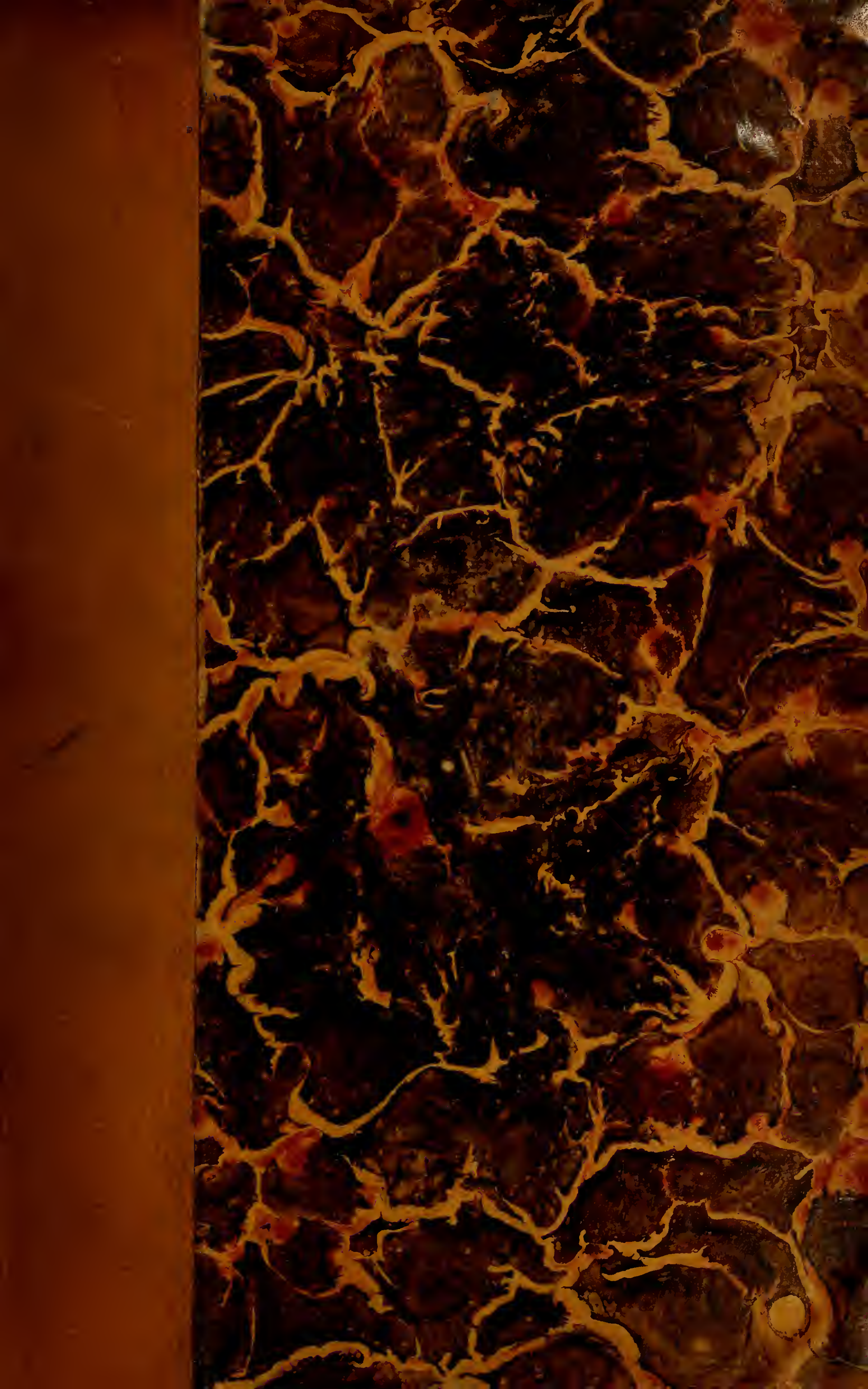
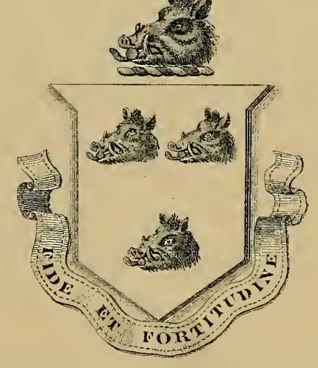



FIDE ET FORTITUDINE

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

TOME DOUZIÈME.

SOUS PRESSE

Pour paraître chez le même libraire.

CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS

(ALLEMAND, ANGLAIS, DANOIS, ESCLAVON, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, ITALIEN, POLONAIS, PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS.)

Vingt volumes in-8°.

Traduits par MM. AIGNAN, ANDRIEUX, membres de l'académie française; le baron de BARANTE, Benjamin CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LABAUMELLE, MALTE-BRUN, MERVILLE, Charles NODIER, PICHOT, REMUSAT, le comte de SAINTE-AULAIRE, le baron de STAEL, TROGNON, et VILLEMAIN, membre de l'académie française.

La troisième livraison paraîtra le 10 février prochain.

Prix : 6 fr. le volume, papier satiné.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE SHAKSPEARE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR F. GUIZOT ET A. P. TRADUCTEUR DE LORD BYRON;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
SUR SHAKSPEARE;

PAR F. GUIZOT.

TOME XII.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

TROISIÈME PARTIE

DE HENRI VI,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR LA TROISIÈME PARTIE

DE HENRI VI.

Cette pièce comprend depuis le printemps de l'année 1455 jusqu'à la fin de l'année 1471, c'est-à-dire, un espace d'environ seize ans, pendant lesquels ont été livrées quatorze batailles, qui, selon un compte probablement très-exagéré, ont coûté la vie à plus de quatre-vingt mille combattans. Aussi le sang et les morts ne sont-ils pas épargnés dans cette pièce, bien que de ces quatorze batailles on n'en voie ici que quatre, auxquelles l'auteur a eu soin de rapporter les principaux faits des quatorze combats : ces faits sont, pour la plupart, des assassinats de sang-froid accompagnés de circonstances atroces, quelquefois empruntées à l'histoire, quelquefois ajoutées par l'auteur ou les auteurs. Ainsi la circonstance du mou-

choir trempé dans le sang de Rutland, et donné à son père York pour essuyer ses larmes, est purement d'invention; le caractère de Richard est également d'invention dans cette pièce et dans la précédente. Richard était beaucoup plus jeune que son frère Rutland dont on l'a fait l'aîné, et ne peut avoir eu aucune part aux événemens sur lesquels se fondent les deux pièces. Son caractère y est d'ailleurs bien annoncé et bien soutenu; celui de Marguerite ne se dément point; et celui de Henri, à travers les progrès de sa faiblesse et de son imbécillité, laisse encore apercevoir de temps en temps ces sentimens doux et pieux qui ont jeté sur lui de l'intérêt dans la première partie. Ces portions de son rôle (même en admettant la supposition établie dans la notice de la première partie) appartiennent entièrement à Shakspeare, ainsi que la plus grande partie des méditations de Henri pendant la bataille de Towton, son discours au lieutenant de la Tour et sa scène avec des garde-chasses, etc.; ces morceaux ne se trouvent point ou sont à peine indiqués dans la pièce originale. Il est aisé de reconnaître les passages ajoutés à un charme et une naïveté d'images que n'offre

nulle part ailleurs le style de l'ouvrage original. Quelquefois aussi les endroits retouchés par Shakspeare, soit sur son ouvrage, soit sur celui d'un autre, se font remarquer par la recherche d'esprit qui lui est familière, et qui n'est pas ici compensée par cette conséquence et cette cohérence d'images qui, dans ses bons ouvrages, accompagnent presque toujours ses subtilités. C'est ce qu'on peut remarquer, par exemple, dans les regrets de Richard sur la mort de son père. Il serait difficile de les attribuer à d'autres qu'à Shakspeare, tant ils portent son empreinte; mais il serait également difficile de les attribuer à ses meilleurs temps, et leur imperfection pourrait servir encore à prouver que les trois parties de Henri VI, telles que nous les avons aujourd'hui, nous offrent, non pas Shakspeare corrigé par lui-même dans la maturité de son talent, mais Shakspeare employant le premier essai de ses forces à corriger les ouvrages des autres. Il a au reste beaucoup moins retouché cette pièce-ci que la précédente, qui probablement lui a paru plus digne de ses efforts; excepté le discours de Marguerite avant la bataille de Tewksbury, une partie de la scène

d'Édouard avec lady Gray, et quelques autres passages peu importans, on n'en peut guère ajouter d'autres à ceux qui ont déjà été cités comme appartenant entièrement à l'ouvrage corrigé. La plus grande partie de la pièce originale y est textuellement reproduite; on y retrouve de même le décousu qui a pu frapper dans la première et la seconde parties. Les horreurs accumulées dans celle-ci ne laissent pas d'être peintes avec une certaine énergie, mais bien éloignée de cette vérité profonde que, dans ses beaux ouvrages, Shakspeare a su, pour ainsi dire, tirer des entrailles même de la nature.

F. G.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRI VI.	
ÉDOUARD, prince de Galles, son fils.	
LOUIS XI, roi de France.	
LE DUC DE SOMERSET, LE DUC D'EXETER, LE COMTE DE NORTHUMBERLAND, LE COMTE D'OXFORD, LE COMTE DE WESTMORELAND, LE LORD CLIFFORD,	lords du parti du roi.
RICHARD PLANTAGENET, duc d'York.	
ÉDOUARD, comte des Marches, depuis le roi Édouard IV, GEORGE, depuis duc de Clarence, RICHARD, depuis duc de Glocester, EDMOND, comte de Rutland,	fils du duc d'York.
LE DUC DE NORFOLK, LE MARQUIS DE MONTAIGU, LE COMTE DE WARWICK, LE COMTE DE SALISBURY, LE COMTE DE PEMBROKE, LE LORD HASTINGS, LE LORD STAFFORD,	partisans du duc d'York.
SIR JEAN MORTIMER, SIR HUGUES MORTIMER,	oncles du duc d'York.
SIR GUILLAUME STANLEY.	
LORD RIVERS, frère de lady Gray.	
SIR JEAN DE MONTGOMERY.	
SIR JEAN SOMERVILLE.	
LE GOUVERNEUR DE RUTLAND.	
LE MAIRE d'YORK.	
LE LIEUTENANT DE LA TOUR.	
UN NOBLE.	

DEUX GARDE-CHASSES.
UN CHASSEUR.
UN FILS qui a tué son père.
UN PÈRE qui a tué son fils.
LA REINE MARGUERITE.
LA PRINCESSE BONNE, sœur du roi de France.
LADY GRAY, depuis reine et femme d'Édouard IV.
SOLDATS, et SUITE du roi Henri et du roi Édouard, MESSAGERS, HOMMES DU GUET.

Dans une partie du troisième acte la scène se passe en France; et dans tout le reste de la pièce elle est en Angleterre.

TROISIÈME PARTIE
DE HENRI VI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Londres, dans la salle du parlement.

Tambours. Quelques soldats du parti d'York se précipitent dans la salle; entrent ensuite LE DUC D'YORK, ÉDOUARD, RICHARD, NORFOLK, MONTAIGU, WARWICK et autres, avec des roses blanches à leurs chapeaux.

WARWICK.

Je ne conçois pas comment le roi nous est échappé.

YORK.

Tandis que nous poursuivions la cavalerie du Nord, il s'est évadé adroitement, abandonnant son infanterie; et cependant le grand Northumberland, dont l'oreille guerrière ne put jamais souffrir le son de la retraite, animait encore son armée découragée: et lui-même avec les lords Clifford et Stafford, tous

unis et de front, ont chargé notre corps de bataille, mais en l'enfonçant ils ont péri sous l'épée de nos soldats.

ÉDOUARD.

Le père de lord Stafford, le duc de Buckingham, est ou tué ou dangereusement blessé, j'ai fendu son casque d'un coup porté d'aplomb; cela est vrai, mon père, voilà son sang.

(*Montrant son épée sanglante.*)

MONTAIGU, *montrant la sienne.*

Et voilà, mon frère, celui du comte de Wiltshire, que j'ai joint dès le commencement de la mêlée.

RICHARD, *jetant sur le théâtre la tête de Somerset.*

Et toi, parle pour moi, et dis ce que j'ai fait.

YORK.

Richard a surpassé tous mes autres enfans! C'est à lui que je dois le plus. Quoi, votre grâce, vous êtes mort! Lord de Somerset!

NORFOLK.

Puisse toute la postérité de Jean de Gaunt avoir pareille espérance!

RICHARD.

J'espère abattre de même la tête du roi Henri!

WARWICK.

Je l'espère aussi. — Victorieux prince d'York, je jure par le ciel de ne point fermer les yeux que je ne t'aie vu assis sur un trône qu'usurpe aujourd'hui la maison de Lancastre. Voici le palais de ce roi effrayé; voilà son trône royal. Possède-le, York; car il est à toi, et non pas aux héritiers de Henri.

YORK.

Seconde-moi donc, cher Warwick, et j'en vais prendre possession ; car nous ne sommes entrés ici que par la force.

NORFOLK.

Nous vous seconderons tous. — Périsse le premier qui recule !

YORK.

Je vous remercie, noble Norfolk ! — Ne vous éloignez point, milords. — Et vous, soldats, demeurez, et passez ici la nuit.

WARWICK.

Quand le roi paraîtra, ne lui faites aucune violence, à moins qu'il n'essaie de vous chasser par la force.

(Les soldats se retirent.)

YORK.

La reine doit tenir ici aujourd'hui son parlement : elle ne s'attend guère à nous voir de son conseil : par les paroles ou par les coups, il faut ici même faire reconnaître nos droits.

RICHARD.

Occupons, armés comme nous le sommes, l'intérieur du palais.

WARWICK.

Ce parlement s'appellera le parlement de sang, à moins que Plantagenet, duc d'York, ne soit roi ; et ce timide Henri, dont la lâcheté nous a rendus le jouet de nos ennemis, sera déposé.

YORK.

Ne me quittez donc pas, milords. De la résolution, et je prétends prendre possession de mes droits.

WARWICK.

Ni le roi, ni son plus zélé partisan, ni le plus fier de tous ceux qui tiennent pour la maison de Lancastre, n'osera plus battre de l'aile aussitôt que Warwick agitera ses sonnettes (1). Je veux planter ici Plantagenet; l'en déracine qui l'osera. — N'hésite pas, Richard : revendique la couronne d'Angleterre.

(Warwick conduit au trône York, qui s'y assied.)

(Fanfares. Entrent le roi Henri, Clifford, Northumberland, Westmoreland, Exeter et autres, avec des roses rouges à leurs chapeaux.)

LE ROI.

Voyez, milords, où s'est assis cet audacieux rebelle; sur le trône de l'état! Sans doute qu'appuyé des forces de Warwick, ce perfide pair, il ose aspirer à la couronne, et prétend régner en souverain. — Comte de Northumberland, il a tué ton père; et le tien aussi, lord Clifford; et vous avez fait voeu de venger leur mort sur lui, sur ses enfans, ses favoris et ses partisans.

NORTHUMBERLAND.

Et si je ne l'exécute pas, ciel, que ta vengeance tombe sur moi!

CLIFFORD.

C'est dans cet espoir que Clifford porte son deuil en acier.

WESTMORELAND.

Hé quoi, souffrirons-nous cela? — Jetons-le à bas : mon coeur est bouillant de colère; je n'y puis tenir.

LE ROI.

De la patience, cher comte de Westmoreland.

CLIFFORD.

La patience est pour les poltrons, pour ses pareils : il n'aurait pas osé s'y asseoir, si votre père eût été vivant. — Mon gracieux seigneur, ici, dans le parlement, laissez-nous fondre sur la maison d'York.

NORTHUMBERLAND.

C'est bien dit, cousin : qu'il en soit fait ainsi.

LE ROI.

Eh! ne savez-vous pas que le peuple est pour eux, et qu'ils ont derrière eux une bande de soldats?

EXETER.

Le duc d'York tué, il fuiront bientôt.

LE ROI.

Loin du cœur de Henri la pensée de faire du parlement une boucherie! — Cousin Exeter, la sévérité du maintien, les paroles, les menaces, sont les seules armes que Henri veuille employer contre eux. (*Ils s'avancent vers le duc d'York.*) Séditieux duc d'York, descends de mon trône; et tombe à mes pieds, pour implorer ma clémence et ta grâce; je suis ton souverain.

YORK.

Tu te trompes; c'est moi qui suis le tien.

EXETER.

Si tu as quelque honte, descends, c'est lui qui t'a fait duc d'York.

YORK.

C'était mon patrimoine, tout aussi-bien que le titre de comte (2).

EXETER.

Ton père fut un traître à la couronne.

WARWICK.

C'est toi, Exeter, qui es un traître à la couronne, en suivant cet usurpateur Henri.

CLIFFORD.

Qui doit-il suivre que son roi légitime?

WARWICK.

Sans doute, Clifford : qu'il suive donc Richard, duc d'York.

LE ROI.

Et resterai-je debout, tandis que toi tu seras assis sur mon trône?

YORK.

Il le faut bien, et cela sera : prends-en ton parti.

WARWICK.

Sois duc de Lancastre, et laisse-le être roi.

WESTMORELAND.

Henri est duc de Lancastre et roi, et le lord de Westmoreland est là pour le soutenir.

WARWICK.

Et Warwick pour le contredire. — Vous oubliez, je le vois, qui sont ceux qui vous ont chassés du champ de bataille, ont tué vos pères, et ont marché enseignes déployées, au travers de Londres, jusqu'aux portes du palais.

NORTHUMBERLAND.

Je m'en souviens, Warwick, à ma grande douleur; et, par son âme, je le ferai pleurer à toi et aux tiens.

WESTMORELAND.

Plantagenet, et toi et tes enfans, et tes parens et tes amis, me le paieront de plus de vies qu'il n'y avait de gouttes de sang dans les veines de ton père.

CLIFFORD.

Ne m'en parle pas davantage, Warwick, de peur qu'au lieu de paroles, je ne t'envoie un messager qui vengera sa mort avant que je sorte d'ici.

WARWICK.

Pauvre Clifford! Combien je méprise ses impuissantes menaces!

YORK.

Voulez-vous que nous établissions ici nos droits à la couronne? Autrement nos épées les soutiendront sur le champ de bataille.

LE ROI.

Quel titre as-tu, traître, à la couronne? Ton père était, ainsi que toi, duc d'York (3); ton aïeul était Roger Mortimer, comte des Marches. Je suis le fils de Henri V, qui soumit le dauphin et les Français, et conquit leurs villes et leurs provinces.

WARWICK.

Ne parle point de la France, toi qui l'as perdue toute entière.

LE ROI.

C'est le lord protecteur qui l'a perdue, et non pas

moi. Lorsque je fus couronné, je n'avais que neuf mois.

RICHARD.

Vous êtes assez âgé maintenant, et cependant il me semble que vous continuez à perdre. Mon père, arrachez la couronne de la tête de l'usurpateur.

ÉDOUARD.

Arrachez-la, mon bon père, mettez-la sur votre tête.

MONTAIGU, au duc d'York.

Mon frère, si tu aimes et honores le courage guerrier, décidons le fait par un combat au lieu de demeurer ici à nous disputer.

RICHARD.

Faites retourner les tambours et les trompettes, le roi va fuir.

YORK.

Taisez-vous, mes enfans.

LE ROI.

Tais-toi toi-même, et laisse parler le roi Henri.

WARWICK.

Plantagenet parlera le premier. — Lords, écoutez-le, et demeurez attentifs et en silence; car quiconque l'interrompra, c'est fait de sa vie.

LE ROI.

Espères-tu que j'abandonnerai ainsi mon trône royal, où se sont assis mon aïeul et mon père? Non, auparavant la guerre dépeuplera ce royaume. Oui, et ces étendards si souvent déployés dans la France, et qui le sont aujourd'hui dans l'Angleterre, au

grand chagrin de notre cœur, me serviront de drap funéraire.—Pourquoi mollissez-vous, milords ? Mon titre est bon, et beaucoup meilleur que le sien.

WARWICK.

Prouve-le, Henri, et tu seras roi.

LE ROI.

Mon aïeul Henri IV a conquis la couronne.

YORK.

Par une révolte contre son roi.

LE ROI.

Je ne sais que répondre : mon titre est défectueux. Répondez-moi, un roi ne peut-il se choisir un héritier ?

YORK.

Que s'ensuit-il ?

LE ROI.

S'il le peut, je suis roi légitime ; car Richard, en présence d'un grand nombre de lords, résigna sa couronne à Henri IV, dont mon père fut l'héritier comme je suis le sien.

YORK.

Il se révolta contre Richard son souverain, et l'obligea par force à lui résigner la couronne.

WARWICK.

Et supposez, milords, qu'il l'eût fait volontairement, pensez-vous que cela pût nuire aux droits héréditaires de la couronne ?

EXETER.

Non, il ne pouvait résigner sa couronne que sauf

le droit de l'héritier présomptif à succéder et à régner.

LE ROI.

Es-tu contre nous, duc d'Exeter?

EXETER.

Le droit est pour lui. Veuillez donc me pardonner.

YORK.

Pourquoi parlez-vous bas, milords, au lieu de répondre?

EXETER.

Ma conscience me dit qu'il est roi légitime.

LE ROI.

Tous vont m'abandonner et passer de son côté.

NORTHUMBERLAND.

Plantagenet, quelles que soient tes prétentions, ne pense pas que Henri puisse être déposé ainsi.

WARWICK.

Il sera déposé en dépit de vous tous.

NORTHUMBERLAND.

Tu te trompes, Warwick. Ce n'est pas, malgré la présomption qu'elle t'inspire, la puissance que te donnent dans le midi tes comtés d'Essex, de Suffolk, de Norfolk et de Kent, qui peut élever le duc au trône malgré moi.

CLIFFORD.

Roi Henri, que ton titre soit légitime ou défectueux, lord Clifford jure de combattre pour ta défense. Puisse s'entr'ouvrir et m'engloutir tout vivant

le sol où je fléchirai le genou devant celui qui a tué mon père !

LE ROI.

O Clifford ! combien tes paroles raniment mon cœur !

YORK.

Henri de Lancastre, cède-moi ta couronne. Que murmurez-vous, lords, ou que concertez-vous ensemble ?

WARWICK.

Rendez justice au royal duc d'York, ou je vais remplir cette salle de soldats armés, et, sur ce trône où il est assis, écrire son titre avec le sang de l'usurpateur.

(Il frappe du pied, et les soldats se montrent.)

LE ROI.

Milord de Warwick, écoutez seulement un mot. — Laissez-moi régner tant que je vivrai.

YORK.

Assure la couronne à moi et à mes enfans, et tu règneras en paix le reste de tes jours.

LE ROI.

Je suis satisfait. Richard Plantagenet, jouis du royaume après ma mort.

CLIFFORD.

Quel tort pour le prince votre fils !

WARWICK.

Quel bien pour l'Angleterre et pour lui-même !

WESTMORELAND.

Vil, faible et lâche Henri !

CLIFFORD.

Quelle injure tu te fais à toi-même et à nous!

WESTMORELAND.

Je ne puis rester pour entendre ces conditions.

NORTHUMBERLAND.

Ni moi.

CLIFFORD.

Venez, cousin; allons porter ces nouvelles à la reine.

WESTMORELAND.

Adieu, roi sans courage et dégénéré; ton sang glacé ne renferme pas une étincelle d'honneur.

NORTHUMBERLAND.

Deviens la proie de la maison d'York, et meurs dans les chaînes pour cette indigne action.

CLIFFORD.

Puisses-tu périr vaincu dans une guerre terrible, ou finir tranquillement dans l'abandon et le mépris!

(Sortent Northumberland, Clifford et Westmoreland.)

WARWICK.

Tourne-toi par ici, Henri, ne fais pas attention à eux.

EXETER.

Ce qu'ils veulent c'est la vengeance : voilà pourquoi ils ne cèdent pas.

LE ROI.

Ah! Exeter!

WARWICK.

Pourquoi ce soupir, mon prince?

LE ROI.

Ce n'est pas pour moi que je gémis, lord Warwick : c'est pour mon fils que je déshérite en père dénaturé ; mais arrive qui pourra. (*A York.*) Je te substitue ici la couronne à toi et tes héritiers à perpétuité, à condition que tu feras serment ici d'éteindre cette guerre civile, et de me respecter, tant que je vivrai, comme ton roi et ton souverain, et de ne jamais chercher, par aucune trahison ni violence, à me renverser du trône et à régner toi-même.

YORK.

Je fais volontiers ce serment, et je l'accomplirai.

(Il descend du trône.)

WARWICK.

Vive le roi Henri ! — Plantagenet, embrasse-le.

LE ROI.

Puisses-tu vivre long-temps, ainsi que tes impétueux enfans !

YORK.

De ce moment, York et Lancastre sont réconciliés.

EXETER.

Maudit soit celui qui cherchera à les rendre ennemis !

(Morceau de musique ; les lords s'avancent.)

YORK.

Adieu, mon gracieux seigneur : je vais me rendre à mon château.

WARWICK.

Et moi, je vais garder Londres avec mes soldats.

NORFOLK.

Moi, je retourne à Norfolk avec les miens.

MONTAIGU.

Moi, sur la mer, d'où je suis venu.

(Sortent York et ses fils, Warwick, Norfolk et Montaigu, les soldats et la suite.)

LE ROI.

Et moi, rempli de tristesse et de douleur, je vais regagner mon palais.

EXETER.

Voici la reine dont les regards décèlent la colère : je veux me dérober à sa présence.

LE ROI.

Et moi aussi, cher Exeter.

(Il veut sortir.)

MARGUERITE.

N'espère pas me fuir, je te suivrai.

LE ROI.

Modère-toi, chère reine, et je resterai.

MARGUERITE.

Et qui pourrait se modérer dans de pareilles extrémités? — Ah! malheureux que tu es! plût au ciel que je fusse morte fille, que je ne t'eusse jamais vu, que je ne t'eusse pas donné un fils, puisque tu devais être un père si dénaturé! A-t-il mérité d'être dépouillé des droits de sa naissance? Ah! si tu l'avais aimé seulement la moitié autant que je l'aime, ou qu'il t'eût fait souffrir ce que j'ai souffert une fois pour lui, que tu l'eusses nourri, comme moi, de ton sang, tu aurais ici versé le plus précieux

sang de ton cœur, plutôt que de faire ce sauvage duc ton héritier, et de déshériter ton propre fils.

LE JEUNE PRINCE.

Mon père, vous ne pouvez pas me déshériter : si vous êtes roi, pourquoi ne le serais-je pas après vous?

LE ROI.

Pardonne-moi, Marguerite. — Pardonne-moi, cher enfant : le comte de Warwick et le duc m'y ont forcé.

MARGUERITE.

T'y ont forcé! Tu es roi, et l'on t'a forcé! Je rougis de t'entendre parler. Ah! malheureux lâche! tu nous as tous perdus, toi, ton fils et moi; tu t'es rendu tellement dépendant de la maison d'York, que tu ne règneras plus qu'avec sa permission. Qu'as-tu fait en transmettant la couronne à lui et à ses héritiers? tu as creusé toi-même ton tombeau, et tu t'y traîneras long-temps avant ton heure naturelle. Warwick est chancelier de l'état, et maître de Calais. Le farouche Faulconbridge commande le détroit. Le duc est fait protecteur du royaume, et tu crois être en sûreté! Oui, l'agneau tremblant doit se croire en sûreté au milieu des loups. Si j'eusse été là, moi, qui ne suis qu'une simple femme, oui, leurs soldats m'auraient enlevée sur leurs lances, avant que j'eusse consenti à un pareil acte. Mais tu préfères ta vie à ton honneur; et puisqu'il en est ainsi, je me sépare, Henri, de ta table et de ton lit, jusqu'à ce que je voie révoquer cet acte du parlement qui déshérite mon fils. Les lords du nord, qui ont aban-

donné tes drapeaux, suivront les miens dès qu'ils les verront déployés; et ils se déploieront, à ta grande honte, et pour la ruine entière de la maison d'York : c'est ainsi que je te quitte. — Viens, mon fils. Notre armée est prête : suis-moi, nous allons la joindre.

LE ROI.

Arrête, chère Marguerite, et écoute-moi.

MARGUERITE.

Tu n'as déjà que trop parlé, laisse-moi.

LE ROI.

Mon cher fils Édouard, tu resteras avec moi.

MARGUERITE.

Oui, pour être égorgé par ses ennemis!

LE JEUNE PRINCE.

Quand je reviendrai vainqueur du champ de bataille, je reverrai votre grâce. Jusque-là je vais avec elle.

MARGUERITE.

Viens, mon fils; partons, nous n'avons pas de momens à perdre.

(La reine et le prince sortent.)

LE ROI.

Pauvre reine! Comme sa tendresse pour moi et pour son fils l'a poussée à s'emporter aux expressions de la fureur! Puisse-t-elle être vengée de ce duc orgueilleux, dont l'esprit hautain va sur les ailes du désir tourner autour de ma couronne, et, comme un aigle affamé, se nourrir de la chair de mes fils et de la mienne. — La désertion de ces trois lords

tourmente mon âme. Je veux leur écrire, et tâcher de les apaiser par de bonnes paroles. — Venez, cousin ; vous vous chargerez du message.

EXETER.

Et j'espère les ramener tous à vous.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Un appartement dans le château de Sandal près de Wakefield, dans la province d'York.

Les fils du duc d'York, RICHARD, ÉDOUARD, paraissent avec MONTAIGU.

RICHARD.

Mon frère, quoique je sois le plus jeune, permettez-moi de parler...

ÉDOUARD.

Non : je serai meilleur orateur que toi.

MONTAIGU.

Mais j'ai des raisons fortes et entraînantes.

(Entre York.)

YORK.

Quoi ! qu'y a-t-il donc ? Mes enfans, mon frère, vous voilà en dispute? Quelle est votre querelle? comment a-t-elle commencé ?

ÉDOUARD.

Ce n'est point une querelle, c'est un léger débat.

YORK.

Sur quoi?

RICHARD.

Sur un point qui intéresse votre grâce et nous aussi, sur la couronne d'Angleterre, mon père, qui vous appartient.

YORK.

A moi, mon fils? Non pas, tant que Henri vivra.

RICHARD.

Votre droit ne dépend point de sa vie ou de sa mort.

ÉDOUARD.

Vous en êtes l'héritier dès à présent : jouissez donc de votre héritage. Si vous donnez à la maison de Lancastre le temps de respirer, à la fin elle vous devancera, mon père.

YORK.

Je me suis engagé, par serment, à le laisser régner en paix.

ÉDOUARD.

On peut violer son serment pour un royaume. J'en violerais mille, moi, pour régner un an.

RICHARD.

Non. Que le ciel préserve votre grâce de devenir parjure!

YORK.

Je le serai, si j'emploie la guerre ouverte.

RICHARD.

Je vous prouverai le contraire, si vous voulez m'écouter.

YORK.

Tu ne le prouveras pas, mon fils; cela est impossible.

RICHARD.

Un serment est nul dès qu'il n'est pas fait devant un vrai et légitime magistrat, qui ait autorité sur celui qui jure. Henri n'en avait aucune, son titre était usurpé; et puisque c'est lui qui vous a fait jurer de renoncer à vos droits, votre serment, milord, est vain et frivole. Ainsi, aux armes! et songez seulement, mon père, combien c'est une douce chose que de porter une couronne. Son cercle enferme tout le bonheur de l'Élysée, et tout ce que les poëtes ont imaginé de jouissances et de félicités. Pourquoi tardons-nous si long-temps? Je n'aurai point de repos que je ne voie la rose blanche que je porte teinte du sang indolent tiré du cœur de Henri.

YORK.

Richard, il suffit : je veux régner ou mourir. Mon frère, pars pour Londres à l'instant, et anime Warwick à cette entreprise. — Toi, Richard, va trouver le duc de Norfolk, et instruis-le secrètement de nos intentions. — Vous, Édouard, vous vous rendrez auprès de milord Cobham, qui s'armera de bon cœur avec tout le comté de Kent : c'est sur les gens de Kent que je compte le plus ; car ils sont belliqueux, courtois, généreux, et pleins d'ardeur. — Tandis que vous agirez ainsi, que me restera-t-il à faire que de chercher l'occasion de prendre les armes, sans que le roi ni personne de la maison de Lancastre pénètre mes desseins? (*Entre un messager.*) Mais, arrêtez donc.—Quelles nouvelles? Pourquoi arrives-tu si précipitamment?

LE MESSAGER.

La reine, soutenue des comtes et des barons du nord, se prépare à vous assiéger ici dans votre château. Elle est tout près d'ici à la tête de vingt mille hommes : songez donc, milord, à fortifier votre château.

YORK.

Oui, avec mon épée. Quoi! penses-tu qu'ils nous fassent peur? — Édouard, et vous, Richard, vous resterez près de moi. — Mon frère Montaigu va se rendre à Londres, pour avertir le noble Warwick, Cobham et nos autres amis, que nous avons laissés à titre de protecteurs auprès du roi, d'employer toute leur habileté à fortifier leur pouvoir, et de ne plus se fier au faible Henri et à ses sermens.

MONTAIGU.

Mon frère, je pars. Je les déciderai, n'en doutez pas; et je prends humblement congé de vous.

(Il sort.)

(Entrent sir John et sir Hugues Mortimer.)

YORK.

Mes oncles sir John et sir Hugues Mortimer, vous arrivez bien à propos à Sandal : l'armée de la reine se propose de nous y assiéger.

SIR JEAN.

Elle n'en aura pas besoin : nous irons la joindre dans la plaine.

YORK.

Quoi! avec cinq mille hommes?

RICHARD.

Oui, mon père; et avec cinq cents, s'il le faut. Leur général est une femme! Qu'avons-nous à craindre?

(Une marche dans l'éloignement.)

ÉDOUARD.

J'entends déjà leurs tambours : rangeons nos gens et sortons à l'instant pour aller leur offrir le combat.

YORK.

Cinq hommes contre vingt!—Malgré cette énorme inégalité, cher oncle, je ne doute pas de notre victoire. J'ai gagné en France plus d'une bataille où les ennemis étaient dix contre un. Pourquoi n'aurais-je pas aujourd'hui le même succès?....

(Une alarme; ils sortent.)

SCÈNE III.

Plaine près du château de Sandal.

Alarme; excursions. Entrent RUTLAND et son GOUVERNEUR.

RUTLAND.

Ah! où fuirai-je? Où me sauverai-je de leurs mains? Ah! mon gouverneur, voyez, le sanguinaire Clifford vient à nous.

(Entrent Clifford et des soldats.)

CLIFFORD.

Fuis, chapelain; ton état de prêtre te sauve la

vie. — Mais pour le rejeton de ce maudit duc, dont le père a tué mon père, il mourra.

LE GOUVERNEUR.

Et moi, milord, je lui tiendrai compagnie.

CLIFFORD.

Soldats, emmenez-le.

LE GOUVERNEUR.

Ah! Clifford, ne l'assassine pas de peur que tu ne sois haï de Dieu et des hommes.

(Les soldats l'entraînent de force. L'enfant reste pâmé de frayeur.)

CLIFFORD.

Allons. — Quoi! est-il déjà mort? ou est-ce la peur qui lui fait ainsi fermer les yeux? — Oh! je vais te les faire ouvrir.

RUTLAND.

C'est ainsi que le lion affamé regarde le malheureux qui tremble sous ses griffes avides, c'est ainsi qu'il tourne tout autour insultant à sa proie, et c'est ainsi qu'il s'approche pour déchirer ses membres. — Ah! bon Clifford, tue-moi avec ton épée, mais non pas avec ce regard cruel et menaçant. Bon Clifford, écoute-moi avant que je meure : je suis trop peu de chose pour être l'objet de ta colère : venge-toi sur des hommes, et laisse-moi vivre.

CLIFFORD.

Tu parles en vain, pauvre enfant. Le sang de mon père a fermé le passage par où tes paroles pourraient pénétrer.

RUTLAND.

Eh bien! c'est au sang de mon père à le rouvrir: c'est un homme, lui, Clifford, mesure-toi avec lui.

CLIFFORD.

Eussé-je ici tous tes frères, leur vie et la tienne ne suffiraient pas pour assouvir ma vengeance. Non, quand je creuserais encore les tombeaux de tes pères, et que j'aurais pendu à des chaînes leurs cercueils pouris, en spectacle d'ignominie, ma fureur n'en serait pas ralentie, ni mon cœur soulagé. La vue de tout ce qui appartient à la maison d'York est une furie qui tourmente mon âme; et jusqu'à ce que j'aie extirpé leur race maudite, sans en laisser un seul au monde, je vis dans l'enfer. — Ainsi donc...

(Levant le bras.)

RUTLAND.

Oh! laisse-moi prier un moment avant de recevoir la mort! — Ah! c'est toi que je prie, bon Clifford; aie pitié de moi.

CLIFFORD.

Toute la pitié que peut t'accorder la pointe de mon épée.

RUTLAND.

Jamais je ne t'ai fait aucun mal, pourquoi veux-tu me tuer?

CLIFFORD.

Ton père m'a offensé.

RUTLAND.

Mais avant que je fusse né. — Tu as un fils, Clifford; pour l'amour de lui, aie pitié de moi, de

crainte qu'en vengeance de ma mort, comme Dieu est juste, il ne soit aussi misérablement égorgé que moi. Ah! laisse-moi passer ma vie en prison; et à la première offense, tu pourras me faire mourir; mais à présent tu n'en as aucun motif.

CLIFFORD.

Aucun motif? ton père a tué mon père : c'est pourquoi, meurs.

(Il le poignarde.)

RUTLAND.

Dii faciant, laudis summa sit ista tuæ (4).

(Il meurt.)

CLIFFORD.

Plantagenet! Plantagenet! j'arrive; et ce sang de ton fils, attaché sur mon épée, y va former une rouille, jusqu'à ce que ton sang figé avec celui-ci me détermine à les en faire disparaître tous deux.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Alarme. Entre YORK.

YORK.

L'armée de la reine a vaincu; mes deux oncles ont été tués en défendant ma vie, et tous mes partisans, effrayés de l'âpre fureur de l'ennemi, fuient comme les vaisseaux devant les vents, ou des agneaux que poursuivent des loups affamés.—Mes enfans!... Dieu sait ce qu'ils sont devenus. Mais je sais bien que, vivans ou morts, ils se sont comportés en hommes nés pour la gloire. Trois fois Richard

s'est ouvert un passage jusqu'à moi, en me criant : *Courage! mon père, combattons jusqu'à la fin.* Et trois fois aussi Édouard m'a joint, son épée toute rouge, teinte juqu'à la garde du sang de ceux qui l'avaient combattu, et lorsque les plus intrépides guerriers se retiraient, Richard criait : *Chargez, ne lâchez pas un pied de terrain*; il criait encore : *Une couronne ou un glorieux tombeau! un sceptre ou un sépulcre en ce monde!* C'est alors que nous avons chargé de nouveau : mais, hélas! nous avons encore reculé; — comme j'ai vu un cygne s'efforcer inutilement de nager contre le courant, et s'épuiser à combattre les flots qui le maîtrisaient. — Mais qu'entends-je? (*Courte alarme derrière le théâtre.*) Écoutons! nos terribles vainqueurs continuent la poursuite; et je suis trop affaibli, et je ne peux fuir leur fureur; et eussé-je encore toutes mes forces, je ne leur échapperais pas. Le sable qui mesurait ma vie a été compté : il faut rester ici; c'est ici que ma vie doit finir. (*Entrent la reine Marguerite, Clifford, Northumberland, soldats.*) Viens, sanguinaire Clifford. — Farouche Nortumberland! me voilà pour servir de but à vos coups; je les attends de pied ferme.

NORTHUMBERLAND.

Rends-toi à notre merci, orgueilleux Plantagenet.

CLIFFORD.

Oui, et tu auras merci tout juste comme ton bras sans pitié l'a faite à mon père. Enfin, Phaéton est tombé de son char, et le soir est arrivé à l'heure de midi.

YORK.

De mes cendres comme de celles du phénix peut sortir l'oiseau qui me vengera sur vous tous. Dans cet espoir, je lève les yeux vers le ciel, et je brave tous les maux que vous pourrez me faire subir. Hé bien, que n'avancez-vous? Quoi ! vous êtes une multitude et vous avez peur !

CLIFFORD.

C'est ainsi que les lâches commencent à combattre, quand ils ne peuvent plus fuir : ainsi la colombe attaque de son bec les serres du faucon qui la déchire : ainsi les voleurs sans ressource, et désespérant de leur vie, accablent le prévôt de leurs invectives.

YORK.

O Clifford ! recueille-toi un moment, et dans ta pensée rappelle ma vie entière ; et alors, si tu le peux, regarde-moi pour rougir de tes paroles, et mords cette langue qui accuse de lâcheté celui dont l'aspect menaçant t'a fait jusqu'ici trembler et fuir.

CLIFFORD.

Je ne m'amuserai pas à disputer avec toi de paroles : mais nous allons jouter de corps, quatre pour un !

(Il tire son épée.)

MARGUERITE.

Arrête, vaillant Clifford ! Pour mille raisons, je veux prolonger encore un moment la vie de ce traître. — La rage le rend sourd. — Parle-lui, Northumberland.

NORTHUMBERLAND.

Arrête, Clifford : ne lui fais pas l'honneur de t'exposer à avoir le doigt piqué, pour lui percer le cœur. Quand un roquet montre les dents, quelle valeur y a-t-il à mettre la main dans sa gueule, lorsqu'on pourrait le repousser avec le pied ? Le droit de la guerre est d'user de tous ses avantages ; et ce n'est point faire brèche à l'honneur que de se mettre dix contre un.

(Ils se jettent sur York, qui se débat.)

CLIFFORD.

Oui, oui, c'est ainsi que se débat l'oiseau dans le lacet.

NORTHUMBERLAND.

C'est ainsi que s'agite le lapin dans le piége.

(York est fait prisonnier)

YORK.

Ainsi triomphent les brigands sur la proie qu'ils ont conquise ; ainsi succombe l'honnête homme attaqué en nombre inégal.

NORTHUMBERLAND.

Maintenant, madame, qu'ordonnez-vous de lui?

MARGUERITE.

Braves guerriers, Clifford, Northumberland, il faut le placer sur ce tertre de terre, lui qui les bras étendus voulait atteindre les montagnes, et n'a fait avec sa main que traverser leur ombre. — Quoi, c'était donc vous qui vouliez être roi d'Angleterre ? C'était donc vous qui triomphiez dans notre parlement, et nous faisiez entendre un discours sur votre naissan-

ce ? Où est maintenant votre potée d'enfans, pour vous soutenir ? Votre pétulant Édouard et votre robuste George ? Où est-il, ce vaillant miracle des bossus, votre petit Dicky, dont la voix toujours grondante animait son papa à la révolte ? Où est-il aussi, votre bien-aimé Rutland ? Voyez, York, j'ai teint ce mouchoir dans le sang que le brave Clifford a fait sortir avec la pointe de son épée du sein de cet enfant ; et si vos yeux peuvent pleurer sa mort, tenez, je vous le présente, pour en essuyer vos larmes. Hélas ! pauvre York ! si je ne vous haïssais pas mortellement, je plaindrais l'état misérable où je vous vois ! Je t'en prie, York, afflige-toi pour me réjouir. Frappe du pied, enrage, désespère-toi, que je puisse chanter et danser. Quoi ! le feu de ton cœur a-t-il tellement desséché tes entrailles, qu'il ne puisse couler une larme pour la mort de Rutland ? D'où te vient ce calme ? Tu devrais être furieux, et c'est pour te rendre furieux que je t'insulte ainsi. Mais je le vois ; tu veux que je te paie pour me divertir : York ne sait parler que quand il porte une couronne. — Une couronne pour York. — Et vous, lords, inclinez-vous bien bas devant lui. — Tenez lui les mains, tandis que je vais le couronner. (*Elle lui place sur la tête une couronne de papier* [5]. Mais, vraiment, à présent il a l'air d'un roi. Oui, voilà celui qui s'est emparé du trône de Henri ; voilà celui qui s'était fait adopter par lui pour son héritier. — Mais comment se fait-il donc que le grand Plantagenet soit couronné sitôt, au mépris de son serment solennel ? Je croyais, moi, que tu ne devais être roi qu'après que notre roi Henri aurait terminé

avec la mort; et vous voulez ceindre votre tête de la gloire de Henri, et ravir à son front le diadème dès à présent, pendant sa vie, et contre votre serment sacré! Oh! c'est aussi un crime trop impardonnable! Allons, faites tomber cette couronne, et avec elle sa tête, et qu'il suffise d'un clin d'œil pour le mettre à mort.

CLIFFORD.

Cet office me regarde, en mémoire de mon père.

MARGUERITE.

Non, arrête encore : écoutons-le pérorer.

YORK.

Louve de France, mais pire que les loups de France; toi dont la langue est plus envenimée que la dent de la vipère, qu'il sied mal à ton sexe de triompher, comme une amazone effrontée, des malheurs de ceux qu'enchaîne la fortune! Si ton visage n'était pas immobile comme un masque, et accoutumé à l'impudence par l'habitude des mauvaises actions, j'essaierais de te faire rougir, reine présomptueuse : te dire seulement d'où tu viens, de qui tu sors, en serait assez pour te couvrir de honte, s'il te restait quelque sentiment de honte. Ton père, qui se pare des titres de roi de Naples, des Deux-Siciles et de Jérusalem, n'a pas le revenu d'un métayer anglais. Est-ce donc ce monarque indigent qui t'a appris à insulter? Cela est bien inutile et ne te convient pas, reine insolente! à moins qu'il ne te faille vérifier le proverbe, qu'un mendiant sur un cheval le pousse jusqu'à ce qu'il crève. C'est la beauté qui souvent fait l'orgueil des femmes. Mais

Dieu sait, que ta part en est petite. C'est la vertu qui les fait le plus admirer. Le contraire t'a rendue un objet d'étonnement. C'est par la décence et la douceur qu'elles deviennent comme divines ; et c'est par l'absence de ces qualités que tu es abominable. Tu es l'opposé de tout bien, comme les antipodes le sont du lieu que nous habitons, comme le sud l'est du septentrion. Oh! cœur de tigresse, caché sous la forme d'une femme ! Comment, après avoir teint ce linge du sang vital d'un enfant pour en essuyer les larmes de son père, peux-tu porter encore la figure d'une femme? Les femmes sont douces, sensibles, pitoyables et d'un cœur facile à fléchir; et toi tu es féroce, implacable, dure comme la roche, inflexible et sans remords. Tu m'excitais à la fureur; eh bien ! tu as ce que tu désirais. Tu voulais me voir pleurer ; eh bien! tu as ce que tu voulais ; car la fureur des vents amasse d'interminables ondées, et, dès qu'elle se ralentit, commence la pluie. Ces pleurs sont les obsèques de mon cher Rutland; et chaque larme crie vengeance sur sa mort.... contre toi, barbare Clifford.... et toi, perfide Française.

NORTHUMBERLAND.

Je m'en veux ; mais ses douleurs m'émeuvent au point que j'ai de la peine à retenir mes larmes.

YORK.

Des cannibales affamés eussent craint de toucher à un visage comme celui de mon fils, n'eussent pas voulu le souiller de sang ; mais vous êtes plus inhumains, plus inexorables, oh ! dix fois plus que les tigres de l'Hyrcanie. Vois, reine impitoyable ; vois

les larmes d'un malheureux père : ce linge que tu as trempé dans le sang de mon cher enfant, vois, j'en lave le sang avec mes larmes; tiens, reprends-le, et va te vanter de ce que tu as fait. (*Il lui rend le mouchoir.*) Si tu racontes, comme elle est, cette histoire, sur mon âme, ceux qui l'entendront lui donneront des larmes : oui, mes ennemis même verseront des larmes abondantes, et diront : Hélas ! ce fut un cas bien pitoyable. — Allons, reprends ta couronne, et ma malédiction avec elle; et puisses-tu, quand tu en auras besoin, trouver la consolation que je reçois de ta cruelle main ! Barbare Clifford ! ôte-moi du monde ! Que mon âme s'envole aux cieux, et que mon sang retombe sur vos têtes !

NORTHUMBERLAND.

Il aurait massacré toute ma famille, que je ne pourrais pas, dût-il m'en coûter la vie, m'empêcher de pleurer avec lui, en voyant combien la douleur domine profondément son âme.

MARGUERITE.

Quoi ! tu en viens aux larmes, milord Northumberland ? — Songe seulement aux maux qu'il nous a faits à tous, et cette pensée séchera bientôt tes tendres pleurs.

CLIFFORD.

Voilà pour accomplir mon serment, voilà pour la mort de mon père.

(Le perçant de son épée.)

MARGUERITE, lui portant aussi un coup d'épée.

Et voilà pour venger le droit de notre bon roi.

YORK.

Ouvre-moi les portes de ta miséricorde, Dieu de clémence! Mon âme s'envole par ces blessures pour aller vers toi.

(Il meurt.)

MARGUERITE.

Abattez sa tête, et placez-la sur les portes d'York : de cette manière la vue d'York dominera sa ville d'York.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Plaine voisine de la Croix de Mortimer dans le comté d'Hereford.

Tambours ; entrent ÉDOUARD et RICHARD en marche avec leurs troupes.

ÉDOUARD.

J'IGNORE comment notre auguste père aura pu échapper, et même s'il aura pu échapper ou non à la poursuite de Clifford et de Northumberland. S'il avait été pris, nous en aurions appris la nouvelle ; s'il avait été tué, le bruit nous en serait aussi parvenu ; mais s'il avait échappé, il me semble aussi que nous aurions dû recevoir le consolant avis de son heureuse fuite. Comment se trouve mon frère? pourquoi est-il si triste ?

RICHARD.

Je n'aurai point de joie que je ne sache ce qu'est devenu notre très-valeureux père. Je l'ai vu dans la bataille renversant tout sur son passage ; j'ai observé comme il cherchait à écarter Clifford, et à l'attirer seul. Mes yeux l'ont suivi dans le plus fort de la mêlée, et j'ai cru voir un lion au milieu d'un trou-

peau de bœufs, ou un ours entouré de chiens qui, lorsque quelques-uns d'entre eux atteints de sa griffe ont poussé des cris de douleur, se tiennent éloignés, aboyant contre lui. Tel était notre père au milieu de ses ennemis : ainsi les ennemis fuyaient mon redoutable père. C'est, à mon avis, gagner assez de gloire que d'être ses fils. — Vois comme l'aurore ouvre ses portes d'or, et prend congé du soleil radieux. Comme elle ressemble au printemps de la jeunesse! au jeune homme qui s'avance galant et paré vers l'objet de ses amours!

ÉDOUARD.

Est-ce l'effet de l'éblouissement, ou vois-je en effet trois soleils?

RICHARD.

Ce sont trois soleils brillans, trois soleils bien entiers : non pas formés des fractions du soleil coupé par les nuages, mais qui, distincts l'un de l'autre, brillent dans un ciel clair et blanchâtre. Voyez, voyez, ils s'unissent, se confondent, et semblent s'embrasser, comme s'ils juraient ensemble une ligue inviolable : à présent ils ne forment plus qu'un seul astre, qu'un seul flambeau, qu'un soleil unique. — Sûrement le ciel nous veut désigner par-là quelque événement.

ÉDOUARD.

Étrange prodige, inouï jusqu'à nos jours! Je pense qu'il nous appelle, mon frère, au champ de bataille : afin que nous, enfans du brave Plantagenet, déjà brillans séparément par notre mérite, nous unissions toutefois ensemble nos splendeurs pour

luire sur la terre, comme ce soleil sur le monde. Quel que soit ce présage, je veux désormais porter sur mon bouclier trois soleils radieux.

RICHARD.

Portez-y plutôt trois lunes [6], car, avec votre permission, vous aimez mieux les femelles que les mâles. (*Entre un Messager.*) Qui es-tu, toi, dont les sombres regards annoncent quelques tristes récits suspendus au bout de ta langue?

LE MESSAGER.

Ah! je viens d'être un triste témoin du meurtre du noble duc d'York, votre auguste père, et mon excellent maître.

ÉDOUARD.

Oh! n'en dis pas davantage : j'en ai trop entendu.

RICHARD.

Raconte-moi comment il est mort : je veux tout entendre.

LE MESSAGER.

Environné d'un grand nombre d'ennemis, il leur faisait face à tous; semblable au héros, espoir de Troie, s'opposant aux Grecs qui voulaient entrer dans la ville. Mais Hercule même doit succomber sous le nombre; et plusieurs coups redoublés de la plus petite cognée tranchent et abattent le chêne le plus dur et le plus vigoureux. Saisi par une foule de mains, votre père a été dompté; mais il n'a été percé que par le bras furieux de l'impitoyable Clifford, et par la reine. Elle lui a mis par grande dérision une couronne sur la tête : elle l'a insulté de

ses rires; et lorsque de douleur il s'est mis à pleurer, cette reine barbare lui a offert, pour essuyer son visage, un mouchoir trempé dans le sang innocent de l'aimable et jeune Rutland, égorgé par l'affreux Clifford. Enfin, après une multitude d'outrages et d'affronts odieux, ils lui ont tranché la tête, et l'ont placée sur les portes d'York, où elle offre le plus affligeant spectacle que j'aie jamais vu.

ÉDOUARD.

Cher duc d'York, appui sur qui nous nous reposions, à présent que tu nous es enlevé, nous n'avons plus de soutien ni d'asile. — O Clifford! insolent Clifford, tu as détruit la fleur des chevaliers de l'Europe! et ce n'est que par trahison que tu l'as abattu : seul contre toi seul, il t'aurait vaincu. — Ah! maintenant la demeure de mon âme lui est devenue une prison; oh! qu'elle voudrait s'en affranchir avant que ce corps pût, enfermé sous la terre, y trouver le repos! jamais, à compter de ce moment, je ne puis plus goûter aucune joie; jamais, jamais je ne connaîtrai plus la joie.

RICHARD.

Je ne puis pleurer. Tout ce que mon corps contient d'humidité peut à peine suffire à calmer le brasier qui brûle mon cœur, et ma langue ne le peut délivrer du poids qui le surcharge, car le souffle qui pousserait mes paroles au dehors est employé à exciter les charbons qui embrasent mon sein et le dévorent de flammes qu'éteindraient les larmes. Pleurer, c'est diminuer la profondeur de la douleur : aux enfans donc les pleurs; et à moi le

fer et la vengeance! — Richard, je porte ton nom, je vengerai ta mort, ou je mourrai environné de gloire pour l'avoir tenté.

ÉDOUARD.

Ce vaillant duc t'a laissé son nom : il me laisse à moi sa place et son duché.

RICHARD.

Allons, si tu es vraiment l'enfant de cet aigle royal, prouve ta race en regardant fixement le soleil. Au lieu de sa place et de son duché, dis le trône et le royaume : ils sont à toi, ou tu n'es pas son fils.

(Une marche. Entrent Warwick, Montaigu, suivis de leur armée.)

WARWICK.

Hé bien, mes beaux seigneurs, où en êtes-vous? Quelles nouvelles avez-vous reçues?

RICHARD.

Illustre Warwick, s'il fallait vous redire nos funestes nouvelles, et recevoir à chaque mot un coup de poignard dans notre cœur, jusqu'à la fin du récit, nous souffririons moins de ces blessures que de ces cruelles paroles. O valeureux lord, le duc d'York est tué!

ÉDOUARD.

O Warwick! Warwick! ce Plantagenet qui t'aimait aussi chèrement que le salut de son âme, a été mis à mort par le cruel lord Clifford!

WARWICK.

Il y a déjà dix jours que j'ai noyé de mes larmes cette douloureuse nouvelle; et aujourd'hui, pour mettre le comble à vos malheurs, je viens vous in-

struire des événemens qui l'ont suivie. Après le sanglant combat livré à Wakefield, où votre brave père a rendu son dernier soupir, des nouvelles apportées avec toute la promptitude des plus rapides courriers, m'instruisirent de votre défaite et de sa mort. J'étais alors à Londres, tenant le roi sous ma garde : j'ai mis mes soldats sur pied, j'ai rassemblé une foule d'amis; et me trouvant en forces, à ce que j'imaginais, j'ai marché vers Saint-Albans pour intercepter la reine, me couvrant toujours de la présence du roi que je conduisais avec moi : car des espions m'avaient averti que la reine venait avec la résolution d'anéantir le dernier décret que nous avons fait arrêter en parlement, relativement au serment du roi Henri, et à votre succession. — Pour abréger; nous nous sommes rencontrés à Saint-Albans : nos deux armées se sont jointes, et l'on a opiniâtrément combattu des deux côtés... Mais soit que la calme froideur du roi, qui regardait sans nulle colère sa guerrière épouse, ait éteint dans mes soldats leur vindicative fureur; soit que ce fût en effet la nouvelle du succès récent de la reine, ou l'extraordinaire effroi que leur causait la cruauté de Clifford, qui foudroie ses prisonniers des mots de sang et de mort; c'est ce que je ne peux juger : mais la vérité, en un mot, c'est que les armes de nos ennemis allaient et venaient comme l'éclair, et que celles de nos soldats, semblables au vol indolent de l'oiseau de nuit, ou au fléau d'un batteur paresseux, tombaient avec mollesse, comme si elles eussent frappé des amis. J'ai essayé de les ranimer par la justice de notre cause, par la promesse d'une haute paie, et de grandes récompenses,

mais en vain. Ils n'avaient pas le cœur au combat, et ne nous offraient aucune espérance de gagner la victoire ; nous avons fui, le roi vers la reine, et nous, le lord Georges, votre frère, Norfolk et moi, sommes, en hâte et ventre à terre, accourus pour vous rejoindre, car on nous avait appris que vous étiez ici sur les frontières, occupés à rassembler une autre armée pour livrer un nouveau combat.

ÉDOUARD.

Cher Warwick, où est le duc de Norfolk ? Apprenez-nous encore quand mon frère est revenu de Bourgogne en Angleterre.

WARWICK.

Le duc est à six milles d'ici environ, avec ses troupes. — Quant à votre frère, la duchesse de Bourgogne, votre bonne tante, l'a renvoyé ces jours derniers avec un renfort de soldats, bien nécessaire dans cette guerre.

RICHARD.

Il fallait que la partie fût bien inégale, lorsque le vaillant Warwick a fui. Je lui ai souvent entendu attribuer la gloire d'avoir poursuivi l'ennemi ; mais jamais, jusqu'aujourd'hui, le scandale d'une retraite.

WARWICK.

Et tu n'auras point par moi de scandale, Richard ; tu apprendras que mon bras si vigoureux peut enlever le diadème de la tête du faible Henri, et arracher de sa main le sceptre du pouvoir imposant, fût-il aussi intrépide, aussi renommé dans la guerre,

qu'il est connu par sa faiblesse, et son amour pour la paix et la prière.

RICHARD.

Je le sais bien : Warwick, ne t'offense pas ; c'est l'amour que je porte à ta gloire qui m'a fait parler ainsi. Mais, dans ces temps de crise, quel parti prendre ? Faut-il jeter de côté cette armure de fer, pour nous envelopper dans de noirs manteaux de deuil, et compter des *ave Maria* sur nos chapelets ? Ou bien, chargerons-nous nos armes vengeresses de dire notre dévotion aux casques de nos ennemis ? Si vous êtes pour ce dernier parti, dites oui, et partons, milords.

WARWICK.

C'est pour cela que Warwick est venu vous chercher, et c'est pour cela que vient mon frère Montaigu. Suivez-moi, lords. Cette reine hautaine et insultante, aidée de Clifford et du superbe Northumberland, et de plusieurs autres fiers oiseaux du même plumage, a manié comme la cire ce roi flexible et docile. Il vous a, avec serment, acceptés pour ses successeurs ; son serment est enregistré dans les dépôts du parlement ; et dans ce moment toute la bande est allée à Londres, pour annuler son engagement, et tout ce qui pourrait faire un titre contre la maison de Lancastre. Leur armée, je pense, est forte de trente mille hommes. Hé bien, si le secours qu'amène Norfolk, avec ma troupe, et tous les amis que tu pourras nous procurer, brave comte des Marches, parmi les fidèles Gallois, monte seulement à vingt-cinq mille hommes, alors, en route ! nous marchons vigoureusement à Londres ;

et remontés sur nos coursiers écumans, nous crierons encore une fois : Chargez l'ennemi; mais jamais on ne nous reverra tourner le dos et fuir.

RICHARD.

Oui, maintenant je puis le croire, c'est le grand Warwick que j'entends. Qu'il ne vive pas un jour de plus, celui qui criera, *Retraite*, lorsque Warwick lui ordonnera de tenir ferme!

ÉDOUARD.

Lord Warwick, je veux m'appuyer sur ton épaule; et si tu viens à tomber, (Dieu ne permette pas que nous voyions arriver une pareille heure!) il faudra qu'Édouard tombe aussi : danger dont me préserve le ciel!

WARWICK.

Tu n'es plus comte des Marches, mais duc d'York. Après ce titre, le premier est celui de souverain de l'Angleterre. Tu seras proclamé roi d'Angleterre dans tous les bourgs que nous traverserons; et quiconque ne jettera pas son chaperon en l'air en signe de joie, paiera de sa tête son offense.—Roi Édouard, — vaillant Richard, — Montaigu, ne restons pas ici plus long-temps à rêver la gloire; que les trompettes sonnent, et courons à notre tâche.

RICHARD.

Ton cœur, Clifford, fût-il aussi dur que l'acier (et tes actions ont assez montré qu'il était de fer), je cours le percer, ou te livrer le mien.

EDOUARD.

Allons, battez, tambours. Dieu et Saint-Georges avec nous!

(Entre un Messager.)

WARWICK.

Hé bien, quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

Le duc de Norfolk m'envoie pour vous annoncer que la reine s'avance avec une puissante armée : il désire votre présence, pour prendre promptement ensemble une résolution.

WARWICK.

Tout va donc à souhait ! Braves guerriers, marchons.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Devant York.

Entrent **LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE DE GALLES; CLIFFORD, NORTHUMBERLAND**, suivis de soldats.

MARGUERITE.

Soyez le bienvenu, mon seigneur, dans cette belle ville d'York. Là-bas est la tête de ce mortel ennemi qui cherchait à se parer de votre couronne. Cet objet ne réjouit-il pas votre cœur?

LE ROI.

Comme la vue des rochers réjouit celui qui craint d'y échouer.—Cet aspect soulève mon âme. Retiens ta vengeance, ô Dieu juste! Je n'en suis point coupable, et je n'ai pas consenti à violer mon serment.

CLIFFORD.

Mon gracieux souverain, il faut mettre de côté cette excessive douceur, cette dangereuse pitié. A qui le lion jette-t-il de doux regards? ce n'est pas à l'animal qui veut usurper son antre. Quelle est la main que lèche l'ours des forêts? ce n'est pas celle du ravisseur qui lui enlève ses petits sous ses yeux. Qui échappe au dard homicide du serpent caché sous l'herbe? ce n'est pas celui qui le foule sous ses pieds; le plus vil reptile se retourne contre le pied qui l'écrase, et la colombe arme son bec de colère pour défendre ses jeunes enfans. L'ambitieux York aspirait à ta couronne, et tu conservais ton visage bienveillant, tandis qu'il fronçait un sourcil irrité! Lui, qui n'était que duc, voulait faire son fils roi, et en père tendre agrandir la fortune de ses enfans; et toi qui es roi, que le ciel a béni d'un fils riche en mérite, tu consentis à le déshériter! ce qui faisait voir en toi un père sans tendresse. Les créatures privées de raison nourrissent leurs enfans; et malgré la terreur que leur imprime l'aspect de l'homme, qui ne les a pas vues, pour protéger leurs tendres petits, employer jusqu'aux ailes qui souvent ont servi à leur fuite, pour combattre l'ennemi qui escaladait leur nid, exposant leur propre vie pour la défense de leurs enfans? Pour votre honneur, mon souverain, prenez exemple d'eux. Ne serait-ce pas une chose déplorable, que ce digne jeune homme perdît les droits de sa naissance par la faute de son père, et pût dire dans la suite à son propre fils : « Ce que mon bisaïeul et mon aïeul

» avaient acquis, mon insensible père l'a sottement » abandonné à un étranger. » Ah! quelle honte ce serait! Jette les yeux sur ton jeune fils; et que ce mâle visage, où se lit la promesse d'une heureuse fortune, arme ton âme trop molle de la force nécessaire pour retenir ton bien, et laisser à ton fils ce qui t'appartient.

LE ROI.

Clifford s'est montré très-bon orateur, et ses argumens sont pleins de force. Mais, Clifford, réponds, n'as-tu jamais ouï dire que le bien mal acquis ne pouvait prospérer? ont-ils toujours été heureux les fils dont le père est allé aux enfers pour avoir amassé des trésors (7)? Je laisserai pour héritage à mon fils mes bonnes actions; et plût à Dieu que mon père ne m'en eût pas laissé d'autre, car la possession de tout le reste est à si haut prix, qu'il en coûte mille fois plus de peine pour le conserver, que sa possession ne donne de plaisir. Ah! cousin York, je voudrais que tes amis connussent combien mon cœur est navré de voir là ta tête.

MARGUERITE.

Mon seigneur, ranimez votre courage : nos ennemis sont à deux pas, et cette mollesse décourage vos partisans. — Vous avez promis la chevalerie à votre brave fils; tirez votre épée, et armez-le sur-le-champ. — Édouard, à genoux.

LE ROI.

Édouard Plantagenet, lève-toi chevalier, et retiens cette leçon : Tire ton épée pour la justice.

LE JEUNE PRINCE.

Mon gracieux père, avec votre royale permission, je la tirerai en héritier présomptif de la couronne, et l'emploîrai dans cette querelle jusqu'à la mort.

CLIFFORD.

C'est parler en prince bien appris.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Augustes commandans, tenez-vous prêts; Warwick s'avance à la tête d'une armée de trente mille hommes, et il est accompagné du duc d'York, qu'il proclame roi dans toute les villes qu'il traverse : on court en foule se joindre à lui. Rangez votre armée, car ils sont tout près.

CLIFFORD.

Je désirerais que votre altesse voulût bien quitter le champ de bataille; la reine est plus sûre de vaincre en votre absence.

MARGUERITE.

Oui, mon bon seigneur, laissez-nous à notre fortune.

LE ROI.

Quoi! votre fortune est aussi la mienne : je veux rester.

NORTHUMBERLAND.

Restez donc avec la résolution de combattre.

LE JEUNE PRINCE.

Mon royal père, animez donc ces nobles lords, et inspirez le courage à ceux qui combattent pour vous

défendre; tirez votre épée, mon bon père, et criez : *saint George !*

(Entrent Édouard, Richard, George, Warwick, Norfolk, Montaigu et des soldats.)

ÉDOUARD.

Hé bien, parjure Henri, viens-tu demander ta grâce à genoux, et placer ton diadème sur ma tête, ou courir les mortels hasards d'un combat?

MARGUERITE.

Va gourmander tes complaisans, insolent jeune homme : te convient-il de t'exprimer avec cette audace devant ton maître et ton roi légitime?

ÉDOUARD.

C'est moi qui suis son roi, et c'est à lui de fléchir le genou. Il m'a, de son libre consentement, adopté pour son héritier; mais depuis, il a violé son serment; car j'apprends que vous (qui êtes le véritable roi, quoique ce soit lui qui porte la couronne) vous lui avez fait, dans un nouvel acte du parlement, effacer mon nom, pour y substituer celui de son fils.

CLIFFORD.

Et c'est aussi la raison qui le lui a fait faire : qui doit succéder au père, si ce n'est le fils?

RICHARD.

Vous voilà, boucher? — Oh! je ne peux parler.

CLIFFORD.

Oui, bossu, je suis ici pour te répondre, à toi, et à tous les audacieux de ton espèce.

RICHARD.

C'est toi qui as tué le jeune Rutland. N'est-ce pas toi?

CLIFFORD.

Oui, et le vieux York aussi; et cependant je ne suis pas encore satisfait.

RICHARD.

Au nom de Dieu, lords, donnez le signal du combat.

WARWICK.

Hé bien, que réponds-tu, Henri? Veux-tu céder la couronne?

MARGUERITE.

Quoi! qu'est-ce donc, Warwick? vous avez la langue bien longue; osez-vous bien parler? Lorsque vous et moi nous nous sommes mesurés à Saint-Albans, vos jambes vous ont mieux servi que vos bras.

WARWICK.

C'était alors mon tour à fuir; aujourd'hui c'est le tien.

CLIFFORD.

Tu en as dit autant avant le dernier combat, et tu n'en as pas moins fui.

WARWICK.

Ce n'est pas votre valeur, Clifford, qui m'y a forcé.

NORTHUMBERLAND.

Et ce n'est pas votre courroux qui vous a donné l'audace de tenir ferme.

RICHARD.

Northumberland, toi je te respecte. — Mais rompons cette conférence.... car j'ai peine à contenir les mouvemens de mon cœur, gonflé de rage contre ce Clifford, ce cruel bourreau d'enfans.

CLIFFORD.

J'ai tué ton père : le prends-tu pour un enfant?

RICHARD.

Tu l'as assassiné en lâche, en vil traître, comme tu avais tué notre tendre frère Rutland. Mais avant que le soleil se couche, je te ferai maudire ton action.

LE ROI.

Finissez ces discours, milords, et écoutez-moi vous parler.

MARGUERITE.

Que ce soit donc pour les défier, ou garde le silence.

LE ROI.

Je te prie, ne donne pas des entraves à ma langue. Je suis roi, et j'ai le privilége de parler.

CLIFFORD.

Mon souverain, la plaie qui a amené cette entrevue ne peut se guérir par des paroles : restez donc en paix.

RICHARD.

Tire donc l'épée, bourreau. Par celui qui nous a tous créés, je suis intimement persuadé que tout le courage de Clifford réside dans sa langue.

ÉDOUARD.

Parle, Henri : jouirai-je de mon droit ou non?

Des milliers d'hommes ont déjeuné ce matin qui ne dîneront pas, si tu ne cèdes à l'instant la couronne.

WARWICK.

Si tu la refuses, que leur sang retombe sur ta tête! car c'est pour la justice qu'York se revêt de son armure.

LE JEUNE PRINCE.

Si la justice est ce que Warwick appelle de ce nom, il n'y a plus d'injustice dans le monde, et tout dans l'univers est juste.

RICHARD.

Quel que soit ton père, c'est bien là ta mère (*montrant la reine*); car, je le vois bien, tu as la langue de ta mère.

MARGUERITE.

Toi, tu ne ressembles ni à ton père ni à ta mère: odieux et difforme, tu as été marqué par la destinée comme d'un signe d'infamie qui instruit à t'éviter comme le crapaud venimeux, ou le dard redouté du lézard.

RICHARD.

Vil plomb de Naples, caché sous l'or de l'Angleterre, toi dont le père porte le titre de roi, comme si un ruisseau pouvait s'appeler la mer, ne rougis-tu pas, connaissant ton origine, de laisser ta langue déceler la bassesse native de ton cœur?

ÉDOUARD.

Je donnerais mille couronnes d'un fouet de paille, pour faire rentrer en elle-même cette déhontée coquine. — Hélène de Grèce était cent fois plus belle

que toi, quoique ton mari puisse être un Ménélas; et cependant jamais le frère d'Agamemnon ne fut outragé par cette femme perfide, comme ce roi l'a été par toi. Son père a triomphé dans le cœur de la France; il a soumis son roi, et forcé le dauphin à fléchir devant lui; et lui, s'il eût fait un mariage digne de sa grandeur, il eût pu conserver jusqu'à ce jour tout l'éclat de cette gloire. Mais lorsqu'il a admis à son lit une mendiante, et honoré de son alliance ton pauvre père, le soleil qui éclaira ce jour rassembla sur sa tête un orage qui a balayé de la France tous les trophées de son père, et qui, dans notre patrie, amassa la sédition autour de sa couronne. Et quelle autre cause que ton orgueil a suscité ces troubles? Si tu te fusses montrée modeste, notre titre dormirait encore; et, par pitié pour ce roi plein de douceur, nous aurions jusqu'à d'autres temps négligé nos prétentions.

GEORGE.

Mais lorsque nous avons vu ton printemps fleurir sous nos rayons, et ton été ne nous apporter aucun accroissement, nous avons mis la hache dans tes racines envahissantes; et quoique son tranchant nous ait quelquefois atteints nous-mêmes, sache cependant qu'à présent que nous avons commencé à frapper, nous ne te quitterons plus que nous ne t'ayons abattue, ou que notre sang brûlant n'ait arrosé ta grandeur toujours croissante.

ÉDOUARD.

Et c'est dans cette résolution que je te défie, et ne veux plus continuer cette conférence, puisque tu

refuses à ce bon roi la liberté de parler. — Sonnez, trompettes ! — Que nos étendards sanglans se déploient ! et la victoire ou le tombeau !

MARGUERITE.

Arrête, Édouard !

ÉDOUARD.

Non, femme querelleuse, nous n'arrêterons pas un moment de plus. Tes paroles seront payées de dix mille vies.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Champ de bataille entre Towton et Saxton dans la province d'York.

Alarmes, excursions des deux partis. Entre WARWICK.

WARWICK.

Épuisé par les travaux, comme le sont les coureurs pour avoir disputé le prix, il faut que je m'asseye ici pour respirer un moment, car les coups que j'ai reçus, les coups nombreux que j'ai rendus, ont privé de leur force les vigoureuses articulations de mes muscles, et, malgré que j'en aie, il faut que je me repose un peu.

(Entre Édouard en courant.)

ÉDOUARD.

Souris-nous, ciel propice ! ou frappe, impitoyable mort ! car l'aspect du monde devient menaçant et le soleil d'Édouard se couvre de nuages.

WARWICK.

Eh bien, milord, quelle est notre fortune? où en sont nos espérances?

(Entre George.)

GEORGE.

Notre fortune, c'est d'être défaits : notre espérance, un triste désespoir. Nos rangs sont rompus, et la destruction nous poursuit. Quel parti conseillez-vous? Où fuirons-nous?

ÉDOUARD.

La fuite est inutile : ils ont des ailes pour nous poursuivre; et dans l'épuisement où nous sommes, nous ne pouvons éviter leur poursuite.

(Entre Richard.)

RICHARD.

Ah! Warwick! pourquoi t'es-tu retiré du combat? La terre altérée a bu le sang de ton frère (8), répandu par la pointe acérée de la lance de Clifford : et dans les angoisses de la mort on l'entendait, comme une cloche funèbre qui résonne au loin, répéter : *Warwick, vengeance! Mon frère, venge ma mort!* C'est ainsi que, renversé sous le ventre des coursiers ennemis, dont les pieds velus se teignaient de son sang fumant, ce noble gentilhomme a rendu son dernier soupir.

WARWICK.

Allons, que la terre s'enivre de notre sang. Je vais tuer mon cheval; je ne veux pas fuir. Pourquoi restons-nous ici comme de faibles femmes, à pleurer nos pertes, tandis que l'ennemi fait rage, et à demeurer spectateurs comme si cette tragédie n'était

qu'une pièce de théâtre, jouée par des personnages fictifs? Ici, à genoux, je fais vœu devant le Dieu d'en haut, de ne plus m'arrêter, de ne plus prendre un instant de repos que la mort n'ait fermé mes yeux, ou que la fortune n'ait comblé la mesure de ma vengeance.

ÉDOUARD.

O Warwick! je fléchis mon genou avec le tien, j'enchaîne mon âme à la tienne, dans le même vœu. — Et, avant que ce genou se relève de la froide surface de la terre, je tourne vers toi mes mains, mes yeux et mon cœur, ô toi qui établis et renverses les rois, te conjurant, s'il est arrêté dans tes décrets que mon corps soit la proie de mes ennemis, de permettre que le ciel m'ouvre ses portes d'airain et accorde à mon âme pécheresse un favorable passage. — Maintenant, lords, disons-nous adieu, jusqu'à ce que nous nous revoyions encore, quelque part que ce soit, au ciel ou sur la terre.

RICHARD.

Mon frère, donne-moi ta main. — Et toi, généreux Warwick, laisse-moi te serrer dans mes bras fatigués. — Moi, qui n'ai jamais pleuré, je me sens douloureusement attendri sur ce printemps de nos jours que doit peut-être sitôt interrompre l'hiver.

WARWICK.

Allons, allons! Encore une fois, chers seigneurs, adieu.

GEORGE.

Retournons plutôt ensemble vers nos soldats; donnons toute liberté de fuir à ceux qui ne vou-

dront pas tenir, et louons comme les colonnes de notre parti ceux qui demeureront avec nous, et promettons-leur, si nous triomphons, la récompense que les vainqueurs remportaient jadis aux jeux olympiques. Cela pourra raffermir le courage dans leurs cœurs abattus, car il y a encore espérance de vivre et de vaincre. Ne tardons pas plus long-temps, marchons en toute hâte.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Au même lieu. Une autre partie du champ de bataille.

Excursions des deux partis. Entrent RICHARD et CLIFFORD.

RICHARD.

Enfin, Clifford, je suis parvenu à te séparer de la mêlée. Suppose que ce bras est pour le duc d'York, et l'autre pour Rutland, tous deux voués à les venger, fusses-tu entouré d'un mur d'airain.

CLIFFORD.

Maintenant, Richard, que je suis seul avec toi, regarde : voilà la main qui a frappé ton père, et voilà celle qui a tué ton frère Rutland; et voilà le cœur qui triomphe dans la joie de leur mort, et anime ces mains qui ont tué ton frère et ton père, à en faire autant de toi; ainsi, défends-toi.

(Ils combattent. Warwick survient : Clifford prend la fuite.)

RICHARD.

Warwick, choisis-toi quelque autre proie : c'est moi qui veux chasser ce loup jusqu'à la mort.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Alarme. Entre LE ROI HENRI.

LE ROI.

Ce combat offre l'aspect de celui qui se livre au matin, lorsque l'ombre mourante le dispute à la lumière qui s'accroît, à l'heure où le berger, soufflant dans ses doigts, ne peut dire ni qu'il fait jour ni qu'il fait nuit. Tantôt le mouvement de la bataille se porte ici comme une mer puissante forcée par la marée et combattue par les vents; tantôt il se porte là, semblable à cette même mer contrainte par les vents de se retirer ; quelquefois les flots l'emportent, puis c'est le vent; tantôt celui-ci a l'avantage, tantôt il passe de l'autre côté ; tous deux luttent pour la victoire sein contre sein, et ni l'un ni l'autre n'est vainqueur ni vaincu, tant la balance reste en équilibre dans cette cruelle mêlée. Je veux m'asseoir ici sur cette hauteur ; et que la victoire se décide selon la volonté de Dieu! Car ma femme Marguerite, et Clifford aussi, m'ont forcé avec colère de me retirer du champ de bataille, protestant tous deux qu'ils combattent plus heureusement quand je n'y suis pas. — Je voudrais être mort si

telle eût été la volonté de Dieu! Car, qu'y a-t-il dans ce monde que chagrins et malheurs?—O Dieu! il me semble que ce serait une vie bien heureuse de n'être qu'un simple berger, d'être assis sur une colline, comme je le suis à présent, traçant avec justesse un cadran, et distribuant ses heures, pour y suivre de l'œil la course des minutes, supputant combien il en faut pour compléter l'heure, combien d'heures composent le jour entier, combien de jours remplissent l'année, et combien d'années peut vivre un mortel. Et ensuite, cet espace une fois connu, faire ainsi la distribution de mon temps; tant d'heures pour mon troupeau, tant d'heures pour prendre mon repos, tant d'heures consacrées à la contemplation, tant d'heures employées aux délassemens, tant de jours depuis que mes brebis sont pleines, tant de semaines avant que ces pauvres bêtes mettent bas, tant de mois avant que je tonde leur toison : ainsi, les minutes, les heures, les jours, les semaines, les mois et les années, passés dans l'emploi pour lequel ils ont été destinés, conduiraient doucement mes cheveux blanchis à un paisible tombeau. Ah! quelle vie ce serait là! qu'elle serait douce! qu'elle serait agréable! Le buisson de l'aubépine ne donne-t-il pas un plus doux ombrage aux bergers veillant sur leur innocent troupeau, qu'un dais richement doré n'en donne aux rois, qui craignent sans cesse la perfidie de leurs sujets? Oh! oui, plus doux, mille fois plus doux! Et enfin, le caillé grossier qui nourrit le berger, la fraîche et légère boisson qu'il tire de sa bouteille de cuir, son sommeil accoutumé sous l'ombrage d'un arbre bril-

lant de verdure, biens dont il jouit dans la sécurité d'une douce paix, sont bien au-dessus des délicatesses qui environnent un prince, de ses mets éclatant dans l'or de ses coupes, du lit somptueux où repose son corps qu'assiégent les soucis, la défiance et la trahison.

(Alarme. Entre un fils qui a tué son père et qui traîne son cadavre.)

LE FILS.

C'est un mauvais vent que celui qui ne profite à personne. — Cet homme que j'ai tué dans un combat que nous nous sommes livrés tous deux, pourrait avoir sur lui quelques couronnes; et moi, qui aurai en ce moment le bonheur de les lui prendre, peut-être avant la nuit les céderai-je avec ma vie à quelqu'autre, comme ce mort va me les céder. Mais, quel est cet homme? — O Dieu! c'est le visage de mon père que j'ai tué sans le connaître dans la mêlée! ô jours affreux qui enfantent de pareils événemens! Moi, j'ai été pressé à Londres où était le roi; et mon père, qui était au service du comte de Warwick, pressé par son maître, s'est trouvé dans le parti d'York; et moi, qui ai reçu de lui la vie, c'est ma main qui l'a privé de la sienne! — Pardonnez-moi, mon Dieu! Je ne savais pas ce que je faisais! Et toi, mon père, pardon! Je ne t'ai pas reconnu. Mes larmes laveront ces plaies sanglantes; et je ne prononcerai plus une parole avant de les avoir laissé couler à leur plaisir.

LE ROI.

O spectacle de pitié! O jours sanglans! lorsque les lions sont en guerre, et combattent pour se dis-

puter un antre, les pauvres innocens agneaux sont victimes de leur inimitié. — Pleure, malheureux homme, je te seconderai, larme pour larme, et, semblables à la guerre civile, que nos yeux soient aveuglés de larmes, et que nos cœurs éclatent surchargés de maux!

(Entre un père qui a tué son fils, portant le corps dans ses bras.)

LE PÈRE.

Toi qui t'es si opiniâtrément défendu contre moi, donne-moi ton or, si tu en as; car je l'ai bien acheté au prix de cent coups. — Mais voyons. — Sont-ce là les traits de mon ennemi? Ah! non, non, non, c'est mon fils unique! — O mon enfant! s'il te reste encore quelque souffle de vie, lève les yeux sur moi, et vois, vois quelle ondée excitée par les orageux tourbillons de mon cœur se répand sur tes blessures, dont la vue tue mes yeux et mon cœur. Quelles méprises cruelles, meurtrières, coupables, désordonnées, contre nature, engendre chaque jour cette guerre mortelle! O Dieu! prends pitié de ce temps misérable! O mon fils! ton père t'a donné le jour trop tôt, et t'a trop récemment ôté la vie.

LE ROI.

Malheurs sur malheurs! douleurs qui surpassent les douleurs ordinaires! Oh! que mon trépas pût mettre fin à ces lamentables scènes! O miséricorde, miséricorde! ciel pitoyable, miséricorde! Je vois sur son visage les fatales enseignes de nos deux maisons en querelle, la rose rouge et la rose blanche: son sang vermeil ressemble parfaitement à l'une; ses joues pâles me présentent l'image de l'autre. Que

l'une de vous se flétrisse donc, et que l'autre fleurisse ! tant que vous vous combattrez, des milliers de vies vont se flétrir.

LE FILS.

Comme ma mère va m'en dire sur la mort de mon père, sans pouvoir jamais s'apaiser !

LE PÈRE.

Quelle mer de larmes va répandre ma femme sur le meurtre de son fils, sans pouvoir jamais se consoler !

LE ROI.

Comme le pays, en voyant ces malheurs, va prendre en haine son roi sans pouvoir en revenir !

LE FILS.

Fut-il jamais un fils aussi affligé de la mort de son père ?

LE PÈRE.

Fut-il jamais un père qui déplorât autant la mort de son fils ?

LE ROI.

Fut-il jamais un roi si malheureux des maux de ses sujets ? Votre douleur est grande, mais la mienne est dix fois plus grande encore.

LE FILS.

Je veux t'emporter ailleurs, où je puisse te pleurer tout mon content.

(Il sort, emportant le corps.)

LE PÈRE.

Ces bras te serviront de drap mortuaire, et mon cœur, cher enfant, sera ton tombeau ; car jamais ton image ne sortira de mon cœur ; les soupirs de

ma poitrine seront la cloche de ta sépulture, et ton père te rendra de tels devoirs funèbres, qu'il pleurera ta perte, lui qui n'en a pas d'autre que toi, autant que Priam pleura celle de tous ses malheureux fils. Je vais t'emporter d'ici, et combatte qui voudra; car j'ai porté le coup mortel où je ne le devais pas.

(Il sort, emportant le corps.)

LE ROI.

Cœurs désolés et que le malheur accable, vous laissez ici un roi encore plus malheureux que vous.

(Alarmes, excursions. La reine Marguerite, le prince de Galles et Exeter.)

LE PRINCE DE GALLES.

Fuyez, mon père, fuyez! tous nos amis sont dispersés, et Warwick promène sa fureur comme un taureau irrité. Sauvons-nous; c'est nous que la mort poursuit.

MARGUERITE.

Montez à cheval, milord, et courez à toute bride vers Berwick. Édouard et Richard, comme un couple de lévriers qui voient de loin fuir le daim timide, sont sur nos épaules, les yeux enflammés et étincelans de rage; leur main furieuse serre un fer sanglant; hâtons-nous donc de quitter ces lieux.

EXETER.

Fuyons; la vengeance les accompagne. — Ne perdez pas le temps en représentations, faites diligence, ou bien suivez-moi, je vais partir devant.

LE ROI.

Non, emmenez-moi avec vous, mon cher Exeter: non pas que je craigne de rester ici; mais j'aime à aller où le veut la reine. Allons, partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Bruyante alarme. Entre CLIFFORD blessé.

CLIFFORD.

C'est ici que le flambeau de ma vie va s'éteindre; ici qu'il va mourir, ce flambeau qui, tant qu'il a duré, a éclairé les pas du roi Henri! O Lancastre! je m'effraie de ta chute, bien plus que de la séparation de mon âme et de mon corps. Par mon zèle et par la crainte, je t'avais attaché bien des amis; mais maintenant que je tombe, ton parti sans consistance va se dissoudre (9), et l'affaiblissement de Henri va augmenter la force du superbe et rebelle York. Où volent les mouches, si ce n'est vers le soleil? Et qui brille maintenant, sinon les ennemis de Henri? O Phébus! si tu n'avais jamais consenti que Phaéton gouvernât tes fougueux coursiers, jamais ton char enflammé n'eût embrasé la terre! Et toi, Henri, si tu avais su régner en roi, régner comme ton aïeul et ton père ont régné, ne donnant jamais de prise à la maison d'York, on ne l'eût pas vu s'élever, ce nuage de mouches d'été. Et moi, non plus que dix mille autres, n'aurions pas laissé notre mort à pleurer à nos veuves! Et toi, tu posséderais aujourd'hui en paix ta couronne! Car, qui fait croître les mauvaises herbes, sinon la douceur de l'air? Qui enhardit les brigands, sinon l'excès de la clémence? — Mais les plaintes sont superflues, et mes blessures sont incurables. Point de chemin pour fuir, point de force

pour aider à la fuite. L'ennemi est inexorable, il n'aura nulle pitié; et de sa part je n'ai pas mérité de pitié. L'air est entré dans mes blessures mortelles, et une plus abondante effusion de sang me fait défaillir. — Venez, York et Richard, et Warwick et tous les autres : j'ai percé le cœur de vos pères, venez percer le mien.

(Il s'évanouit.)

(Alarmes et retraite. Entrent Édouard, George, Richard. Montaigu, Warwick, et une partie de l'armée.)

ÉDOUARD.

Respirons maintenant, milords; notre bonne fortune nous permet un instant de repos, et de ses paisibles regards adoucit le front menaçant de la guerre. Un détachement poursuit cette reine sanguinaire, qui conduit le tranquille Henri, tout roi qu'il est, comme une voile, enflée par un vent impétueux, conduit avec empire un large navire à travers les flots qui le combattent. — Mais pensez-vous, lords, que Clifford ait fui avec eux?

WARWICK.

Non : il est impossible qu'il ait échappé. Votre frère Richard, je le dirai quoiqu'il soit ici présent, l'a marqué pour le tombeau; et quelque part qu'il puisse être, il est sûrement mort.

(Clifford pousse un gémissement, et meurt.)

ÉDOUARD.

Quelle est l'âme qui vient de prendre de nous ce triste congé?

RICHARD.

C'est un gémissement semblable à celui de la mort au moment où l'âme et le corps se séparent.

ÉDOUARD.

Voyez qui c'est; et à présent que la bataille est finie, ami ou ennemi, qu'on le traite avec douceur.

RICHARD.

Révoque cet ordre de clémence; car c'est Clifford, qui, non content d'avoir, en abattant Rutland, coupé la branche dont les feuilles commençaient à se développer, a enfoncé son couteau meurtrier jusque dans la racine d'où s'élevait gracieusement cette tendre tige, a égorgé notre auguste père le duc d'York.

WARWICK.

Allez; qu'on ôte la tête élevée sur les portes d'York, la tête de votre père, que Clifford y a fait mettre, et que la sienne l'y remplace : il faut lui rendre la pareille.

ÉDOUARD.

Qu'on m'apporte cet oiseau de mauvais augure pour ma maison, qui n'a jamais fait entendre à nous et aux nôtres que des chants de mort. Enfin la mort étouffe ses menaçans et sinistres accens, et cette bouche qui ne prédisait que le malheur a perdu la parole.

(On apporte le corps de Clifford.)

WARWICK.

Je crois qu'il n'a plus l'usage de ses sens. — Réponds, Clifford : connais-tu celui qui te parle? — Le nuage épais de la mort obscurcit en lui les rayons de la vie : il ne nous voit point, il n'entend point ce que nous lui disons.

RICHARD.

Oh! que ne peut-il nous voir et nous entendre! Mais

peut-être en est-il ainsi, et n'est-ce qu'une feinte habile pour se soustraire aux insultes qu'il a fait subir à notre père au moment de sa mort.

GEORGE.

Si tu le crois, tourmente-le de tes mots piquans.

RICHARD.

Clifford, demande grâce, pour ne pas l'obtenir.

ÉDOUARD.

Clifford, repens-toi, pour te repentir en vain.

WARWICK.

Clifford, cherche des excuses pour tes offenses.

GEORGE.

Tandis que nous cherchons des tourmens pour t'en punir.

RICHARD.

Tu aimas York, et je suis le fils d'York.

ÉDOUARD.

Tu sentis la pitié pour Rutland, j'en aurai pour toi.

GEORGE.

Où est le général Marguerite pour vous défendre maintenant?

WARWICK.

Ils t'insultent, Clifford : réponds-leur par tes imprécations familières.

RICHARD.

Quoi! pas une imprécation? Allons, tout va mal, quand Clifford ne peut pas ménager une seule imprécation pour ses amis. A cela je reconnais qu'il

est mort; et, j'en jure par mon âme, s'il ne fallait que le sacrifice de ma main droite pour te racheter deux heures de vie, où je pusse, au gré de ma haine, t'accabler de mes outrages, je la couperais; et du sang qui en sortirait, j'étoufferais l'infâme dont la soif insatiable n'a pu être assouvie par celui d'York et du jeune Rutland.

WARWICK.

Oui, mais il est mort. Coupez la tête du traître, et élevez-la à la place où est celle de votre père. (*A Édouard.*) A présent, marchons en triomphe vers Londres, pour t'y voir couronner roi de l'Angleterre. De là Warwick fendra les mers de France, et ira demander la princesse *Bonne* pour ton épouse. Par ce nœud, les deux pays seront unis l'un à l'autre; et quand tu auras la France pour amie, tu ne craindras plus les ennemis maintenant dispersés, qui espèrent se relever encore; car bien que leur dard ne puisse plus blesser à mort, cependant attends-toi à les entendre encore bourdonner et importuner tes oreilles. Je veux d'abord te voir couronner; et ensuite, si c'est le bon plaisir de mon seigneur, je traverserai les mers de la Bretagne, pour conclure ce mariage.

ÉDOUARD.

Qu'il en soit, cher Warwick, ainsi que tu le voudras; car c'est toi dont les épaules vont soutenir mon trône, et jamais je n'entreprendrai la chose que tu n'auras pas conseillée ou consentie. — Richard, je vais te créer duc de Glocester: et toi, Georges, duc de Clarence. — Warwick, comme nous-même, tu feras et déferas à ton gré.

RICHARD.

Que je sois plutôt duc de Clarence, et George duc de Glocester; car le duché de Glocester est trop fatal.

WARWICK.

Allons donc, cette remarque est d'un enfant. — Richard, sois duc de Glocester. — Maintenant, marchons à Londres, pour vous voir prendre possession de tous ces honneurs.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une forêt de chasse dans le nord de l'Angleterre.

Entrent DEUX GARDE-CHASSES, armés d'arbalètes.

PREMIER GARDE-CHASSE.

Il faut nous cacher dans cet épais bocage, car bientôt le daim viendra au travers de la clairière; et nous resterons à l'affût sous le couvert, pour choisir des yeux le plus beau du troupeau.

SECOND GARDE-CHASSE.

Moi, je resterai sur la hauteur et ainsi nous pourrons tirer tous deux.

PREMIER GARDE-CHASSE.

Cela ne se peut pas : le bruit de ton arbalète effarouchera le troupeau, et mon coup sera perdu : restons ici tous les deux, et visons le meilleur de la troupe; et, pour passer le temps sans ennui, je te conterai ce qui m'est arrivé un jour, à cette même place où nous allons nous poster aujourd'hui.

SECOND GARDE-CHASSE.

Je vois venir un homme : demeurons jusqu'à ce qu'il soit passé.

(Entre le roi Henri déguisé, un livre de prières à la main)

LE ROI.

Je me suis dérobé de l'Écosse par pure tendresse pour ma patrie, et pour la saluer encore de mes regards avides de la revoir. Non, Henri! Henri! cette terre n'est plus à toi : ta place est remplie : ton sceptre est arraché de tes mains, et le baume qui te consacra est effacé. Nul genou fléchi ne reconnaîtra ton empire, d'humbles solliciteurs ne se presseront plus sur tes pas pour t'exposer leurs droits : non, pas un homme n'aura recours à toi pour obtenir justice; car, comment pourrais-je assister les autres, moi qui ne peux pàs m'aider moi-même?

PREMIER GARDE-CHASSE.

Hé! voici un daim dont la peau sera bien payée au garde-chasse : c'est le ci-devant roi [10]; saisissons-nous de lui.

LE ROI.

Acceptons avec résignation ces cruelles adversités; car les sages disent que c'est le meilleur parti.

SECOND GARDE-CHASSE.

Que tardons-nous? Mettons la main sur lui.

PREMIER GARDE-CHASSE.

Attends encore : écoutons-le parler un moment.

LE ROI.

La reine et mon fils sont allés en France implorer des secours; et, suivant ce que j'apprends, le tout-

puissant Warwick y est allé aussi demander la sœur du roi de France, pour épouse d'Édouard. Si cette nouvelle est vraie, pauvre reine, et toi, mon fils, vous avez perdu vos peines; car Warwick est un adroit orateur, et Louis un prince facile à gagner par des paroles éloquentes : ainsi, ce qui va arriver, c'est que Marguerite pourra d'abord intéresser le roi; car c'est une femme bien faite pour exciter la compassion; ses soupirs porteront une atteinte au cœur du prince: ses larmes pénétreraient un cœur de marbre, le tigre s'adoucirait à la vue de son affliction, et Néron serait touché de pitié s'il entendait, s'il voyait ses plaintes et ses larmes amères. Oui, mais elle vient pour demander, et Warwick pour donner. Elle est à la gauche du roi, implorant du secours pour Henri; et Warwick à la droite, demandant une épouse pour Édouard. Elle pleure, elle dit que son Henri est déposé. Warwick sourit, et annonce que son Édouard est couronné; tant qu'à la fin, pauvre malheureuse, la douleur lui ôte la force de parler! tandis que Warwick expose les titres d'Édouard, pallie ses injustices, accumule de puissans argumens, et finit par détacher d'elle le roi qui promet sa sœur, et tout ce qu'on voudra, à l'appui du roi Édouard et de son trône. O Marguerite! voilà ce qui va t'arriver. Et toi, pauvre créature, tu seras rejetée parce que tu es venue délaissée.

SECOND GARDE-CHASSE.

Dis; qui es-tu, toi, qui parles de rois et de reines?

LE ROI.

Plus que je ne parais, et moins que je ne devais

être par ma naissance. Je suis un homme du moins, car je ne puis être moins. Les hommes peuvent parler des rois ; pourquoi ne le pourrais-je ?

SECOND GARDE-CHASSE.

Oui ; mais tu parles comme si tu étais toi-même un roi.

LE ROI.

Hé bien, je le suis : en pensée, c'est tout ce qu'il faut.

SECOND GARDE-CHASSE.

Mais si tu es un roi, où est ta couronne ?

LE ROI.

Ma couronne est dans mon cœur, et non pas sur ma tête. Elle n'est point ornée de diamans ni de pierres venues de l'Inde. On ne la voit point : ma couronne s'appelle contentement ; c'est une couronne que les rois possèdent rarement.

SECOND GARDE-CHASSE.

Eh bien ! si vous êtes un roi couronné de contentement, votre couronne, le contentement et vous, voudrez bien trouver votre contentement à nous suivre ; car, comme nous présumons que vous êtes ce roi que le roi Édouard a déposé, comme nous sommes ses sujets, et que nous lui avons juré obéissance, nous vous arrêtons comme son ennemi.

LE ROI.

Mais n'avez-vous jamais fait de serment que vous ayez ensuite violé ?

SECOND GARDE-CHASSE.

Non, jamais un serment de cette espèce, et nous ne commencerons pas aujourd'hui.

LE ROI.

Où habitiez-vous lorsque j'étais roi d'Angleterre?

SECOND GARDE-CHASSE.

Ici dans ce pays, où nous demeurons aujourd'hui.

LE ROI.

Je fus consacré roi à l'âge de neuf mois. Mon père et mon grand-père furent rois, et vous avez juré d'être mes fidèles sujets; répondez à présent : n'avez-vous pas violé vos sermens?

PREMIER GARDE-CHASSE.

Non; car nous n'avons pu être vos sujets qu'autant que vous étiez roi.

LE ROI.

Hé quoi, suis-je mort? Ne suis-je pas un homme en vie? Ah! pauvres gens, vous ne savez pas ce que vous jurez! Voyez, comme d'un souffle j'écarte cette plume de mon visage, et comme l'air me la renvoie; obéissant à mon haleine, quand elle sort de ma bouche, cédant à un autre souffle quand il se fait sentir, et toujours maîtrisée par le vent le plus fort : telle est votre légèreté, hommes vulgaires. Mais ne violez pas vos sermens : mes douces représentations ne tendent point à vous rendre coupables de ce péché. Allez où vous voudrez, le roi se laissera commander. Soyez rois, ordonnez, et j'obéirai.

PREMIER GARDE-CHASSE.

Nous sommes les fidèles sujets du roi, du roi Édouard.

LE ROI.

Et vous redeviendriez de même les sujets de Henri, si Henri était à la place où est le roi Édouard.

PREMIER GARDE-CHASSE.

Nous vous sommons, au nom de Dieu et du roi, de venir avec nous devant nos officiers.

LE ROI.

Au nom de Dieu, je suis prêt à vous suivre; que le nom de votre roi soit obéi! Que votre roi accomplisse la volonté de Dieu, et moi je me soumets humblement à sa volonté.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

A Londres, un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI ÉDOUARD, RICHARD, DUC DE GLOCESTER, CLARENCE et LADY GRAY.

LE ROI ÉDOUARD.

Mon frère Glocester, le mari de cette dame, sir John Gray, a été tué à la bataille de Saint-Albans. Ses terres ont ensuite été confisquées par le vainqueur. La demande de sa veuve aujourd'hui, c'est de rentrer en possession de ces terres. Nous ne pouvons en bonne justice les lui refuser, car c'est pour la querelle de la maison d'York [11] que ce brave gentilhomme a perdu la vie.

GLOCESTER.

Votre grandeur fera très-bien de lui accorder sa requête : il serait honteux de la refuser.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui, honteux. — Mais cependant je veux différer encore un moment.

GLOCESTER, à part, à Clarence.

Oui : en est-il ainsi? Je vois que la dame aura quelque chose à accorder avant que le roi lui accorde son humble demande.

CLARENCE, à part.

Il n'est pas novice; comme il sait prendre le vent!

GLOCESTER, à part.

Silence!

LE ROI ÉDOUARD.

Veuve, nous examinerons votre requête. Revenez dans quelque temps savoir nos intentions.

LADY GRAY.

Très-gracieux seigneur, je ne puis supporter de délais : qu'il plaise à votre majesté de me donner à présent sa décision; et, quel que puisse être votre bon plaisir, je m'en contenterai.

GLOCESTER, à part.

Vraiment, veuve? je vous garantis bien que vous aurez toutes vos terres, si ce qui lui plaira vous plaît aussi. — Combattez plus serré, ou, sur ma parole, vous attraperez quelque coup.

CLARENCE, à part.

Je ne crains rien pour elle, à moins d'une chute

GLOCESTER, à part.

Dieu l'en préserve ! car il prendrait son avantage.

LE ROI ÉDOUARD.

Dis-moi, veuve, combien as-tu d'enfans?

CLARENCE, à part.

Je crois qu'il a intention de lui demander un enfant.

GLOCESTER, à part.

Allons donc; je veux être fustigé s'il ne lui en donne plutôt deux.

LADY GRAY.

Trois, mon gracieux seigneur.

GLOCESTER, à part.

Vous en aurez quatre, si vous voulez vous laisser gouverner par lui.

LE ROI ÉDOUARD.

Ce serait pitié qu'ils perdissent le patrimoine de leur père.

LADY GRAY.

Laissez-vous donc attendrir, auguste souverain, et accordez cette grâce.

LE ROI ÉDOUARD.

Lords, retirez-vous à l'écart : je veux éprouver le jugement de cette veuve.

GLOCESTER.

Libre à vous; car vous en aurez toute liberté jusqu'à ce que la jeunesse prenne la liberté de vous quitter, et ne vous laisse plus que la liberté des béquilles.

LE ROI ÉDOUARD.

A présent, dites-moi, madame, aimez-vous vos enfans ?

LADY GRAY.

Oui ; aussi chèrement que moi-même.

LE ROI ÉDOUARD.

Et ne feriez-vous pas beaucoup pour leur bien ?

LADY GRAY.

Pour leur bien, je saurais supporter quelque mal.

LE ROI ÉDOUARD.

Travaillez donc ; regagnez les terres de votre mari pour le bien de vos enfans.

LADY GRAY.

C'est pour cela que je suis venue trouver votre majesté.

LE ROI ÉDOUARD.

Je vous dirai le moyen de rentrer dans la possession de ces biens.

LADY GRAY.

Ce sera m'attacher pour toujours au service de votre majesté.

LE ROI ÉDOUARD.

Et quel genre de service puis-je attendre de toi si je te les donne ?

LADY GRAY.

Tout ce que vous commanderez, et qui sera en mon pouvoir.

LE ROI ÉDOUARD.

Vous allez me faire des objections contre ce que je vais vous proposer.

LADY GRAY.

Non, mon gracieux seigneur, à moins que la chose ne me soit impossible.

LE ROI ÉDOUARD.

Tu en feras, quoique tu puisses très-fort ce que j'ai envie de te demander.

LADY GRAY.

Certainement alors je ferai ce que me commandera votre grâce.

GLOCESTER, à part.

Il la presse vivement; à force de pluie le marbre finit par s'user.

CLARENCE, à part.

Il est rouge comme le feu : il faudra bien que la cire finisse par se fondre.

LADY GRAY.

Hé bien! qui arrête votre majesté? Ne me fera-t-elle point connaître ma tâche?

LE ROI ÉDOUARD.

C'est une tâche aisée; il ne s'agit que d'aimer un roi.

LADY GRAY.

Cela est bien simple, puisque je suis votre sujette.

LE ROI ÉDOUARD.

Hé bien, je te donne de grand cœur les terres de ton mari.

LADY GRAY.

Je prends congé de votre majesté, en lui rendant mes humbles grâces.

GLOCESTER, à part.

Le marché est conclu : elle le ratifie par une révérence.

LE ROI ÉDOUARD.

Non, demeure : ce que j'entends, ce sont les fruits de l'amour.

LADY GRAY.

Et ce sont aussi les fruits de l'amour que j'entends, mon bien-aimé souverain.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui; mais je crains bien que ce ne soit dans un autre sens. Quel amour crois-tu que je sollicite de toi, avec tant d'ardeur?

LADY GRAY.

Mon amour jusqu'à la mort, ma reconnaissance, mes prières; cet amour, en un mot, que peut demander la vertu, et que la vertu peut accorder.

LE ROI ÉDOUARD.

Non, sur ma foi, ce n'est point d'un tel amour que j'entends parler.

LADY GRAY.

Ce que vous entendez n'est donc pas ce que je croyais?

LE ROI ÉDOUARD.

Mais à présent vous devez entrevoir ce que j'ai dans l'âme.

LADY GRAY.

Jamais mon âme n'accordera ce qui fait le but de vos désirs, s'il est vrai que j'aie touché le but.

LE ROI ÉDOUARD.

Pour te parler sans détour, j'aspire à ton lit (12).

LADY GRAY.

Pour vous répondre sans détour, j'aimerais mieux coucher en prison.

LE ROI ÉDOUARD.

En ce cas, tu n'auras pas les terres de ton mari.

LADY GRAY.

Hé bien! mon honneur sera mon douaire; car je ne les racheterai pas à ce prix.

LE ROI ÉDOUARD.

Tu fais par-là grand tort à tes enfans.

LADY GRAY.

Par-là, votre majesté fait tort en même temps à eux et à moi. Mais, puissant seigneur, ce désir folâtre ne s'accorde guère avec ma requête; veuillez me congédier avec un oui ou un non.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui, si tu dis oui à ma requête; non, si tu dis non à ma demande.

LADY GRAY.

En ce cas, non, mon seigneur; et je n'ai plus rien à vous demander.

GLOCESTER, à part.

La veuve ne le goûte pas : elle fronce le sourcil.

CLARENCE, à l'écart.

C'est le galant le plus gauche de toute la chrétienté.

LE ROI EDOUARD, à part.

Ses regards annoncent qu'elle est remplie de vertu; ses discours décèlent un esprit incomparable. Ses perfections réclament un trône; de façon ou d'autre, elle est faite pour un roi; elle sera ou ma maîtresse, ou reine de mon royaume. (*Haut.*) Que dirais-tu si le roi Édouard te choisissait pour reine?

LADY GRAY.

Cela est plus facile à dire qu'à faire, mon gracieux seigneur. Je suis une sujette faite pour souffrir vos plaisanteries, mais nullement faite pour devenir souveraine.

LE ROI ÉDOUARD.

Aimable veuve, je te jure, par ma grandeur, que je n'en dis pas plus que je n'ai dessein de faire. Il faut que tu sois à moi.

LADY GRAY.

Et c'est beaucoup plus que je ne puis consentir: je sais que je suis trop peu de chose pour que vous me fassiez reine; et cependant de trop bon lieu pour être votre concubine.

LE ROI ÉDOUARD.

C'est une mauvaise chicane que tu me fais; je veux dire que tu seras reine.

LADY GRAY.

Il serait désagréable à votre grâce d'entendre mes enfans vous appeler leur père.

LE ROI ÉDOUARD.

Pas plus que d'entendre mes filles t'appeler leur mère. Tu es veuve, et tu as quelques enfans; et,

par la mère de Dieu! moi, quoique garçon, j'en ai quelques-uns aussi. Et vraiment, c'est un bonheur d'être père de plusieurs enfans. Ne me réplique plus, car tu seras ma femme.

GLOCESTER, à part.

Le saint père a achevé sa confession.

CLARENCE, à part.

Il ne s'est fait confesseur que pour séduire la pénitente.

LE ROI ÉDOUARD.

Mes frères, vous cherchez à deviner ce que nous avons pu nous dire.

GLOCESTER.

Cela ne plaît pas à la veuve, car elle a l'air triste.

LE ROI ÉDOUARD.

Vous seriez bien surpris si nous allions nous marier.

CLARENCE.

A qui, seigneur?

LE ROI ÉDOUARD.

Hé mais, ensemble, Clarence.

GLOCESTER.

On en aurait au moins pour dix jours à s'étonner.

CLARENCE.

Ce serait un jour de plus que ne dure d'ordinaire un étonnement [13].

GLOCESTER.

Mais aussi l'étonnement serait-il des plus grands.

LE ROI ÉDOUARD.

Fort bien, plaisantez, mes frères. Je puis vous dire à tous deux que sa requête pour les biens de son mari lui est accordée.

(Entre un lord.)

LE LORD.

Mon gracieux seigneur, Henri, votre ennemi, est pris, et amené prisonnier à la porte de votre palais.

LE ROI ÉDOUARD.

Faites-le conduire à la Tour. — Et nous, mes frères, allons interroger l'homme qui l'a pris, pour apprendre les circonstances de cet événement. Allez, veuve. — Lords, traitez-la honorablement.

(Sortent le roi, lady Gray, Clarence et le lord.)

GLOCESTER.

Oui, Édouard traitera les dames honorablement. — Que n'est-il épuisé jusqu'à la moelle des os, et hors d'état de voir sortir de ses reins aucun rejeton capable de fonder des espérances, et de m'empêcher d'arriver à ce temps heureux auquel j'aspire! Et cependant, quand même le titre du voluptueux Édouard serait enseveli sous la terre, il reste encore, entre le désir de mon âme et moi, Clarence, Henri, et son fils le jeune Édouard, et toute la race inconnue qui peut encore sortir de leur sein, pour remplir le trône avant que je parvienne à m'y placer; fâcheuse perspective pour mes projets! Ainsi, je ne fais que rêver la royauté; comme un homme qui, placé sur le sommet d'un promontoire, porte sa vue sur le rivage éloigné qu'il voudrait fouler sous ses pas, désirant que son pied pût suivre ses yeux,

maudissant la mer qui l'en sépare, et parlant de la mettre à sec pour s'ouvrir un passage. Voilà comme je désire la couronne, à cette distance, m'irritant contre les obstacles qui m'en séparent; et de même, me flattant de succès impossibles, je me dis que je les renverserai. Mon œil est trop perçant, mon cœur trop présomptueux, si ma main et mes forces ne peuvent pas y répondre. — Mais s'il est une fois dit qu'il n'y ait point de royaume à espérer pour Richard, alors quel autre bien le monde peut-il m'offrir? Je chercherai mon paradis dans les bras d'une femme, j'ornerai mon corps d'une parure élégante, et captiverai par mes paroles et mes regards le cœur des jeunes beautés? O pensée cruelle! ressource plus impossible pour moi que de me procurer vingt couronnes brillantes! Quoi! l'amour m'a renoncé dans le sein même de ma mère; et pour m'exclure à jamais de son doux empire, il a suborné la fragile nature, et l'a engagée à rétrécir mon bras amaigri comme un arbrisseau désséché, à placer sur mon dos une odieuse éminence, où s'assied la difformité pour insulter à mon corps; à former mes jambes d'une inégale longueur, faisant de moi un tout sans aucune proportion, une espèce de chaos semblable au petit que l'ourse n'a pas encore léché, et qui n'apporte en naissant aucun trait de sa mère? Suis-je donc un homme fait pour être aimé? Oh! quelle absurde erreur que de nourrir une pareille pensée! — Hé bien, puisque ce monde ne m'offre aucun plaisir que celui de commander, de gouverner, de primer ceux dont la figure est plus heureuse que la mienne, mon ciel à moi sera de rêver à la cou-

ronne, et de regarder, tant que je vivrai, ce monde comme un enfer pour moi, jusqu'à ce que ma tête, que porte ce tronc contrefait, soit ceinte d'une brillante couronne... Et cependant je ne sais pas comment atteindre cette couronne : tant de vies s'interposent entre elle et moi !... Et moi, comme un voyageur perdu dans un bois épineux, brisant les épines, déchiré par elles, cherchant un chemin, et s'écartant du chemin, sans savoir comment parvenir aux lieux découverts, mais travaillant en désespéré pour en retrouver la route, je me tourmente sans relâche pour saisir la couronne d'Angleterre. Je m'affranchirai de ce tourment, je me fraierai un chemin avec une hache sanglante. Eh quoi ! ne sais-je pas sourire, et égorger en souriant, me récrier de joie sur ce qui me met le chagrin au cœur, mouiller mes joues de larmes artificieuses, et accommoder mes traits à toutes les circonstances ? Je saurai submerger plus de nautonniers que la syrène, tuer de mes regards plus d'hommes que le basilic ; je puis prêcher aussi bien que Nestor, tromper avec plus d'art qu'Ulysse, et, comme un autre Sinon, je gagnerais une autre Troie ; je possède plus de couleurs que le caméléon ; je puis pour mes intérêts changer de plus de formes que Protée, et faire la leçon au sanguinaire Machiavel. Je puis tout cela, et je ne pourrais gagner une couronne ! Allons donc ; fût-elle encore plus loin, je m'en emparerai.

(Il sort.)

SCÈNE III.

En France. — Un appartement dans le palais.

Fanfare. Entrent LOUIS, roi de France, la princesse BONNE, suite. LE ROI monte sur son trône, et ensuite entrent LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE ÉDOUARD son fils, et le COMTE D'OXFORD.

LE ROI LOUIS, se levant.

Belle reine d'Angleterre, illustre Marguerite, assieds-toi avec nous : il ne convient pas à ton rang ni à ta naissance que tu sois debout, tandis que Louis est assis.

MARGUERITE.

Non, puissant roi de France : Marguerite doit maintenant baisser pavillon, et apprendre à obéir quand un roi commande. J'étais, je l'avoue, dans des jours plus heureux, la reine de l'illustre Albion ; mais aujourd'hui la fortune contraire a foulé aux pieds mon titre, et m'a laissée avec ignominie sur la poussière, où il faut que je prenne une place conforme à ma fortune, et me conforme moi-même à cette humble situation.

LE ROI LOUIS.

Que dis-tu, belle reine? d'où provient ce profond désespoir?

MARGUERITE.

D'une cause qui remplit mes yeux de larmes, qui

étouffe ma voix, en même temps que mon cœur est noyé dans les soucis.

LE ROI LOUIS.

Quoi qu'il en soit, demeure semblable à toi, et prends place à nos côtés. (*Il la fait asseoir près de lui.*) Ne courbe pas la tête sous le joug de la fortune; et que ton âme invincible s'élève triomphante au-dessus de tous les malheurs. Explique-toi, reine Marguerite, et dis-nous tes chagrins; ils seront soulagés, si le remède est au pouvoir de la France.

MARGUERITE.

Ces gracieuses paroles raniment mon courage abattu, et rendent à ma langue enchaînée le pouvoir de t'exposer mes malheurs. Sache donc, généreux Louis, que Henri, seul possesseur de ma tendresse, de roi qu'il était, n'est plus qu'un banni, et forcé de vivre en Écosse dans l'abandon, tandis que l'ambitieux Édouard, l'orgueilleux duc d'York, usurpe le titre royal, et le trône du roi légitime et consacré de l'Angleterre. Voilà ce qui m'a obligée, moi, pauvre Marguerite,... à venir avec mon fils, le prince Édouard, l'héritier de Henri, implorer tes justes et légitimes secours; et si tu nous abandonnes, il ne nous reste plus d'espérance. L'Écosse est disposée à nous appuyer, mais elle n'en a pas le pouvoir : notre peuple et nos pairs sont sortis du devoir, nos trésors saisis, nos soldats mis en fuite; et nous-mêmes, comme tu le vois, réduits à une situation déplorable.

LE ROI LOUIS.

Renommée reine, conjure l'orage à force de pa-

tience, tandis que nous allons songer aux moyens de le dissiper.

MARGUERITE.

Plus nous tardons, et plus notre ennemi accroît sa force.

LE ROI LOUIS.

Plus je diffère, et plus mes secours seront efficaces.

MARGUERITE.

Oh! l'impatience est la seule compagne d'un chagrin véritable. — Et tenez, voilà l'auteur de mes chagrins.

(Entre Warwick avec sa suite.)

LE ROI LOUIS.

Qui vient ainsi se présenter hardiment devant nous?

MARGUERITE.

C'est le comte de Warwick, le plus puissant ami d'Édouard.

LE ROI LOUIS, en descendant de son trône. Marguerite se lève.

Sois le bienvenu, brave Warwick! Quel sujet t'amène en France?

MARGUERITE.

Voilà un nouvel orage qui commence à s'élever, car c'est là l'homme qui gouverne les vents et les flots.

WARWICK.

Je viens de la part du digne Édouard, roi d'Albion, mon seigneur et maître, et ton ami dévoué, saluer d'abord ta royale personne, avec toute l'affection d'une amitié sincère, et ensuite te demander un traité d'alliance; enfin je viens en assurer les nœuds

par le nœud de l'hymen, si tu consens à accorder la princesse Bonne, ta belle et vertueuse sœur, en légitime mariage au roi d'Angleterre.

MARGUERITE.

Si cela réussit, plus d'espérance pour Henri.

WARWICK, à la princesse Bonne.

Et vous, gracieuse dame, je suis chargé, par mon roi, et en son nom, de vous demander la faveur et la permission de vous baiser humblement la main, et de vous faire connaître par mes discours la passion qui s'est emparée du cœur de mon souverain. La renommée, en frappant dernièrement ses oreilles attentives, vient de placer sous ses yeux l'image de votre beauté et de vos vertus.

MARGUERITE.

Roi Louis, et vous, princesse, écoutez-moi avant de répondre à Warwick. Ce n'est point d'un chaste et pur amour que vous vient la demande d'Édouard, mais de l'artifice, enfant de la nécessité; car comment les tyrans peuvent-ils régner tranquillement s'ils n'acquièrent au dehors des alliances puissantes? Pour le prouver tyran, il suffit de ceci: Henri vit encore; et quand il serait mort, voilà le prince Édouard, le fils de Henri. Songe donc, Louis, à ne pas attirer sur toi, par cette ligue et ce mariage, les dangers et l'opprobre : les usurpateurs peuvent bien retenir un moment la domination; mais le ciel est juste, et le temps renverse l'injustice.

WARWICK.

Outrageante Marguerite!

LE PRINCE EDOUARD.

Pourquoi pas reine?

WARWICK.

Parce que ton père était un usurpateur; et tu n'es pas plus prince qu'elle n'est reine.

OXFORD.

Ainsi Warwick anéantit l'illustre Jean de Gaunt, qui subjugua la plus grande partie de l'Espagne; et après Jean de Gaunt, Henri IV, dont la sagesse fut le miroir des sages; et après ce sage prince, Henri V, dont la valeur conquit toute la France: c'est d'eux que descend en ligne directe notre Henri.

WARWICK.

Et comment se fait-il, Oxford, que dans cet élégant discours vous n'ayez pas dit aussi comment Henri VI a perdu tout ce qu'avait conquis Henri V? J'imagine que les pairs de France qui vous entendent souriraient à ce souvenir; mais passons. — Vous nous exposez une généalogie de soixante-deux années. C'est bien peu pour prescrire des droits au trône.

OXFORD.

Quoi, Warwick! peux-tu bien parler aujourd'hui contre ton souverain, à qui tu as obéi pendant trente-six ans, sans révéler ta trahison par ta rougeur?

WARWICK.

Et Oxford, qui a toujours tiré l'épée pour le bon droit, peut-il faire servir une vaine généalogie à la

défense d'un faux titre? pour votre honneur laissez là Henri, et reconnaissez Édouard pour roi.

OXFORD.

Reconnaître pour mon roi celui dont l'inique jugement a mis à mort mon frère aîné, le lord Aubrey de Vère? bien plus encore! a fait périr mon père, sur le déclin de sa vie à demi éteinte, et conduit par la nature aux portes du trépas? Non, Warwick, non. Tant que la vie soutiendra ce bras, ce bras soutiendra la maison de Lancastre.

WARWICK.

Et moi, celle d'York.

LE ROI LOUIS.

Reine Marguerite, prince Édouard, et vous, Oxford, daignez, à notre prière, vous retirer un moment à l'écart, et me laisser conférer encore quelques instans avec Warwick.

MARGUERITE.

Veuille le ciel que les paroles de Warwick ne le séduisent pas!

(Ils s'écartent avec le prince et Oxford.)

LE ROI LOUIS.

Maintenant, Warwick, dis sur ta conscience; Édouard est-il votre véritable roi? Car il me répugnerait de me lier avec un roi qui ne serait pas légitimement élu.

WARWICK.

J'en réponds sur mon honneur et ma réputation.

LE ROI LOUIS.

Mais est-il agréable aux yeux de son peuple?

WARWICK.

D'autant plus agréable que Henri ne l'était pas.

LE ROI LOUIS.

Passons à un autre article. Laissant de côté toute dissimulation, dites-moi avec vérité jusqu'à quel point il aime notre sœur Bonne.

WARWICK.

Son amour se montre comme il convient à un monarque tel que lui. — Moi-même je lui ai souvent entendu dire et protester que cet amour était une plante immortelle dont les racines étaient fixées dans le sol de la vertu, les feuilles et les fruits nourris par le soleil de la beauté, et qui ne pouvait manquer de donner des fleurs et des fruits heureux; au-dessus de la jalousie, mais qui ne résisterait pas au dédain si la princesse Bonne ne payait pas de retour ses tourmens.

LE ROI LOUIS.

Maintenant, ma sœur, apprenez-nous quelles sont vos dernières résolutions.

LA PRINCESSE BONNE.

Soit consentement, soit refus, votre réponse sera la mienne. — Cependant (*s'adressant à Warwick*), je l'avouerai, souvent avant ce jour, lorsque j'entendais raconter les mérites de votre roi, mon oreille n'a pas laissé ma raison étrangère à quelque désir.

LE ROI LOUIS.

Voici donc ma réponse, Warwick. — Notre sœur sera l'épouse d'Édouard, et à l'instant même on va

dresser les articles, et stipuler le douaire que doit accorder votre roi; il doit être proportionné à la dot qu'elle lui portera. — Approchez, reine Marguerite, et soyez témoin que nous accordons la princesse Bonne pour épouse au roi d'Angleterre.

LE PRINCE ÉDOUARD.

A Édouard, et non pas au roi d'Angleterre.

MARGUERITE.

Artificieux Warwick, c'est toi qui as imaginé cette alliance pour faire échouer ma demande : avant ton arrivée, Louis était l'ami de Henri.

LE ROI LOUIS.

Et Louis est encore l'ami de Henri et de Marguerite. Mais si votre titre à la couronne est faible, comme on a lieu de le croire d'après l'heureux succès d'Édouard, il est juste alors que je sois dispensé de vous donner les secours que je vous avais promis; mais vous recevrez de moi tout l'accueil qui convient à votre rang, et que le mien peut vous accorder.

WARWICK.

Henri peut vivre maintenant en Écosse tout à son aise : n'ayant rien, il ne peut rien perdre. — Et quant à vous, notre ci-devant reine, vous avez un père en état de vous soutenir; il vaudrait mieux être à sa charge qu'à celle de la France.

MARGUERITE.

Tais-toi, impudent et déhonté Warwick, orgueilleux faiseur et destructeur de rois! Je ne quitterai point ces lieux, que mes discours et mes larmes, fidèles à la vérité, n'aient ouvert les yeux du

roi Louis sur tes rusés artifices, et sur le perfide amour de ton maître; car vous êtes tous deux des oiseaux du même plumage.

(On entend sonner du cor derrière le théâtre.)

LE ROI LOUIS.

Warwick, c'est quelque message pour nous, ou pour toi.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Milord ambassadeur, ces lettres sont pour vous : elles vous sont envoyées par votre frère, le marquis Montaigu. (*Au roi de France.*) Celles-ci s'adressent à votre majesté de la part de notre roi. (*A la reine Marguerite.*) Et en voilà pour vous, Madame : j'ignore de quelle part.

(Tous ouvrent leurs lettres et les lisent.)

OXFORD.

Je vois avec satisfaction que notre belle reine et maîtresse sourit aux nouvelles qu'elle apprend, tandis que le front de Warwick s'obscurcit en lisant les siennes.

LE PRINCE ÉDOUARD.

Et tenez, faites attention : Louis frappe du pied comme s'il était courroucé. — J'espère que tout est pour le mieux.

LE ROI LOUIS.

Warwick, quelles sont tes nouvelles? Et les vôtres, belle reine?

MARGUERITE.

Les miennes remplissent mon cœur d'une joie inespérée.

WARWICK.

Les miennes ont rempli le mien de tristesse et d'indignation.

LE ROI LOUIS.

Comment? Votre roi a épousé lady Gray? Et il m'écrit pour pallier votre fourberie et la sienne, en m'engageant à prendre la chose de bon cœur! Est-ce là l'alliance qu'il cherche avec la France? Ose-t-il avoir l'audace de nous insulter ainsi?

MARGUERITE.

J'en avais averti votre majesté. Voilà la preuve de l'amour d'Édouard, et de l'honnêteté de Warwick.

WARWICK.

Roi Louis, je proteste ici, à la face du ciel, et sur l'espérance de mon bonheur éternel, que je suis innocent de ce mauvais procédé d'Édouard; car il n'est plus mon roi, quand il me fait rougir à ce point, et il rougirait encore plus lui-même, s'il pouvait voir sa honte. — Ai-je donc oublié que c'est pour le fait de la maison d'York que mon père est mort avant le temps? Ai-je fermé les yeux sur l'outrage fait à ma nièce (14), ai-je ceint son front de la couronne royale, ai-je dépouillé Henri des droits de sa naissance, pour me voir enfin payé par cet affront? Que l'affront retombe sur lui-même! car ma récompense est l'honneur; et, pour recouvrer l'honneur que j'ai perdu pour lui, je le rénonce ici, et je me rattache à Henri. — Ma noble reine, oublions nos anciennes animosités, désormais je suis ton fidèle serviteur. Je vengerai l'insulte faite à la

princesse Bonne et rétablirai Henri dans son ancienne puissance.

MARGUERITE.

Warwick, ce discours a changé ma haine en amitié : je pardonne et j'oublie tout-à-fait les fautes passées, et me réjouis de te voir devenir l'ami de Henri.

WARWICK.

Tellement son ami, et son ami sincère que si le roi Louis veut nous accorder un petit nombre de soldats choisis, j'entreprendrai de les débarquer sur nos côtes, et de renverser, à main armée, le tyran de son trône. Ce ne sera pas sa nouvelle épouse qui pourra le secourir ; et pour Clarence,... d'après ce qu'on me mande ici, il est sur le point d'abandonner son frère, indigné de le voir consulter, dans le choix de son épouse, un désir déréglé, bien plus que l'honneur, l'intérêt, et la sûreté de notre patrie.

LA PRINCESSE BONNE, à Louis.

Mon frère, comment Bonne pourra-t-elle être mieux vengée que par l'appui que vous prêterez à cette malheureuse reine?

MARGUERITE.

Prince renommé, comment le pauvre Henri pourra-t-il supporter la vie, si vous ne le sauvez pas de l'affreux désespoir ?

LA PRINCESSE BONNE.

Ma querelle et celle de cette reine d'Angleterre n'en font qu'une.

WARWICK.

Et la mienne, belle princesse, est liée avec la vôtre.

LE ROI LOUIS.

Et la mienne avec la sienne, la tienne et celle de Marguerite : ainsi voilà mon parti pris, et je suis fermement décidé à vous seconder.

MARGUERITE.

Laissez-moi vous rendre à tous à la fois d'humbles actions de grâce.

LE ROI LOUIS.

Messager de l'Angleterre, retourne en toute hâte dire au perfide Édouard, ton prétendu roi, que Louis de France se dispose à lui envoyer des masques, pour lui donner le bal à lui et à sa nouvelle épouse. Tu vois ce qui s'est passé : vas en effrayer ton roi.

LA PRINCESSE BONNE.

Dis-lui que, dans l'espérance où je suis qu'il sera bientôt veuf, je porterai la guirlande de saule en sa considération.

MARGUERITE.

Dis-lui de ma part, que j'ai dépouillé mes habits de deuil, et que je suis prête à me couvrir de l'armure.

WARWICK.

Dis-lui de ma part qu'il m'a fait un affront, et qu'en revanche je le détrônerai avant qu'il soit peu. Voilà pour ton salaire; pars.

(Le messager sort.)

LE ROI LOUIS.

Toi, Warwick, avec Oxford, tu iras à la tête de

cinq mille hommes, traverser les mers, et livrer bataille au traître Édouard; et, sitôt que l'occasion le permettra, cette noble reine et le prince son fils te suivront avec un nouveau renfort. — Mais, avant ton départ, délivre-moi d'un doute : quel garant avons-nous de ta persévérante loyauté?

WARWICK.

Voici le gage qui vous répondra de mon inviolable fidélité. — Si notre reine et son fils l'agréent, j'unis de ce moment au jeune prince par les liens d'un saint mariage, ma fille aînée, l'objet chéri de ma tendresse.

MARGUERITE.

Oui, j'y consens, et je vous rends grâces de cette offre. Édouard, mon fils, elle est belle et vertueuse : ainsi n'hésite point, donne ta main à Warwick; et avec ta main, donne-lui ton irrévocable foi de n'avoir d'autre épouse que la fille de Warwick.

LE PRINCE ÉDOUARD.

Je l'accepte, car elle en est bien digne, et je donne ma main pour gage de ma promesse.

(Il donne sa main à Warwick.)

LE ROI LOUIS.

Qu'attendons-nous à présent? On va lever ces troupes; et toi, seigneur Bourbon, notre grand-amiral, tu les transporteras en Angleterre sur nos vaisseaux. Il me tarde de voir Édouard renversé par les hasards de la guerre, pour avoir insulté, par un secret mariage, une princesse de France [15].

(Ils sortent tous, excepté Warwick.)

WARWICK.

Je suis venu comme ambassadeur d'Édouard, et je retourne son ennemi mortel et irréconciliable. Il m'avait chargé d'affaires de mariage : une guerre terrible va répondre à sa demande. N'avait-il donc que moi pour en faire l'instrument de ses jeux? Hé bien, il n'aura que moi pour tourner ses railleries en afflictions. J'ai été le principal agent de son élévation au trône : je serai le principal agent de sa chute : non pas que je prenne en pitié la misère d'Henri, mais je cherche à me venger de l'insulte d'Édouard.

(Il sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent GLOCESTER, CLARENCE, SOMERSET, MONTAIGU et d'autres.

GLOCESTER.

Hé bien, dites-moi, mon frère Clarence, que pensez-vous de ce nouveau mariage avec lady Gray? Notre frère n'a-t-il pas fait là un digne choix?

CLARENCE.

Hélas! vous savez qu'il y a bien loin d'ici en France. Comment eût-il pu se contenir jusqu'au retour de Warwick?

SOMERSET.

Milords, rompez cet entretien. Voici le roi qui s'avance.....

(Fanfare. Entrent le roi Édouard, et sa suite, avec lady Gray, vêtue en reine; Pembroke, Stafford[1], Hastings et autres personnages.)

GLOCESTER.

Avec le bel objet de son choix!

CLARENCE.

Je compte lui déclarer ouvertement ce que j'en pense.

LE ROI ÉDOUARD.

Hé bien, mon frère Clarence, que dites-vous donc de notre choix, que vous restez ainsi pensif, et l'air à demi mécontent?

CLARENCE.

Ce qu'en disent Louis de France, ou le comte de Warwick, tous deux si dépourvus de sens et de courage, qu'ils ne songeront pas à s'offenser de l'affront que nous leur faisons.

LE ROI ÉDOUARD.

Supposez qu'ils s'offensent sans raison : ce n'est, après tout, que Louis et Warwick; et je suis Édouard, le roi de Warwick et le vôtre, et il faut que ma volonté se fasse.

GLOCESTER.

Et votre volonté se fera, parce que vous êtes notre roi : cependant un mariage précipité est rarement heureux.

LE ROI ÉDOUARD.

Quoi, mon frère Richard ? Vous en offensez-vous aussi?

GLOCESTER.

Non, pas moi. Non : à Dieu ne plaise, que je veuille désunir ceux que Dieu a unis ensemble ! Et ce serait vraiment une pitié que de séparer deux époux si bien assortis !

LE ROI ÉDOUARD.

Mettant de côté vos dédains et vos dégoûts, dites-

moi un peu pourquoi Lady Gray ne pourrait pas devenir ma femme et reine d'Angleterre ? Et vous aussi, Somerset et Montaigu, allons, déclarez librement vos sentimens.

CLARENCE.

Voici donc mon opinion. — Que le roi Louis devient votre ennemi parce que vous vous êtes joué de lui dans cette affaire de mariage avec la princesse Bonne.

GLOCESTER.

Et Warwick, qui était occupé à remplir le ministère dont vous l'aviez chargé, est déshonoré aujourd'hui par cet autre mariage que vous venez de contracter.

LE ROI ÉDOUARD.

Et si je viens à bout de calmer Louis et Warwick, par quelque expédient que je pourrais imaginer ?

MONTAIGU.

Il resterait toujours certain qu'une pareille alliance avec la France aurait fortifié l'état contre les orages étrangers, bien plus que ne peut le faire aucun parti choisi dans le sein du royaume.

HASTINGS.

Quoi ! Montaigu ignore-t-il que, par sa propre force, l'Angleterre est à l'abri de tout danger, si elle se demeure fidèle à elle-même.

MONTAIGU.

Sans doute; mais ce serait encore plus sûr, si elle était appuyée de la France.

HASTINGS.

Il vaut mieux user de la France, que de se fier à

la France. Appuyons-nous de Dieu, et des mers qu'il nous a données comme un rempart imprenable : avec leur secours défendons-nous nous-mêmes ; c'est dans leur force et en nous seuls que réside notre sûreté.

CLARENCE.

Pour ce discours seul, Hastings mérite bien d'avoir l'héritière du lord Hungerford.

LE ROI ÉDOUARD.

Et qu'y trouvez-vous à redire? il l'a par ma volonté, et le don que je lui en ai fait; et pour cette fois ma volonté fera loi.

GLOCESTER.

Et pourtant il me semble que votre grâce a eu tort de donner l'héritière et la fille du lord Scales au frère de votre tendre épouse : elle m'aurait bien mieux convenu à moi, ou bien à Clarence; mais votre femme épuise aujourd'hui votre amour fraternel.

CLARENCE.

Comme encore vous n'auriez pas dû gratifier de l'héritière du lord Bonville, le fils de votre nouvelle épouse, et laisser vos frères aller chercher fortune ailleurs.

LE ROI ÉDOUARD.

Hé quoi, mon pauvre Clarence, n'est-ce que pour une femme que tu te montres si mécontent? Va, je saurai te pourvoir

CLARENCE.

En choisissant pour vous-même, vous avez fait voir quel était votre discernement : et comme il s'est

montré assez mince, vous me permettrez de faire moi-même mes affaires, et c'est dans cette vue que je songe à prendre bientôt congé de vous.

LE ROI ÉDOUARD.

Pars ou reste, peu m'importe : Édouard sera roi, et ne se laissera pas enchaîner par la volonté de son frère.

LA REINE.

Milords, pour me rendre justice vous devez tous convenir qu'avant qu'il eût plu à sa majesté d'élever mon rang au titre de reine, je n'étais pas d'une naissance ignoble; et des femmes nées plus bas que moi sont montées à la même fortune. Mais autant ce nouveau titre m'honore, moi et les miens, autant l'éloignement que vous me montrez, vous à qui je voudrais être agréable, mêle à mon bonheur de crainte et de tristesse.

LE ROI ÉDOUARD.

Ma bien-aimée, cesse de cajoler ainsi leur mauvaise humeur. Que peux-tu avoir à craindre ou à t'affliger, tant qu'Édouard est ton ami constant, et leur souverain légitime, auquel il faut qu'ils obéissent, et auquel ils obéiront, et qui les obligera à t'aimer, sous peine d'encourir ma haine? et s'ils s'y exposent, j'aurai soin de te défendre contre eux, et de leur faire sentir ma colère et ma vengeance.

GLOCESTER, à part.

J'entends, et ne dis pas grand'chose, mais je n'en pense que mieux.

(Entre un messager.)

LE ROI ÉDOUARD.

Hé bien, messager, quelles lettres, ou quelles nouvelles de France?

LE MESSAGER.

Mon souverain seigneur, je n'ai point de lettres : je n'apporte que quelques paroles, et telles encore, que je n'ose vous les rendre qu'après en avoir reçu d'avance le pardon.

LE ROI ÉDOUARD.

Va, elles te sont pardonnées : allons, en peu de mots, rends-moi leurs paroles, le plus fidèlement que le pourra ta mémoire. Quelle est la réponse du roi Louis à nos lettres?

LE MESSAGER.

Voici, quand je l'ai quitté, quelles ont été ses propres paroles. « Va, dis au traître Édouard, ton prétendu roi, que Louis de France se dispose à lui envoyer des masques pour lui donner le bal à lui, et à sa nouvelle épouse. »

LE ROI ÉDOUARD.

Louis est-il donc si brave? Je crois qu'il me prend pour Henri. Mais qu'a dit de mon mariage la princesse Bonne?

LE MESSAGER.

Voici ses paroles prononcées avec un calme dédaigneux : « Dites-lui que, dans l'espérance où je suis qu'il sera bientôt veuf, je porterai la guirlande de saule en sa considération. »

LE ROI ÉDOUARD.

Je ne la blâme point; elle ne pouvait guère en dire moins : c'est elle qui a été offensée. Mais que dit la femme de Henri ? car je sais qu'elle était présente.

LE MESSAGER.

« Annonce-lui, m'a-t-elle dit, que j'ai quitté mes » habits de deuil, et que je suis prête à me couvrir » de l'armure. »

LE ROI ÉDOUARD.

Apparemment qu'elle se propose de jouer le rôle d'amazone. Mais qu'a dit Warwick de cette insulte?

LE MESSAGER.

Plus irrité que tous les autres, contre votre majesté, il m'a congédié avec ces mots : « Dis-lui de ma » part, qu'il m'a fait un affront, et qu'en revanche » je le détrônerai avant qu'il soit peu. »

LE ROI ÉDOUARD.

Ha! le traître a osé prononcer ces insolentes paroles? Allons, puisque je suis si bien averti, je vais m'armer : ils auront la guerre, et me paieront leur présomption. Mais, réponds-moi, Warwick et Marguerite sont-ils bien ensemble?

LE MESSAGER.

Oui, mon gracieux souverain : ils se sont tellement liés d'amitié, que le jeune prince Édouard épouse la fille de Warwick.

CLARENCE.

Probablement l'aînée : Clarence aura la plus jeune. Adieu, mon frère le roi, maintenant tenez-

vous bien ; car je vais de ce pas demander l'autre fille de Warwick, afin de n'avoir pas fait, quoique sans royaume, un plus mauvais mariage que vous. — Oui, qui aime Warwick et moi, me suive.

(Clarence sort, et Somerset le suit.)

GLOCESTER, à part.

Ce n'est pas moi ; mes pensées vont plus loin : je reste, moi, non pour l'amour d'Édouard, mais pour celui de la couronne.

LE ROI ÉDOUARD.

Clarence et Somerset partis tous deux pour aller joindre Warwick ! N'importe : je suis armé contre le pis qui puisse arriver, et la célérité est nécessaire dans cette crise désespérée. — Pembroke et Stafford, allez lever pour nous des soldats, et faites tous les préparatifs pour la guerre. Ils sont déjà débarqués, ou ne tarderont pas à l'être : moi-même en personne je vous suivrai immédiatement. (*Pembroke et Stafford sortent.*) Mais avant que je parte, Hastings, et vous, Montaigu, levez un doute qui me reste. Vous deux, entre tous les autres, vous tenez de près à Warwick par le sang et par alliance. Dites-moi si vous aimez mieux Warwick que moi. Si cela est, allez tous deux le trouver. Je vous aime mieux pour ennemis, que pour des amis perfides ; mais si vous êtes résolus de me conserver votre fidèle obéissance, tranquillisez-moi par quelque serment d'amitié, afin que je ne puisse jamais vous avoir pour suspects.

MONTAIGU.

Que Dieu protége Montaigu, comme il est fidèle !

HASTINGS.

Et Hastings, comme il tient pour la cause d'Édouard !

LE ROI ÉDOUARD.

Et vous, Richard, mon frère, voulez-vous rester de notre parti ?

GLOCESTER.

Oui, en dépit de tout ce qui voudra vous attaquer.

LE ROI ÉDOUARD.

A présent, je suis sûr de vaincre. Partons donc à l'instant, et ne perdons pas une heure, jusqu'à ce que nous ayons joint Warwick et son armée d'étrangers.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une plaine dans le comté de Warwick.

Entrent **WARWICK** et **OXFORD** avec des troupes françaises, et autres.

WARWICK.

Croyez-moi, milord; tout jusqu'ici va bien. Le peuple vient en foule se ranger autour de nous. (*Il aperçoit Clarence et Somerset.*) Mais tenez, voilà Somerset et Clarence qui nous arrivent. — Répondez sur-le-champ, milords : sommes-nous tous amis?

GEORGE.

N'en doutez pas, milord.

WARWICK.

En ce cas, cher Clarence, Warwick t'accueille de grand cœur; et toi aussi, Somerset. — Je tiens pour lâcheté de conserver la moindre défiance, lorsqu'un noble cœur a donné sa main ouverte en signe d'amitié : autrement, je pourrais penser que Clarence, frère d'Édouard, n'a pour notre cause qu'une feinte affection : mais sois le bienvenu, Clarence : ma fille sera à toi. A présent que reste-t-il à faire sinon de profiter des voiles de la nuit, tandis que ton frère est négligemment campé, que ses soldats sont à errer dans les villes des environs, et qu'il n'est escorté que d'une simple garde : nous pouvons le surprendre et nous emparer de sa personne, dès que nous le voudrons. Nos espions ont trouvé ce coup de main facile à exécuter. Ainsi comme jadis Ulysse et le robuste Diomède se glissèrent avec audace et célérité dans les tentes de Rhésus, et emmenèrent les coursiers de Thrace, auxquels les destins avaient attaché la victoire; de même, bien couverts du noir manteau de la nuit, nous pouvons renverser à l'improviste la garde d'Édouard, et nous saisir de lui; je ne dis pas le tuer, car je ne veux que le surprendre. Que ceux de vous qui voudront me suivre prononcent avec acclamation le nom de Henri, en même temps que leur général. (*Tous s'écrient* : Henri!) Allons, partons donc, et marchons en silence. Que Dieu et saint George soient pour Warwick et ses amis!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Le camp d'Édouard, près de Warwick.

Entrent quelques SENTINELLES pour garder la tente du roi.

PREMIER GARDE.

Allons, messieurs, que chacun prenne son poste; le roi est là qui dort.

SECOND GARDE.

Quoi! est-ce qu'il n'ira pas se mettre au lit?

PREMIER GARDE.

Non : vraiment il a fait un serment solennel, de ne pas se coucher pour prendre son repos ordinaire, jusqu'à ce que Warwick ou lui soient vaincus.

SECOND GARDE.

C'est ce qui sera demain, selon toute apparence, si Warwick est aussi près qu'on l'assure.

TROISIÈME GARDE.

Mais dites-moi, je vous prie, quel est ce lord qui repose ici avec le roi dans sa tente?

PREMIER GARDE.

C'est le lord Hastings, le plus intime ami du roi.

TROISIÈME GARDE.

Oui? — Mais pourquoi cet ordre du roi, que ses principaux chefs logent dans les villes des environs,

tandis que lui il passe la nuit dans cette froide campagne?

SECOND GARDE.

C'est le poste d'honneur parce qu'il est le plus dangereux.

TROISIÈME GARDE.

Oh! pour moi, qu'on me donne des dignités et du repos, je les préfère à un dangereux honneur. — Si Warwick savait en quelle situation il est ici, il y a lieu de croire qu'il viendrait le réveiller.

PREMIER GARDE.

A moins que nos hallebardes ne lui fermassent le passage.

SECOND GARDE.

En effet : car pourquoi garderions-nous sa tente royale, si ce n'était pour défendre sa personne contre les ennemis nocturnes?

(Entrent Warwick, George, Oxford, Somerset, et des troupes.)

WARWICK, à demi-voix.

C'est là sa tente : voyez, où sont ses gardes. Courage, mes amis : c'est le moment de se faire honneur, ou jamais! Suivez-moi seulement, et Édouard est à nous.

PREMIER GARDE.

Qui va là?

SECOND GARDE.

Arrête, ou tu es mort.

(Warwick et sa troupe crient tous ensemble : *Warwick! Warwick!* en fondant sur la garde, qui fuit en criant : *aux armes! aux armes!* Warwick et sa troupe les poursuivent.)

(On entend les tambours et les trompettes.)

(Rentrent Warwick et sa troupe enlevant le roi Édouard vêtu de sa robe de chambre, et assis dans un fauteuil. Glocester et Hastings fuient.)

SOMERSET.

Qui sont ceux qui fuient là ?

WARWICK.

Richard et Hastings : laissons-les : nous tenons ici le duc.

LE ROI ÉDOUARD.

Le duc ! Quoi, Warwick ! la dernière fois que tu m'as quitté, tu m'appelais roi.

WARWICK.

Oui ; mais les temps sont changés. Depuis que vous m'avez déshonoré dans mon ambassade, moi, je vous ai dégradé du rang de roi, et je viens aujourd'hui vous créer duc d'York.... Eh ! comment pourriez-vous gouverner un royaume, vous qui ne savez ni vous bien conduire envers vos ambassadeurs, ni vous contenter d'une seule épouse, ni traiter vos frères fraternellement, ni travailler au bonheur des peuples, ni vous garantir vous-même de vos ennemis ?

LE ROI ÉDOUARD.

Quoi, mon frère Clarence, te voilà aussi ! — Ah ! je vois bien maintenant qu'il faut qu'Édouard succombe.—Cependant, Warwick, en dépit du malheur, en dépit de toi et de tous tes complices, Édouard se conduira toujours en roi : et, si la malice de la fortune renverse ma grandeur, mon âme est hors de la portée de sa roue.

WARWICK.

Hé bien, que dans son âme Édouard demeure roi d'Angleterre; (*lui ôtant sa couronne*) Henri cependant portera la couronne d'Angleterre, et sera un vrai roi; toi, tu n'en seras que l'ombre. — Milord Somerset, chargez-vous, je vous prie, de faire conduire sur-le-champ le duc Édouard chez mon frère, l'archevêque d'York. Quand j'aurai combattu Pembroke et ses partisans, je vous suivrai, et je porterai à Édouard la réponse que lui envoient Louis et la princesse Bonne. Jusques-là, adieu pour quelque temps, mon bon duc d'York.

LE ROI ÉDOUARD.

Ce qu'impose la destinée, il faut que l'homme le supporte. Il est inutile de vouloir résister contre vent et marée.

(Sortent le roi Édouard et Somerset.)

OXFORD.

Que nous reste-t-il maintenant à faire, milords, sinon de marcher droit à Londres avec nos soldats?

WARWICK.

Oui, voilà quel doit être notre premier soin. Délivrons Henri de sa prison, et replaçons-le sur le trône des rois.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

A Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LA REINE ÉLISABETH, femme d'Édouard, RIVERS.

RIVERS.

Madame, quel chagrin a donc si fort altéré les traits de votre visage?

LA REINE.

Quoi, mon frère, êtes-vous donc encore à savoir le malheur qui vient d'arriver au roi Édouard?

RIVERS.

Quoi! La perte de quelque bataille rangée contre Warwick?

LA REINE.

Non; mais la perte de sa propre personne.

RIVERS.

Mon roi serait tué?

LA REINE.

Oui, presque tué, car il est prisonnier; soit qu'il ait été trahi par la perfidie de ses gardes, soit qu'il ait été inopinément surpris par l'ennemi; on m'a dit de plus qu'il était confié à la garde de l'archevêque d'York, le frère du cruel Warwick, et par conséquent notre ennemi.

RIVERS.

Ces nouvelles, je l'avoue, sont bien désastreuses :

cependant, gracieuse dame, soutenez ce revers de votre mieux : Warwick, qui a l'avantage aujourd'hui, peut le perdre demain.

LA REINE.

Il faut donc, jusque-là, que l'espérance soutienne ma vie. Et je veux en effet me sevrer du désespoir, par l'amour de l'enfant d'Édouard que j'ai dans mon sein. C'est lui qui me fait contenir ma douleur, et porter avec patience la croix de mon infortune : oui, c'est pour lui que je retiens plus d'une larme, et que j'étouffe les soupirs qui dévoreraient mon sang, de crainte que ces pleurs et ces soupirs ne vinssent flétrir ou noyer le fruit sorti du roi Édouard, le légitime héritier de la couronne d'Angleterre.

RIVERS.

Mais, madame, que devient Warwick ?

LA REINE.

Je suis informée qu'il marche vers Londres, pour placer une seconde fois la couronne sur la tête de Henri : tu devines le reste. Il faut que les amis d'Édouard se soumettent ; mais, pour prévenir la fureur du tyran (car il ne faut point se fier à celui qui a violé une fois sa parole), je vais de ce pas me réfugier dans le sanctuaire, afin de sauver du moins l'héritier des droits d'Édouard. Là, je serai en sûreté contre la violence et la fraude. Venez donc ; fuyons, tandis que nous pouvons fuir encore. Si nous tombons dans les mains de Warwick, notre mort est certaine.

(Ils sortent.

SCÈNE V.

Un parc, près du château de Middleham, dans la province d'York.

Entrent GLOCESTER, HASTINGS, SIR WILLIAM STANLEY, et autres personnages.

GLOCESTER.

Cessez de vous étonner, lord Hastings, et vous, sir William Stanley, si je vous ai conduits ici dans le plus épais des bois de ce parc. Voici le fait. Vous savez que notre roi, mon frère, est ici prisonnier de l'évêque qui le traite bien, et lui laisse une grande liberté. Souvent, accompagné seulement de quelques gardes, il vient chasser dans ce bois pour se récréer. Je l'ai fait avertir en secret que, si vers cette heure-ci il dirigeait ses pas de ce côté, sous prétexte de faire sa partie de chasse ordinaire, il trouverait ici ses amis avec des chevaux et main-forte, pour le délivrer de sa captivité.

(Entre le roi Édouard, accompagné d'un chasseur.)

LE CHASSEUR.

Par ici, milord; c'est de ce côté qu'est la chasse.

LE ROI ÉDOUARD.

Non, c'est par ici, mon ami : vois, voilà des chasseurs. Hé bien, mon frère, et vous, lord Hastings, vous êtes donc ici à l'affût avec votre monde pour surprendre le cerf de l'évêque?

GLOCESTER.

Mon frère, il faut se hâter de profiter du moment et de l'occasion. Votre cheval est tout prêt, et vous attend au coin du parc.

LE ROI ÉDOUARD.

Mais où allons-nous d'ici ?

HASTINGS.

A Lynn, milord, et de là nous nous embarquons pour la Flandre.

GLOCESTER.

Bien pensé, je vous assure : c'était aussi mon idée.

LE ROI ÉDOUARD.

Stanley, je récompenserai ton audace.

GLOCESTER.

Mais que tardons-nous ? Il n'est pas temps de s'amuser à parler.

LE ROI ÉDOUARD.

Chasseur, qu'en dis-tu ? Veux-tu nous suivre ?

LE CHASSEUR.

Cela vaut beaucoup mieux que de rester pour être pendu.

GLOCESTER.

Viens donc ; partons : ne perdons pas davantage le temps.

LE ROI ÉDOUARD.

Adieu, archevêque. Songe à te munir contre le courroux de Warwick, et prie Dieu pour que je puisse ressaisir la couronne.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Une pièce dans la Tour.

Entrent LE ROI HENRI, CLARENCE, WARWICK, SOMERSET, le jeune RICHMOND, OXFORD, MONTAIGU, LE LIEUTENANT de suite.

LE ROI.

Monsieur le lieutenant, à présent que Dieu et mes amis ont renversé Édouard du trône d'Angleterre, et changé mon esclavage en liberté, mes craintes en espérance, et mes chagrins en joie, quels honoraires te devons-nous en sortant de cette prison?

LE LIEUTENANT.

Les sujets n'ont rien à exiger de leurs souverains : mais si mon humble prière peut être exaucée, je demande mon pardon à votre majesté.

LE ROI.

Et de quoi donc, lieutenant? De m'avoir si bien traité? Sois sûr que je reconnaîtrai tes bons procédés, qui m'ont fait trouver du plaisir dans ma prison; oui, tout le plaisir que peuvent sentir renaître en eux-mêmes les oiseaux mis en cage, lorsqu'après tant de pensées mélancoliques les chants qui les amusaient dans leur ménage leur font enfin oublier tout-à-fait la perte de leur liberté. Mais après Dieu, c'est toi, Warwick, qui me délivres; c'est donc principalement à Dieu et à toi que s'adresse ma reconnaissance. Il a été l'auteur, et toi l'instrument. Aussi,

pour triompher désormais de la malignité de ma fortune, en vivant dans une situation modeste où elle ne puisse me blesser; et afin que le peuple de cette terre bienheureuse ne soit pas la victime de mon étoile ennemie, Warwick, quoique ma tête porte encore la couronne, je te résigne ici mon administration; car tu es heureux dans toutes tes œuvres.

WARWICK.

Votre grâce fut toujours renommée pour sa vertu; et aujourd'hui elle se montre sage autant que vertueuse, en reconnaissant et cherchant à éviter la malice de la Fortune : car il est peu d'hommes qui sachent gouverner prudemment leur étoile! Cependant il est un point où vous me permettrez de ne pas vous approuver : c'est de me choisir lorsque vous avez Clarence près de vous.

GEORGE.

Non, Warwick, tu es digne du commandement : toi à qui le ciel, à ta naissance, adjugea un rameau d'olivier et une couronne de laurier, donnant à présumer que tu seras toujours également heureux dans la paix et dans la guerre : ainsi je te le cède de mon libre consentement.

WARWICK.

Et je ne veux choisir que Clarence pour protecteur.

LE ROI.

Warwick, et vous, Clarence, donnez-moi tous deux la main. A présent, unissez vos mains, et avec elles vos cœurs, et que nulle dissension ne trouble

le gouvernement. Je vous fais tous deux protecteurs de ce pays : tandis que moi, je mènerai une vie retirée, et consacrerai mes derniers jours à la dévotion, occupé à combattre le péché, et à louer mon Créateur.

WARWICK.

Que répond Clarence à la volonté de son souverain ?

GEORGE.

Qu'il donne son consentement, si Warwick donne le sien ; car je me repose sur ta fortune.

WARWICK.

Allons, c'est à regret ; mais enfin j'y souscris : nous marcherons l'un à côté de l'autre comme l'ombre double de la personne de Henri, et nous le remplacerons ; j'entends en supportant, à sa place, le fardeau du gouvernement, tandis qu'il jouira des honneurs et du repos. A présent, Clarence, il n'est rien de plus pressant que de faire déclarer, sans délai, Édouard traître, et de confisquer tous ses domaines et tous ses biens.

GEORGE.

Je ne vois pas autre chose à faire de plus, que de régler sa succession....

WARWICK.

Oui, et Clarence ne manquera pas d'y avoir sa part.

LE ROI.

Mais, je vous prie (car je ne commande plus), mettez, avant vos plus importantes affaires, le soin

d'envoyer vers Marguerite, votre reine, et mon fils Édouard, pour les faire revenir promptement de France ; car jusqu'à ce que les voie, le sentiment de joie que me donne ma liberté est à moitié détruit par les inquiétudes de la crainte.

GEORGE.

Cela va être fait, mon souverain, avec la plus grande célérité.

LE ROI.

Milord de Somerset, quel est ce jeune homme à qui vous paraissez prendre un si tendre intérêt ?

SOMERSET.

Mon prince, c'est le jeune Henri, comte de Richmond.

LE ROI.

Approchez, vous, espoir de l'Angleterre. (*Il pose sa main sur la tête du jeune homme*). Si une puissance cachée découvre la vérité à mes prophétiques pensées, ce joli enfant fera le bonheur de notre patrie. Ses regards sont pleins d'une paisible majesté; la nature forma son front pour porter une couronne, sa main pour tenir un sceptre, et lui, pour asseoir un jour avec lui le bonheur sur un trône royal. Qu'il vous soit précieux, milords; car il est destiné à vous faire plus de biens, que je ne vous ai causé de maux [16].

(Entre un Messager.)

WARWICK.

Quelles nouvelles, mon ami ?

LE MESSAGER.

Qu'Édouard s'est échappé de chez votre frère, qui a su depuis qu'il s'était sauvé en Bourgogne.

WARWICK.

Fâcheuse nouvelle! mais comment s'est-il échappé?

LE MESSAGER.

Il a été enlevé par Richard, duc de Glocester, et le lord Hastings, qui l'attendaient placés en embuscade sur le bord de la forêt, et l'ont tiré des mains des chasseurs de l'évêque; car la chasse était son exercice journalier.

WARWICK.

Mon frère a mis trop de négligence dans le soin dont il était chargé. Mais allons, mon souverain, nous prémunir de remèdes contre tous les maux qui pourraient survenir.

(Sortent le roi Henri, Warwick, Clarence, le lieutenant et sa suite.)

SOMERSET.

Milord, je n'aime point cette évasion d'Édouard; car, il n'en faut pas douter, la Bourgogne lui donnera des secours, et nous allons de nouveau avoir la guerre avant qu'il soit peu. Si la prédiction dont Henri vient de nous présager l'accomplissement, a rempli mon cœur de joie par les espérances qu'elle me fait naître sur ce jeune Richmond, le cœur me dit également que dans ces démêlés il peut arriver beaucoup de choses funestes pour lui et pour nous. Ainsi, lord Oxford, pour prévenir le pire, nous allons l'envoyer, sans tarder, en Bretagne jusqu'à ce que les orages de cette guerre civile soient dissipés.

OXFORD.

Votre avis est sage ; car si Édouard remonte sur le trône, il y a tout lieu de craindre que Richmond ne tombe avec le reste.

SOMERSET.

Cela ne saurait manquer ; il va donc partir pour la Bretagne : n'y perdons pas de temps.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

Devant York.

Entrent LE ROI ÉDOUARD, GLOCESTER, HASTINGS, soldats.

LE ROI ÉDOUARD.

Ainsi donc, mon frère Richard, Hastings, et vous tous, mes amis, la fortune veut réparer tout-à-fait ses torts envers nous, et dit que j'échangerai encore une fois mon état d'abaissement contre la couronne royale de Henri. Nous avons passé et repassé les mers, et ramené de Bourgogne le secours désiré. Maintenant que nous voilà arrivés du port de Ravenspurg devant les portes d'York, que nous reste-t-il à faire que d'y rentrer comme dans notre duché ?

GLOCESTER.

Quoi, les portes fermées ! —Mon frère, je n'aime pas cela. C'est en bronchant sur le seuil de leur demeure que bien des gens ont été avertis du danger qui les attendait au dedans.

LE ROI ÉDOUARD.

Allons donc, mon cher, ne nous laissons pas effrayer par les présages : de gré ou de force, il faut que nous entrions, car c'est ici que nos amis viendront nous joindre.

HASTINGS.

Mon souverain, je veux frapper encore une fois pour les sommer d'ouvrir.

(Paraissent sur les murs le maire d'York et ses adjoints.)

LE MAIRE.

Milords, nous avons été avertis de votre arrivée, et nous avons fermé nos portes pour notre propre sûreté; car maintenant c'est à Henri que nous devons l'obéissance.

LE ROI ÉDOUARD

Mais, monsieur le maire, si Henri est votre roi, Édouard est au moins duc d'York.

LE MAIRE.

Il est vrai, milord, je sais que vous l'êtes.

LE ROI ÉDOUARD.

Hé bien! je ne réclame que mon duché, et je me contente de sa possession.

GLOCESTER, à part.

Mais quand une fois le renard aura pu entrer son nez, il aura bientôt trouvé le moyen de faire suivre tout le corps.

HASTINGS.

Hé bien, monsieur le maire, qui vous fait hésiter ? Ouvrez vos portes ; nous sommes les amis de Henri.

LE MAIRE.

Est-il vrai ? Alors les portes vont s'ouvrir.

(Il descend des remparts.)

GLOCESTER, avec ironie.

Voilà un sage et déterminé commandant, et facile à persuader.

HASTINGS.

Le bon vieillard aimerait fort que tout s'arrangeât, aussi en avons-nous eu bon marché : mais, une fois entrés, je ne doute pas que nous ne lui fassions bientôt entendre raison, et à lui et à ses adjoints.

(Rentrent au pied des murs le maire et deux aldermans.)

LE ROI ÉDOUARD.

Fort bien, monsieur le maire : ces portes ne doivent pas être fermées si ce n'est la nuit, ou en temps de guerre. N'aie donc aucune inquiétude, mon cher, et remets-moi ces clefs. (*Il lui prend les clefs.*) Édouard et tous ses amis, qui veulent bien me suivre, se chargeront de défendre ta ville et toi.

(Tambour. Entrent au pas de marche Montgomery et des troupes.)

GLOCESTER.

Mon frère, c'est sir John Montgomery, notre ami fidèle, ou je suis bien trompé.

LE ROI ÉDOUARD.

Soyez le bienvenu, Sir John ! Mais pourquoi venez-vous ainsi en armes ?

MONTGOMERY.

Pour secourir le roi Édouard dans ces temps orageux, comme le doit faire tout loyal sujet.

LE ROI ÉDOUARD.

Je vous rends grâce, bon Montgomery : mais en ce moment nous oublions nos droits à la couronne, et nous ne réclamons que notre duché, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous rendre le reste.

MONTGOMERY.

En ce cas, adieu, et je m'en retourne. Je suis venu servir un roi, et non pas un duc. — Battez, tambours, et remettons-nous en marche.

(La marche recommence.)

LE ROI ÉDOUARD.

Eh ! arrêtez un moment, sir John, et nous allons débattre par quels sûrs moyens on pourrait recouvrer la couronne.

MONTGOMERY.

Que parlez-vous de débats ? En deux mots, si vous ne voulez pas vous proclamer ici notre roi, je vous abandonne à votre fortune, et je pars pour faire retourner sur leurs pas ceux qui viennent à votre secours : pourquoi combattrions-nous, si vous ne prétendez rien ?

GLOCESTER.

Quoi donc, mon frère, vous arrêterez-vous à de vaines subtilités ?

LE ROI ÉDOUARD.

Quand nous serons plus en force, nous ferons valoir nos droits. Jusque-là, c'est prudence que de cacher nos projets.

HASTINGS.

Loin de nous cette scrupuleuse prudence : cest aux armes à décider aujourd'hui.

GLOCESTER.

Les âmes intrépides sont celles qui montent le plus rapidement aux trônes. Mon frère, nous allons vous proclamer d'abord sans délai, et le bruit de cette proclamation vous amènera une foule d'amis.

LE ROI ÉDOUARD.

Allons, comme vous voudrez ; car à moi appartient le droit, et Henri n'est qu'un usurpateur de ma couronne.

MONTGOMERY.

Enfin je reconnais mon souverain à ce langage, et je deviens le champion d'Édouard.

HASTINGS.

Sonnez, trompettes. Édouard va être proclamé à l'instant. (*A un soldat.*) Viens, camarade ; fais-nous la proclamation.

(Il lui donne un papier. Fanfare.)

LE SOLDAT lit.

Édouard IV, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre et de France, et lord d'Irlande, etc.

MONTGOMERY.

Et quiconque osera contester le droit du roi Édouard, je le défie à un combat singulier.

(Il jette à terre son gantelet.)

TOUS.

Longue vie à Édouard IV !

LE ROI ÉDOUARD.

Je te remercie, brave Montgomery. — Et je vous remercie tous. Si la fortune me seconde, je reconnaîtrai votre attachement pour moi. — Passons cette nuit à York, et demain, dès que le soleil du matin élèvera son char au bord de l'horizon, nous marcherons à la rencontre de Warwick et de ses partisans; car je sais que Henri n'est pas guerrier. — Ah! rebelle Clarence, qu'il te sied mal de flatter Henri et d'abandonner ton frère! Mais nous espérons te joindre, toi et Warwick. — Allons, braves soldats, ne doutez pas de la victoire; et la victoire une fois gagnée, ne doutez pas non plus d'une ample solde.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

A Londres. — Un appartement dans le palais.

LE ROI HENRI, WARWICK, CLARENCE, MONTAIGU, EXETER et OXFORD.

WARWICK.

Quel parti prendrons-nous? Milord Édouard revient de la Flandre avec une armée d'Allemands impétueux et de lourds Hollandais. Il a passé sans obstacle le détroit de nos mers : il vient avec ses troupes à marches forcées sur Londres; et la multitude inconstante court par troupeaux se ranger de son parti.

LE ROI.

Il faut lever une armée et le renvoyer battu.

GEORGE.

On éteint sans peine avec le pied une légère étincelle; mais, si on la néglige, un fleuve d'eau n'éteindra plus l'incendie.

WARWICK.

J'ai dans mon comté des amis sincèrement attachés, point séditieux dans la paix, mais courageux dans la guerre. Je vais les rassembler.—Toi, mon fils Clarence, tu iras dans les provinces de Suffolk, de Norfolk et de Kent, appeler sous tes drapeaux les chevaliers et les gentilshommes. —Toi, mon frère Montaigu, tu trouveras dans les comtés de Buckingham, de Northampton et de Leicester, des hommes bien disposés à suivre tes ordres. — Et toi, brave Oxford, si extraordinairement chéri dans l'Oxfordshire, charge-toi d'y rassembler tes amis. — Jusqu'à notre retour mon souverain restera dans Londres environné des habitans qui le chérissent, comme cette belle île est environnée de la ceinture de l'Océan, ou la chaste Diane du cercle de ses nymphes. — Beaux seigneurs, prenons congé, sans autres réflexions. — Adieu, mon souverain.

LE ROI.

Adieu, mon Hector, véritable espoir de Troie.

GEORGE.

En signe de ma loyauté, je baise la main de votre altesse.

LE ROI.

Bien intentionné Clarence, le bonheur t'accompagne.

MONTAIGU.

Courage, mon prince, je prends congé de vous.

OXFORD, baisant la main de Henri.

Voilà le sceau de mon attachement, et mon adieu.

LE ROI.

Cher Oxford, affectionné Montaigu, et vous tous, recevez encore une fois mes adieux et mes vœux.

WARWICK.

Adieu, chers lords. — Réunissons-nous à Coventry.

(Sortent Warwick, Clarence, Oxford et Montaigu.)

LE ROI.

Je veux me reposer un moment dans ce palais.— Cousin Exeter, que pense votre seigneurie? il me semble que ce qu'Édouard a de troupes sur pied n'est pas en état de livrer bataille aux ennemis.

EXETER.

Mais il est à craindre qu'il n'attire les autres dans son parti.

LE ROI.

Oh! je n'ai point cette crainte. On sait combien j'ai mérité d'eux. Je n'ai point fermé l'oreille à leurs demandes, ni prolongé leur attente par de longs délais; ma pitié a toujours versé sur leurs blessures un baume salutaire, et ma bonté a soulagé le chagrin qui gonflait leur cœur; ma miséricorde a séché les flots de leurs larmes : je n'ai point convoité leurs richesses; je ne les ai point accablés de très-forts subsides; je ne me suis point montré ardent à la vengeance, quoiqu'ils m'aient souvent offensé;

ainsi, pourquoi aimeraient-ils Édouard plus que moi? Non, Exeter, ces bienfaits réclament leur bienveillance; et tant que le lion caresse l'agneau, l'agneau ne cessera de le suivre.

(En entend derrière le théâtre ces cris : *A Lancastre! à Lancastre!*)

EXETER.

Écoutez, écoutez, seigneur; quels sont ces cris?

(Entrent le roi Édouard, Glocester, et des soldats.)

ÉDOUARD.

Saisissez cet Henri au visage timide; emmenez-le d'ici, et proclamez-nous une seconde fois roi d'Angleterre. (*A Henri.*) Tu es la fontaine qui fournit à quelques petits ruisseaux; mais voilà ta source: mon Océan va absorber toutes les eaux de tes ruisseaux desséchés, et se grossir de leurs flots. — Conduisez-le à la Tour, et ne lui donnez pas le temps de répliquer. (*Quelques soldats sortent emmenant le roi Henri.*) Allons, lords; dirigeons notre marche vers Coventry, où est actuellement le présomptueux Warwick. Le soleil est ardent; si nous différons, le froid mordant de l'hiver viendra flétrir toutes nos espérances de récolte.

GLOCESTER.

Partons, sans perdre de temps, avant que leurs forces se joignent, et surprenons ce traître devenu si puissant. Braves guerriers, marchons en toute hâte vers Coventry.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Coventry.

Paraissent sur les murs de la ville, WARWICK, LE MAIRE de Coventry, DEUX MESSAGERS, et autres personnages.

WARWICK.

Où est le courrier qui nous est envoyé par le vaillant Oxford? — (*Au messager.*) A quelle distance de cette ville est ton maître, mon brave?

PREMIER MESSAGER.

En-deçà de Dunsmore; il marche vers ces lieux.

WARWICK.

Et notre frère Montaigu, à quelle distance est-il? — Où est l'homme arrivé de la part de Montaigu?

LE SECOND MESSAGER.

En-deçà de Daintry; il amène un nombreux détachement.

(Entre sir John Somerville.)

WARWICK.

Hé bien, Somerville, que dit mon cher gendre? Et à ton avis, où peut être actuellement Clarence?

SOMERVILLE.

Je l'ai laissé à Southam avec sa troupe, et je l'attends ici dans deux heures environ.

(On entend des tambours.)

WARWICK.

C'est donc Clarence qui s'approche? J'entends ses tambours.

SOMERVILLE.

Ce n'est pas lui, milord. Southam est là, et les tambours qu'entend votre honneur viennent du côté de Warwick.

WARWICK.

Qui donc serait-ce? Apparemment des amis que nous n'attendions pas.

SOMERVILLE.

Ils sont tout près, et vous allez bientôt les reconnaître.

(Tambours. Entrent au pas de marche le roi Édouard, Glocester et leur armée.)

LE ROI ÉDOUARD.

Trompette, avance vers les murs, et sonne un pourparler.

GLOCESTER.

Voyez comme le sombre Warwick garnit les remparts de soldats!

WARWICK.

O chagrin inattendu! quoi, le frivole Édouard est

déjà arrivé ! Qui donc a endormi nos espions, ou qui les a séduits, que nous n'ayons eu aucune nouvelle du lieu de son séjour?

LE ROI ÉDOUARD.

Maintenant, Warwick, si tu veux ouvrir les portes de la ville, prendre un langage soumis, fléchir humblement le genou, reconnaître Édouard pour roi, et implorer sa clémence, il te pardonnera tous tes outrages.

WARWICK.

Songe plutôt à retirer ton armée et à t'éloigner de ces murs. — Reconnais celui qui te donna la couronne, et qui te l'a reprise : appelle Warwick ton patron; repens-toi, et tu resteras encore duc d'York.

GLOCESTER à Édouard.

Je croyais qu'au moins il aurait dit roi; ce mot pour rire lui serait-il échappé contre sa volonté?

WARWICK.

Un duché n'est-il donc pas un beau présent?

GLOCESTER.

Oui, par ma foi, c'est un beau présent à faire pour un pauvre comte : je me tiens ton obligé pour un si beau don.

WARWICK.

Ce fut moi qui fis don du royaume à ton frère.

LE ROI ÉDOUARD.

Eh bien, il est donc à moi, ne fût-ce que par le don que m'en a fait Warwick.

WARWICK.

Tu n'es pas l'Atlas qui convient à un pareil fardeau; et voyant ta faiblesse, Warwick te reprend ses dons. Henri est mon roi, et Warwick est son sujet.

LE ROI ÉDOUARD.

Mais le roi de Warwick est le prisonnier d'Édouard. Réponds à ceci, brave Warwick : que devient le corps quand la tête est ôtée?

GLOCESTER.

Hélas! comment Warwick a-t-il eu si peu d'habileté que, tandis qu'il s'imaginait prendre un dix seul, le roi ait été subitement escamoté du jeu? — Vous avez laissé le pauvre Henri dans le palais de l'évêque; et dix contre un à parier que vous vous retrouverez avec lui dans la Tour.

LE ROI ÉDOUARD.

C'est la vérité : et cependant vous êtes toujours Warwick.

GLOCESTER.

Allons, Warwick, profite du moment : à genoux, à genoux. — Qu'attends-tu? frappe le fer pendant qu'il est chaud.

WARWICK.

J'aimerais mieux me couper en un seul coup cette main, et de l'autre te la jeter au visage, que de me croire assez bas pour être obligé de baisser pavillon devant toi.

LE ROI ÉDOUARD.

Fais force de voiles, aie les vents et la marée favorables. Cette main, bientôt entortillée dans tes che-

yeux noirs comme le charbon, saisira le moment où ta tête sera encore chaude et nouvellement coupée, pour écrire avec ton sang sur la poussière ces mots : *Warwick, inconstant comme le vent, maintenant ne peut plus changer.*

(Entre Oxford avec des tambours et des drapeaux.)

WARWICK.

O couleurs dont la vue me réjouit! Voyez, c'est Oxford qui s'avance!

OXFORD.

Oxford, Oxford! Pour Lancastre!

GLOCESTER.

Les portes sont ouvertes : entrons avec eux.

LE ROI ÉDOUARD.

Non; d'autres ennemis peuvent nous attaquer par derrière. Tenons-nous en bon ordre; car, n'en doutons pas, ils vont faire une sortie, et nous offrir la bataille. Sinon, la ville ne peut tenir long-temps, et nous y aurons bientôt pris tous les traîtres.

WARWICK.

Oh! tu es le bienvenu, Oxford! car nous avons besoin de ton secours.

(Entre Montaigu avec des tambours et des drapeaux.)

MONTAIGU.

Montaigu, Montaigu! Pour Lancastre!

GLOCESTER.

Ton frère et toi vous paierez cette trahison du meilleur sang que vous ayez dans le corps.

LE ROI ÉDOUARD.

Plus l'ennemi sera fort, plus la victoire sera complète; un secret pressentiment me présage le succès et la conquête.

(Entre Somerset avec des tambours et des drapeaux.)

SOMERSET.

Somerset, Somerset! Pour Lancastre!

GLOCESTER.

Deux hommes de ton nom, tous deux ducs de Somerset, ont payé de leur vie leurs comptes avec la maison d'York. Tu seras le troisième, si cette épée ne manque pas dans mes mains.

(Entre George avec des tambours et des drapeaux.)

WARWICK.

Tenez, voilà George de Clarence, qui fait voler la poussière sous ses pas; assez fort à lui seul pour livrer bataille à son frère. Un juste zèle pour le bon droit l'emporte, dans son cœur, sur la nature et l'amour fraternel. — Viens, Clarence, viens : tu seras docile à la voix de Warwick.

GEORGE.

Beau-père Warwick, comprenez-vous ce que cela veut dire? (*Il arrache la rose rouge de son casque.*) Vois, je rejette à ta face mon infamie. Je n'aiderai pas à la ruine de la maison de mon père, qui en a cimenté les pierres de son sang, pour élever celle de Lancastre. — Comment as-tu pu le croire, Warwick, que Clarence fût assez sauvage, assez stupide, assez dénaturé, pour tourner les funestes instrumens de la guerre contre son roi légitime?

Peut-être m'objecteras-tu mon serment religieux : mais le tenir, ce serment, serait un acte plus impie que ne fut celui de Jephté sacrifiant sa fille. J'ai tant de douleur de ma faute, que, pour bien mériter de mon frère, je me déclare ici solennellement ton ennemi mortel; déterminé, quelque part que je te joigne, comme j'espère bien te joindre si tu sors de tes murs, à te punir de m'avoir si odieusement égaré. — Ainsi, présomptueux Warwick, je te défie, et je tourne vers mon frère mes joues rougissantes. — Pardonne-moi, Édouard; j'expierai mes torts : et toi, Richard, ne jette plus sur mes fautes un regard sévère; désormais, je ne serai plus inconstant.

LE ROI ÉDOUARD.

Sois donc encore mieux le bienvenu, et dix fois plus cher que si tu n'avais jamais mérité notre haine.

GLOCESTER.

Sois le bienvenu, bon Clarence : c'est là se conduire en frère.

WARWICK.

O insigne traître ! ô parjure et rebelle Clarence !

LE ROI ÉDOUARD.

Hé bien, Warwick, veux-tu quitter tes murs et combattre? ou nous allons en faire tomber les pierres sur ta tête.

WARWICK.

Hélas ! je ne suis pas ici en état de me défendre. Je marche à l'instant vers Barnet, pour te livrer bataille, Édouard, si tu oses l'accepter.

LE ROI ÉDOUARD.

Oui, Warwick : Édouard l'ose, et il te montre le chemin. — Lords, en plaine. Saint George et victoire !

(Marche. Ils sortent tous.)

SCÈNE II.

Un champ de bataille, près de Barnet.

Alarmes, excursions. Entre LE ROI ÉDOUARD, traînant WARWICK blessé.

LE ROI ÉDOUARD.

Reste là gisant : meurs, et qu'avec toi meurent nos alarmes. Warwick était l'épouvantail qui nous remplissait tous de crainte : et toi, Montaigu, tiens-toi bien ; je te cherche, pour que tes os tiennent compagnie à ceux de Warwick.

(Il sort.)

WARWICK, reprenant ses sens.

Ah ! qui est près de moi ? Ami ou ennemi, approche, et apprends-moi qui est vainqueur d'York ou de Warwick. Mais que demandé-je là ? On voit bien à mon corps mutilé, à mon sang, à mes forces éteintes, à mon cœur défaillant, on voit bien qu'il faut que j'abandonne mon corps à la terre, et, par ma chute, la victoire à mon ennemi. Ainsi tombe, sous le tranchant de la cognée, le cèdre qui de ses bras protégeait l'asile de l'aigle, roi des airs ; qui voyait le lion dormir étendu sous son ombrage ; dont la cime s'élevait au-dessus de l'arbre touffu de Jupiter, et défendait les humbles arbrisseaux des

vents puissans de l'hiver. — Ces yeux, qu'obscurcissent en ce moment les sombres voiles de la mort, étaient perçans comme le soleil du midi, pour pénétrer dans les secrètes embûches des mortels. Ces plis de mon front, maintenant remplis de sang, ont été souvent appelés les tombeaux des rois : car quel roi respirait alors dont je n'eusse pu creuser la tombe? et qui eût osé sourire quand Warwick fronçait le sourcil? Voilà toute ma gloire souillée de sang et de poussière. Mes parcs, mes allées et jardins, ces manoirs qui m'appartenaient, m'abandonnent déjà : de toutes mes terres, il ne m'en reste que la mesure de mon corps. Eh! que sont la pompe, la puissance, l'empire et le sceptre, que terre et que poussière? Vivons comme nous pourrons, il faut toujours mourir.

(Entrent Oxford et Somerset.)

SOMERSET.

Ah! Warwick, Warwick! si tu étais en aussi bon état que nous, nous pourrions encore réparer toutes nos pertes. La reine vient d'amener de France un puissant secours : nous en recevons à l'instant la nouvelle. Ah! si tu pouvais fuir!

WARWICK.

Alors je ne fuirais pas. — Ah! Montaigu, si tu es là, cher frère, prends ma main, et de tes lèvres retiens encore mon âme pendant quelques instans. —Tu ne m'aimes pas; car si tu m'aimais, mon frère, tes lèvres laveraient ce sang froid et glacé qui colle mes lèvres, et m'empêche de parler. Hâte-toi, Montaigu! approche, ou je meurs.

SOMERSET.

Ah! Warwick! Montaigu a cessé de respirer; et à son dernier soupir il appelait Warwick, et disait : Parlez de moi à mon valeureux frère. Il aurait voulu en dire davantage, mais ses paroles, semblables au canon résonnant sous la voûte d'un tombeau, devenaient impossibles à distinguer; cependant à la fin j'ai bien entendu, dans son dernier gémissement, ces mots : Oh! adieu, Warwick.

WARWICK.

Que son âme repose en paix! — Fuyez, chers lords, et sauvez-vous. Warwick vous dit adieu pour ne vous revoir que dans le ciel.

(Il meurt.)

OXFORD.

Allons, partons; courons joindre la puissante armée de la reine.

(Ils sortent, emportant le corps de Warwick.)

SCÈNE III.

Une autre partie du champ de bataille.

Fanfares. Entre **LE ROI ÉDOUARD** triomphant, avec **GLOCESTER**, **GEORGE**, et les autres lords.

LE ROI ÉDOUARD.

Ainsi notre fortune prend un cours élevé et ceint nos fronts des lauriers de la victoire. Mais, au milieu de l'éclat de ce jour brillant, j'aperçois un nuage noir, redoutable et menaçant, qui va se placer sur

la route de notre glorieux soleil, avant qu'il ait pu atteindre à l'occident sa paisible couche. Je parle, milords, de cette armée que la reine a levée dans la France, et qui, débarquée sur nos côtes, marche, à ce que j'apprends, pour nous combattre.

GEORGE.

Un léger souffle aura bientôt dissipé ce nuage, et le renverra vers les régions d'où il est parti : tes rayons auront bientôt absorbé ces vapeurs, et toutes les nuées n'apportent pas la tempête.

GLOCESTER.

On fait monter à trente mille hommes l'armée de la reine; et Somerset et Oxford ont fui vers elle. Si on lui donne le temps de respirer, soyez sûr que son parti deviendra aussi puissant que le nôtre.

LE ROI ÉDOUARD.

Nous sommes informés par des amis fidèles qu'ils dirigent leur marche vers Tewksbury. Vainqueurs dans les champs de Barnet, il faut les joindre sans délai. L'ardeur de la volonté abrége la route, et, à mesure que nous avancerons, nous verrons nos forces s'accroître de celles de tous les comtés que nous traverserons. — Battez le tambour, criez : *Courage!* et partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Plaine près de Tewksbury.

Marche. Entrent LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE ÉDOUARD, SOMERSET, OXFORD, soldats.

MARGUERITE.

Illustres lords, les hommes sages ne restent point oisifs à gémir sur leurs disgrâces, mais cherchent courageusement à réparer leurs malheurs. Bien que le mât de notre vaisseau ait été emporté, nos câbles rompus, la plus forte de nos ancres perdue, et la moitié de nos mariniers engloutie dans les flots, le pilote vit encore. Convient-il qu'il abandonne le gouvernail, et que, comme un enfant timide, grossissant de ses larmes les flots de la mer, il donne des forces à ce qui n'en a déjà que trop; tandis que, pendant ses gémissemens, va se briser sur l'écueil le vaisseau que son courage et son industrie auraient pu sauver encore? Ah! quelle honte! quelle faute serait-ce!... Vous me dites que Warwick était l'ancre de notre vaisseau; qu'importe? Que Montaigu en était le grand mât; qu'avons-nous besoin de lui? Que tant de nos amis égorgés en étaient les cordages; qu'en avons-nous à faire? Ne trouvons-nous pas une seconde ancre dans Oxford, un mât robuste dans Somerset, des voiles et des cordages dans ces guerriers de la France? Et, malgré notre inexpérience, Ned et moi ne pouvons-nous remplir une fois l'emploi

de pilote? Ne craignez pas que nous quittions le gouvernail pour aller nous asseoir en pleurant; dussent les vents furieux nous dire *non*, nous continuerons notre route loin des écueils qui nous menacent du naufrage. Autant vaut gourmander les vagues que de leur parler en douceur. Édouard offre-t-il donc autre chose à nos yeux qu'une mer impitoyable, Clarence des sables perfides, et Richard un rocher raboteux et funeste? tous ennemis de de notre pauvre barque! Vous croyez pouvoir fuir à la nage? hélas! un moment; prendre pied sur le sable? il s'abaissera sous vos pas; gravir l'écueil? le flot vous en précipitera, ou vous y resterez affamé, ce qui est une triple mort! Ce que je vous dis, milords, est dans l'intention de vous faire comprendre que, si quelqu'un de vous voulait nous abandonner, vous n'avez pas plus de merci à espérer de ces trois frères, que des vagues impitoyables, des sables et des rochers : courage donc. Quand le péril est inévitable, c'est une faiblesse puérile de s'affliger ou de craindre.

LE PRINCE ÉDOUARD.

Il me semble qu'une femme d'une âme aussi intrépide, si un lâche l'eût entendue prononcer ces paroles, verserait le courage dans son cœur, et lui ferait affronter nu un ennemi armé. Ce n'est pas que je doute d'aucun de ceux qui sont ici; car si je croyais que quelqu'un fût atteint de frayeur, il aurait permission de nous quitter à présent, de crainte qu'au moment du danger sa peur ne devînt contagieuse pour un autre, et ne le rendît semblable à lui. S'il en est un ici, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'il se

hâte de partir, avant que nous ayons besoin de son secours.

OXFORD.

Une femme, un enfant si pleins de courage: et de vieux guerriers auraient peur! Ce serait un opprobre éternel. O brave jeune prince, ton illustre aïeul revit en toi! Puisses-tu voir de longs jours, pour nous retracer son image, et renouveler sa gloire!

SOMERSET.

Que le lâche qui refuserait de combattre dans cette espérance aille chercher son lit, et soit comme le hibou un objet de risée et d'étonnement toutes les fois qu'il voudra se montrer le jour!

MARGUERITE.

Je vous remercie, noble Somerset. Cher Oxford, je vous remercie.

LE PRINCE ÉDOUARD.

Et agréez les remercîmens de celui qui n'a pas autre chose à donner.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Préparez-vous, lords. Édouard est à deux pas, tout prêt à vous livrer bataille : armez-vous de résolution.

OXFORD.

Je m'y attendais. C'est sa politique de forcer ses marches, pour tâcher de nous surprendre.

SOMERSET.

Il se sera trompé : nous sommes prêts à le recevoir.

MARGUERITE.

Votre ardeur remplit mon cœur de confiance et de joie.

OXFORD.

Nous ne reculerons pas. Plantons ici nos étendards.

(Marche. Entrent à quelque distance le roi Édouard, Glocester, George et des troupes.)

LE ROI ÉDOUARD, à ses soldats.

Braves compagnons, vous voyez là-bas le bois épineux qu'avec l'aide du ciel et vos bras nous espérons avoir déraciné avant que la nuit soit venue. Je n'ai pas besoin de donner de nouveaux alimens à l'ardeur qui vous enflamme, car je vois que vous brûlez de le consumer. Donnez le signal du combat, milords, et chargeons.

MARGUERITE.

Lords, chevaliers, gentilshommes... mes larmes s'opposent à mon discours... Vous le voyez, à chaque mot que je prononce, les pleurs de mes yeux viennent m'abreuver... Je ne vous dirai donc que ceci : — Henri, votre souverain, est prisonnier de l'ennemi ; son trône est usurpé, son royaume est devenu une boucherie ; ses sujets sont massacrés, ses édits effacés, ses trésors pillés, et là-bas est le loup qui cause tout ce dégât ! Vous combattez pour la justice : ainsi, au nom de Dieu, lords, montrez-vous vaillans, et donnez le signal du combat.

(Sortent les deux armées.)

SCÈNE V.

Une autre partie des mêmes plaines.

Alarmes, excursions; puis une retraite. — Ensuite entrent LE ROI ÉDOUARD, GLOCESTER, CLARENCE, et des troupes conduisant LA REINE MARGUERITE, OXFORD et SOMERSET, prisonniers.

LE ROI ÉDOUARD.

Enfin nous voilà au terme de ces tumultueux démêlés. Qu'Oxford soit conduit sur-le-champ au château de Hammes. Pour Somerset, qu'on tranche sa tête criminelle. Allez, qu'on les emmène; je ne veux rien entendre.

OXFORD.

Pour moi, je ne t'importunerai pas de mes paroles.

SOMERSET.

Ni moi; je me soumets à mon sort avec résignation.

(Les gardes emmènent Oxford et Somerset.)

MARGUERITE.

Nous nous quittons tristement dans ce monde agité, pour nous rejoindre plus heureux dans les joies de Jérusalem.

LE ROI ÉDOUARD.

A-t-on publié qu'on promet à celui qui trouvera Édouard une riche récompense, et au prince la vie sauve?

GLOCESTER.

Oui, et voilà le jeune Édouard qui arrive.

(Entrent des soldats amenant le prince Édouard.)

LE ROI ÉDOUARD.

Faites-moi approcher ce brave : je veux l'entendre. — Quoi ! qui aurait pensé qu'une si jeune épine voulût déjà piquer ? Édouard, quelle satisfaction peux-tu m'offrir, pour avoir pris les armes contre moi, pour avoir excité mes sujets à la révolte, et pour toute la peine que tu m'as donnée?

LE PRINCE.

Parle en sujet, superbe et ambitieux York ! Suppose que tu entends la voix de mon père : descends du trône, et quand j'y serai assis, tombe à mes pieds, pour répondre toi-même, traître, aux questions que tu viens de me faire.

MARGUERITE.

Ah ! que ton père n'a-t-il eu ton courage !...

GLOCESTER.

Afin que tu continuasses de porter la jupe et ne prisses pas le haut-de-chausses dans la maison de Lancastre.

LE PRINCE ÉDOUARD.

Qu'Ésope garde ses contes pour une veillée d'hiver : ses grossiers quolibets ne sont point ici de saison.

GLOCESTER.

Par le ciel, morveux, cette parole t'attirera malheur.

MARGUERITE.

Oh ! oui, tu ne naquis que pour le malheur des hommes.

GLOCESTER.

Pour Dieu, qu'on nous délivre de cette captive insolente.

LE PRINCE ÉDOUARD.

Qu'on nous délivre plutôt de cet insolent John.

LE ROI ÉDOUARD.

Paix, enfant mutin, ou je saurai enchaîner votre langue.

GEORGE.

Jeune mal appris, ton audace va trop loin.

LE PRINCE ÉDOUARD.

Je connois mon devoir : vous tous vous manquez au vôtre. Lascif Édouard, et toi, parjure Clarence, et toi, difforme Dick, je vous déclare à tous que je suis votre supérieur, traîtres que vous êtes. — Et toi, tu usurpes les droits de mon père et les miens.

LE ROI ÉDOUARD lui donne un coup d'épée.

Prends cela, vivant portrait de cette femme criarde (17).

GLOCESTER lui donne un coup d'épée.

Tu as de la peine à mourir ; prends cela pour finir ton agonie.

GEORGE lui donne un coup d'épée.

Et voilà pour m'avoir insulté du nom de parjure.

MARGUERITE.

Oh ! tuez-moi aussi.

GLOCESTER, allant pour la tuer.

Vraiment je le veux bien.

LE ROI ÉDOUARD.

Arrête, Richard, arrête; nous n'en avons que trop fait.

GLOCESTER.

Pourquoi la laisser vivre? Pour remplir l'univers de ses discours?

LE ROI ÉDOUARD.

Elle s'évanouit; voyez à la faire revenir.

GLOCESTER, bas à George.

Clarence, excuse mon absence auprès du roi mon frère : je cours à Londres pour une affaire importante; avant que vous y soyez rentrés, comptez que vous apprendrez d'autres nouvelles.

GEORGE.

Quoi donc? quoi donc?

GLOCESTER.

La Tour! la Tour!

(Il sort.)

MARGUERITE.

O Ned! Ned! parle à ta mère, mon fils. — Tu ne peux parler? — O traîtres! ô assassins! Non, les meurtriers de César n'ont pas versé le sang, ils n'ont pas commis de crime, ils n'ont mérité aucun blâme, si l'on compare leur action à cet affreux forfait. César était un homme; et lui pour ainsi dire un enfant! et jamais les hommes n'ont déchargé leur furie sur un enfant. Quel nom plus odieux que celui de meurtrier pourrais-je trouver à vous donner? Non,

non, mon cœur va se briser si je parle. — Eh bien, je parlerai pour qu'il se brise, bouchers, infâmes, sanguinaires cannibales! Quelle aimable fleur vous avez moissonnée avant le temps! Vous n'avez point d'enfans, bouchers que vous êtes; si vous en aviez, leur souvenir eût éveillé en vous la pitié. Ah! si jamais vous avez un fils, comptez que vous le verrez ainsi massacrer dans sa jeunesse! Ah! bourreaux, qui avez immolé cet aimable et jeune prince!...

LE ROI ÉDOUARD.

Emmenez-la, allez, emmenez-la de force.

MARGUERITE.

Non, que je ne m'éloigne jamais de cette place; tuez-moi ici : tire ton épée; je te pardonne ma mort. Quoi! tu me refuses?... Clarence, que ce soit donc toi...

GEORGE.

Par le ciel, je ne veux pas te rendre un si grand service.

MARGUERITE.

Bon Clarence, tue-moi; cher Clarence, je t'en conjure.

GEORGE.

Ne viens-tu pas de m'entendre jurer que je n'en ferais rien?

MARGUERITE.

Oui, mais tu es si accoutumé à te parjurer! Ton premier parjure était un crime; celui-ci serait une charité. Quoi! tu ne le veux pas? Où est ce boucher d'enfer, le hideux Richard? Richard, où es-tu donc? —Tu n'es pas ici. Le meurtre est ton œuvre de mi-

séricorde; tu ne refusas jamais celui qui te demanda du sang.

LE ROI ÉDOUARD.

Quelle s'en aille! Je vous l'ordonne. Emmenez-la d'ici.

MARGUERITE.

Puisse-t-il, à vous et aux vôtres, vous en arriver autant qu'à ce prince!

(On l'entraîne de force.)

LE ROI ÉDOUARD.

Où donc est allé Richard?

GEORGE.

A Londres en toute hâte; et je conjecture qu'il est allé faire un souper sanglant à la Tour.

LE ROI ÉDOUARD.

Il ne perd pas de temps quand une idée lui vient en tête. — Allons, mettons-nous en marche. Licenciez les hommes de basse condition avec des remercîmens et leur paie; et rendons-nous à Londres pour savoir des nouvelles de notre aimable reine: j'espère qu'à l'heure qu'il est, elle m'a donné un fils.

SCÈNE VI.

A Londres. — Une chambre dans la Tour.

On voit LE ROI HENRI, assis avec un livre à la main; le lieutenant est avec lui. Entre GLOCESTER.

GLOCESTER.

Bonjour, milord. Comment, si profondément absorbé dans votre livre!

LE ROI.

Oui, mon bon lord, ou plutôt milord; car c'est pécher que de flatter; et bon ne vaut guère mieux ici qu'une flatterie : bon Glocester, ou bon démon, seraient synonymes, et tous les deux seraient absurdes; ainsi je dis, milord qui n'êtes pas bon.

GLOCESTER, au lieutenant.

Ami, laissez-nous seuls : nous avons à conférer ensemble.

(Le lieutenant sort.)

LE ROI.

Ainsi le berger négligent fuit devant le loup; ainsi l'innocente brebis abandonne d'abord sa toison, et bientôt après sa gorge au couteau du boucher. Quelle scène de mort va jouer Roscius?

GLOCESTER.

Le soupçon poursuit toujours l'âme coupable : le voleur croit dans chaque buisson voir le prevôt.

LE ROI.

L'oiseau qui a trouvé dans le buisson des ra-

meaux chargés de glu, ne passe plus que d'une aile tremblante à côté de tous les buissons : et moi, père malheureux d'un doux oiseau, j'ai maintenant devant mes yeux l'objet fatal par qui mon pauvre enfant a été retenu au piége, pris et tué.

GLOCESTER.

Quel orgueilleux insensé que ce père de Crète qui voulut enseigner à son fils le rôle d'un oiseau ! Avec ses belles ailes, l'imbécile s'est noyé.

LE ROI.

Je suis Dédale, mon pauvre enfant était Icare, ton père Minos, qui s'est opposé à ce que nous suivissions notre carrière; le soleil qui a dévoré les ailes de mon cher enfant, c'est ton frère Édouard; et tu es la mer dont les gouffres envieux ont englouti sa vie. Ah! tue-moi de ton épée, et non de tes paroles. Mon sein supportera mieux la pointe de ton poignard, que mon oreille cette tragique histoire... Mais pourquoi viens-tu? Est-ce pour avoir ma vie?

GLOCESTER.

Me prends-tu donc pour un bourreau?

LE ROI.

Je te connais pour un persécuteur : mettre à mort des innocens est l'office du bourreau; tu en es un.

GLOCESTER.

J'ai tué ton fils en punition de son insolente audace.

LE ROI.

Si tu avais été tué à ta première insolence, tu

n'aurais pas vécu pour assassiner mon fils; et je prédis que l'heure où tu vins au monde sera déplorée par des milliers d'hommes, qui ne soupçonnent pas en ce moment la moindre partie de mes craintes; par les soupirs de plus d'un vieillard, les larmes de plus d'une veuve, et par les yeux de tant de malheureux condamnés à pleurer la mort prématurée, les pères de leurs enfans, les femmes de leurs époux, et les orphelins de leurs parens. A ta naissance le hibou fit entendre son cri lamentable, signe certain de malheur; le corbeau de nuit croassa, présageant ces temps désastreux; les chiens hurlèrent, et une horrible tempête déracina les arbres. La corneille se percha sur le haut de la cheminée, et les pies babillardes vinrent effrayer les cœurs de sons discordans. Ta mère ressentit des douleurs plus cruelles que les douleurs imposées aux mères, et cependant ce qu'elle mit au monde était bien au-dessous des espérances d'une mère, et ne lui offrit qu'une masse informe et hideuse, qui ne devait pas être le fruit d'une tige si belle. Tu naquis la bouche déja armée de dents, pour annoncer que tu venais déchirer les hommes; et si tout ce qu'on m'a raconté est vrai, tu vins au monde...

GLOCESTER.

Je n'en entendrai pas davantage. Meurs, prophète; expire au milieu de ton discours. (*Il le poignarde.*) C'est pour cela entre autres choses que j'ai été créé.

LE ROI.

Oui, et pour commettre bien d'autres assassinats

que le mien.—O Dieu, pardonne-moi mes péchés... et qu'il te pardonne aussi !

(Il meurt.)

GLOCESTER.

Quoi ! le sang ambitieux de Lancastre s'enfonce dans la terre ? J'aurais cru qu'il devait monter. Voyez comme mon épée pleure la mort de ce pauvre roi ! Oh ! puissent à jamais être rougis de pareilles larmes, ceux qui désirent la chute de notre maison ! — S'il reste encore ici quelque étincelle de vie, qu'elle aille, qu'elle aille aux enfers, et dis aux démons que c'est moi qui t'y ai envoyé (*il lui donne un nouveau coup de poignard*), moi qui ne connais ni la pitié, ni l'amour, ni la crainte. — En effet, ce que me disait Henri, est véritable. J'ai souvent ouï dire à ma mère que j'étais venu au monde les pieds devant. Hé bien ! qu'en pensez-vous ? N'ai-je pas eu raison de me hâter pour travailler à la ruine de ceux qui usurpaient nos droits ? La sage-femme fut saisie de surprise, et les femmes s'écrièrent : *O Jésus, bénissez-nous, il est né avec des dents !* Et c'était la vérité; signe évident que je devais grogner, mordre et montrer en tout le caractère du chien. Hé bien, puisqu'il a plu au ciel de construire ainsi mon corps, que l'enfer pour y répondre déforme mon âme ! — Je n'ai point de frère ; je n'ai aucuns traits de mes frères, et ce mot *amour*, que les barbes grises appellent divin, réside dans les hommes qui se ressemblent, et non pas en moi : je suis seul de mon espèce. — Clarence, prends garde à toi : tu es entre la lumière et moi, mais je saurai faire naître pour toi un jour de ténèbres ;

je ferai bourdonner çà et là de telles prédictions, que le roi Édouard tremblera pour ses jours; et, pour dissiper ses craintes, je te ferai trouver la mort. Voilà le roi Henri, et le prince son fils, expédiés : Clarence, ton tour est venu... et ainsi des autres; je ne verrai en moi rien de bon jusqu'à ce que je sois tout ce qu'il y a de mieux. — Je vais jeter ton cadavre dans une autre chambre : ta mort, Henri, est pour moi un jour de triomphe.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Toujours à Londres.—Un appartement dans le palais d'Édouard.

On voit LE ROI ÉDOUARD assis sur son trône. Près du roi, LA REINE ÉLISABETH, tenant son enfant; CLARENCE, GLOCESTER, HASTINGS, et autres.

LE ROI ÉDOUARD.

Nous voilà une seconde fois assis sur le trône royal d'Angleterre, racheté au prix du sang de nos ennemis! Que de vaillans adversaires nous avons moissonnés, comme les épis de l'automne, au faîte de leur orgueil! Trois ducs de Somerset, tous trois renommés comme des combattans intrépides et sans soupçon; deux Clifford, le père et le fils, et deux Northumberland : jamais plus braves guerriers n'enfoncèrent au signal de la trompette l'éperon dans les flancs de leurs coursiers, et avec eux ces deux ours valeureux, Warwick et Montaigu, qui te-

naient dans leurs chaînes le lion couronné, et faisaient trembler les forêts de leurs rugissemens. Ainsi nous avons écarté la méfiance de notre trône, et nous avons fait de la sécurité notre marche-pied. (*A la reine.*) Approche, Bett, que je baise mon enfant. Petit Ned, c'est pour toi que tes oncles et moi, nous avons passé sous l'armure les nuits de l'hiver; que nous avons marché rapidement dans les ardeurs de l'été, afin que tu pusses rentrer paisiblement en possession de la couronne; et c'est toi qui recueilleras le fruit de nos travaux.

GLOCESTER, à part.

J'empoisonnerai bien sa moisson, quand ta tête reposera sous terre; car on ne fait pas encore attention à moi dans l'univers. Cette épaule si épaisse, a été destinée à porter, et elle portera quelque honorable fardeau, ou je m'y romprai les reins. — Ceci (*touchant son front*) doit préparer les voies; — (*montrant sa main*) ceci exécuter.

LE ROI EDOUARD.

Clarence, et toi, Glocester, aimez mon aimable reine, et donnez un baiser au petit prince votre neveu, mes frères.

CLARENCE.

Que ce baiser que j'imprime sur les lèvres de cet enfant, soit le gage de l'obéissance que je dois et veux rendre à votre majesté!

LE ROI ÉDOUARD.

Je te remercie, noble Clarence; digne frère, je te remercie.

GLOCESTER.

En témoignage de l'amour que je porte à la tige d'où tu es sorti, je donne ce tendre baiser à son jeune fruit. (*A part.*) Pour dire la vérité, c'est ainsi que Judas baisa son maître. Il lui criait : bonheur ! tandis que dans son âme il méditait sa ruine.

LE ROI ÉDOUARD.

Maintenant je suis établi dans le bonheur que désirait mon âme ; je possède la paix de mon royaume, et la tendresse de mes frères.

CLARENCE.

Qu'ordonne votre majesté sur le sort de Marguerite ? René, son père, a engagé dans les mains du roi de France les Deux-Siciles et Jérusalem, et ils en en ont envoyé le prix pour sa rançon.

LE ROI ÉDOUARD.

Qu'elle parte : faites-la conduire en France. — Que nous reste-t-il maintenant qu'à passer notre temps en fêtes magnifiques, à voir représenter de joyeuses comédies, et à réunir tous les plaisirs que doit offrir la cour ? — Qu'on fasse résonner les tambours et les trompettes ! — Adieu, cruels soucis ! car ce jour, je l'espère, commence le cours d'une prospérité durable.

(Ils sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR LA TROISIÈME PARTIE

DE HENRI VI.

---

(1) *If Warwick shake his bells;*

Allusion aux sonnettes que portaient à la pate les faucons dressés pour la chasse.

(2) *As the earldom was.*

Probablement le titre de comte des Marches, comme héritier du comte des Marches, de qui il tenait son droit à la couronne.

(3) Richard, duc d'York, était fils du comte de Cambridge, et neveu seulement du duc d'York.

(4) Hall dit seulement que le jeune Rutland, alors âgé tout au plus de douze ans, ayant été trouvé par Clifford, dans une maison où il s'était caché, se jeta à ses pieds, et implora sa miséricorde, en levant vers lui ses mains jointes, *car la frayeur lui avait ôté la parole*. Le jeune comte de Rutland avait alors, non pas douze ans, mais dix-sept.

(5) Ces détails, dont le fond est rapporté par Hollinshed, d'après quelques autres chroniques, et en particulier celle de *Whetamstede*, ne sont pas dans Hall qui dit que la couronne de papier ne fut placée sur la tête d'York qu'après sa mort. Quant à la circonstance du mouchoir trempé dans le sang de Rutland, elle paraît être une invention de l'auteur, quel qu'il soit, de la pièce originale.

(6) *Three fair shining suns*
— *Nay bear three daughters.*

Richard jouant sur les mots *sun* (soleil) et *son* (fils), reprend, *non, portez-y plutôt trois filles.* Le jeu de mots étant impossible à reproduire en français, il a fallu s'écarter du sens original pour conserver au moins quelque chose de la plaisanterie.

(7) Allusion au proverbe anglais : *Heureux l'enfant dont le père est allé au diable.*

(8) Un bâtard de Salisbury, frère naturel de Warwick.

(9) *And now I fall thy tough commixtures melt.*
Impairing Henri, strength' ning misproud York.

Après ce vers, les derniers éditeurs ont inséré celui-ci, qui ne se trouve que dans la pièce originale :

The common people swarm like summer flies.

Il est cependant assez vraisemblable qu'en ajoutant neuf vers plus bas, celui-ci qui est entièrement nouveau,

They never then had sprung like summer flies ,

il aura retranché le premier où se trouvait la même image des mouches d'été, *summer flies*, et qui n'est point nécessaire au sens. Il suffit, pour rendre complet celui du second vers, *Impairing*, etc., de le lier au premier, en ne mettant entre deux qu'une virgule, au lieu du point qu'ont mis les éditeurs.

(10) *The quondam king.*

(11) Ce fut au contraire pour la cause de la maison de Lancastre que sir John Grey combattit à la seconde bataille de Saint-Albans, où il fut tué. Ses biens avaient été saisis par Édouard lui-même, après la bataille de Towton. On verra le fait rapporté dans Richard III, conformément à l'histoire.

(12) *To tell thee plain, I aim to lie with thee.*
— To tell you plain, I had rather lie in prison.

(13) Allusion au proverbe anglais : *un étonnement ne dure pas plus de neuf jours.*

(14) Les chroniques nous apprennent qu'Édouard avait tenté de déshonorer la nièce ou la fille du comte de Warwick, on ne sait laquelle des deux.

C'est à la bataille de Wakefield, où périt le duc d'York, que le comte de Salisbury avait été pris, il fut décapité le lendemain, à Pomfret.

(15) Bonne n'était point une princesse de France, mais une princesse de Savoie, sœur de la reine de France. Au surplus on révoque très-fort en doute cette négociation de mariage, et cette cause du mécontentement de Warwick. Il paraîtrait qu'Édouard était marié secrètement dès 1443, c'est à dire trois ans environ avant l'époque où l'on place la négociation. On assure même que Warwick avait été, en 1445, parrain de la princesse Élisabeth, leur premier enfant.

(16) Il fut roi sous le nom de Henri VII, après l'extinction des maisons d'York et de Lancastre; il était fils d'Edmond, comte de Richmond, demi-frère de Henri VI, par sa mère, Catherine de France, qui après la mort de Henri V, avait épousé Owen-Tudor, père d'Edmond.

(17) Édouard le frappa de son gantelet; alors les autres se jetèrent sur lui et le massacrèrent.

LA VIE ET LA MORT

DU ROI RICHARD III.

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR

RICHARD III.

Richard III est un de ces hommes qui ont fait sur leur temps cette impression d'horreur et d'effroi toujours fondée sur quelque cause réelle, bien qu'ensuite elle porte à exagérer les réalités. Hollinshed le met au nombre de *ces personnes mauvaises qui ne vivront une heure exemptes de faire et exercer cruauté, méchef et outrageuse façon de vivre*. Sans doute, et la critique historique en a fourni la preuve, la vie de Richard a été chargée de plusieurs crimes qui ne lui ont pas appartenu; mais ces erreurs et ces exagérations, fruit naturel du sentiment populaire, expliquent, sans la justifier, la bizarre fantaisie qu'a eue Horace Walpole de réhabiliter la mémoire de Richard, en le déchargeant de la plupart des crimes dont on l'accuse. C'est là une de ces questions paradoxales sur lesquelles s'échauffe et se fait illusion l'imagination du

critique qui s'en est laissé saisir, et où la plus ingénieuse discussion ne sert ordinairement qu'à prouver jusqu'à quel point l'esprit peut s'employer à embarrasser la marche simple et ferme de la vérité. Sans doute il ne faut pas juger un personnage de ces temps de désordre d'après les habitudes douces et régulières de nos idées modernes, et beaucoup de choses doivent être mises sur le compte de cet entourage d'hommes et de faits dont se présentent accompagnés les caractères historiques; mais lorsqu'à l'époque où a vécu Richard III, après les horreurs de la rose rouge et de la rose blanche, la haine publique va choisir un homme entre tous pour le présenter comme un modèle de cruauté et de perfidie, il faut assurément qu'il y ait eu dans ses crimes quelque chose d'extraordinaire, ne fût-ce que ce qu'y peut ajouter la supériorité des talens et du caractère qui, lorsqu'elle s'emploie au crime, le rend à la fois plus dangereux et plus insultant.

L'opinion généralement établie sur Richard a pu contribuer au succès de la pièce qui porte son nom : aucun des ouvrages de Shakspeare n'est peut-être demeuré aussi populaire en An-

gleterre. Les critiques ne l'ont pas en général traitée aussi favorablement que le public ; quelques-uns, entre autres Johnson, se sont étonnés de son prodigieux succès ; on pourrait s'étonner de leur surprise, si l'on ne savait, par expérience, que le critique, chargé de mettre de l'ordre dans les richesses dont le public a joui d'abord confusément, s'affectionne quelquefois tellement à cet ordre et surtout à la manière dont il l'a conçu, qu'il se laisse facilement induire à condamner le beautés auxquelles, dans son système, il ne sait pas trouver une place convenable.

Richard III présente, plus qu'aucun des grands ouvrages de Shakspeare, les défauts communs aux pièces historiques avant lui en possession du théâtre ; on y retrouve cet entassement des faits, cette accumulation de catastrophes, cette invraisemblance de la marche dramatique et en même temps celle de l'exécution théâtrale, résultats nécessaires de tout ce mouvement matériel que Shakspeare a réduit autant qu'il a pu dans les sujets dont il disposait plus librement, mais qui ne pouvait être évité dans des sujets nationaux d'une date si

récente, et dont tous les détails étaient si présens à la mémoire des spectateurs. Peut-être en doit-on admirer davantage le génie qui a su se tracer sa route dans ce chaos, et diriger à travers ce labyrinthe un fil qui ne s'interrompt et ne se perd jamais. Une idée domine toute la pièce, c'est celle de la juste punition des crimes qui ont ensanglanté les querelles d'York et de Lancastre. Exemple et organe à la fois de la colère céleste, Marguerite, par les cris de sa douleur, appelle sans cesse la vengeance sur ceux qui ont commis tant de forfaits, sur ceux même qui en ont profité; c'est elle qui leur apparaît quand cette vengeance les atteint; son nom se mêle à l'effroi de leurs derniers momens: c'est sous sa malédiction qu'ils croient succomber autant que sous les coups de Richard, sacrificateur du temple sanglant dont Marguerite est la sibylle, et qui lui-même tombera, dernière victime de l'holocauste, emportant avec lui tous les crimes qu'il a vengés, et tous ceux qu'il a commis.

Cette fatalité qui, dans Macbeth, se révèle sous la figure des sorcières, et dans Richard III sous celle de Marguerite, n'est cependant en

aucune façon la même dans les deux pièces. Macbeth, entraîné de la vertu dans le crime, offre à notre imagination l'image effrayante de la puissance de l'ennemi de l'homme, puissance soumise cependant à l'ordre éternel qui, du même coup dont il décide la chute, prépare la punition. Richard, agent bien plus direct, bien plus volontaire de l'esprit du mal, semble plutôt jouter avec lui que lui obéir; et dans ce jeu terrible des pouvoirs infernaux, c'est comme en passant que s'exerce la justice du ciel jusqu'au dernier moment où elle éclatera sans équivoque sur l'insolent coupable qui s'imaginait la braver en accomplissant ses desseins.

Cette différence dans la marche des idées se peint dans tous les détails du caractère et de la destinée des personnages. Macbeth, une fois tombé, ne se soutient que par l'ivresse du sang où il se plonge toujours davantage, et il arrive à la fin fatigué de ce mouvement étranger à sa nature, désabusé des biens qui lui ont coûté si cher, et ne puisant que dans l'élévation naturelle de son caractère la force de défendre ce qu'il n'a presque plus le désir de conserver. Richard, inférieur à Macbeth pour la profondeur

des sentimens autant qu'il lui est supérieur par la force de l'esprit, a cherché dans le crime l'attrait du crime même, le plaisir d'exercer des facultés comprimées, de faire sentir aux autres une supériorité ignorée ou dédaignée. Il trompe à la fois pour réussir et pour tromper, pour s'assujettir les hommes et pour se donner le plaisir de les mépriser; il se moque de ses dupes et des moyens qu'il a employés pour les duper; et à la satisfaction qu'il ressent de les avoir vaincus, s'allie celle d'avoir acquis la preuve de leur faiblesse. Cependant ce qu'il en découvre ne suffit pas encore à la tyrannie de ses volontés, la bassesse ne va jamais tout-à-fait aussi loin qu'il l'a conçu, qu'il a eu besoin de le concevoir : obligé de sacrifier ensuite ce qu'il a d'abord corrompu, il faut que sans cesse il séduise de nouveaux agens pour abattre de nouvelles victimes. Mais arrive enfin le moment où ses moyens de séduction ne suffisent plus à surmonter les difficultés qu'il s'est créées, où l'appât qu'il peut présenter aux passions des hommes n'est plus de force à surmonter l'effroi qu'il leur a inspiré sur leurs intérêts les plus pressans; alors ceux qu'il avait divisés pour les

faire succomber l'un par l'autre se réunissent contre lui. Il se sentait trop fort pour chacun d'eux, il est seul contre tous, et a cessé d'espérer en lui-même; il se rend justice alors, mais sans s'abandonner, et, par un dernier effort, il se brise contre l'obstacle qu'il s'indigne de ne pouvoir plus vaincre.

La peinture d'un pareil personnage, et des passions qu'il sait mettre en jeu pour les faire servir à ses intérêts, offre un spectacle d'autant plus frappant, qu'on voit clairement que l'hypocrisie de Richard n'agit que sur ceux qui ont intérêt à s'en laisser aveugler : le peuple demeure muet à ces lâches appels par lesquels on l'invite à s'unir aux hommes en pouvoir qui vont donner leur voix pour l'injustice; ou si quelques voix inférieures s'élèvent, c'est pour exprimer un sentiment général d'éloignement et d'inquiétude, et faire entrevoir à côté d'une cour servile une nation mécontente. L'attente qui en résulte, le pathétique de quelques scènes, la sombre énergie du caractère de Marguerite, l'inquiète curiosité qui s'attache à ces projets si menaçans et si vivement conduits, achèvent de répandre sur cet ouvrage un inté-

rêt plus que suffisant pour expliquer la constance de son succès.

Le style de Richard III est assez simple et, si l'on en excepte un ou deux dialogues, offre peu de ces subtilités qui fatiguent quelquefois dans les plus belles pièces de Shakspeare. Dans le rôle de Richard, l'un des plus spirituels de la scène tragique, l'esprit est presque entièrement exempt de recherche.

Cette pièce comprend un espace de quatorze ans, depuis 1471 jusqu'en 1485.

Elle paraît avoir été représentée en 1597 : on avait avant cette époque plusieurs pièces sur le même sujet.

F. G.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD IV, roi d'Angleterre.
ÉDOUARD, prince de Galles, ensuite Édouard V, } fils d'Édouard IV.
RICHARD, duc d'York, } fils d'Édouard IV.
GEORGE, duc de Clarence, } frères du roi.
RICHARD, duc de Glocester, } frères du roi.
UN JEUNE FILS du duc de Clarence.
HENRI, comte de Richmont, ensuite Henri VII.
LE CARDINAL BOURCHIER, archevêque de Cantorbéry.
THOMAS ROTHERAM, archevêque d'York.
JOHN MORTON, évêque d'Ély.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
LE DUC DE NORFOLK.
LE COMTE DE SURREY, son fils.
LE COMTE RIVERS, frère de la reine Élisabeth, femme d'Édouard.
LE MARQUIS DE DORSET, } fils de la reine.
LE LORD GRAY, } fils de la reine.
LE COMTE D'OXFORD.
LORD HASTINGS.
LORD STANLEY.
LORD LOVEL.
SIR THOMAS VAUGHAN.
SIR RICHARD RATCLIFF.
SIR WILLIAM CATESBY.
SIR JAMES TYRREL.
SIR JAMES BLUNT.
SIR WALTER HERBERT.
SIR ROBERT BRAKENBURY, lieutenant de la Tour de Londres.
CHRISTOPHE URSWICK, prêtre.
UN AUTRE PRÊTRE.

LE LORD MAIRE DE LONDRES.

LE SHÉRIF DE WILTSHIRE.

LA REINE ÉLISABETH, femme d'Édouard IV.

LA REINE MARGUERITE D'ANJOU, veuve de Henri VI.

LA DUCHESSE D'YORK, mère d'Édouard IV, du duc de Clarence, et du duc de Glocester.

LADY ANNE, veuve d'Édouard, prince de Galles, fils de Henri VI, mariée ensuite au duc de Glocester.

UNE JEUNE FILLE du duc de Clarence.

LORDS, et autres personnes de suite. DEUX GENTILS-HOMMES, UN POURSUIVANT, UN CLERC, CITOYENS, MEURTRIERS, MESSAGERS, SPECTRES, SOLDATS, etc.

La scène est en Angleterre.

LA VIE ET LA MORT
DU ROI RICHARD III.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Londres. — Une rue.

Entre LE DUC DE GLOCESTER.

GLOCESTER.

Enfin le soleil d'York a changé en un brillant été l'hiver de nos disgrâces, et les nuages qui s'étaient abaissés sur notre illustre maison sont ensevelis dans le sein du profond Océan. Maintenant notre front est ceint des guirlandes de la victoire, et nos armes brisées sont suspendues pour lui servir de monument. Le funeste bruit des combats a fait place à de joyeuses réunions, nos marches guerrières à des danses agréables. La guerre au visage renfrogné a adouci son front sourcilleux, et maintenant, au lieu de monter des coursiers armés pour le combat, et de porter l'effroi dans l'âme des ennemis tremblans, elle danse d'un pied léger dans les appartemens des

femmes, charmée par les sons d'un luth voluptueux. Mais moi qui ne suis point formé pour ces jeux badins, ni tourné de façon à caresser de l'œil une glace amoureuse; moi dont la figure grossière n'a rien de cette majesté de l'amour qui se pavane devant une nymphe folâtre et légère; moi en qui sont tronquées toutes les belles proportions, moi dont la perfide nature évita traîtreusement de tracer les traits lorsqu'elle m'envoya avant le temps dans ce monde des vivans, difforme, ébauché, à peine à moitié fini, et si irrégulier, si étrange à voir, que les chiens m'aboient quand je m'arrête auprès d'eux; moi qui, dans ces ébats efféminés de la paix, n'ai aucun plaisir auquel je puisse passer le temps, à moins que je ne le passe à observer mon ombre au soleil, et à deviser sur ma propre difformité; — si je ne puis être amant et contribuer aux plaisirs de ces beaux jours de galanterie, je serai méchant et prendrai en haine les amusemens de ces jours de frivolité. J'ai ourdi des plans, j'ai fait servir de radoteuses prophéties, des songes, des libelles à élever de dangereux soupçons, propres à animer l'un contre l'autre d'une haine mortelle mon frère Clarence et le roi; et pour peu que le roi Édouard soit aussi franc, aussi fidèle à sa parole, que je suis rusé, fourbe, et traître, ce jour doit voir Clarence mis en cage d'après une prédiction qui annonce que G donnera la mort aux héritiers d'Édouard. Pensées, replongez-vous dans le fond de mon âme. Voilà Clarence. (*Entre Clarence avec des gardes et Brakenbury.*) Bonjour, mon frère. Que signifie cette garde armée qui suit votre grâce?

CLARENCE.

C'est sa majesté qui, chérissant la sûreté de ma personne, me l'a donnée pour me conduire à la Tour.

GLOCESTER.

Et pour quelle cause ?

CLARENCE.

Parce que mon nom est *George*.

GLOCESTER.

Hélas ! milord, cette faute n'est pas la vôtre. C'étaient vos parrains qu'il devait faire mettre en prison pour cela. Oh ! selon toute apparence, sa majesté a le projet de vous faire baptiser de nouveau dans la tour. — Mais au vrai, Clarence, quelle est la raison? — Puis-je le savoir?

CLARENCE.

Oui, Richard, quand je le saurai : car je proteste que, quant à présent, je l'ignore : mais autant que j'ai pu comprendre, il prête l'oreille à des prophéties, à des songes ; il veut ôter de l'alphabet la lettre G, et il dit qu'un sorcier lui a annoncé que G priverait ses enfans de sa succession : et parce que mon nom commence par un G, il en conclut dans sa tête que c'est moi qui suis désigné. Ce sont ces sottises-là et quelques autres du même genre qui, à ce que j'apprends, ont déterminé sa majesté à me faire emprisonner.

GLOCESTER.

Oui, voilà ce qui arrive lorsque les hommes sont gouvernés par les femmes. — Ce n'est pas le roi qui

vous envoie à la Tour : c'est sa femme milady Gray : Clarence, c'est elle qui le dispose à en venir à cette extrémité. N'est-ce pas elle, et cet honnête homme de bien Antoine Woodville son frère, qui lui ont fait envoyer lord Hastings à la Tour, dont il vient de sortir ce jour même ? Nous ne sommes pas en sûreté, Clarence, nous ne sommes pas en sûreté.

CLARENCE.

Par le ciel, je le crois en effet, que personne n'est en sûreté ici que les parens de la reine, et les messagers nocturnes qui se fatiguent à aller et venir entre le roi et sa maîtresse Jeanne Shore. N'avez-vous pas su quelles humbles supplications lui a faites le lord Hastings pour obtenir sa délivrance ?

GLOCESTER.

C'est par ses humbles prières à cette divinité que milord chambellan a obtenu sa liberté. Je vous le dis : si nous voulons nous conserver dans les bonnes grâces du roi, je pense que le meilleur moyen est de nous mettre au nombre de ses gens, de porter sa livrée. La vieille et jalouse veuve et celle-ci, depuis que notre frère en a fait des dames, sont de puissantes commères dans cette monarchie.

BRAKENBURY.

Je demande pardon à vos grâces : mais sa majesté m'a expressément enjoint de ne permettre à aucun homme, de quelque rang qu'il puisse être, un entretien particulier avec son frère.

GLOCESTER.

Oui ? Hé bien, s'il plaît à votre seigneurie, Bra-

kenbury, vous pouvez être en tiers dans tout ce que nous disons : il n'y a nul crime de trahison dans nos paroles, mon cher.—Nous disons que le roi est sage et vertueux, et que la noble reine est d'âge à plaire, belle et point jalouse. — Nous disons que la femme de Shore a le pied mignon, les lèvres vermeilles comme la cerise, un bel œil riant, le discours infiniment agréable ; que les parens de la reine sont devenus de beaux gentilshommes : qu'en dites-vous, mon ami ? Tout cela n'est-il pas vrai ?

BRAKENBURY.

Milord, je n'ai rien à faire de tout cela.

GLOCESTER.

Rien à faire avec mistriss Shore ? Je te dis, ami, que celui qui a quelque chose à faire avec elle, hors un seul, ferait bien de le faire en secret et quand ils seront seuls.

BRAKENBURY.

Hors un seul ! lequel, milord ?

GLOCESTER.

Eh ! son mari, apparemment. — Voudrais-tu me trahir ?

BRAKENBURY.

Je supplie votre grâce de me pardonner, et aussi de cesser cet entretien avec le noble duc.

CLARENCE.

Nous connaissons le devoir qui t'est imposé, Brakenbury, et nous allons obéir.

GLOCESTER.

Nous sommes les sujets méprisés [1] de la reine,

et il nous faut obéir ! — Adieu, mon frère. Je vais trouver le roi, et à quoi que ce soit qu'il vous plaise de m'employer, fût-ce d'appeler ma sœur la veuve que s'est donnée le roi Édouard, je ferai tout pour hâter votre délivrance. — En attendant, ce profond outrage fait à l'union fraternelle m'affecte plus profondément que vous ne pouvez l'imaginer.

CLARENCE.

Je sais qu'il ne plaît à aucun de nous.

GLOCESTER.

Allez, votre emprisonnement ne sera pas long : je vous en délivrerai, ou je prendrai votre place. En attendant, tâchez d'avoir patience.

CLARENCE.

Il le faut bien. Adieu.

(Clarence sort avec Brakenbury et les gardes.)

GLOCESTER.

Va, suis ton chemin, par lequel tu ne repasseras jamais, simple et crédule Clarence. Je t'aime tant, que dans peu j'enverrai ton âme dans le ciel, si le ciel veut en recevoir le présent de ma main. Mais qui s'approche? C'est Hastings, tout nouvellement élargi.

(Entre Hastings.)

HASTINGS.

Bonjour, mon gracieux lord.

GLOCESTER.

Bonjour, mon digne lord chambellan. Je me félicite de vous voir rendu à l'air libre. Comment votre seigneurie a-t-elle soutenu sa prison?

HASTINGS.

Avec patience, mon noble lord, comme il faut que fassent les prisonniers. Mais j'espère vivre, milord, pour remercier les auteurs de mon emprisonnement.

GLOCESTER.

Oh! sans doute, sans doute; et Clarence l'espère bien aussi : car ceux qui se sont montrés vos ennemis sont aussi les siens, et ils ont réussi contre lui, comme contre vous.

HASTINGS.

C'est pitié que l'aigle soit mis en cage, tandis que les vautours et les étourneaux pillent en liberté.

GLOCESTER.

Quelles nouvelles du dehors.

HASTINGS.

Il n'y a rien au dehors d'aussi fâcheux que ce qui se passe ici. — Le roi est en mauvais état, faible, mélancolique, et ses médecins en sont fort inquiets.

GLOCESTER.

Oui, par saint Paul; voilà une nouvelle bien fâcheuse en effet! oh! il a suivi long-temps un mauvais régime; et il a par trop épuisé sa royale personne : cela est triste à penser. Mais quoi, garde-t-il le lit?

HASTINGS.

Il est au lit.

GLOCESTER.

Allez-y le premier, et je vais vous suivre. (*Hastings sort.*) Il ne peut vivre; je l'espère : mais il ne faut pas qu'il meure avant que George ait été dé-

pêché en poste pour le ciel. — Je vais entrer, pour irriter encore plus sa haine contre Clarence par des mensonges armés d'argumens de poids; et si je n'échoue pas dans mes profondes machinations, Clarence n'a pas un jour de plus à vivre. Cela fait, que Dieu dispose du roi Édouard dans sa miséricorde, et me laisse à mon tour la scène du monde pour m'y démener. — Alors j'épouserai la fille cadette de Warwick... Quoi, après avoir tué son mari et son père?—Le moyen le plus court de donner satisfaction à cette pauvre créature, c'est de devenir son mari et son père; et c'est ce que je veux faire, non pas tant par amour que pour certaine autre vue secrète à laquelle je dois parvenir en l'épousant.—Mais me voilà toujours à courir au marché avant mon cheval. Clarence respire encore, Édouard vit et règne : c'est quand ils n'y seront plus que je pourrai faire le compte de mes bénéfices.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Toujours à Londres. — Une rue.

Entre le convoi du roi Henri VI; son corps est porté dans un cercueil couvert et entouré de troupes avec des hallebardes; LADY ANNE suivant le deuil.

ANNE.

Déposez, déposez ici votre honorable fardeau (si du moins l'honneur peut s'ensevelir dans un cercueil) : laissez-moi un moment répandre les pleurs

du deuil sur la mort prématurée du vertueux Lancastre. — Pauvre image glacée d'un saint roi! pâles cendres de la maison de Lancastre! restes de ce sang royal, et maintenant épuisés de sang, qu'il me soit permis d'adresser à ton ombre la prière d'écouter les lamentations de la pauvre Anne, de la femme de ton Édouard, de ton fils massacré, percé de la même main qui t'a fait ces blessures! Vois; dans ces ouvertures par où ta vie s'est écoulée, je verse le baume inutile de mes pauvres yeux. Oh! maudite soit la main qui a ouvert ces larges plaies! maudit soit le cœur qui en eut le courage! maudit le sang qui l'anima à faire couler ce sang! puissent sur la tête de l'odieux misérable qui par ta mort causa notre misère, tomber des calamités plus désastreuses que je n'en peux souhaiter aux serpens, aux aspics, aux crapauds, à tous les reptiles venimeux qui rampent en ce monde! Si jamais il a un fils, que ce fils, avorton monstrueux, amené avant terme à la lumière du jour, effraie de son aspect hideux et contre nature, la mère qui l'attendait pleine d'espérance; et qu'il soit l'héritier du malheur qui accompagne son père! Si jamais il a une épouse, qu'elle devienne, par sa mort, plus misérable encore que je ne le suis par la perte de mon jeune seigneur et par la sienne! — Allons, marchez maintenant vers Chertsey, avec le saint fardeau que vous avez tiré de Saint-Paul, pour l'inhumer en ce lieu. — Et toutes les fois que vous serez fatigués de le porter, reposez-vous, tandis que je ferai entendre mes lamentations sur le corps du roi Henri.

(Les porteurs reprennent le corps et se remettent en marche.)

(Entre Glocester.)

GLOCESTER.

Arrêtez, vous qui portez ce corps; posez-le à terre.

ANNE.

Quel noir magicien évoque ici ce démon, pour venir mettre obstacle aux œuvres pieuses de la charité?

GLOCESTER.

Misérables, posez ce corps, vous dis-je; ou, par saint Paul, je fais un corps mort du premier qui me désobéira.

ANNE.

Milord, rangez-vous, et laissez passer ce cercueil.

GLOCESTRE.

Chien mal appris! Arrête quand je te l'ordonne : relève ta hallebarde de dessous ma poitrine; ou, par saint Paul, je t'étends à terre d'un seul coup, et je te foule sous mes pieds, malotru, pour punir ton audace.

(Les porteurs déposent le corps.)

ANNE.

Quoi! vous tremblez? vous avez peur? — Hélas! je ne vous blâme point. Vous êtes des mortels, et les yeux des mortels ne peuvent soutenir la vue du démon.... Éloigne-toi, effroyable ministre des enfers! — Tu n'avais de pouvoir que sur son corps mortel : tu ne peux en avoir sur son âme; ainsi, va-t'en.

GLOCESTER.

Douce sainte, au nom de la charité, point tant d'imprécations.

ANNE.

Horrible démon, au nom de Dieu, loin d'ici, et laisse-nous en paix. Tu as établi ton enfer sur cette heureuse terre que tu as remplie de cris de malédiction, et de profondes exclamations de douleur. Si tu te plais à contempler tes odieux forfaits, regarde cet échantillon de tes assassinats. Oh! messieurs, voyez, voyez! les blessures de Henri mort rouvrir leurs bouches glacées, et saigner de nouveau. Rougis, rougis de honte, masse odieuse de difformités : car c'est ta présence qui fait sortir le sang de ces vides et froides veines qui ne contenaient plus de sang. C'est ton forfait inhumain et contre nature, qui provoque cette illusion contre nature.—O Dieu, qui formas ce sang, venge sa mort! Terre qui bois ce sang, venge sa mort! Ciel, d'un trait de ta foudre frappe à mort le meurtrier; ou bien ouvre ton sein, ô terre, et dévore-le à l'instant comme tu engloutis le sang de ce bon roi, qu'a assassiné son bras conduit par l'enfer.

GLOCESTER.

Madame, vous ignorez les règles de la charité, qui rend le bien pour le mal, et bénit ceux qui nous maudissent.

ANNE.

Scélérat, tu ne connais aucune loi, ni divine, ni humaine : il n'est point de bête si féroce, qui ne sente quelque atteinte de pitié.

GLOCESTER.

Je n'en sens aucune, preuve que je ne suis point une de ces bêtes.

ANNE.

O prodige! entendre le diable dire la vérité!

GLOCESTER.

C'est un prodige encore plus grand, que de voir tant de colère dans un ange. — Souffrez, divine perfection entre les femmes, que je puisse me justifier en détail de ces crimes supposés.

ANNE.

Souffre plutôt, monstre d'infection entre tous les hommes, que, pour ces crimes bien connus, je maudisse en détail ta personne maudite.

GLOCESTER.

Toi, qui es trop belle pour que des noms puissent exprimer ta beauté, accorde-moi avec patience quelques instans pour m'excuser.

ANNE.

Toi qui es plus odieux que le cœur ne peut le concevoir, il n'est point pour toi d'excuse admissible, que d'aller te pendre.

GLOCESTER.

Par un pareil désespoir, je m'accuserais moi-même.

ANNE.

Et c'est par le désespoir que tu pourrais t'excuser, en faisant sur toi-même une juste vengeance de l'injuste carnage que tu fais des autres.

GLOCESTER.

Dites, si je ne les avais pas tués?

ANNE.

Eh bien, alors ils ne seraient pas morts ! mais ils sont morts, et par toi, scélérat diabolique.

GLOCESTER.

Je n'ai point tué votre mari.

ANNE.

Il est donc vivant ?

GLOCESTER.

Non, il est mort; il a été tué de la main d'Édouard.

ANNE.

Tu as menti par ton infâme gorge. — La reine Marguerite a vu ton épée meurtrière fumante de son sang, cette même épée que tu allais ensuite diriger contre elle-même, si tes frères n'en eussent écarté la pointe.

GLOCESTER.

Je fus provoqué par sa langue calomnieuse, qui chargeait de leur crime ma tête innocente.

ANNE.

Tu fus provoqué par ton âme sanguinaire, qui ne rêva jamais que sang et carnage. — N'as-tu pas tué ce roi ?

GLOCESTER.

Je vous l'accorde.

ANNE.

Tu l'accordes, porc-épic ? Hé bien, que Dieu m'accorde donc aussi que tu sois damné pour cette action maudite ! — Oh ! il était bon, doux, vertueux.

GLOCESTER.

Il n'en était que plus digne du roi du ciel, qui le possède maintenant.

ANNE.

Il est dans le ciel, où tu n'entreras jamais.

GLOCESTER.

Qu'il me remercie donc de l'y avoir envoyé : il était plus fait pour ce séjour que pour la terre.

ANNE.

Et toi, tu n'es fait pour aucun autre séjour que l'enfer.

GLOCESTER.

Il y aurait encore une autre place, si vous me permettiez de la nommer.

ANNE.

Quelque cachot, sans doute.

GLOCESTER.

Votre chambre à coucher.

ANNE.

Que l'insomnie habite la chambre où tu reposes !

GLOCESTER.

Elle l'habitera, madame, jusqu'à ce que j'y repose entre vos bras [2].

ANNE.

Je l'espère ainsi.

GLOCESTER.

Et moi, j'en suis sûr. — Mais, aimable lady Anne, finissons cet assaut de mots piquans, et discutons d'une manière plus posée. — L'auteur de la mort

prématurée de ces Plantagenet, Henri et Édouard, n'est-il pas aussi condamnable que celui qui en a été l'instrument ?

ANNE.

Tu en as été la cause, et de toi est sorti cet effet maudit.

GLOCESTER.

C'est votre beauté qui a été la cause de cet effet. Oui, votre beauté qui m'obsédait pendant mon sommeil, et me ferait entreprendre de donner la mort au monde entier, si je pouvais à ce prix vivre seulement une heure sur votre sein charmant.

ANNE.

Si je pouvais le croire, je te déclare, homicide, que tu me verrais déchirer de mes ongles la beauté de mon visage.

GLOCESTER.

Jamais mes yeux ne supporteraient la destruction de cette beauté. Vous ne parviendrez pas à l'outrager, tant que je serai présent. C'est elle qui m'anime comme le soleil anime le monde : elle est ma lumière, ma vie.

ANNE.

Que la sombre nuit enveloppe ta lumière, que la mort éteigne ta vie !

GLOCESTER.

Ne prononce pas de malédictions contre toi-même, belle créature ; tu es pour moi l'une et l'autre.

ANNE.

Je le voudrais bien, pour me venger de toi.

GLOCESTER.

C'est une haine bien contre nature, que de vouloir te venger de celui qui t'aime !

ANNE.

C'est une haine juste et raisonnable, que de vouloir être vengée de celui qui a tué mon mari.

GLOCESTER.

Celui qui t'a privée de ton mari, ne l'a fait que pour t'en procurer un meilleur.

ANNE.

Il n'en existe point de meilleur que lui sur la terre.

GLOCESTER.

Il en est un qui vous aime plus qu'il ne vous aimait.

ANNE.

Nomme-le.

GLOCESTER.

Plantagenet.

ANNE.

Eh ! c'était lui.

GLOCESTER.

C'en est un du même nom ; mais d'un bien meilleur caractère.

ANNE.

Où donc est-il ?

GLOCESTER.

Le voilà. (*Elle lui crache au visage.*) Pourquoi me craches-tu au visage ?

ANNE.

Je voudrais, à cause de toi, que ce fût un mortel poison.

GLOCESTER.

Jamais poison ne vint d'un si bel endroit.

ANNE.

Jamais poison ne tomba sur un plus odieux crapaud. — Ote-toi de mes yeux ; ta vue finirait par me rendre malade.

GLOCESTER.

C'est de tes yeux, douce beauté, que les miens ont pris mon mal.

ANNE.

Que n'ont-ils le regard du basilic, pour te donner la mort !

GLOCESTER.

Je le voudrais, afin de mourir tout d'un coup, au lieu qu'ils me font mourir sans m'ôter la vie. Tes yeux ont tiré des miens des larmes amères. Ils les ont fait honteusement rougir de pleurs puérils, ces yeux qui ne versèrent jamais une larme de pitié, ni quand mon père York et Édouard pleurèrent au douloureux gémissement que poussa Rutland dans l'instant où l'affreux Clifford le perça de son épée ; ni lorsque ton belliqueux père me faisant le funeste récit de la mort de mon père, s'interrompit vingt fois pour pleurer et sangloter comme un enfant, et que tous les assistans avaient les joues trempées de larmes, comme des arbres chargés des gouttes de la pluie ; en ces tristes instans mes yeux virils ont dédaigné de s'humecter d'une seule larme ; mais ce que n'ont pu faire toutes ces douleurs, ta beauté l'a fait, et mes yeux sont aveuglés de mes pleurs. Jamais je n'ai supplié ni ami ni ennemi ; ja-

mais ma langue ne put apprendre un doux mot capable d'adoucir la colère; mais aujourd'hui que votre beauté peut en être le prix, mon cœur superbe sait supplier, et apprend des paroles à ma langue. (*Anne le regarde avec dédain.*) Ah! n'instruis pas tes lèvres à cette expression de mépris : elles ont été faites pour le baiser et non pour l'outrage. Si ton cœur vindicatif ne sait pas pardonner, tiens, je te prête cette épée acérée : si tel est ton désir, enfonce-la dans ce cœur sincère, et fais enfuir une âme qui t'adore: j'offre mon sein nu au coup mortel, et à tes genoux je te demande humblement la mort. (*Il découvre son sein : Anne dirige l'épée contre lui.*) Non, n'hésite pas : j'ai tué le roi Henri. — Mais ce fut ta beauté qui m'y entraîna. Allons, hâte-toi. — C'est moi qui ai poignardé le jeune Édouard. (*Elle dirige de nouveau l'épée contre lui.*) Mais ce fut ce visage céleste qui poussa mes coups. (*Elle laisse tomber l'épée.*) Relève cette épée ou relève-moi.

ANNE.

Lève-toi, fourbe : quoique je désire ta mort, je ne veux pas être ton bourreau.

GLOCESTER.

Hé bien, ordonne-moi de me tuer, et je t'obéirai.

ANNE.

Je te l'ai déjà dit.

GLOCESTER.

C'était dans ta colère... Redis-le-moi encore; et au moment où tu auras prononcé l'ordre, cette main qui, par amour pour toi, tua l'objet de ton amour, tuera

encore, par amour pour toi, un amant bien plus sincère. Tu auras contribué à leur mort à tous deux.

ANNE.

Plût à Dieu que je pusse connaître ton cœur!

GLOCESTER.

Ma langue vous le représente.

ANNE.

Je crains bien qu'ils ne soient faux tous deux.

GLOCESTER.

Il n'y eut donc jamais d'homme sincère.

ANNE.

Bien, bien; reprenez votre épée.

GLOCESTER.

Dis donc que tu m'as pardonné.

ANNE.

Vous le saurez par la suite.

GLOCESTER.

Mais puis-je avoir l'espérance ?

ANNE.

Tous les hommes l'ont : espère.

GLOCESTER.

Daigne porter cet anneau.

ANNE met l'anneau à son doigt.

Recevoir n'est pas donner.

GLOCESTER.

Vois comme cet anneau entoure ton doigt : c'est

ainsi que mon pauvre cœur est enfermé dans ton sein. Use de tous deux, car tous deux sont à toi ; et si ton pauvre et dévoué serviteur peut encore solliciter de ta gracieuse beauté une seule faveur, tu assures son bonheur pour jamais.

ANNE.

Quelle est cette faveur?

GLOCESTER.

Qu'il vous plaise de laisser ce triste emploi à celui qui a plus que vous sujet de se couvrir de deuil; et d'aller d'ici vous reposer à Crosby où, dès que j'aurai solennellement fait inhumer ce noble roi dans le monastère de Chertsey, et arrosé son tombeau des larmes de mon repentir, j'irai vous retrouver encore avec un vertueux empressement. Pour plusieurs raisons qui vous sont méconnues, je vous en conjure, accordez-moi cette grâce.

ANNE.

De tout mon cœur ; et j'ai bien de la joie de vous voir si touché de repentir. — Tressel, et vous, Berkley, accompagnez-moi.

GLOCESTER.

Dites-moi donc adieu ?

ANNE.

C'est plus que vous ne méritez : mais puisque vous m'instruisez à vous flatter, imaginez-vous que je vous ai dit adieu.

(Lady Anne sort avec Tressel et Berkley.)

GLOCESTER.

Allons, vous autres, emportez ce corps.

UN DES OFFICIERS.

A Chertsey, noble lord?

GLOCESTER.

Non, à White-Friars. — Et attendez-moi là. (*Le cortége sort avec le corps.*) A-t-on jamais fait la cour à une femme de cette manière? a-t-on jamais fait de cette manière la conquête d'une femme? Je l'aurai, mais je ne compte pas la garder long-temps. — Quoi! moi qui ai tué son époux et son père, l'attaquer au plus fort de la haine qu'elle a pour moi dans le cœur, les malédictions à la bouche, les larmes dans les yeux, et en présence de l'objet sanglant qui excite sa vengeance! Dieu, sa conscience et ce cercueil sollicitaient contre moi; et moi, sans aucun ami pour appuyer mes sollicitations, que le diable en personne et mes regards dissimulés!... Et en venir à bout! c'est du moins ce qu'on peut parier, le monde contre rien. — Ah! a-t-elle donc déjà oublié son époux, ce brave Édouard, que j'ai, il y a à peu près trois mois, poignardé à Tewksbury dans ma fureur? Le plus gracieux et le plus aimable gentilhomme que puisse jamais offrir l'univers entier, formé par la nature avec prodigalité; jeune, vaillant, sage, et, l'on n'en peut douter, tout fait pour être roi? Et elle abaisse ses regards sur moi qui ai moissonné dans son riche printemps cet aimable prince, et qui ai fait de son lit le séjour d'un douloureux veuvage! sur moi, qui tout entier ne vaux pas la moitié de ce que valait Édouard! sur moi, boiteux et si horriblement contrefait! Mon duché contre un misérable denier, que je me suis mépris tout ce temps sur ma personne. Sur

ma vie, elle trouve, quoique je n'en puisse faire autant, que je suis un homme singulièrement bien tourné. Allons, je veux faire emplette de miroirs, et entretenir à mes frais quelques douzaines de tailleurs, pour étudier les modes et en parer ma personne : puisque me voilà parvenu à gagner mes bonnes grâces, je ferai bien quelques frais pour me maintenir dans cette heureuse situation. — Mais commençons par faire loger le compagnon dans son tombeau, et ensuite je reviendrai soupirer aux genoux de ma belle. — Brillant soleil, luis en attendant que j'achète un miroir, afin qu'en marchant je puisse voir mon ombre.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Toujours à Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LA REINE ÉLISABETH, LORD RIVERS et LORD GRAY.

RIVERS.

Madame, calmez-vous : il n'est pas douteux que sa majesté ne recouvre bientôt sa santé accoutumée.

GRAY.

Vos inquiétudes ne font qu'aggraver son mal. Ainsi, au nom de Dieu, prenez meilleure espérance, et tâchez de réjouir sa majesté par des discours gais et animés.

ÉLISABETH.

S'il était mort, que deviendrais-je?

GRAY.

Vous n'auriez d'autre malheur que la perte d'un tel époux.

ELISABETH.

La perte d'un tel époux renferme tous les malheurs.

GRAY.

Le ciel vous a fait don d'un excellent fils pour être votre consolateur et votre appui quand le roi ne sera plus.

ÉLISABETH.

Ah! il est jeune, et sa minorité est confiée aux soins de Richard de Glocester, à un homme qui ne m'aime point ni aucun de vous.

RIVERS.

Est-il décidé qu'il sera protecteur?

ÉLISABETH.

Cela est décidé. Cela n'est pas encore fait, mais cela sera nécessairement si le roi vient à manquer.

(Entrent Buckingham et Stanley.)

GRAY.

Voici les lords Buckingham et Stanley.

BUCKINGHAM.

Mes bons souhaits à votre royale majesté.

STANLEY.

Dieu veuille rendre à votre majesté le bonheur et la joie.

ÉLISABETH.

La comtesse de Richmond (3), mon cher lord

Stanley, aurait bien de la peine à dire *amen* à cette bonne prière. Cependant, Stanley, quoiqu'elle soit votre femme et qu'elle ne m'aime pas, soyez bien sûr, mon bon lord, que son orgueilleuse arrogance ne vous attire point ma haine.

STANLEY.

Je vous supplie ou de ne pas ajouter foi aux propos calomnieux de ses jaloux et perfides accusateurs, ou, quand l'accusation sera fondée, d'avoir de l'indulgence pour sa faiblesse, résultat de l'aigreur que donne la maladie, et non d'aucune mauvaise volonté réelle.

ÉLISABETH.

Avez-vous vu le roi aujourd'hui, milord ?

STANLEY.

Nous sortons dans le moment, le duc de Buckingham et moi, de faire visite à sa majesté.

ÉLISABETH.

Voyez-vous, milords, quelque apparence que sa santé puisse s'améliorer ?

BUCKINGHAM.

Madame, il y a tout lieu à espérer. Sa majesté parle avec gaieté.

ÉLISABETH.

Que Dieu lui accorde la santé ! Avez-vous parlé d'affaires avec lui ?

BUCKINGHAM.

Oui, madame. Il désire fort pacifier les différens du duc de Glocester avec vos frères, et ceux de vos

frères avec milord chambellan : il vient de les mander tous devant lui.

ÉLISABETH.

Dieu veuille que tout s'arrange ! mais cela ne sera jamais. — Je crains bien que notre bonheur n'ait atteint son dernier terme.

(Entrent Glocester, Hastings et Dorset.)

GLOCESTER.

Ils me calomnient, et je ne le souffrirai pas.— Qui sont ceux qui se plaignent au roi que je leur fais mauvaise mine, et que je ne les aime pas? Par saint Paul ! ils aiment bien peu sa grâce, ceux qui remplissent ses oreilles de semblables tracasseries! Parce que je ne sais pas flatter, dire de belles paroles, sourire aux gens, cajoler, feindre, tromper, saluer d'un coup de tête à la française, et avec des singeries de politesse, il faudra qu'on m'accuse de rancune et d'inimitié! Un homme franc et qui ne pense point à mal, ne saurait-il éviter que sa sincérité ne soit mal interprétée par de fourbes et insinuans faquins vêtus de soie?

GRAY.

A qui, dans cette assemblée, votre grâce nous fait-elle l'honneur de s'adresser?

GLOCESTER.

A toi, qui n'as pas plus de probité que (4) d'honneur. Quand t'ai-je fait tort? Ou à toi, ou à toi (*en montrant les autres lords*), à aucun de votre cabale? Dieu vous confonde tous! sa majesté..... (que Dieu veuille conserver plus long-temps que vous ne le

souhaitez!) ne peut respirer un moment tranquille, que vous n'alliez la fatiguer de vos infâmes délations.

ÉLISABETH.

Mon frère de Glocester, vous avez mal pris la chose. Le roi, de sa propre et royale volonté, et sans en avoir été sollicité par personne, ayant en vue, apparemment, la haine que vous nourrissez dans votre cœur, et qui éclate dans votre conduite, contre mes enfans, mes frères et moi-même, vous mande auprès de lui, afin de prendre connaissance des motifs de votre mauvaise volonté pour travailler à les écarter.

GLOCESTER.

Je ne saurais dire, mais le monde est devenu si pervers, que le roitelet vient picoter là où n'oserait percher l'aigle.—Depuis que tant de Gros-Jean sont devenus gentilshommes, bien des gentilshommes sont redevenus Gros-Jean.

ÉLISABETH.

Allons, allons, mon frère Glocester, nous devinons votre pensée. Vous êtes blessé de mon élévation et de l'avancement de mes amis : Dieu nous fasse la grâce de n'avoir jamais besoin de vous!

GLOCESTER.

En attendant, Dieu nous fait la grâce, madame, d'avoir besoin de vous : c'est par vos menées que mon frère est emprisonné, que je suis moi-même disgracié, et que la noblesse du royaume est tenue en mépris; tandis qu'on fait tous les jours de nombreuses promotions pour anoblir des personnages qui, deux jours auparavant, avaient à peine un noble.

ÉLISABETH.

Par celui qui du sein de la destinée tranquille où je vivais satisfaite, m'a élevée à cette grandeur pleine d'inquiétudes, je jure que jamais je n'ai aigri sa majesté contre le duc de Clarence, et qu'au contraire j'ai plaidé sa cause avec chaleur. Milord, vous me faites une honteuse injure de jeter sur moi, contre toute vérité, ces soupçons déshonorans.

GLOCESTER.

Vous êtes capable de nier que vous avez été la cause de l'emprisonnement de Milord Hastings?

RIVERS.

Elle le peut, milord; car...

GLOCESTER.

Elle le peut, lord Rivers? et qui ne le sait pas qu'elle le peut? Elle peut vraiment faire bien plus que le nier : elle peut encore vous faire obtenir nombre d'importantes faveurs et nier après que sa main vous ait secondé, et faire honneur de toutes ces dignités à votre rare mérite. Que ne peut-elle pas? Elle peut!... oui par la messe (5) elle peut...

RIVERS.

Hé bien, par la messe, que peut-ellè?...

GLOCESTER.

Ce qu'elle peut, par la messe! épouser un roi, un beau jeune adolescent. Nous savons que votre grand'mère n'a pas trouvé un si bon parti.

ÉLISABETH.

Milord de Glocester, j'ai trop long-temps enduré

vos insultes grossières, et vos brocards amers. Par le ciel! j'informerai sa majesté de ces odieux outrages que j'ai tant de fois soufferts avec patience. J'aimerais mieux être servante de ferme que d'être une grande reine à cette condition d'être ainsi tourmentée, insultée, et en butte à vos emportemens. Je goûte bien peu de joie à être reine d'Angleterre!

(Entre la reine Marguerite, qui demeure en arrière.)

MARGUERITE.

Et ce peu, puisse-t-il être encore diminué! Mon Dieu, je te le demande! Tes honneurs, ta grandeur, et le trône où tu t'assieds, sont à moi.

GLOCESTER, à Élisabeth.

Quoi! vous me menacez de vous plaindre au roi? Allez l'instruire, et ne m'épargnez pas : comptez que ce que je vous ai dit, je le soutiendrai en présence du roi : je brave le danger d'être envoyé à la Tour. Il est temps que je parle : on a tout-à-fait oublié mes travaux.

MARGUERITE, toujours derrière.

Odieux démon! Je ne m'en souviens que trop. Tu as tué, dans la Tour, mon époux Henri, et mon pauvre fils Édouard à Tewksbury.

GLOCESTER, à Élisabeth.

Avant que vous fussiez reine, ou votre époux roi, j'étais le cheval de peine dans toutes ses affaires, l'exterminateur de ses fiers ennemis, le rémunérateur prodigue de ses amis; pour couronner son sang j'ai versé le mien.

MARGUERITE.

Oui, et un sang bien meilleur que le sien ou le tien.

GLOCESTER, à Élisabeth.

Et pendant tout ce temps, vous et votre mari Gray, combattiez pour la maison de Lancastre; et vous aussi, Rivers. — Votre mari n'a-t-il pas été tué dans le parti de Marguerite, à la bataille de Saint-Albans? Laissez-moi vous remettre en mémoire, si vous l'oubliez, ce que vous étiez alors, et ce que vous êtes aujourd'hui; et en même temps ce que j'étais moi, et ce que je suis.

MARGUERITE.

Un infâme meurtrier, et tu l'es encore.

GLOCESTER.

Le pauvre Clarence abandonna son père Warwick, et se rendit parjure. Que Jésus le lui pardonne!..

MARGUERITE.

Que Dieu l'en punisse!

GLOCESTER.

Pour combattre en faveur des droits d'Édouard à la couronne, et pour son salaire, ce pauvre lord est dans les fers! Plût à Dieu que j'eusse comme Édouard, un cœur de roche, ou que celui d'Édouard fût tendre et compatissant comme le mien! Je suis, pour le monde où nous vivons, d'une sensibilité vraiment trop puérile.

MARGUERITE.

Fuis donc aux enfers, de par l'honneur, et quitte ce monde, démon infernal; c'est là qu'est ton royaume.

RIVERS.

Milord de Glocester, dans ces temps difficiles, où vous nous reprochez ici d'avoir été les ennemis de votre maison, nous avons suivi notre maître, notre légitime souverain; nous en ferions de même pour vous si vous deveniez notre roi.

GLOCESTER.

Si je le devenais? J'aimerais mieux être porte-balles : loin de mon cœur une pareille pensée!

ÉLISABETH.

Milord, quand vous vous figurez si peu de joie à être roi d'Angleterre, vous pouvez vous figurer aussi que je n'ai pas plus de joie à en être reine.

MARGUERITE.

Très-peu de joie goûte en effet la reine d'Angleterre; car c'est moi qui le suis, et je n'en ai plus aucune. — Je ne peux me contenir plus long-temps. (*Elle s'avance.*) Écoutez-moi, pirates en discorde, qui vous disputez le partage des dépouilles que vous avez pillées sur moi : qui de vous peut me regarder sans trembler? Si ce n'est comme sujets soumis, devant moi votre reine, c'est comme rebelles que vous frissonnez devant moi que vous avez déposée. (*A Glocester.*) Ha, brigand de noble race, ne te détourne pas.

GLOCESTER.

Abominable sorcière ridée, que viens-tu offrir à ma vue?

MARGUERITE.

L'image de ce que tu as détruit; c'est là ce que je veux faire, avant de te laisser partir.

GLOCESTER.

N'as-tu pas été bannie sous peine de mort?

MARGUERITE.

Oui, je l'ai été : mais je trouve l'exil plus cruel que ne serait la mort pour être restée en ces lieux. — Tu me dois un époux, et un fils ! — (*à la reine Élisabeth*) et toi, un royaume ; (*à l'assemblée*) et vous tous l'obéissance : mes douleurs vous appartiennent de droit, et tous les biens que vous usurpez sont à moi.

GLOCESTER.

La malédiction qu'appela sur toi mon noble père lorsque tu ceignis son front belliqueux d'une couronne de papier, et que par tes outrages tu fis couler de ses yeux des torrens de larmes, et qu'ensuite, pour les essuyer, tu lui présentas un mouchoir trempé dans le sang innocent de l'aimable Rutland ; ces malédictions que, dans l'amertume de son cœur, il invoqua contre toi, sont tombées sur sa tête : et c'est Dieu, et non pas nous, qui a puni ton action sanguinaire.

ÉLISABETH.

Dieu montre sa justice en faisant droit à l'innocent !

HASTINGS.

Oh ! ce fut l'action la plus odieuse, d'égorger cet enfant ; le trait le plus impitoyable dont on ait jamais entendu parler !

RIVERS.

Les tyrans mêmes pleurèrent, quand on leur en fit le récit.

DORSET.

Il n'est personne qui n'en ait prédit la vengeance.

BUCKINGHAM.

Northumberland qui y était présent en pleura.

MARGUERITE.

Quoi ! tous grondant et prêts à vous prendre à la gorge avant que j'arrivasse, et vous tournez en un moment toutes vos haines contre moi ! Les malédictions d'York ont-elles donc eu tant de pouvoir sur le ciel, que la mort de Henri, la mort de mon aimable Édouard, la perte de leur couronne, et mon déplorable bannissement aient seulement servi de satisfaction pour la mort de ce méchant petit morveux ? Les malédictions peuvent-elles percer les nuages et pénétrer dans les cieux ? S'il en est ainsi, nuages épais, donnez passage à mes imprécations rapidement élancées. — Qu'au défaut de la guerre, votre roi périsse par la débauche, comme le nôtre a péri par le meurtre, pour le faire roi ! (*A la reine.*) Qu'Édouard ton fils, aujourd'hui prince de Galles, pour me payer Édouard, mon fils, avant lui prince de Galles, périsse dans sa jeunesse, sa vie de même abrégée par la violence ! Et toi, qui es reine, pour ma vengeance à moi qui étais reine, puisses-tu sur-

vivre à tes grandeurs, comme moi malheureuse que je suis ! Puisses-tu vivre long-temps pour pleurer long-temps la perte de tes enfans, et en voir une autre parée de tes dépouilles, comme je te vois aujourd'hui à ma place ! Que tes jours de bonheur expirent long-temps avant ta mort, et après de longues heures de peine ; meurs après avoir cessé d'être mère, d'être épouse, d'être reine d'Angleterre ! Rivers, et toi, vous étiez présens, et tu l'étais aussi, lord Hastings, lorsque mon fils fut percé de leurs poignards sanglans. Que Dieu, je l'en conjure, ne laisse vivre aucun de vous, jusqu'au terme naturel de sa vie, mais qu'un accident imprévu tranche vos jours !

GLOCESTER.

Mégère, as-tu fini ta conjuration, vieille et détestable sorcière que tu es ?

MARGUERITE.

Et je t'oublierais, toi ! Arrête, chien : il faut que tu m'entendes. Si le ciel tient en réserve quelques châtimens douloureux, plus cruels que ceux que je peux te souhaiter, oh ! qu'il les retienne encore jusqu'à ce que la mesure de tes forfaits soit comblée, et qu'alors il précipite sur toi leur colère, perturbateur du repos de ce triste univers ! Que le ver de la conscience ronge ton âme sans relâche ! que, tant que tu vivras, tes amis te soient suspects comme traîtres, et que les traîtres les plus perfides soient pris par toi pour tes meilleurs amis ! Que jamais le sommeil ne ferme ton œil sanguinaire, si ce n'est pour qu'un songe terrible t'épouvante d'une troupe

infernale de hideux démons; avorton dévoué par les fées, pourceau dévastateur (6), marqué à ta naissance pour être le rebut de la nature, et le fils de l'enfer! toi, l'opprobre appesanti du ventre de ta mère, fruit abhorré des reins de ton père, lambeau déshonoré! détestable...

GLOCESTER.

Marguerite!

MARGUERITE.

Richard!

GLOCESTER.

Quoi?

MARGUERITE.

Je ne t'appelle point.

GLOCESTER.

En ce cas, pardonne; j'avais cru que tous ces noms odieux s'adressaient à moi.

MARGUERITE.

Oui, c'était à toi; mais je n'attendais pas de réponse. Oh! laisse-moi finir mon imprécation.

GLOCESTER.

Je l'ai finie, moi; elle se termine par ce nom: Marguerite.

ÉLISABETH.

Ainsi, toutes vos imprécations retombent sur vous-même.

MARGUERITE.

Pauvre reine en peinture! Vain fantôme de mes grandeurs! pourquoi répandre le sucre devant cette araignée au large ventre (7) dont la toile funeste

t'enveloppe de toutes parts ? Insensée, insensée ! tu aiguises le couteau qui doit t'égorger ! Un jour viendra que tu imploreras mon secours pour t'aider à maudire ce venimeux crapaud de bossu.

HASTINGS.

Fausse prophétesse, finis tes frénétiques imprécations, ou crains, pour ton malheur, de lasser notre patience.

MARGUERITE.

Opprobre sur vous tous : vous avez tous lassé la mienne.

RIVERS.

Si l'on vous faisait justice, on vous apprendrait votre devoir.

MARGUERITE.

Pour me faire justice, vous devriez tous me rendre vos devoirs, m'enseigner à être votre reine, et apprendre, vous, à être mes sujets : oh ! faites-moi justice, et apprenez vous-même à observer ce devoir.

DORSET.

Ne disputez point avec elle ; c'est une lunatique.

MARGUERITE.

Silence, maître marquis nouveau ; point tant d'insolence. Vos dignités tout nouvellement frappées, commencent à peine à avoir cours. Oh ! si votre noblesse toute jeune encore pouvait juger ce que c'est que de perdre son rang, et de tomber dans la misère ! Ceux qui se trouvent placés en haut sont exposés à un bien plus grand nombre de coups de vent, et s'ils tombent, ils se brisent en pièces.

GLOCESTER.

Le conseil est bon, vraiment ! retenez-le, retenez-le, marquis.

DORSET.

Il vous regarde, milord, autant que moi.

GLOCESTER.

Sans doute, et beaucoup plus. Mais je suis né à une telle élévation, que notre nid, bâti sur la cime du cèdre, se joue dans les vents, et brave le soleil.

MARGUERITE.

Et le plonge dans les ténèbres. — Hélas, hélas ! témoin mon fils, qui maintenant est plongé dans les ombres de la mort, lui, dont ta rage ténébreuse a enveloppé les purs et brillans rayons dans une nuit éternelle. Votre aire a été bâtie dans notre nid aérien (8). O Dieu qui le vois, ne le souffre pas ! Il a été conquis par le sang; qu'il soit perdu de même.

BUCKINGHAM.

Cessez, cessez, par pudeur, si ce n'est par charité.

MARGUERITE.

Ne me parlez ni de charité ni de pudeur. Vous en avez agi avec moi sans charité, et vous avez sans pudeur moissonné cruellement toutes mes espérances. Ma charité, c'est l'outrage; si je rougis, c'est de vivre; et puisse ma honte entretenir à jamais la rage de ma douleur!

BUCKINGHAM.

Finissez, finissez.

MARGUERITE.

Oh ! noble Buckingham ! je baise ta main en signe d'union et d'amitié avec toi. Que le bonheur te suive, toi et ton illustre maison ! Tes vêtemens ne sont pas teints de notre sang, et tu n'es pas compris dans mes malédictions.

BUCKINGHAM.

Non, ni personne de ceux qui sont ici : les malédictions expirent en sortant de la bouche qui les exhale dans l'air.

MARGUERITE.

Moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'elles s'élèvent au ciel, et qu'elles y interrompent le doux sommeil de la miséricorde de Dieu. O Buckingham ! prends garde à ce chien ; sois sûr que quand il flatte c'est pour mordre, et que le venin de sa dent s'aigrit jusqu'à causer la mort. N'aie rien à démêler avec lui ; garde-toi de lui : le péché, le crime et l'enfer l'ont marqué de leur sceau, et tous leurs ministres l'environnent.

GLOCESTER.

Que dit-elle, milord de Buckingham ?

BUCKINGHAM.

Rien qui arrête mon attention, mon gracieux lord.

MARGUERITE.

Quoi ! tu paies de mépris mes conseils bienveillans, et tu flattes le démon que je t'avertis d'éviter ! Oh ! ne manque pas de te le rappeler un jour, lorsqu'il brisera ton cœur d'amertume ; et dis alors : L'infortunée Marguerite l'avait prédit. Vivez tous

pour être les objets de sa haine, lui de la vôtre, et tous, tant que vous êtes, de celle de Dieu.

(Elle sort.)

BUCKINGHAM.

Mes cheveux se dressent d'entendre ses imprécations.

RIVERS.

Et les miens aussi : je m'étonne de ce qu'on la laisse en liberté.

GLOCESTER.

Je ne puis la blâmer. Par la sainte mère de Dieu, elle a essuyé de trop cruels outrages, et je me repens, en mon particulier, du mal que je lui ai fait.

ÉLISABETH.

Je ne me rappelle pas, moi, lui avoir jamais fait aucun tort.

GLOCESTER.

Et cependant vous recueillez tout le profit de ses pertes. Moi, j'ai été trop ardent à servir les intérêts de quelqu'un qui est trop froid pour s'en souvenir encore. C'est comme Clarence : vraiment, il en est bien récompensé ! Voilà, pour sa peine, qu'on l'a mis à engraisser sous le toit à porcs. Dieu veuille pardonner à ceux qui en sont la cause !

RIVERS.

C'est finir vertueusement et chrétiennement, que de prier pour ceux qui nous ont fait du mal.

GLOCESTER.

C'est toujours ma coutume, et je la crois sage ; (*à part*) ; car si j'avais maudit en ce moment, je me serais maudit moi-même.

(Entre Catesby.)

CATESBY.

Madame, sa majesté vous demande, (*à Richard*) ainsi que votre grâce; et vous aussi, mes nobles lords.

ÉLISABETH.

Catesby, je vous suis. — Lords, voulez-vous venir avec moi?

RIVERS.

Madame, nous allons accompagner votre majesté.

(Ils sortent tous, excepté Glocester.)

GLOCESTER.

Je fais le mal, et je crie le premier. Toutes les méchancetés que j'ourdis en secret, je les fais peser sur le compte des autres. Clarence, que moi seul j'ai fait mettre à l'ombre, je le pleure devant quantité de pauvres oisons comme Stanley, Hastings, Buckingham; et je leur dis que c'est la reine et sa famille qui aigrissent le roi contre le duc mon frère: les en voilà tous persuadés; et ils m'excitent à me venger de Rivers, de Vaughan et de Gray; mais je leur réponds, avec un soupir accompagné d'un lambeau de l'Écriture, que Dieu nous ordonne de rendre le bien pour le mal : c'est ainsi que je couvre la nudité de ma scélératesse de quelque vain bout de phrase volé aux livres sacrés, et je parais un saint, précisément lorsque je joue le mieux le rôle du diable! — Mais, silence; voilà mes exécuteurs. (*Entrent deux assassins.*) Hé bien, mes braves, mes robustes et résolus compagnons, êtes-vous prêts à finir cette affaire?

PREMIER ASSASSIN.

Tout prêts, milord; et nous venons chercher un ordre qui nous autorise à pénétrer jusqu'aux lieux où il est.

GLOCESTER.

J'y ai bien pensé : je l'ai ici sur moi. (*Il leur donne l'ordre.*) Dès que vous aurez fini, réfugiez-vous à Crosby. Mais, messieurs, de la promptitude dans l'exécution, et soyez inexorables. Ne vous arrêtez point à l'entendre plaider; car Clarence parle bien, et peut-être finirait-il par exciter vos cœurs à la pitié, si vous écoutiez ses discours.

SECOND ASSASSIN.

Allez, allez, milord, nous ne nous amuserons pas à babiller : les grands parleurs ne sont pas bons pour l'action. Soyez certain que nous allons pour agir du bras, et non pas de la langue.

GLOCESTER.

Oui, vos yeux pleurent des meules de moulins, quand les imbéciles versent des larmes. Vous me plaisez tout-à-fait, mes enfans. Sur-le-champ à l'ouvrage.... Allez, allez, dépêchez.

PREMIER ASSASSIN.

Nous y allons, mon noble lord.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

A Londres. — Une chambre dans la Tour.

Entrent **CLARENCE** et **BRAKENBURY**.

BRAKENBURY.

D'où vous vient, milord, cet air si abattu aujourd'hui?

CLARENCE.

Oh! j'ai passé une nuit déplorable, une nuit si pleine de songes effrayans et de fantômes hideux, qu'en vérité, comme je suis un fidèle chrétien, je ne voudrais pas en passer une autre semblable, dussé-je acheter à ce prix une éternité d'heureux jours! tant j'ai été pendant toute la soirée assiégé d'affreuses terreurs!

BRAKENBURY.

Quel était votre songe, milord? Je vous prie, racontez-le moi.

CLARENCE.

Je me croyais échappé de la Tour et embarqué pour me rendre en Bourgogne, ayant mon frère de Glocester avec moi. Il est venu me chercher dans mon cabinet, pour nous promener sur le tillac du vaisseau, d'où nous jetions nos regards sur l'Angleterre, et nous rappellions l'un l'autre mille mauvais momens que nous avons eu à passer pendant les guerres d'York et de Lancastre. J'ai cru voir Glocester broncher en tombant; comme je voulais le retenir, il m'a poussé par-dessus le bord, dans les

vagues amoncelées de l'Océan. O Dieu ! qu'il m'a semblé que c'était une mort douloureuse que de se noyer ! Quel vacarme effrayant des eaux dans mes oreilles ! Sous combien de formes hideuses la mort s'offrit à mes yeux ! Je m'imaginai voir les effroyables débris de mille naufrages, des milliers d'hommes que rongeaient les poissons, des lingots d'or, des ancres énormes, des monceaux de perles, des pierres inestimables, des joyaux sans prix semés au fond de la mer ; quelques-uns dans des têtes de morts ; et là, dans les ouvertures qu'avaient occupées les yeux, s'étaient introduites à leur place, comme par dérision, des pierres brillantes qui semblaient contempler avec ardeur le fond fangeux de l'abîme, et se rire des os des morts répandus de tous côtés.

BRAKENBURY.

Mais pouviez-vous ainsi, mourant, contempler les secrets de l'abîme ?

CLARENCE.

Il me semblait le pouvoir. Et plusieurs fois je m'efforçai de rendre l'âme : mais toujours les flots jaloux me conservaient mon âme malgré moi, et ne voulaient point lui permettre d'aller au dehors errer dans les vastes et vides espaces de l'air ; mais ils la retenaient engouffrée dans mon sein haletant, prêt à se briser pour l'exhaler dans les ondes.

BRAKENBURY.

Et vous ne vous êtes pas éveillé dans cette cruelle agonie ?

CLARENCE.

Oh ! non : mon songe s'est prolongé au delà de ma

vie ; et c'est alors que commencèrent les orages de mon âme. Il me sembla que, conduit par le sombre nocher dont nous parlent les poëtes, je passais le fleuve mélancolique, et entrais dans le royaume de l'éternelle nuit. La première ombre qui salua mon âme à son arrivée, fut celle de mon illustre beau-père, le renommé Warwick, qui s'écria d'une voix forte : *Quel supplice propre au parjure ce sombre royaume pourra-t-il fournir pour le perfide Clarence?* Et elle s'évanouit. Ensuite je vis s'approcher, errant çà et là, une ombre semblable à un ange ; sa brillante chevelure était trempée de sang, et elle cria fortement : *Clarence est arrivé! — Le traître, l'inconstant, le parjure Clarence, qui m'a poignardé dans les champs de Tewksbury! Saisissez-le, furies, livrez-le à vos tourmens.* — A ces mots, il m'a semblé qu'une légion de démons hideux m'environnait, hurlant à mes oreilles des cris si affreux qu'à ce bruit je me suis éveillé tremblant, et long-temps encore après je ne pouvais me persuader que je ne fusse pas en enfer, tant ce songe m'avait laissé une impression terrible !

BRAKENBURY.

Je ne m'étonne pas, milord, qu'il vous ait épouvanté : il me semble que je le suis moi-même de vous l'avoir entendu raconter.

CLARENCE.

O Brakenbury, toutes ces choses qui maintenant déposent contre mon âme, je les ai faites pour l'amour d'Édouard; et tu vois comme il m'en récompense! O Dieu, si mes prières élevées du fond du

cœur ne te peuvent apaiser, et que tu veuilles être vengé de mes offenses, n'exécute que sur moi l'œuvre de ta colère. Oh! épargne mon innocente femme, et mes pauvres enfans! — Je te prie, cher gardien, demeure auprès de moi. Mon âme est appesantie, et je voudrais dormir.

BRAKENBURY.

Je resterai, milord; que Dieu accorde à votre grâce un sommeil paisible! (*Clarence s'endort sur une chaise.*) Le chagrin intervertit les temps et les heures du repos. Il fait de la nuit le matin, et du midi la nuit. La gloire des princes se réduit à leurs titres; des honneurs extérieurs pour des peines intérieures, et pour le peu de ces choses qui ne peuvent être senties que par leur imagination, bien souvent se fait sentir à eux un monde de soucis remplis d'inquiétudes; en sorte qu'entre leurs titres, et un nom obscur, il n'y a d'autre différence que la renommée qui est hors d'eux.

(Entrent les deux assassins.)

PREMIER ASSASSIN.

Holà! y a-t-il quelqu'un ici?

BRAKENBURY.

Que veux-tu, mon ami? Et comment es-tu arrivé jusqu'ici?

SECOND ASSASSIN.

Je voulais parler à Clarence. — Et je suis arrivé sur mes jambes.

BRAKENBURY.

Quoi! le ton si bref?

PREMIER ASSASSIN.

Oh ! ma foi, il vaut mieux être bref qu'ennuyeux. (*A son camarade.*) Montre-lui nôtre commission, et trêve de discours.

(On remet un papier à Brakenbury qui le lit.)

BRAKENBURY.

Cet ordre m'enjoint de remettre le noble duc de Clarence entre vos mains. — Je ne ferai point de réflexions sur les intentions qui l'ont dicté, je veux les ignorer pour en être innocent. Voilà les clefs, — et voici le duc endormi. Je vais trouver le roi, et lui rendre compte de la manière dont je vous ai remis mes fonctions.

PREMIER ASSASSIN.

Vous le pouvez, mon cher, et c'est un acte de prudence. Adieu.

(Brakenbury sort.)

SECOND ASSASSIN.

Hé quoi, le tuerons-nous endormi ?

PREMIER ASSASSIN.

Non, il dirait à son réveil que nous l'avons tué en lâches.

SECOND ASSASSIN.

A son réveil ! imbécile. Il ne se réveillera jamais qu'au grand jour du jugement.

PREMIER ASSASSIN.

Hé bien, il dirait alors que nous l'avons tué pendant qu'il dormait.

SECOND ASSASSIN.

Ce mot de jugement, que je viens de prononcer, a fait naître en moi une espèce de remords.

PREMIER ASSASSIN.

Quoi! as-tu peur?

SECOND ASSASSIN.

Non pas de le tuer, puisque nous avons notre ordre pour garantie, mais d'être damné pour l'avoir tué : ce dont aucun ordre ne pourrait me sauver.

PREMIER ASSASSIN.

Je t'aurais cru plus résolu.

SECOND ASSASSIN.

Je suis résolu de le laisser vivre.

PREMIER ASSASSIN.

Je vais retourner trouver le duc de Glocester, et lui conter cela.

SECOND ASSASSIN.

Non, je te prie : arrête un moment. J'espère que cet accès de dévotion me passera; il n'a pas coutume de me tenir plus de temps qu'un homme n'en mettrait à compter vingt.

PREMIER ASSASSIN.

Hé bien, comment te sens-tu maintenant?

SECOND ASSASSIN.

Ma foi, je sens encore en moi quelque résidu de conscience.

PREMIER ASSASSIN.

Songe à notre récompense quand l'action sera faite.

SECOND ASSASSIN.

Allons, il va mourir : j'avais oublié la récompense.

PREMIER ASSASSIN.

Où est ta conscience à présent ?

SECOND ASSASSIN.

Dans la bourse du duc de Glocester.

PREMIER ASSASSIN.

Ainsi dès que sa bourse s'ouvrira pour nous donner notre salaire, voilà ta conscience partie.

SECOND ASSASSIN.

Cela m'est bien égal. — Qu'elle s'en aille; elle ne trouvera pas beaucoup de gens, ou pas du tout, qui veuillent l'héberger.

PREMIER ASSASSIN.

Mais si elle allait te revenir.

SECOND ASSASSIN.

Je n'irai pas me commettre avec elle : c'est une dangereuse espèce. Elle vous fait d'un homme un poltron : on ne peut pas voler qu'elle ne vous accuse; on ne peut pas jurer qu'elle ne vous gourmande; on ne peut pas coucher avec la femme du voisin qu'elle ne vous trahisse : c'est un lutin au visage timide et toujours prêt à rougir, qui est sans cesse à se mutiner dans le sein d'un homme; elle vous remplit partout d'obstacles; elle m'a fait restituer une fois une bourse d'or que j'avais trouvée par hasard; elle réduit à la mendicité quiconque la garde chez soi; aussi est-elle bannie de toutes les villes et cités

comme une chose dangereuse ; et tout homme qui veut vivre à son aise doit s'arranger pour ne s'en rapporter qu'à soi et se passer d'elle.

PREMIER ASSASSIN.

Corbleu ! la voilà précisément à mon oreille qui veut me persuader de ne pas tuer le duc.

SECOND ASSASSIN.

Renferme ce diable-là dans ton esprit, et ne l'écoute pas ; il ne veut s'insinuer auprès de toi que pour te coûter ensuite des soupirs.

PREMIER ASSASSIN.

Je suis robuste de ma nature : elle n'aura pas le dessus.

SECOND ASSASSIN.

C'est parler en brave compagnon jaloux de sa réputation. Allons, nous mettrons-nous à l'ouvrage ?

PREMIER ASSASSIN.

Attrape-le moi par le haut de la tête avec la poignée de ton épée, et ensuite jetons-le dans cette tonne de malvoisie qui est dans la chambre voisine.

SECOND ASSASSIN.

O l'excellente idée! Nous en ferons une soupe.

PREMIER ASSASSIN.

Doucement. Il s'éveille...

SECOND ASSASSIN.

Frappe.

PREMIER ASSASSIN.

Non ; raisonnons un peu avec lui.

CLARENCE.

Ou es-tu, gardien? Donne-moi un verre de vin.

PREMIER ASSASSIN.

Vous allez tout à l'heure, milord, avoir du vin tant que vous en voudrez.

CLARENCE.

Au nom de Dieu, qui es-tu?

PREMIER ASSASSIN.

Un homme, comme vous en êtes un.

CLARENCE.

Mais non pas, comme moi, du sang royal.

PREMIER ASSASSIN.

Et vous n'êtes pas, comme nous, un homme loyal.

CLARENCE.

Ta voix est un tonnerre : mais ton regard est humble!

PREMIER ASSASSIN.

Ma voix est celle du roi : mes regards sont de moi.

CLARENCE.

Que tes réponses sont obscures, mais qu'elles sont sinistres! vos yeux me menacent : pourquoi êtes-vous si pâles? Qui vous a envoyés ici? Pourquoi venez-vous?

LES DEUX ASSASSINS.

Pour... pour... pour...

CLARENCE.

Pour m'assassiner?

LES DEUX ASSASSINS.

Oui. Oui.

CLARENCE.

A peine avez-vous le cœur de me le dire; vous n'aurez donc pas le cœur de le faire? En quoi, mes amis, vous ai-je offensés?

PREMIER ASSASSIN.

Nous? vous ne nous avez pas offensés : mais c'est le roi.

CLARENCE.

Je suis sûr d'être bientôt réconcilié avec lui.

PREMIER ASSASSIN.

Jamais, milord. Ainsi, préparez-vous à mourir.

CLARENCE.

Êtes-vous donc choisis entre tous les hommes pour égorger l'innocent? Quel est mon crime? où sont les preuves qui m'accusent? quel jury légal a donné son verdict à mon juge? qui a prononcé l'amère sentence de mort du pauvre Clarence? Avant que je sois convaincu dans les formes de la loi, me menacer de la mort est un acte illégal. Je vous enjoins, sur vos espérances de rédemption, et par le précieux sang du Christ versé pour nos graves péchés, de sortir d'ici, et de ne me pas toucher. L'action que vous voulez faire est une action damnable.

PREMIER ASSASSIN.

Ce que nous voulons faire, nous le faisons par ordre.

SECOND ASSASSIN.

Et celui qui l'a donné est notre roi.

CLARENCE.

Sujet insensé! Le grand roi des rois a dit dans les tables de sa loi : « Tu ne commettras pas le meurtre. » — Veux-tu donc mépriser son ordre pour obéir à celui d'un homme? Prends garde; il tient dans sa main la vengeance, pour la précipiter sur la tête de ceux qui violent sa loi.

SECOND ASSASSIN.

Et c'est cette vengeance qu'il précipite sur toi, comme sur un traître parjure et sur un meurtrier : tu avais fait le serment sacré de combattre pour la cause de la maison de Lancastre.

PREMIER ASSASSIN.

Et, traître au nom de Dieu, tu as violé ton serment, et avec ton épée perfide tu as percé les entrailles du fils de ton souverain.

SECOND ASSASSIN.

Que tu avais juré de soutenir et de défendre.

PREMIER ASSASSIN.

Comment peux-tu nous opposer la loi redoutable de Dieu, après l'avoir violée à un tel point?

CLARENCE.

Hélas! pour l'amour de qui ai-je commis cette mauvaise action? Pour Édouard, pour mon frère, pour lui seul : et ce n'est pas pour cela qu'il vous envoie m'assassiner : car il est dans ce péché tout aussi avant que moi. Si Dieu veut en tirer vengeance, sachez qu'il se venge publiquement; n'ôtez pas à son bras puissant le soin de sa querelle; il n'a

pas besoin de moyens indirects et illégaux pour retrancher du monde ceux qui l'ont offensé.

PREMIER ASSASSIN.

Qui donc t'a chargé de te faire son ministre sanglant, en frappant à mort le brave Plantagenet, ce noble adolescent qui s'élevait avec tant de vigueur ?

CLARENCE.

Mon amour pour mon frère, le diable et ma rage.

PREMIER ASSASSIN.

C'est notre amour pour ton frère, notre obéissance et ton crime, qui nous amènent ici pour t'égorger.

CLARENCE.

Si vous aimez mon frère, ne me haïssez pas. Je suis son frère, et je l'aime beaucoup. Si vous êtes payés pour cette action, allez-vous-en, et je vous enverrai de ma part à mon frère Glocester, qui vous récompensera bien mieux pour m'avoir laissé vivre qu'Édouard ne vous paiera la nouvelle de ma mort.

SECOND ASSASSIN.

Vous êtes dans l'erreur : votre frère Glocester vous hait.

CLARENCE.

Oh ! cela n'est pas. Il m'aime, et je lui suis cher : allez le trouver de ma part.

LES DEUX ASSASSINS.

Oui, nous irons.

CLARENCE.

Dites-lui que lorsque notre illustre père York bénit ses trois fils de sa main victorieuse, et nous recommanda du fond de son cœur de nous aimer mu-

tuellement, il ne prévoyait guère cette discorde dans notre amitié : dites à Glocester de se souvenir de cela, et il pleurera.

PREMIER ASSASSIN.

Oui, des meules de moulin : voilà les pleurs qu'il nous a enseignés à verser.

CLARENCE.

Oh ! ne le calomniez pas ; il est bon.

PREMIER ASSASSIN.

Précisément, comme la neige sur la récolte. — Tenez, vous vous trompez ; c'est lui qui nous envoie ici pour vous tuer.

CLARENCE.

Cela ne peut pas être, car il a gémi de ma disgrâce, et, me serrant dans ses bras, il m'a juré, avec des sanglots, qu'il travaillerait à ma délivrance.

PREMIER ASSASSIN.

C'est ce qu'il fait aussi lorsqu'il veut vous délivrer de l'esclavage de ce monde, pour vous envoyer aux joies du ciel.

SECOND ASSASSIN.

Faites votre paix avec Dieu ; car il vous faut mourir, milord.

CLARENCE.

Comment, ayant dans l'âme cette sainte pensée de m'engager à faire ma prière avec Dieu, peux-tu être toi-même assez aveugle sur les intérêts de ton âme pour faire la guerre à Dieu en m'assassinant ? O mes amis, réfléchissez, et songez bien que celui qui vous a envoyés pour commettre ce forfait vous haïra pour l'avoir commis.

SECOND ASSASSIN.

Que devons-nous faire?

CLARENCE.

Vous laisser toucher et sauver vos âmes.

PREMIER ASSASSIN.

Nous laisser toucher! ce serait une lâcheté, une faiblesse de femme.

CLARENCE.

Ne se point laisser toucher est d'un être brutal, sauvage, diabolique. — Qui de vous deux, s'il était fils d'un roi, privé de sa liberté comme je le suis à présent, voyant venir à lui deux assassins tels que vous, ne plaiderait pas pour sa vie? Mon ami, j'entrevois quelque impression de pitié dans tes regards. Oh! si ton œil n'est pas hypocrite, range-toi de mon côté, et demande grâce pour moi comme tu la demanderais si tu étais dans la même détresse. — Quel homme, réduit à mendier sa vie, n'aurait pas pitié d'un prince réduit à prier pour la sienne (9)?

SECOND ASSASSIN.

Détournez la tête, milord.

PREMIER ASSASSIN, le poignardant.

Tiens, tiens encore; et si tout cela ne suffit pas, je vais vous noyer dans ce tonneau de malvoisie qui est ici à côté.

(Il sort avec le corps.)

SECOND ASSASSIN.

O action sanguinaire, et bien imprudemment précipitée! Que je voudrais, comme Pilate, pouvoir

me laver les mains de cet odieux et coupable meurtre [10] !

(Rentre le premier assassin.)

PREMIER ASSASSIN.

Hé bien, à quoi penses-tu donc de ne pas m'aider? Par le ciel! le duc saura comme tu as été lâche.

SECOND ASSASSIN.

Je voudrais qu'il pût savoir que j'ai sauvé son frère. — Va recevoir seul la récompense, et rends-lui ce que je dis là; car je me repens de la mort du duc.

(Il sort.)

PREMIER ASSASSIN.

Et moi, non. —Va, poltron que tu es. —Allons, je vais cacher ce cadavre dans quelque trou, jusqu'à ce que le duc donne des ordres pour sa sépulture. Et lorsque j'aurai reçu mon salaire je disparaîtrai; car ceci va éclater, et alors il ne serait pas bon que j'y fusse.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours à Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI ÉDOUARD, malade et soutenu ; LA REINE ÉLISABETH, DORSET, RIVERS, HASTINGS, BUCKINGHAM, GRAY et autres lords.

LE ROI ÉDOUARD.

Allons, je suis satisfait ; j'ai fait un bon emploi de ma journée.—Entretenez, nobles pairs, cette union que je viens de former. J'attends de jour en jour un message de mon rédempteur, pour m'élargir de ce monde : mon âme le quittera avec plus de paix pour aller au ciel, puisque j'ai rétabli la paix entre mes amis sur la terre. Rivers, et vous, Hastings, prenez-vous la main. Ne gardez plus de haine dissimulée : jurez-vous une amitié mutuelle.

RIVERS.

Le ciel m'est témoin que mon âme est purgée de tout secret venin de haine, et de ma main je scelle la sincère amitié de mon cœur.

HASTINGS.

Puissé-je prospérer comme je fais avec sincérité le même serment !

LE ROI ÉDOUARD.

Gardez de vous jouer de votre roi, de peur que celui qui est le suprême roi des rois ne confonde votre fausseté cachée, et ne vous condamne à périr l'un par l'autre.

HASTINGS.

Puissé-je ne prospérer qu'autant que je jure avec sincérité une affection parfaite !

RIVERS.

Et moi, comme il est vrai que j'aime Hastings du fond de mon cœur.

LE ROI ÉDOUARD.

Madame, vous n'êtes pas non plus étrangère à ceci... ni votre fils Dorset... ni vous, Buckingham. Vous avez tous agi les uns contre les autres. Ma femme, aimez lord Hastings; donnez-lui votre main à baiser, et ce que vous faites faites-le sincèrement.

ÉLISABETH.

Voilà ma main, Hastings. — Jamais je ne me souviendrai de nos anciennes haines : j'en jure par mon bonheur et celui des miens.

LE ROI ÉDOUARD.

Dorset, embrassez-le. —Hastings, soyez l'ami du marquis Dorset.

DORSET.

Je proteste ici que de ma part ce traité d'amitié sera inviolable.

HASTINGS.

Et je fais le même serment.

(Il embrasse Dorset.)

LE ROI ÉDOUARD.

Maintenant c'est à toi, illustre Buckingham, à mettre le sceau à cette union, en embrassant les parens de mon épouse, et en me donnant le bonheur de vous voir amis.

BUCKINGHAM, à la reine.

Si jamais Buckingham tourne son ressentiment contre votre majesté, s'il ne vous rend pas à vous et aux vôtres tous les soins et les devoirs de l'attachement, que Dieu m'en punisse par la haine de ceux de qui j'attends le plus d'amitié. Que dans l'instant où j'aurai le plus besoin d'employer un ami, où je compterai le plus sur son zèle, je le trouve faux, perfide, traître et plein d'artifices envers moi! Voilà ce que je demande au ciel aussitôt que je me montrerai froid dans mes affections pour vous et les vôtres.

(Il embrasse Rivers.)

LE ROI ÉDOUARD.

Noble Buckingham, ce vœu que tu viens de faire est un doux cordial pour mon âme malade. Il ne manque plus ici que notre frère Glocester, pour achever de couronner l'ouvrage de cette heureuse paix.

BUCKINGHAM.

Voici le noble duc qui arrive tout à propos.

(Entre Glocester.)

GLOCESTER.

Bonjour, mes souverains roi et reine, et vous, illustres pairs; que cette heure du jour vous soit heureuse!

LE ROI ÉDOUARD.

Elle est heureuse par l'emploi que nous avons fait de ce jour. Mon frère, nous avons accompli des œuvres de charité. Nous avons, entre ces pairs irrités de ressentimens toujours croissans, fait succéder la paix aux inimitiés, l'amitié à la haine.

GLOCESTER.

C'est une œuvre de bénédiction, mon souverain seigneur. Si dans cette illustre assemblée de princes et de lords, il en est quelqu'un qui, trompé par de faux rapports ou par d'injustes soupçons, m'ait tenu pour son ennemi; si j'ai fait à mon insu ou dans un moment de colère quelque action qui ait offensé aucun de ceux qui sont ici présens, je désire sincèrement me remettre avec lui en paix et amitié. C'est la mort pour moi que d'être en inimitié avec quelqu'un; je déteste cela, et je désire l'amitié de tous les gens de bien. — Je commence par vous, madame, et je vous demande une paix sincère, que j'aurai soin d'entretenir par un respectueux dévouement. — Je vous la demande aussi à vous, mon noble cousin Buckingham, si jamais il a existé entre nous quelque secret mécontentement. — A vous, lord Rivers, et lord Gray, qui m'avez toujours, sans que je l'aie mérité, regardé d'un œil d'humeur. — En un mot à vous tous, ducs, comtes, lords, gentilshommes. Je ne connais pas un seul Anglais vivant

contre qui mon âme renferme, sur quelque point que ce soit, plus d'aigreur que n'en a l'enfant qui naquit cette nuit; et je remercie Dieu de m'avoir donné ces sentimens d'humilité.

ÉLISABETH.

Ce jour sera consacré pour être désormais un jour de fête. Plût à Dieu que tous les différens fussent accommodés! — Mon souverain seigneur, je conjure votre majesté de recevoir en grâce notre frère Clarence.

GLOCESTER.

Quoi, madame, suis-je donc venu vous offrir ici mon amitié pour me voir ainsi baffoué en présence du roi? Qui ne sait que cet aimable duc est mort? (*Tous tressaillent.*) C'est l'outrager que d'insulter ainsi à son cadavre.

LE ROI ÉDOUARD.

Qui ne sait qu'il est mort? Eh! qui sait qu'il le soit?

ÉLISABETH.

O ciel qui vois tout, quel monde est celui-ci!

BUCKINGHAM.

Lord Dorset, suis-je aussi pâle que vous tous?

DORSET.

Oui, mon bon lord; et il n'est personne dans cette assemblée dont les joues n'aient perdu leur couleur.

LE ROI ÉDOUARD.

Est-il vrai que Clarence soit mort? — L'ordre avait été révoqué.

GLOCESTER.

Mais le pauvre malheureux a été mis à mort sur le premier ordre, il avait été porté sur les ailes de Mercure; le second ordre est arrivé lentement par quelque messager boiteux survenu trop tard, et seulement pour le voir ensevelir. — Dieu veuille que quelqu'un, moins noble et moins fidèle que Clarence, moins proche du roi par le sang, mais d'un cœur plus sanguinaire, et cependant encore exempt de soupçons, n'ait pas mérité bien pis que le malheureux Clarence!

(Entre Stanley.)

STANLEY.

Une grâce, mon souverain, pour tous mes services.

LE ROI ÉDOUARD.

Je t'en prie, laisse-moi : mon âme est pleine de douleur.

STANLEY.

Je ne me relève point que votre majesté ne m'ait entendu.

LE ROI ÉDOUARD.

Dis donc en peu de mots ce que tu demandes.

STANLEY.

La grâce, mon souverain, d'un de mes serviteurs qui a tué aujourd'hui un gentilhomme querelleur, depuis peu attaché au duc de Norfolk.

LE ROI ÉDOUARD.

Ma langue aura prononcé l'arrêt de mort de mon frère, et l'on veut que cette même langue prononce le pardon d'un valet? Mon frère n'avait tué per-

sonne : son crime ne fut qu'une pensée ; et cependant il a été puni par une mort cruelle. Qui de vous m'a sollicité pour lui ? Qui, dans ma colère, s'est jeté à mes pieds, et m'a engagé à réfléchir ? Qui m'a parlé des liens fraternels ? Qui m'a parlé de notre affection ? Qui m'a rappelé comment le pauvre malheureux avait abandonné le puissant Warwick, et avait combattu pour moi ? Qui m'a rappelé que dans les champs de Tewksbury, lorsqu'Oxford m'avait terrassé, il me sauva la vie, en disant : *Cher frère, vivez, et soyez roi ?* Qui m'a rappelé comment, lorsque couchés tous deux sur la terre, nous étions presque morts de froid, il m'enveloppa de ses propres vêtemens, et s'exposa nu et sans force au froid pénétrant de la nuit ? Hélas ! ma brutale colère avait criminellement arraché tout cela de mon souvenir, et pas un de vous n'a eu la charité de me le remettre... Mais lorsqu'un de vos palefreniers ou de vos valets de pied a commis un meurtre dans l'ivresse, et détruit la précieuse image de notre bien-aimé rédempteur, vous voilà aussitôt à mes genoux demandant pardon, pardon ; et il faut qu'injuste autant que vous, je vous l'accorde. — Mais pour mon frère, personne n'a élevé la voix, ni moi non plus, ingrat ! je ne me suis rien dit en faveur de ce pauvre malheureux ! — Les plus fiers d'entre vous ont été ses obligés pendant sa vie, et pas un de vous n'aurait parlé pour le défendre. — O Dieu ! je crains bien que ta justice ne venge ce crime sur moi, sur vous, sur les miens et les vôtres ! — Venez, Hastings ; aidez-moi à regagner mon cabinet. — O pauvre Clarence !..

(Sortent le roi et la reine, Hastings, Rivers, Dorset et Gray.)

GLOCESTER.

Voilà les fruits d'une aveugle colère! — N'avez-vous pas remarqué comme tous ces coupables parens de la reine ont pâli à la nouvelle de la mort de Clarence? Oh! ils n'ont cessé de la solliciter auprès du roi. Dieu en tirera vengeance. — Allons, milord, voulez-vous venir avec moi tenir compagnie à Édouard, pour soulager sa douleur?

BUCKINGHAM.

Nous suivons votre grâce.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Toujours à Londres.

Entre LA DUCHESSE D'YORK, avec LE FILS et LA FILLE DE CLARENCE.

LE FILS.

Bonne grand'maman, dites-nous si notre père est mort.

LA DUCHESSE.

Non, mon enfant.

LA FILLE.

Pourquoi donc pleurez-vous si souvent, et frappez-vous votre poitrine, en criant : *O Clarence! ô mon malheureux fils!*

LE FILS.

Pourquoi nous regardez-vous en secouant la tête,

et nous appelez-vous *orphelins, infortunés dans l'abandon*, si notre père est encore en vie?

LA DUCHESSE.

Mes chers enfans, vous vous méprenez tous deux : je pleure la maladie du roi que je crains de perdre, et non la mort de votre père : ce seraient des larmes perdues que de pleurer un homme mort.

LE FILS.

Ainsi donc, grand'maman, vous convenez enfin qu'il est mort. — Le roi mon oncle est bien condamnable pour cette action : Dieu la vengera, et je l'importunerai de pressantes prières, et toutes pour qu'il la venge.

LA FILLE.

Et j'en ferai autant.

LA DUCHESSE.

Paix, mes enfans, paix! Le roi vous aime bien tous deux. Pauvres innocens, simples et sans expérience, vous ne pouvez guère deviner qui a causé la mort de votre père.

LE FILS.

Nous le pouvons très-bien, grand'maman; car mon bon oncle Glocester m'a dit que le roi, poussé à cela par la reine, avait inventé des prétextes pour l'emprisonner; et quand mon oncle me dit cela, il pleurait et me plaignait, et il me baisait tendrement la joue; et il me disait de compter sur lui comme sur mon père, et qu'il m'aimerait aussi tendrement que si j'étais son fils.

LA DUCHESSE.

Ah! est-il possible que la perfidie emprunte des formes si douces, et cache la profondeur de ses vices sous le masque de la vertu? Il est mon fils..... et ma honte; mais ce n'est pas dans mon sein qu'il puisa cet art de feindre.

LE FILS.

Croyez-vous, grand'mère, que mon oncle ne fût pas sincère?

LA DUCHESSE.

Oui, mon fils, je le crois.

LE FILS.

Moi, je ne le puis croire. — Écoutez.... Quel est ce bruit?

(Entrent la reine Élisabeth dans le désespoir. Rivers et Dorset la suivent.)

ELISABETH.

Ah! qui pourra m'empêcher de gémir et de pleurer, de m'irriter contre mon sort, et de me désespérer? Oui, je veux seconder le noir désespoir qui attaque mon âme, et devenir ennemie de moi-même.

LA DUCHESSE.

A quoi tendent ces furieux transports?

ÉLISABETH.

A quelque acte de violence tragique... Édouard, mon seigneur, ton fils, notre roi, est mort.—Pourquoi les rameaux croissent-ils encore quand le tronc est abattu? Pourquoi les fleurs ne périssent-elles pas quand la séve est tarie? Si vous voulez vivre, pleurez : si vous voulez mourir, hâtez-vous; et que nos âmes dans leur vol rapide puissent encore atteindre

celle du roi, ou le suivre, en sujets fidèles, dans son nouveau royaume de l'éternel repos.

LA DUCHESSE.

Ah! j'ai autant de part dans ta douleur que j'avais de droits sur ton noble mari. J'ai pleuré la mort d'un époux vertueux, et je ne conservais la vie qu'en contemplant encore ses images : mais maintenant la mort ennemie a brisé en pièces deux des miroirs où se retraçaient ses traits augustes; et il ne me reste pour toute consolation qu'une glace infidèle qui m'afflige de la vue de mon opprobre. Tu es veuve, mais tu es mère, et tes enfans te restent pour consolation. Mais moi, la mort a enlevé de mes bras mon époux, et arraché de mes faibles mains les deux appuis qui me soutenaient, Clarence et Édouard. Oh! puisque ta perte n'est que la moitié de la mienne, qu'il est donc juste que mes plaintes surmontent les tiennes, et étouffent tes cris!

LE FILS.

Ah! ma tante, vous n'avez pas pleuré la mort de notre père! Comment pouvons-nous seconder vos larmes en qualité de parens?

LA FILLE.

On a vu sans gémir nos pleurs d'orphelins; votre douleur de veuve demeurera de même sans larmes.

ÉLISABETH.

Ne m'aidez point à me plaindre; je ne serai pas stérile de lamentations. Puisse le cours de tous les ruisseaux venir aboutir à mes yeux! et puissé-je, ainsi gouvernée par l'humide influence de la lune,

verser des larmes assez abondantes pour submerger le monde! Ah! mon mari! Ah! mon cher seigneur Édouard !

LES DEUX ENFANS.

Ah ! notre tendre père ! Notre cher seigneur Clarence!

LA DUCHESSE.

Hélas je pleure sur tous deux : tous deux étaient à moi. Mon Édouard ! mon Clarence !

ÉLISABETH.

Quel appui avais-je qu'Édouard ? Et il m'a quittée !

LES ENFANS.

Quel appui avions-nous que Clarence ? Et il nous a quittés !

LA DUCHESSE.

Quels appuis avais-je qu'eux deux? Et ils m'ont quittée !

ÉLISABETH.

Jamais veuve n'a tant perdu.

LES ENFANS.

Jamais orphelins n'ont tant perdu.

LA DUCHESSE.

Jamais mère n'a tant perdu. Hélas ! Je suis la mère de toutes ces douleurs. Leurs pertes sont partagées entre eux : la mienne les embrasse toutes. Elle pleure un Édouard, et moi aussi : je pleure un Clarence, et elle n'a point de Clarence à pleurer. Ces enfans pleurent Clarence, et moi aussi : mais je pleure un Édouard, et ces enfans n'ont point d'Édouard à pleurer. Hélas ! c'est sur moi, trois fois malheureuse !

que vous faites tomber toutes vos larmes ; c'est moi qui suis chargée de vos douleurs, et je les nourrirai par mes lamentations.

DORSET.

Prenez courage, ma bonne mère. Dieu s'offense de vous voir vous révolter avec tant d'ingratitude contre sa volonté. Dans le monde, les hommes taxent d'ingratitude celui qui se refuse de mauvaise grâce à rendre la dette qu'une main libérale lui a généreusement prêtée : c'en est une plus grande que de disputer ainsi contre le ciel, parce qu'il vous redemande ce prêt royal qu'il vous a fait.

RIVERS.

Madame, songez, comme le doit une tendre mère, au jeune prince votre fils : envoyez-le chercher sans délai, pour le faire couronner roi : c'est en lui que réside votre consolation. Ensevelissez cette douleur désespérée dans le tombeau d'Édouard mort, et replacez votre bonheur sur le trône d'Édouard vivant.

(Entrent Glocester, Buckingham, Stanley, Hastings, Ratcliff et autres.)

GLOCESTER.

Consolez-vous, ma sœur ; tous tant que nous sommes, nous avons tous sujet de déplorer l'obscurcissement de l'étoile qui brillait sur nous. Mais aucun ne peut réparer notre perte avec des larmes. Madame ma mère, je vous demande pardon : je n'avais pas aperçu votre grâce. — Je demande humblement à vos genoux votre bénédiction.

LA DUCHESSE.

Dieu te bénisse et mette dans ton cœur la bonté,

la bienveillance, la charité, l'obéissance et la fidélité à ton devoir.

GLOCESTER, à part.

Amen, et qu'il me fasse la grâce de mourir vieux et bon homme ; c'est à cela que tend la bénédiction d'une mère : je suis étonné que sa grâce l'ait oublié.

BUCKINGHAM.

O vous, princes en deuil, pairs le cœur rempli de tendresse, qui tous partagez le poids de la douleur commune, cherchez maintenant votre consolation dans une amitié réciproque. Nous perdons, il est vrai, la récolte que nous offrait ce roi : mais il nous reste l'espérance de celle que nous promet son fils. Il faut maintenant conserver et maintenir soigneusement l'union et le lien si récemment formés entre vos cœurs naguère gonflés de ressentimens qui viennent d'être apaisés. — Je crois qu'il conviendrait d'envoyer chercher dès à présent le jeune prince de Ludlow, et de l'amener à Londres avec peu de suite pour le faire couronner roi.

RIVERS.

Et pourquoi avec peu de suite, milord de Buckingham ?

BUCKINGHAM.

De peur, milord, que dans une foule considérable les blessures de la haine, trop nouvellement fermées, ne trouvassent occasion de se rouvrir, ce qui serait d'autant plus dangereux que le royaume est dans un état d'enfance, et encore sans maître. Quand chacun des chevaux dispose du frein qui le contient, et peut diriger sa course comme il lui plaît, on doit, à

mon avis, prévenir avec autant de soin la crainte du mal que le mal lui-même.

GLOCESTER.

Je me flatte que le roi nous a tous réconciliés; et quant à moi, la réconciliation est solide et sincère de ma part.

RIVERS.

J'en peux dire autant de moi, et, je crois, de nous tous. Mais puisque le lien de notre amitié est si frais encore, il ne faut pas l'exposer à la plus légère occasion de rupture; danger qui serait peut-être plus à craindre si le cortége était nombreux : ainsi, je pense, comme le noble Buckingham, qu'il est prudent de n'envoyer que peu de monde pour chercher le jeune prince.

HASTINGS.

C'est aussi mon avis.

GLOCESTER.

Hé bien, soit; allons délibérer sur le choix de ceux que nous enverrons à l'heure même à Ludlow. — (*A la reine.*) Madame, et vous, ma mère, voulez-vous venir donner vos avis sur cette affaire importante?

(Tous sortent, excepté Buckingham et Glocester.)

BUCKINGHAM.

Milord, quels que soient ceux qui seront envoyés vers le prince, au nom de Dieu, songez bien qu'il ne faut pas que nous restions ici ni l'un ni l'autre. Je veux, chemin faisant, pour prélude du projet dont nous avons parlé, trouver l'occasion d'écarter du jeune prince l'ambitieuse parenté de la reine.

GLOCESTER.

Oh ! mon second moi-même, mon conseil tout entier, mon oracle, mon prophète, mon cher cousin, je suivrai tes avis avec la docilité d'un enfant. Rendons-nous donc à Ludlow, car il ne faut pas rester en arrière.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Toujours à Londres. — Une rue.

Entrent DEUX CITOYENS se rencontrant.

PREMIER CITOYEN.

Bonjour, voisin. Où allez-vous si vite ?

SECOND CITOYEN.

Je vous jure que je ne le sais pas trop moi-même. Savez-vous les nouvelles ?

PREMIER CITOYEN.

Oui, le roi est mort.

SECOND CITOYEN.

Funeste nouvelle, par Notre-Dame ! Rarement le successeur est meilleur. Je crains, je crains bien que le monde n'aille de travers.

(Entre un troisième citoyen.)

TROISIÈME CITOYEN.

Voisins, Dieu vous garde !

PREMIER CITOYEN.

Je vous donne le bonjour, mon cher.

TROISIÈME CITOYEN.

La nouvelle de la mort du bon roi Édouard se confirme-t-elle?

SECOND CITOYEN.

Oui; elle n'est que trop vraie. Dieu veuille nous assister!

TROISIEME CITOYEN.

En ce cas, messieurs, attendez-vous à voir du trouble dans le royaume.

PREMIER CITOYEN.

Non, non, s'il plaît à Dieu, son fils règnera.

TROISIÈME CITOYEN.

Malheur au pays qui est gouverné par un enfant!

SECOND CITOYEN.

Il peut nous donner l'espérance d'être bien gouvernés : d'abord par un conseil sous son nom, pendant sa minorité; et ensuite par lui-même, quand l'âge l'aura mûri. N'en doutez pas, il gouvernera bien.

PREMIER CITOYEN.

Telle était la situation de l'état, lorsque Henri VI fut couronné à Paris à l'âge de neuf mois.

TROISIEME CITOYEN.

Telle était la situation de l'état, dites-vous? Non, mes bons amis, Dieu le sait : car alors ce pays-ci était singulièrement bien fourni de sages politiques, et le roi avait des oncles vertueux pour le soutenir.

PREMIER CITOYEN.

Celui-ci en a aussi, tant du côté paternel que du côté maternel.

TROISIÈME CITOYEN.

Il vaudrait bien mieux ou qu'il n'en eût que du côté paternel, ou qu'il n'eût aucun parent de ce côté; car la rivalité des prétentions, à qui sera le plus près du roi, nous causera bien des maux si Dieu n'y met la main. Oh! le duc de Glocester est un homme bien dangereux, et les fils et frères de la reine sont superbes et hautains. Si, au lieu de gouverner, ils étaient tous contenus dans l'obéissance, ce pays languissant pourrait encore avoir de bons momens comme par le passé.

PREMIER CITOYEN.

Allons, allons; nous voyons au pis. Tout ira bien.

TROISIÈME CITOYEN.

Quand on voit paraître des nuages, les hommes sages prennent leur manteau. Quand les grandes feuilles commencent à tomber, l'hiver n'est pas loin. Quand le soleil se couche, qui ne s'attend pas à la nuit? Les orages hors de saison menacent d'une disette. Tout peut aller bien : mais si Dieu nous fait cette grâce, c'est plus que nous méritons, et que je ne l'espère.

SECOND CITOYEN.

Au fait, tous les cœurs sont agités de crainte. Vous ne pouvez vous entretenir avec personne qui ne vous paraisse triste et rempli de frayeur.

TROISIÈME CITOYEN.

C'est ce qui arrive toujours à la veille des jours de révolution. L'esprit de l'homme, par un instinct de divination, pressent le danger qui s'avance, comme nous voyons l'eau s'enfler à l'approche d'une violente tempête. Mais laissons tout entre les mains de Dieu. Où allez-vous?

SECOND CITOYEN.

Eh! vraiment, nous sommes mandés par les juges.

TROISIÈME CITOYEN.

Et moi aussi. Je vous tiendrai compagnie.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Toujours à Londres. — Un appartement du palais.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, LE JEUNE DUC D'YORK, LA REINE, LA DUCHESSE D'YORK.

L'ARCHEVÊQUE.

On m'a dit qu'ils avaient couché la nuit dernière à Stony-Stratfort et qu'ils devaient coucher ce soir à Northampton [11]. Demain, ou après demain, ils seront ici.

LA DUCHESSE.

Je brûle d'impatience de voir le prince. J'espère qu'il aura beaucoup grandi depuis la dernière fois que je l'ai vu.

ÉLISABETH.

Mais j'ai ouï dire que non. On assure même que mon fils York l'a presque regagné pour la taille.

YORK.

On le dit, ma mère; mais j'aurais voulu que cela fût autrement.

LA DUCHESSE.

Eh! pourquoi donc, mon enfant? Il est bon de grandir.

YORK.

Grand'maman, un soir que nous étions à souper, mon oncle Rivers disait que je grandissais beaucoup plus vite que mon frère : « Ah ! dit mon » oncle Glocester, ce sont les petites plantes qui sont » bonnes à quelque chose, et les grandes mauvaises » herbes croissent rapidement »; et depuis ce temps il me semble que j'aimerais mieux ne pas grandir si vite, puisque les belles fleurs viennent lentement, et que les mauvaises herbes se dépêchent.

LA DUCHESSE.

Vraiment, vraiment, celui qui t'a dit cela est lui-même une exception au proverbe : c'était dans son enfance l'être le plus chétif, le plus lent à croître et le moins avancé; si sa règle était vraie, il devrait être rempli de qualités.

L'ARCHEVÊQUE.

Et il n'est pas douteux qu'il ne le soit, ma gracieuse dame.

LA DUCHESSE.

Je veux bien l'espérer, mais permettez l'inquiétude aux mères.

YORK.

Oh ! si je m'en étais souvenu, j'aurais pu lancer à sa grâce, mon oncle, sur sa croissance, une épigramme bien meilleure que celle qu'il m'a dite sur la mienne.

LA DUCHESSE.

Et comment, mon petit York ? Dis-le moi, je t'en prie.

YORK.

Vraiment, l'on dit que mon oncle grandissait si vite, que deux heures après sa naissance il pouvait ronger une croûte ; tandis que moi, à deux ans, je n'avais pas encore fait seulement une dent. N'est-ce pas, grand'maman, ç'aurait été une bonne plaisanterie pour le faire enrager ?

LA DUCHESSE.

Eh ! je t'en prie, mon cher petit York, qui est-ce qui t'a raconté cela ?

YORK.

Sa nourrice, grand'maman.

LA DUCHESSE.

Sa nourrice ? Eh bon !.. elle était morte avant que tu fusses né.

YORK.

Si ce n'est pas elle, je ne me rappelle pas qui me l'a dit.

ÉLISABETH.

Petit raisonneur ! — Allons, pas tant de malice, je vous prie.

L'ARCHEVÊQUE.

Ma bonne madame, ne le grondez pas.

ÉLISABETH.

Les murs [12] ont des oreilles.

(Entre un messager.)

L'ARCHEVÊQUE.

Voici un messager. — Quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

De telles nouvelles qu'il n'est pas possible, milord, de vous les dire.

ÉLISABETH.

Comment se porte le prince?

LE MESSAGER.

Bien, madame, il est en bonne santé.

LA DUCHESSE.

Quelles sont donc tes nouvelles?

LE MESSAGER.

Lord Rivers et lord Gray ont été conduits en prison à Pomfret, et avec eux sir Thomas Vaughan.

LA DUCHESSE.

Et par quel ordre?

LE MESSAGER.

Par ordre des puissans ducs de Glocester et de Buckingham.

ÉLISABETH.

Et pour quel crime?

LE MESSAGER.

Je vous ai dit tout ce que j'en sais. Par quel motif

ou dans quelle intention ces nobles ducs ont été emprisonnés, c'est, ma gracieuse dame, ce que j'ignore absolument.

ÉLISABETH.

Hélas! je prévois la ruine de ma maison. Le tigre a saisi la brebis sans défense. L'insolente tyrannie commence à s'élever sur le trône qu'un innocent enfant ne peut faire respecter. Arrivez donc, destruction, carnage, massacre. Je vois tracée, comme sur un tableau général des événemens, la fin de tout ceci.

LA DUCHESSE.

Exécrables jours de troubles et de discorde, combien de fois mes yeux vous ont vus renaître! Mon époux a perdu la vie pour gagner la couronne; et mes fils ont été, haut et bas, battus de la fortune, me donnant tantôt à jouir de leurs succès, tantôt à pleurer leurs malheurs. Établis enfin lorsque toutes les querelles domestiques sont entièrement dissipées, voilà que, devenus les maîtres, ils se font la guerre les uns aux autres, frère contre frère, sang contre sang, chacun contre soi-même! — Oh! frénétiques insultes à la nature, cessez vos fureurs maudites, ou laissez-moi mourir; que je n'aie plus la mort devant les yeux!

ÉLISABETH.

Viens, viens, mon enfant; allons nous renfermer dans le sanctuaire. — Adieu, madame.

LA DUCHESSE.

Attendez, je veux vous suivre.

ÉLISABETH.

Vous n'avez rien à craindre.

L'ARCHEVÊQUE, à la reine.

Venez, ma gracieuse dame, et apportez vos trésors et tout ce que vous possédez. Pour moi, je veux remettre entre vos mains les sceaux qui m'étaient confiés; et puisse-t-il m'advenir selon que je me conduirai envers vous et les vôtres! Venez, je vais vous conduire au sanctuaire.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours à Londres. — Une rue.

On entend les trompettes. Entrent LE PRINCE DE GALLES, GLOCESTER, BUCKINGHAM, LE CARDINAL BOURCHIER (le même que L'ARCHEVÊQUE D'YORK), et autres.

BUCKINGHAM.

Soyez le bienvenu, aimable prince, dans votre ville de Londres, votre demeure [13].

GLOCESTER.

Soyez le bienvenu, cher cousin, souverain de mes pensées. Il paraît que la fatigue de la route vous a rendu mélancolique.

LE PRINCE.

Non, mon oncle. Mais les tristes incidens de notre voyage me l'ont rendu ennuyeux, pénible et fatigant. Je voudrais voir ici plus d'oncles pour me recevoir.

GLOCESTER.

Cher prince, l'innocente pureté de votre âge n'a pas su encore les artifices du monde. Vous ne pouvez

discerner dans un homme que ce que son extérieur offre à vos yeux ; et les dehors, Dieu le sait, s'accordent rarement, pour ne pas dire jamais, avec le cœur. Ces oncles, que vous auriez voulu voir ici, étaient des hommes dangereux. Votre grâce ne sentait que le miel de leurs paroles, et n'apercevait pas le poison de leurs cœurs. Dieu vous préserve d'eux, et d'amis aussi perfides !

LE PRINCE.

Dieu me préserve d'amis perfides ! Mais ils ne l'étaient pas.

GLOCESTER.

Milord, voici le maire de Londres qui vient vous rendre son hommage.

(Entre le lord maire et son cortége.)

LE MAIRE.

Que le ciel accorde, à votre grâce, de la santé et des jours prospères !

LE PRINCE.

Je vous remercie tous. (*Sortent le maire, etc.*)— Je croyais que ma mère et mon frère York seraient venus, il y a long-temps, nous joindre en chemin. — Quel indigne paresseux que ce Hastings, qui ne vient pas nous dire s'ils arrivent ou non !

(Entre Hastings.)

BUCKINGHAM.

Le voici fort à propos, et tout échauffé.

LE PRINCE.

Soyez le bienvenu, milord. Hé bien, notre mère vient-elle ?

HASTINGS.

La reine votre mère, et votre frère York, ont été, à propos de quoi, Dieu le sait et non pas moi, se réfugier dans le sanctuaire. — Le jeune prince aurait bien souhaité venir avec moi au-devant de votre grâce, mais sa mère l'a retenu malgré lui.

BUCKINGHAM.

Quelle honte à elle qu'une conduite si déplacée et si malveillante! (*A l'archevêque.*) Lord cardinal, votre grâce veut-elle aller déterminer la reine à envoyer sur-le-champ le duc d'York à son auguste frère? Si elle s'y oppose, milord Hastings, allez avec le cardinal, et alors arrachez-le par force de ses bras jaloux.

L'ARCHEVÊQUE.

Milord Buckingham, si ma faible éloquence peut obtenir de sa mère le jeune duc d'York, attendez-vous à le voir ici dans un moment : mais, si elle s'obstine à résister à des instances amicales, que le Dieu du ciel ne permette pas que nous violions jamais le saint privilége du béni sanctuaire! Pour le royaume entier, je ne voudrais pas me rendre coupable d'un si noir péché.

BUCKINGHAM.

Vous vous entêtez ici contre toute raison, milord, pour de pures formes et de vieilles traditions. Considérez la chose même conformément aux idées grossières de ce siècle, vous trouverez que vous ne blessez point les droits du sanctuaire en forçant le prince d'en sortir. Le bénéfice de l'asile n'est accordé qu'à ceux à qui leurs actions l'ont rendu nécessaire,

et qui ont assez de jugement pour le réclamer. Mais le prince ne peut ni le réclamer ni en avoir besoin. Il n'est donc pas, à mon avis, en droit de l'obtenir; ainsi, en le faisant sortir de là où il ne peut être, vous ne violez aucun privilége, aucune charte. J'ai souvent ouï parler d'hommes réfugiés dans le sanctuaire; mais d'enfans, jamais jusqu'à présent.

L'ARCHEVÊQUE.

Milord, pour cette fois votre opinion l'emporte sur la mienne [14]. — Allons, milord Hastings, voulez-vous venir avec moi?

HASTINGS.

Je vous suis, milord.

LE PRINCE.

Chers lords, faites, je vous prie, toute la diligence qui vous sera possible. (*Sortent le cardinal et Hastings.*) Dites, mon oncle Glocester, si notre frère vient, où logerons-nous jusqu'au jour de notre couronnement?

GLOCESTER.

Dans le lieu qui plaira le plus à votre altesse. Si vous voulez suivre mon conseil, vous vous reposerez un ou deux jours à la Tour, et ensuite dans le lieu qui vous plaira, et qui sera jugé le plus favorable à votre santé et à vos amusemens.

LE PRINCE.

La Tour est l'endroit du monde qui me plaît le moins. — Est-il vrai, mon oncle, que ce soit Jules César qui l'ait bâtie?

GLOCESTER.

C'est lui, mon gracieux seigneur, qui l'a bâtie d'abord; puis dans la suite des siècles elle a été rebâtie plusieurs fois.

LE PRINCE.

Ce fait est-il constaté par des actes, ou si seulement on s'est raconté d'âge en âge que c'est lui qui l'avait bâtie?

BUCKINGHAM.

Par des actes, milord.

LE PRINCE.

Mais supposez, milord, que cela n'eût pas été consigné dans les archives, il me semble que la vérité devrait vivre d'âge en âge, comme un héritage transmis à la postérité, jusqu'au jour de la fin universelle.

GLOCESTER, à part.

Des enfans si précoces et si sages, dit-on, ne vivent pas long-temps.

LE PRINCE.

Que dites-vous, mon oncle?

GLOCESTER.

Je disais que, sans le secours des caractères, la renommée vit long-temps (15). (*A part.*) Ainsi, comme l'Iniquité personnifiée sur nos théâtres, je moralise avec des mots à double sens.

LE PRINCE.

Ce Jules César était un homme bien fameux! Sa valeur a illustré son génie, et son génie a déposé dans ses écrits de quoi faire vivre sa valeur. La

mort n'a pu faire de ce conquérant sa conquête, car il est encore vivant par la gloire, bien qu'il ait perdu la vie. — Je veux vous dire une chose, mon cousin Buckingham.

BUCKINGHAM.

Quoi, mon gracieux seigneur?

LE PRINCE.

Si j'atteins l'âge d'homme, je veux ou reconquérir nos anciens droits sur la France, ou mourir en soldat, comme j'aurai vécu en roi.

GLOCESTER.

Les courts étés ont eu ordinairement un printemps très-précoce.

(Entrent York, Hastings et le cardinal.)

BUCKINGHAM.

Ah! voici le duc d'York qui vient comme nous l'avions désiré.

LE PRINCE.

Richard d'York, comment se porte notre cher frère?

YORK.

Bien, mon redouté seigneur; car c'est ainsi que je dois vous nommer désormais.

LE PRINCE.

Oui, mon frère, à notre grande douleur ainsi qu'à la vôtre : il est trop vrai qu'il vient de mourir celui qui eût dû plus long-temps conserver ce titre, auquel sa mort a ôté beaucoup de sa majesté.

GLOCESTER.

Comment se porte notre cousin, le noble duc d'York ?

YORK.

Je vous remercie, cher oncle. O milord ! c'est vous qui avez dit que mauvaise herbe croît bien vite : le prince, mon frère, a grandi beaucoup plus que moi.

GLOCESTER.

Il est vrai, milord.

YORK.

Il est donc mauvais ?

GLOCESTER.

O mon beau cousin ! je ne dis pas cela du tout.

YORK.

En ce cas, il vous a plus d'obligation que moi.

GLOCESTER.

Il peut me commander, lui, à titre de mon souverain ; et vous, vous avez sur moi le pouvoir d'un parent.

YORK.

Je vous prie, mon oncle, donnez-moi ce poignard.

GLOCESTER.

Mon poignard, petit cousin ? De tout mon cœur.

LE PRINCE.

Demande-t-on comme cela, mon frère ?

YORK.

Ce n'est qu'à mon cher oncle, qui, je le sais bien,

me le donnera volontiers : ce n'est qu'une bagatelle qu'il ne peut pas avoir de peine à me donner.

GLOCESTER.

Je veux faire à mon cousin un plus beau présent.

YORK.

Un plus beau présent ! Oh ! vous voulez donc y joindre l'épée ?

GLOCESTER.

Oui, mon beau cousin, si elle était assez légère.

YORK.

Oh ! je vois bien que vous n'aimez à me faire que des dons légers ; et, dans des demandes d'un plus grand poids, vous refuseriez le suppliant.

GLOCESTER.

Mais elle est, pour vous, trop pesante à porter.

YORK.

Fût-elle plus pesante, je prendrais la chose fort légèrement.

GLOCESTER.

Quoi ! vous voudriez avoir mon épée, petit lord ?

YORK.

Oui, je le voudrais, pour vous remercier de l'épithète que vous me donnez.

GLOCESTER.

Quelle épithète ?

YORK.

Petit.

LE PRINCE.

Milord d'York sera toujours contrariant dans ses

discours : mais, mon oncle, votre grâce sait comment le supporter.

YORK.

Vous voulez dire me porter, et non pas me supporter. — Mon oncle, mon frère se moque de vous et de moi. Parce que je suis aussi petit qu'un singe, il croit que vous pourriez me porter sur votre épaule.

BUCKINGHAM, à part.

Avec quelle finesse et quelle promptitude d'esprit il raisonne ! Pour adoucir le sarcasme qu'il lance à son oncle, il se raille lui-même avec toute sorte de grâce et d'adresse. Tant de malice à cet âge est une chose étonnante !

GLOCESTER.

Mon gracieux seigneur, voulez-vous continuer votre route ? Mon bon cousin Buckingham et moi, nous allons nous rendre auprès de votre mère pour la presser de venir vous trouver à la Tour et vous féliciter sur votre arrivée.

YORK.

Quoi ! vous voulez aller à la Tour, mon prince ?

LE PRINCE.

Milord protecteur dit qu'il le faut.

YORK.

Je ne dormirai pas tranquillement dans la Tour.

GLOCESTER.

Et pourquoi, mon ami ? Qu'y voyez-vous à craindre ?

YORK.

Vraiment, l'âme irritée de mon oncle Clarence. Ma grand'mère m'a dit qu'il y avait été assassiné.

LE PRINCE.

Je ne crains pas les oncles morts.

GLOCESTER.

Ni les vivans non plus, je m'en flatte.

LE PRINCE.

Oui, s'ils vivent, je n'ai, je l'espère, rien à craindre. —Mais marchons, milord : et, le cœur plein de tristesse, je vais, en songeant à eux, me rendre à la Tour.

(Sortent le prince, York, Hastings et le cardinal.)

BUCKINGHAM.

Pensez-vous, milord, que ce petit babillard d'York n'ait pas été excité par son artificieuse mère à vous poursuivre de ses sarcasmes insultans?

GLOCESTER.

Il n'y a pas de doute, il n'y a pas de doute. C'est un petit raisonneur, hardi, vif, spirituel, prompt et capable. C'est tout le portrait de sa mère, de la tête aux pieds.

BUCKINGHAM.

Laissons-les pour ce qu'ils sont. — Approche, cher Catesby. Tu t'es engagé aussi fortement à exécuter les intentions que nous t'avons communiquées, qu'à garder soigneusement le secret de la confidence que nous t'avons faite. Tu as entendu nos raisons dans la route. — Qu'en penses-tu ? Serait-il

si difficile de faire entrer le lord Hastings dans le projet que nous avons d'installer cet illustre duc sur le trône royal de cette île fameuse ?

CATESBY.

Il aime si tendrement le jeune prince, par le souvenir de son père, qu'il ne sera pas possible de l'engager à rien de contraire à ses intérêts.

BUCKINGHAM.

Et Stanley, qu'en penses-tu ? S'y refusera-t-il ?

CATESBY.

Stanley fera tout ce que fera Hastings.

BUCKINGHAM.

En ce cas, il faut s'en tenir à ceci. Va, cher Catesby, sonde de loin lord Hastings pour savoir de quel œil il verrait notre projet ; et invite-le à se rendre demain à la Tour, pour assister au couronnement. Si tu trouves qu'on puisse le disposer pour nous, alors encourage-le, et dis-lui toutes nos raisons. S'il est de plomb, de glace, froid, et de volonté contraire, sois de même, romps aussitôt l'entretien, et viens nous instruire de ses dispositions. — Demain nous tenons deux conseils séparés où tu joueras un grand rôle.

GLOCESTER.

Assure lord William de mon attachement, et dis-lui, Catesby, que l'ancienne ligue de ses dangereux ennemis va verser son sang demain au château de Pomfret ; et recommande de ma part à mon ami de donner, en signe de joie de cette bonne nouvelle, un doux baiser de plus à mistriss Shore (16).

BUCKINGHAM.

Va, cher Catesby : exécute habilement ta commission.

CATESBY.

Mes bons lords, je vous promets à tous deux d'y donner tous les soins dont je suis capable.

GLOCESTER.

Catesby, saurons-nous de vos nouvelles, avant de nous mettre au lit ?

CATESBY.

Vous en aurez, milord.

GLOCESTER.

A Crosby : tu nous trouveras là tous deux.

(Catesby sort.)

BUCKINGHAM.

Que ferons-nous, milord, si nous voyons que Hastings ne se prête pas à nos projets ?

GLOCESTER.

Nous ferons tomber sa tête, mon cher. — Nous viendrons à bout de quelque chose. — Et souviens-toi, lorsque je serai roi, de me demander le comté d'Hereford, dont le roi mon frère était en possession, avec toutes ses dépendances.

BUCKINGHAM.

Je réclamerai de votre grâce l'effet de cette promesse.

GLOCESTER.

Et compte qu'elle te sera accordée en toute affection. — Allons, il faut souper de bonne heure afin

d'avoir ensuite le temps de digérer nos projets et de leur donner une certaine forme.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Devant la maison de lord Hastings.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER, frappant à la porte.

Milord, milord?

HASTINGS, en dedans.

Qui est là?

LE MESSAGER.

Quelqu'un de la part de lord Stanley.

HASTINGS.

Quelle heure est-il?

LE MESSAGER.

Vous allez entendre le coup de quatre heures.

(Entre Hastings.)

HASTINGS.

Ton maître trouve-t-il donc la nuit trop longue pour dormir?

LE MESSAGER.

Il y a toute apparence, d'après ce que j'ai à vous dire. D'abord, il me charge de présenter son salut à votre seigneurie.

HASTINGS.

Et après...

LE MESSAGER.

Ensuite il vous annonce qu'il a rêvé, cette nuit, que le sanglier lui avait jeté son casque à bas. Il vous informe aussi qu'on tient deux conseils, et qu'il serait possible que, dans l'un des deux, on prît un parti qui pourrait, à tous deux, vous faire déplorer l'autre. C'est ce qui l'a déterminé à m'envoyer savoir vos intentions; et si, à l'instant même, vous voulez monter à cheval avec lui, et vous réfugier en toute hâte dans le nord pour éviter le danger que pressent son âme.

HASTINGS.

Va, mon ami, retourne vers ton maître. Dis-lui que nous n'avons rien à craindre de ces deux conseils séparés. Son honneur et moi nous serons de l'un des deux, et mon bon ami Catesby doit se trouver à l'autre; il ne peut rien s'y passer, relativement à nous, que je n'en sois instruit. Dis-lui que ses craintes sont vaines et sans motifs; et quant à ses songes, je m'étonne qu'il soit assez simple pour ajouter foi aux illusions d'un sommeil agité. Fuir le sanglier avant qu'il nous poursuive, ce serait l'exciter à courir sur nous, et diriger sa poursuite vers la proie qu'il n'avait pas intention de chasser. Va, dis à ton maître de se lever, et de venir me joindre; nous irons ensemble à la Tour, où il verra que le sanglier nous traitera bien.

LE MESSAGER.

J'y vais, milord, et lui rapporterai vos paroles.

(Il sort.)

(Entre Catesby.)

CATESBY.

Mille bonjours à mon noble lord.

HASTINGS.

Bonjour, Catesby. Vous voilà bien matinal aujourd'hui. Quelles sont les nouvelles, dans ce temps d'incertitude?

CATESBY.

En effet, milord, les choses sont peu stables; et je crois qu'elles ne reprendront point de solidité que Richard ne porte le bandeau royal.

HASTINGS.

Comment! le bandeau royal? Veux-tu dire la couronne?

CATESBY.

Oui, mon bon lord.

HASTINGS.

La couronne de ma tête tombera de dessus mes épaules avant que je voie la couronne si odieusement déplacée. Mais crois-tu t'apercevoir qu'il y vise?

CATESBY,

Oui, sur ma vie : il se flatte de vous voir ardent à le soutenir dans ses projets pour y parvenir; et c'est dans cette confiance qu'il m'envoie vous apprendre l'agréable nouvelle que, ce jour même, vos ennemis, les parens de la reine, doivent mourir à Pomfret.

HASTINGS.

J'avoue que cette nouvelle ne m'afflige pas, car ils ont toujours été mes ennemis; mais que je donne

jamais ma voix à Richard, au préjudice du droit des légitimes héritiers de mon maître! Dieu sait que je n'en ferai rien, dût-il m'en coûter la vie.

CATESBY.

Dieu conserve votre seigneurie dans ces bons sentimens!

HASTINGS.

Mais je rirai pendant un an d'avoir assez vécu pour voir la fin tragique de ceux qui m'avaient attiré la haine de mon maître. Va, va, Catesby, avant que je sois plus vieux de quinze jours, j'en ferai dépêcher encore quelques-uns qui ne s'y attendent guère.

CATESBY.

C'est une vilaine chose, mon cher lord, de mourir sans préparation, et lorsqu'on s'y attend le moins.

HASTINGS.

Oh ! affreux, affreux. Et c'est pourtant ce qui arrive à Rivers, Vaughan et Gray ; et il en arrivera autant à quelques autres, qui se croient aussi en sûreté que toi et moi, qui, tu le sais, sommes aimés du prince Richard et de Buckingham.

CATESBY.

Oh ! ils vous tiennent en très-haute estime, (*à part*) car ils estiment que sa tête sera bientôt sur le pont.

HASTINGS.

Je sais qu'il en est ainsi, et je l'ai bien mérité. (*Entre Stanley.*) Comment! comment ! mon chér,

où est donc votre épieu, mon cher ? Quoi ! vous craignez le sanglier, et vous marchez sans armes?

STANLEY.

Bonjour, milord. — Bonjour, Catesby. — Vous pouvez plaisanter; mais, par la sainte croix, je n'aime point ces conseils séparés, moi.

HASTINGS.

Milord, j'aime autant ma vie que vous la vôtre; et même je vous proteste qu'elle ne me fut jamais aussi précieuse qu'elle me l'est en ce moment. Croyez-vous, de bonne foi, que, si je n'étais pas certain de notre sûreté, vous me verriez un air aussi triomphant?

STANLEY.

Les lords qui sont à Pomfret étaient joyeux aussi, lorsqu'ils partirent de Londres; ils s'y croyaient bien en sûreté; ils n'avaient, en effet, aucun sujet de défiance, et pourtant vous voyez combien promptement le jour s'est obscurci pour eux : ce coup, si soudainement porté par la haine, éveille mes inquiétudes; veuille le ciel que ma peur n'ait pas le sens commun! —Hé bien! nous rendrons-nous à la Tour? Le jour s'avance.

HASTINGS.

Allons, allons; j'ai quelque chose à vous dire.... Devinez-vous ce que c'est, milord? Aujourd'hui, les lords dont vous parlez sont décapités.

STANLEY.

Hélas! pour la fidélité, ils méritent mieux de porter leurs têtes que quelques-uns de ceux qui les

ont accusés de porter leurs chapeaux. Mais, venez, milord ; partons.

(Entre un sergent d'armes.)

HASTINGS.

Allez toujours devant ; je veux dire un mot à cet honnête homme. (*Sortent Stanley et Catesby.*) — Hé bien, ami, comment va?

LE SERGENT.

D'autant mieux, que votre seigneurie veut bien s'en informer.

HASTINGS.

Je te dirai, mon ami, que les choses vont mieux pour moi aujourd'hui que la dernière fois que tu me rencontras ici. On me conduisait en prison à la Tour, où j'étais envoyé par les menées des parens de la reine; mais maintenant je te dirai (garde cela pour toi) qu'aujourd'hui ces mêmes ennemis sont mis à mort, et que je suis en meilleure position que je n'étais alors.

LE SERGENT.

Dieu veuille vous y maintenir, à la satisfaction de votre honneur.

HASTINGS.

Mille grâces, ami. Tiens, bois à ma santé.

(Il lui jette sa bourse.)

LE SERGENT.

Je remercie votre honneur.

(Sort le sergent.)

(Entre un prêtre.)

LE PRÊTRE.

Bienheureux de vous rencontrer, milord : je suis fort aise de voir votre honneur.

HASTINGS.

Je te remercie de tout mon cœur, mon bon sir John. Je vous suis redevable pour votre dernier office. Venez chez moi dimanche prochain, et je m'acquitterai avec vous.

(Entre Buckingham.)

BUCKINGHAM.

Quoi ! en conversation avec un prêtre, lord chambellan ? Ce sont vos amis de Pomfret qui ont besoin du ministère d'un prêtre ; mais vous, je ne crois pas que vous ayez occasion de vous confesser.

HASTINGS.

Non, ma foi ; et lorsque j'ai rencontré ce saint homme, j'ai songé à ceux dont vous parlez. — Hé bien, allez-vous à la Tour?

BUCKINGHAM.

J'y vais, milord : mais je n'y resterai pas longtemps ; j'en reviendrai avant vous.

HASTINGS.

Cela est assez probable ; car j'y resterai à dîner.

BUCKINGHAM, à part.

Et à souper aussi, quoique tu ne t'en doutes pas. — Allons, voulez-vous venir?

HASTINGS.

Je vous suis, milord.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

A Pomfret. — Devant le château.

Entre RATCLIFF, conduisant, avec une escorte, RIVERS, GRAY et VAUGHAN à la mort.

RATCLIFF.

Allons, conduisez les prisonniers.

RIVERS.

Sir Richard Ratcliff, laisse-moi te dire ceci : tu vois mourir aujourd'hui un sujet fidèle, puni de son zèle et de sa loyauté.

GRAY.

Dieu garde le prince de votre clique à tous ! Vous êtes là une troupe liguée de damnés vampires.

VAUGHAN.

Il y en a d'entre vous qui un jour crieront malheur sur tout ceci.

RATCLIFF.

Dépêchons ; le terme de votre vie est arrivé.

RIVERS.

O Pomfret, Pomfret ! ô toi, prison sanglante, prison fatale et de mauvais augure aux nobles pairs de ce royaume ! Dans la coupable enceinte de tes murs fut massacré Richard II ; et pour rendre plus odieux ton sinistre séjour, nous allons te donner à boire encore notre sang innocent.

GRAY.

C'est maintenant que tombe sur nos têtes la malédiction de Marguerite, lorsqu'elle reprocha à Hastings, à vous et à moi, d'être restés spectateurs tranquilles, pendant que Richard poignardait son fils.

RIVERS.

Elle maudit aussi Hastings, elle maudit Buckingham, elle maudit Richard. Souviens-toi, ô Dieu, d'exaucer contre eux ses prières, comme tu les exauces contre nous! — Mais ma sœur, et les princes ses enfans... ô Dieu bienfaisant, contente-toi de notre sang fidèle, qui, tu le vois, va être injustement versé!

RATCLIFF.

Finissons : l'heure marquée pour votre mort est déjà passée.

RIVERS.

Allons, Gray; — allons, Vaughan. Embrassons-nous ici. — Adieu, jusqu'à notre réunion dans le ciel.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

A Londres. — Un appartement dans la Tour.

BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, L'ÉVÊQUE D'ÉLY, CATESBY, LOVEL et autres, autour d'une table; les officiers du conseil sont présens.

HASTINGS.

Nobles pairs, l'objet qui nous rassemble est de fixer le jour du couronnement; au nom de Dieu, parlez, quel jour nommez-vous pour cette auguste cérémonie?

BUCKINGHAM.

Tout est-il préparé pour ce grand jour?

STANLEY.

Tout : il ne reste plus qu'à le fixer.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Demain serait, ce me semble, un jour heureusement choisi.

BUCKINGHAM.

Qui de vous ici connaît les intentions du protecteur? quel est le confident le plus intime du noble duc?

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

C'est vous, milord, à ce que nous croyons, qui connaissez le mieux sa pensée.

BUCKINGHAM.

Nous connaissons tous les visages l'un de l'autre :

mais pour nos cœurs... Il ne connaît pas plus le mien que moi le vôtre : et je ne connais pas plus le sien, milord, que vous le mien. — Lord Hastings, vous êtes liés tous deux d'une étroite amitié.

HASTINGS.

Je sais que sa grâce a la bonté de m'accorder beaucoup d'affection. Mais quant à ses vues sur le couronnement, je ne l'ai point sondé, et il ne m'a fait connaître en aucune manière ses gracieuses volontés à ce sujet. Mais vous, noble lord, vous pourriez nommer le jour : et je donnerai ma voix au nom du duc; j'ose espérer qu'il ne le prendra pas en mauvaise part.

(Entre Glocester.)

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Voici le duc lui-même, qui vient fort à propos.

GLOCESTER.

Mes nobles lords et cousins, je vous souhaite à tous le bonjour. J'ai dormi tard; mais je me flatte que mon absence n'a pas empêché qu'on s'occupât d'aucun des objets importans qui devaient se régler en ma présence.

BUCKINGHAM.

Si vous n'aviez pas fait votre entrée à point nommé, milord, voilà lord Hastings qui allait se charger de votre rôle; je veux dire qu'il aurait donné votre voix pour le couronnement du roi.

GLOCESTER.

Personne ne pouvait le faire avec plus de confiance que milord Hastings. Il me connaît bien; il

m'est tendrement attaché. — Milord d'Ély, la dernière fois que je me trouvai à Holborn, je vis des fraises dans votre jardin. Je vous prie, envoyez-m'en quelques-unes.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Oui-dà, milord, et de tout mon cœur.

(L'évêque d'Ély sort.)

GLOCESTER.

Cousin Buckingham, un mot. (*Il le prend à part.*) — Catesby a sondé Hastings sur notre projet, et il a trouvé cet entêté-là si violent qu'il perdra, dit-il, sa tête avant de consentir que le fils de son maître, comme il l'appelle respectueusement, perde la souveraineté du trône d'Angleterre.

BUCKINGHAM.

Sortez un moment, je vous accompagnerai.

(Sortent Glocester et Buckingham.)

STANLEY.

Nous n'avons pas encore fixé ce jour de solennité. Demain, à mon avis, est trop précipité. Pour moi, je ne suis pas aussi bien préparé que je le serais si l'on éloignait ce jour.

(Rentre l'évêque d'Ély.)

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Où est milord protecteur ? Je viens d'envoyer chercher les fraises.

HASTINGS.

Le duc paraît ce matin bien disposé et de bonne humeur. Il faut qu'il soit occupé de quelque idée qui lui plaît, pour nous avoir souhaité le bonjour d'un air si animé. Je ne crois pas qu'il y ait, dans

toute la chrétienté, un homme moins capable de cacher sa haine ou son amitié que lui : vous lisez d'abord sur son visage ce qu'il a dans le cœur.

STANLEY.

Et quels traits de son âme voyez-vous donc aujourd'hui sur son visage, d'après les apparences qu'il a laissé voir ?

HASTINGS.

Hé! j'y vois clairement qu'il n'est irrité contre personne, car, si cela était, on l'aurait vu dans ses yeux.

(Rentrent Richard et Buckingham.)

GLOCESTER.

Je vous le demande à tous, dites-moi ce que méritent ceux qui conspirent ma mort par les pratiques diaboliques d'une damnable sorcellerie, et qui sont parvenus à soumettre mon corps à leurs charmes infernaux.

HASTINGS.

Le tendre attachement que j'ai pour votre grâce, milord, m'enhardit à prononcer le premier, dans cette illustre assemblée, l'arrêt des coupables. Quels qu'ils soient, je soutiens, milord, qu'ils ont mérité la mort.

GLOCESTER.

Hé bien, que vos yeux soient donc témoins du mal qu'ils m'ont fait. Voyez comme ils m'ont ensorcelé : regardez, mon bras est desséché comme une jeune perche frappée de la gelée. C'est l'ouvrage de cette épouse d'Édouard, de cette horrible sorcière, liguée avec cette malheureuse, cette pro-

stituée, la Shore : ce sont elles qui m'ont ainsi marqué de leurs sortiléges.

HASTINGS.

Si elles sont les auteurs de ce forfait, milord.....

GLOCESTER.

Si ! que prétends-tu avec tes si, toi, le protecteur de cette odieuse prostituée ? — Tu es un traître. — A bas sa tête.—Oui, je jure ici par saint Paul, que je ne dînerai pas que je ne l'aie vue à bas.—Lovel et Catesby, ayez soin que cela s'exécute. — Pour vous autres, qui m'aime se lève et me suive.

(Tout le conseil se lève, et suit Richard et Buckingham.)

HASTINGS.

Malheur, malheur à l'Angleterre ! car de moi je n'en donnerais pas cela. Imbécile que je suis, j'aurais pu prévenir ce qui m'arrive. Stanley avait vu en songe le sanglier lui abattre son casque ; mais j'ai méprisé cet avis, et j'ai dédaigné de fuir. Trois fois aujourd'hui mon cheval caparaçonné a bronché et a fait un écart à l'aspect de la Tour, comme s'il eût refusé de me mener à la boucherie. — Ah ! j'ai besoin maintenant du prêtre à qui je parlais tantôt. Je me repens à présent d'avoir dit à ce sergent, d'un air de triomphe, que mes ennemis périssaient aujourd'hui à Pomfret d'une mort sanglante, et que moi j'étais sûr d'être en grâce et en faveur. O Marguerite, Marguerite ! c'est maintenant que ta funeste malédiction tombe sur la tête infortunée du pauvre Hastings !

CATESBY.

Allons, milord, abrégez : le duc attend pour dîner. Faites une courte confession ; il est pressé de voir votre tête.

HASTINGS.

O faveur momentanée des mortels que nous poursuivons avec plus d'ardeur que la grâce de Dieu ! Celui qui bâtit son espérance sur ton fantastique sourire est comme le matelot ivre au haut d'un mât, toujours prêt à tomber, à la moindre secousse, dans les fatales entrailles de l'abîme.

LOVEL.

Allons, allons, finissons : ces lamentations sont inutiles.

HASTINGS.

O sanguinaire Richard ! — Malheureuse Angleterre ! je te prédis les jours les plus effroyables qu'aient encore vus les siècles les plus malheureux. — Allons, conduisez-moi à l'échafaud : portez-lui ma tête. — J'en vois sourire à mon malheur qui ne me survivront pas long-temps.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Toujours à Londres. — Les murs de la Tour.

Entrent GLOCESTER et BUCKINGHAM vêtus d'armures rouillées et singulièrement en désordre.

GLOCESTER.

Dis-moi, cousin, peux-tu trembler et changer de couleur, perdre la respiration au milieu d'un mot, recommencer ton discours et t'arrêter encore comme si tu avais la tête perdue, l'esprit égaré de frayeur ?

BUCKINGHAM.

Bon ! je suis en état d'égaler le plus grand acteur de tragédie, de parler en regardant en arrière, et promenant autour de moi un œil inquiet ; de trembler et tressaillir au mouvement d'un brin de paille, comme assailli d'une crainte profonde. Le regard de la terreur et le sourire forcé sont également à mes ordres ; ils sont toujours prêts, chacun dans son emploi, à donner à mes stratagèmes l'apparence convenable. Mais Catesby est-il parti ?

GLOCESTER.

Oui, et le voilà qui ramène avec lui le maire.

BUCKINGHAM.

Laissez-moi lui parler. (*Entrent le lord maire et Catesby.*) Lord maire...

GLOCESTER.

Prenez garde au pont.

BUCKINGHAM.

Écoutez, écoutez le tambour.

GLOCESTER.

Catesby, veillez sur les remparts.

BUCKINGHAM.

Lord maire, la raison qui nous a fait vous mander....

GLOCESTER.

Prends garde, défends-toi...—Voilà les ennemis.

BUCKINGHAM.

Que Dieu et notre innocence nous défendent et nous protégent!

(Entrent Lovel et Catesby, portant la tête de Hastings.)

GLOCESTER.

Non, rassurez-vous, ce sont nos amis : Lovel et Catesby.

LOVEL.

Voilà la tête de cet ignoble traître, de ce dangereux Hastings qu'on était si loin de soupçonner.

GLOCESTER.

J'ai tant aimé cet homme que je ne puis m'empêcher de pleurer. Je l'avais toujours cru le plus sincère et le meilleur humain qui jamais sur terre ait porté le nom de chrétien. Il était pour moi comme un livre où mon âme déposait le récit de ses plus secrètes pensées. Il savait couvrir ses vices d'un vernis de vertu si séduisant, que, sauf une faute notoire et visible à tous les yeux (je parle de son commerce déclaré avec la femme de Shore), il vivait à l'abri du plus léger soupçon.

BUCKINGHAM.

Oh ! c'était bien le traître le plus caché, le plus habilement déguisé qui ait jamais vécu ! — Voyez, lord maire, auriez-vous jamais imaginé, et pourriez-vous même le croire encore, si la providence ne nous avait pas conservés vivans pour vous le dire, que ce rusé traître avait comploté de nous assassiner, moi et le bon duc de Glocester, aujourd'hui même, dans la chambre du conseil ?

LE MAIRE.

Quoi, est-il vrai ?

GLOCESTER.

Quoi ? nous prenez-vous pour des Turcs et des infidèles ? Et pensez-vous que nous eussions ainsi, contre la forme des lois, procédé si violemment à la mort du scélérat, si l'extrême danger de la chose, le repos de l'Angleterre et la sûreté de nos personnes ne nous eussent pas forcés à cette rapide exécution ?

LE MAIRE.

Puisse-t-il vous bien arriver ! Il a mérité la mort ; et vos grâces ont très-sagement procédé, en faisant un exemple capable d'effrayer les faux traîtres qui voudraient renouveler de pareilles tentatives. Je n'ai rien espéré de mieux de sa part, depuis que je l'ai vu en commerce avec mistriss Shore.

BUCKINGHAM.

Et cependant notre intention n'était pas qu'il fût exécuté avant que vous fussiez arrivé, milord, pour être présent à sa fin. Mais le zèle affectionné de nos amis a empêché, un peu contre notre intention, que cela ne fût ainsi. Nous aurions été bien aises que

vous eussiez entendu le traître parler, et confesser en tremblant les détails et le but de sa trahison, afin que vous eussiez pu en rendre compte aux citoyens qui seraient peut-être tentés de mal interpréter cette exécution, et de plaindre sa mort.

LE MAIRE.

La parole de votre grâce, mon bon lord, vaudra autant que si je l'avais vu et entendu parler : et ne doutez nullement ni l'un ni l'autre, nobles princes, que je n'informe nos citoyens soumis de la justice avec laquelle vous avez agi en cette occasion.

GLOCESTER.

C'était pour cela que nous souhaitions la présence de votre seigneurie, afin d'éviter la censure des langues malintentionnées.

BUCKINGHAM.

Mais enfin, puisque vous êtes arrivé trop tard pour remplir nos intentions, vous pouvez du moins attester tout ce que nous venons de vous en apprendre. Et sur ce, mon bon lord maire, nous vous souhaitons le bonjour.

(Le lord maire sort.)

GLOCESTER.

Allons, suivez, suivez-le, cousin Buckingham. Le maire va se rendre en diligence à Guild-Hall. Là, lorsque vous trouverez le moment favorable, mettez en avant la bâtardise des enfans d'Édouard. Dites-leur comment Édouard fit mettre à mort un citoyen [18], pour avoir dit qu'il ferait son fils héritier de la couronne, lorsqu'il n'entendait parler que de sa maison, dont l'enseigne portait ce nom. Ensuite

insistez sur ses abominables débauches, et la brutalité de ses penchans inconstans, qui s'étendaient jusques à leurs servantes, leurs filles, leurs femmes, partout où son œil lascif et son cœur dévorant s'arrêtaient pour chercher une proie. De là vous pouvez, dans un besoin, ramener le discours sur ma personne. — Dites-leur que, lorsque ma mère devint grosse de cet insatiable Édouard, le duc d'York, mon illustre père, était occupé dans les guerres de France; et qu'en faisant une supputation exacte des temps, il reconnut évidemment que l'enfant ne lui appartenait pas; vérité confirmée encore par sa physionomie, qui n'a aucun des traits du noble duc mon père; cependant touchez cela légèrement, et comme en passant, car vous savez, milord, que ma mère vit encore.

BUCKINGHAM.

Reposez-vous sur moi, milord; je vais parler avec autant d'éloquence que si la brillante récompense qui fait l'objet de mon plaidoyer devait être pour moi-même; et sur ce, adieu, milord.

GLOCESTER.

Si vous réussissez, amenez-les au château de Baynard; vous m'y trouverez vertueusement entouré de révérends pères et de savans évêques.

BUCKINGHAM.

Je pars; et comptez que vers les trois ou quatre heures, vous recevrez des nouvelles de ce qui se sera passé à Guild-Hall.

(Buckingham sort.)

GLOCESTER.

Lovel, allez chercher promptement le docteur

Shaw. — Et vous, Catesby, amenez-moi le moine Penker. Dites-leur de venir me trouver avant une heure d'ici, au château de Baynard. (*Lovel et Catesby sortent.*) Je vais rentrer. Il faut que je donne des ordres secrets pour mettre hors de vue cette petite race de Clarence, et recommander qu'on ne souffre pas que personne au monde approche les princes.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Une rue de Londres.

Entre UN CLERC.

LE CLERC.

Voilà les chefs d'accusation intentés contre ce bon lord Hastings, grossoyés dans une belle écriture à main posée, pour être lus tantôt publiquement dans l'église de Saint-Paul! Et remarquez comme tout cela est d'accord! — J'ai employé onze heures entières à les mettre au net; car ce n'est que d'hier au soir que Catesby me les a envoyés; l'original avait coûté au moins autant de temps à rédiger, et pourtant il n'y a pas cinq heures que Hastings vivait encore, et sans avoir été ni accusé, ni interrogé, en pleine liberté. Il faut avouer que nous sommes dans un joli monde! — Qui serait assez stupide pour ne pas voir ce grossier artifice? Et cependant qui serait assez hardi pour avoir le

courage de ne pas dire qu'il ne le voit pas? Le monde est perverti; et tout est perdu sans ressource, quand il faut, en voyant de pareilles actions, se contenter de penser.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Toujours à Londres. — La cour du château de Baynard [19].

GLOCESTER et BUCKINGHAM entrent par différens côtés.

GLOCESTER.

Hé bien? hé bien? Que disent nos bourgeois?

BUCKINGHAM.

Par la sainte mère de notre Sauveur, les bourgeois ont la bouche close, et ne disent pas un mot!

GLOCESTER.

Avez-vous touché l'article de la bâtardise des enfans d'Édouard?

BUCKINGHAM.

Oui; j'ai parlé de son contrat de mariage avec lady Lucy, et de celui qui a été fait en France par ses ambassadeurs; de l'insatiable voracité de ses désirs, et de ses violences sur les femmes de la Cité; de sa tyrannie à propos de rien; j'ai dit que lui-même était bâtard puisqu'il avait été conçu lorsque votre père était en France; qu'il n'avait point de ressemblance avec le duc; j'ai en même temps rappelé vos traits et je vous ai montré comme

la véritable image de votre père, tant par la physionomie que par la noblesse de l'âme. J'ai fait valoir toutes vos victoires dans l'Écosse, votre science dans la guerre, votre sagesse dans la paix, vos vertus, la bonté de votre naturel, et votre humble modestie; enfin, rien de ce qui pouvait tendre à vos vues n'a été laissé de côté dans ma harangue, ni touché avec négligence. Et lorsque je suis venu à la fin, j'ai sommé ceux qui aimaient le bien de leur pays, de crier : Dieu conserve Richard, roi d'Angleterre!

GLOCESTER.

Et l'ont-ils fait?

BUCKINGHAM.

Non. Que Dieu me soit en aide! ils n'ont pas dit le mot. Mais tous, comme de muettes statues ou des pierres insensibles, sont demeurés à se regarder l'un l'autre, et pâles comme des morts. — Quand j'ai vu cela, je les ai réprimandés, et j'ai interpellé le maire de me dire ce que signifiait ce silence obstiné. Sa réponse a été, que le peuple n'était pas accoutumé à se voir haranguer par d'autres que par le greffier. Alors on l'a pressé de répéter mon discours : mais il n'a parlé que d'après moi; *Voilà ce qu'a dit le duc, voilà ce que le duc a conclu;* sans rien prendre sur lui. Lorsqu'il a eu fini, un certain nombre de mes gens, apostés dans le bas de la salle, ont jeté leurs bonnets en l'air, et environ une douzaine de voix ont crié : *Dieu conserve le roi Richard!* J'ai saisi aussitôt l'occasion qu'ils me donnaient. *Je vous remercie, bons citoyens, braves amis,* leur ai-je dit. *Cette acclamation générale, et ces cris de joie prou-*

vent votre discernement, et votre affection pour Richard; et j'ai fini là, et me suis retiré.

GLOCESTER.

Quels muets imbéciles ! Quoi ! Ils n'ont pas voulu parler? — Mais le maire et ses adjoints ne viendront-ils pas?

BUCKINGHAM.

Le maire est tout près d'ici, milord. Montrez quelque crainte. Ne leur donnez audience qu'après de vives instances; et ayez soin, mon bon lord, de paraître devant eux un livre de prières à la main, et entre deux ecclésiastiques : car je veux sur ce texte faire un sermon édifiant. Et ne vous laissez pas aisément gagner à nos sollicitations. Jouez le rôle de la jeune fille : répondez toujours, non, tout en acceptant.

GLOCESTER.

Je rentre : et, si vous plaidez aussi bien pour eux que je saurai répondre non pour mon propre compte, nul doute que nous ne conduisions notre projet à une heureuse issue.

BUCKINGHAM.

Allez, allez, montez sur la terrasse; voilà le maire qui frappe. (*Sort Glocester.*) — (*Entrent le lord maire, les aldermans, des citoyens.* — Soyez-le bienvenu, milord. Je languis ici à attendre le duc. Je ne crois pas qu'il veuille nous recevoir. (*Entre Catesby, venant du château.*) Hé bien, Catesby, qu'a répondu le duc à ma requête?

CATESBY.

Il prie votre grâce, mon noble lord, de remettre

votre visite à demain, ou au jour suivant. Il est enfermé avec deux vénérables ecclésiastiques, et saintement occupé de méditations, et désire qu'aucune affaire temporelle ne vienne le distraire de son pieux exercice.

BUCKINGHAM.

Retournez, bon Catesby, vers le gracieux duc. Dites-lui que le maire, les aldermans et moi, nous sommes venus pour conférer avec sa grâce sur des affaires de la dernière conséquence, sur des projets très-importans, et qui se rattachent au bien général de l'état.

CATESBY.

Je vais l'en instruire sur-le-champ.

(Il sort.)

BUCKINGHAM, au maire.

Ha! ha! milord : ce prince-là n'est pas un Édouard. Il n'est pas à se bercer sur un voluptueux canapé. Il est sur ses genoux, occupé à la contemplation. On ne le trouve pas se divertissant avec une couple de courtisanes : mais il médite avec deux profonds et savans docteurs. Il n'est pas à dormir pour engraisser son corps indolent : mais il prie pour enrichir son âme vigilante. Heureuse l'Angleterre, si ce vertueux prince voulait se charger d'en être le souverain ! Mais, je le crains bien, jamais nous n'obtiendrons cela de lui.

LE MAIRE.

Vraiment, Dieu nous préserve d'un refus de sa part !

BUCKINGHAM.

Ah ! je crains bien qu'il ne refuse. — Voilà Catesby qui revient. (*Entre Catesby.*) Hé bien, Catesby, que dit sa grâce ?

CATESBY.

Elle ne conçoit pas dans quel but assembler un si grand nombre de citoyens, pour les amener chez elle, sans l'en avoir prévenue auparavant ; elle craint, milord, que vous n'ayez de mauvais desseins contre elle.

BUCKINGHAM.

Je suis mortifié que mon noble cousin puisse me soupçonner de mauvais desseins contre lui. Par le ciel ! nous venons à lui remplis d'affection ; retournez encore, je vous prie, et assurez-en sa grâce. (*Catesby sort.*) Quand ces hommes pieux, et d'une dévotion profonde, sont à leur chapelet, il est bien difficile de les en retirer : tant sont doux les plaisirs d'une fervente contemplation.

(Glocester paraît sur un balcon élevé, entre deux évêques. Catesby revient avec lui.)

LE MAIRE.

Eh ! tenez, voilà sa grâce qui arrive entre deux ecclésiastiques.

BUCKINGHAM.

Deux appuis pour la vertu d'un prince chrétien, et qui le préservent des chutes de la vanité ! Voyez ! dans sa main un livre de prières : ce sont là les véritables parures auxquelles se fait reconnaître un saint. —Fameux Plantagenet, très-gracieux prince, prête une oreille favorable à notre requête, et par-

donne-nous d'interrompre les dévots exercices de ton zèle vraiment chrétien.

GLOCESTER.

Milord, vous n'avez pas besoin d'apologie. C'est moi qui vous prie de m'excuser si mon ardeur pour le service de mon Dieu m'a fait négliger la visite de mes amis. Mais laissons cela ; que désire votre grâce ?

BUCKINGHAM.

Une chose qui, je me flatte, sera agréable à Dieu, et réjouira tous les bons citoyens de cette île dans l'anarchie.

GLOCESTER.

Vous me faites craindre d'avoir commis quelque faute répréhensible aux yeux de cette ville, et vous venez sans doute me reprocher mon ignorance ?

BUCKINGHAM.

Vous avez deviné juste, milord. Votre grâce daignerait-elle, à nos instantes prières, réparer sa faute ?

GLOCESTER.

Comment pourrais-je autrement vivre dans un pays chrétien ?

BUCKINGHAM.

Sachez donc que vous êtes coupable d'abandonner le siége suprême, le trône majestueux, les fonctions souveraines de vos ancêtres, les grandeurs qui vous appartiennent, les droits de votre naissance et la gloire héréditaire de votre royale maison, au rejeton corrompu d'une tige souillée, tandis que, durant le calme de vos pensées assoupies, dont nous venons

vous réveiller aujourd'hui pour le bien de notre patrie, cette belle île se voit mutilée dans plusieurs de ses membres, la face défigurée par des marques d'infamie, la tige de ses rois greffée sur d'ignobles sauvageons, et elle-même presque entièrement ensevelie dans l'abîme profond de la honte et de l'oubli. C'est pour la sauver que nous venons vous solliciter ardemment, gracieux seigneur, de prendre sur vous le fardeau et le gouvernement de cette terre, votre patrie, non plus comme protecteur, régent, lieutenant, ou comme agent subalterne qui travaille pour le profit d'un autre, mais comme héritier qui a reçu de génération en génération les droits successifs à un empire qui vous appartient en propre. Voilà ce que, d'accord avec les citoyens, vos amis sincères et dévoués, et sur leurs ardentes sollicitations, je suis venu demander à votre grâce avec de légitimes instances.

GLOCESTER.

Je suis incertain, s'il convient mieux à mon rang et aux sentimens où vous êtes, que je me retire en silence, ou que je réponde pour vous adresser d'amers reproches. Car, si je ne réponds pas, vous pourriez peut-être imaginer que ma langue, liée par l'ambition, consent par son silence à ce joug doré de la souveraineté, que vous voulez follement m'imposer ici. Et si, d'un autre côté, je vous reproche les offres que vous me faites, et qui me touchent par l'expression de votre fidèle attachement pour moi, j'aurai maltraité mes amis... Pour vous répondre donc et éviter ce premier inconvénient, et

ne pas tomber, en m'expliquant, dans le second, voici définitivement ma réponse. Votre amour mérite mes remercîmens ; mais mon mérite, qui n'est d'aucune valeur, se refuse à de si hautes propositions. D'abord, quand tous les obstacles seraient écartés, et que le chemin au trône me serait aplani, quand il me reviendrait comme une succession ouverte, et par les droits de ma naissance, telle est la pauvreté de mes talens, et telles sont la grandeur et la multitude de mes imperfections, que je chercherais à me dérober à mon élévation, frêle barque que je suis, peu faite pour affronter une mer puissante, plutôt que de m'exposer à me voir caché sous ma grandeur, et englouti dans les vapeurs de ma gloire. Mais, Dieu merci, on n'a pas besoin de moi ; et je répondrais bien peu à votre besoin, si c'était à moi à vous secourir. La tige royale nous a laissé un fruit royal, qui, mûri par les heures que nous dérobe le temps, sera digne de la majesté du trône, et nous rendra, je n'en doute point, tous heureux sous son règne. C'est sur lui que je dépose ce que vous voudriez placer sur moi, ce qui lui appartient par les droits de sa naissance, et par son heureuse étoile. — Et Dieu me préserve de vouloir le lui ravir par aucune violence !

BUCKINGHAM.

Milord, c'est une preuve des délicatesses de la conscience de votre grâce ; mais ses scrupules sont frivoles et sans importance, dès qu'on vient à bien considérer les choses. Vous dites qu'Édouard est le fils de votre frère : nous en convenons avec vous ;

mais il n'est pas né de l'épouse légitime d'Édouard; car celui-ci s'était engagé auparavant avec lady Lucy ; et votre mère peut servir de témoin à son engagement [20]. Ensuite il s'est fiancé par ambassadeur à la princesse Bonne , sœur du roi de France. Ces deux épouses mises à l'écart, il s'est présenté une pauvre suppliante, une mère accablée des soins d'une nombreuse famille, une veuve dans la détresse, qui, bien que sur le déclin de sa beauté, a conquis et charmé l'œil lascif d'Édouard , et l'a fait tomber de la hauteur et de l'élévation de ses premières pensées, dans le honteux abaissement d'une dégoûtante et vile bigamie : c'est de cette veuve, et dans sa couche illégitime, qu'il a engendré cet Édouard, que, par courtoisie, nous appelons le prince. Je pourrais m'en plaindre ici en termes plus amers, si, retenu par les égards que je dois à certaine personne vivante, je n'imposais à ma langue une prudente circonspection. Ainsi , mon bon seigneur, prenez pour votre royale personne cette dignité qui vous est offerte; si ce n'est pour nous rendre heureux, et avec nous tout le pays, que ce soit du moins pour retirer votre noble race de la corruption que lui ont fait contracter les abus du temps, et pour la rendre à son cours direct et légitime.

LE MAIRE.

Acceptez , mon bon seigneur : vos citoyens de la ville de Londres vous en conjurent.

BUCKINGHAM.

Ne refusez pas , puissant prince, l'offre de notre amour.

CATESBY.

Oh ! rendez-les heureux, en souscrivant à leur juste requête !

GLOCESTER.

Hélas ! pourquoi voulez-vous m'accabler de ce fardeau d'inquiétudes ? Je ne suis pas fait pour les grandeurs et la majesté d'un trône. — Je vous en prie, ne le prenez pas en mauvaise part, mais je ne puis ni ne veux céder à vos désirs.

BUCKINGHAM.

Si vous vous obstinez à le refuser, si par sensibilité et par attachement vous répugnez à déposer un enfant, un fils de votre frère ; car nous connaissons bien la tendresse de votre cœur, et cette pitié douce et efféminée, que nous avons toujours remarquée en vous pour vos proches, et qui au reste s'étend également à toutes les classes d'hommes : .... hé bien, apprenez, que, soit que vous acceptiez nos offres ou non, jamais le fils de votre frère ne régnera sur nous comme notre roi ; mais que nous placerons quelque autre sur le trône, à la disgrâce et à la ruine de votre maison ; — et c'est dans cette résolution que nous vous quittons. — Venez, citoyens ; nous ne le solliciterons pas plus long-temps.

(Buckingham sort avec le Maire et sa suite.)

CATESBY.

Rappelez-les, cher prince ; acceptez leur demande : si vous la refusez, tout le pays en portera la peine.

GLOCESTER.

Voulez-vous donc me précipiter dans un monde

de soucis? Hé bien, rappelez-les : je ne suis pas fait de pierre, et je sens que mon cœur est touché de vos tendres sollicitations (*sort Catesby*), quoique ce soit contre ma conscience et mon inclination. (*Entrent Buckingham et les autres.*) Cousin Buckingham... et vous, hommes sages et respectables, puisqu'enfin vous voulez charger mes épaules du fardeau de la grandeur, et me le faire porter, que je le veuille ou non, il faut bien que je m'y soumette avec résignation. Mais si la noire calomnie, ou le blâme au visage odieux, sont un jour la conséquence du devoir que vous m'imposez, la violence que vous me faites me sauvera de toutes les censures, et de toutes les taches d'ignominie qui pourraient en résulter; car Dieu m'est témoin, et vous le voyez en quelque sorte vous-mêmes, combien je suis loin de désirer ce qui m'arrive.

LE MAIRE.

Que Dieu bénisse votre grâce! Nous le voyons, et nous le publierons.

GLOCESTER.

En le disant, vous ne direz que la vérité.

BUCKINGHAM.

Je vous salue donc de ce titre royal. — Longue vie au roi Richard, le digne souverain de l'Angleterre!

TOUS.

Amen.

BUCKINGHAM.

Vous plairait-il d'être couronné demain?

GLOCESTER.

Ce sera quand il vous plaira, puisque vous le voulez absolument.

BUCKINGHAM.

Nous viendrons donc demain nous rendre autour de votre grâce : et nous prenons congé de vous, le cœur rempli de joie.

GLOCESTER, *aux ecclésiastiques qui sont avec lui.*

Venez : allons reprendre nos pieux exercices. — Adieu, bon cousin. — Adieu, chers amis.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la Tour.

Entrent d'un côté LA REINE ÉLISABETH, LA DUCHESSE D'YORK, et LE MARQUIS DE DORSET; et de l'autre ANNE, DUCHESSE DE GLOCESTER, menant LADY MARGUERITE PLANTAGENET, fille du duc de Clarence.

LA DUCHESSE.

Qui rencontrons-nous ici? — Ma nièce Plantagenet que conduit par la main sa bonne tante de Glocester! Sur ma vie, elle se rend à la Tour par pure tendresse de cœur pour y saluer le jeune prince. — Ma fille, je me félicite de vous trouver ici.

ANNE, à Élisabeth et à la duchesse.

Que le ciel vous soit propice à toutes deux dans cette heure du jour!

ÉLISABETH.

Je vous en souhaite autant, bonne sœur! Où donc allez-vous?

ANNE.

Pas plus loin qu'à la Tour; et, à ce que je présume,

dans le même sentiment qui vous y mène, pour y féliciter les jeunes princes.

ÉLISABETH.

Je vous en remercie, ma chère sœur : nous y entrerons de compagnie. Et voilà fort à propos le lieutenant qui arrive. (*Entre Brakenbury.*) Monsieur le lieutenant, avec votre permission, dites-moi, je vous prie, comment se portent le prince et mon jeune fils York.

BRAKENBURY.

Très-bien, madame.... Mais, soit dit sans vous offenser, je ne puis vous permettre de les voir : le roi l'a sévèrement défendu.

ÉLISABETH.

Le roi? quel roi?

BRAKENBURY.

C'est du lord protecteur que je parle.

ÉLISABETH.

La protection du seigneur le préserve de ce titre de roi! — A-t-il donc élevé une barrière entre la tendresse de mes enfans et moi? Je suis leur mère. Qui pourra m'empêcher d'arriver jusqu'à eux?

LA DUCHESSE.

Je suis mère de leur père, et je prétends les voir.

ANNE.

Je suis leur tante par alliance, et leur mère par ma tendresse : ainsi conduisez-moi vers eux; je me charge de la faute, et je t'absous de l'ordre à mes périls.

BRAKENBURY.

Non, madame, je ne puis me départir ainsi de ma charge : je suis lié par serment; ainsi daignez m'excuser.

(Il sort.)

(Entre Stanley.)

STANLEY, à la duchesse.

Mesdames, si je vous rencontre dans une heure d'ici, je pourrai saluer dans sa grâce la duchesse d'York, la respectable mère de deux belles reines qu'elle aura vu régner l'une après l'autre. (*A la duchesse de Glocester.*) Venez, madame; il faut vous rendre sans délai à Westminster, pour y être couronnée reine comme épouse de Richard.

ÉLISABETH.

Ah ! coupez mon lacet; afin que mon cœur oppressé puisse battre en liberté.... ou je sens que je vais m'évanouir à cette mortelle nouvelle.

ANNE.

Odieuse nouvelle ! ô sinistre événement !

DORSET, à Élisabeth.

Prenez courage, ma mère : comment se trouve votre grâce?

ÉLISABETH.

O Dorset, ne me parle pas; va-t'en. La mort et la destruction sont à ta poursuite et prêtes à te saisir. Le nom de ta mère est fatal à ses enfans : si tu veux échapper à la mort qui te poursuit, traverse les mers, et va vivre avec Richmond, hors des atteintes de l'enfer. Va, hâte-toi, hâte-toi de fuir cette boucherie, si tu ne veux pas augmenter le nombre des

morts, et me faire mourir selon la malédiction de Marguerite, n'étant plus ni mère, ni femme, ni reine actuelle de l'Angleterre.

STANLEY.

Votre conseil, madame, est dicté par de très-sages craintes. — Dorset, saisissez rapidement l'avantage que vous laissent quelques heures. Je vous donnerai des lettres de recommandation pour mon fils, et lui écrirai de venir au-devant de vous; ne vous laissez pas surprendre par un imprudent délai.

LA DUCHESSE.

O vent funeste du malheur qui nous disperse tous! — O entrailles maudites, couches de mort, vous avez donné le jour à un serpent dont le regard est mortel à qui n'a pas su l'éviter!

STANLEY.

Allons, madame, venez; j'ai été envoyé en toute hâte.

ANNE.

Et je vais vous suivre à contre-cœur. Oh! plût à Dieu que le cercle d'or qui va ceindre mon front fût un fer rouge qui me brulât jusqu'au cerveau! Puissé-je être ointe d'un poison meurtrier, qui me fasse expirer avant qu'on ait pu dire : Dieu conserve la reine!

ÉLISABETH.

Va, va, pauvre créature; je n'envie pas ta gloire; ma douleur ne désire pas se repaître de tes maux.

ANNE.

Eh! pourquoi pas? — Lorsqu'au moment où je sui-

vais le cercueil de Henri, celui qui est aujourd'hui mon époux vint me trouver, les mains à peine lavées du sang de cet ange qui fut mon premier époux, et de celui du saint défunt que j'accompagnais en pleurant; lorsqu'en ce moment, dis-je, je fixai mes yeux sur Richard, voici quel fut mon vœu : « Sois maudit pour m'avoir condamnée, moi si jeune, à un si long veuvage; et, quand tu te marieras, que la douleur assiége ta couche, et que ton épouse (s'il est une femme assez folle pour le devenir) soit plus malheureuse par ta vie [21] que tu ne m'as rendue malheureuse par le meurtre de mon cher époux! » Hélas! avant que je pusse répéter cette malédiction, dans cet espace de temps si court, mon cœur de femme s'était laissé grossièrement surprendre par ses mielleuses paroles, et avait fait de moi l'objet de ma propre malédiction. Depuis ce moment elle a privé mes yeux de tout repos : je n'ai pas encore joui une heure dans sa couche des précieuses vapeurs du sommeil, sans être réveillée par les songes effrayans qui l'agitent. Je sais d'ailleurs qu'il me hait, par la haine qu'il portait à mon père Warwick, et sans doute il ne tardera pas à se défaire de moi.

ÉLISABETH.

Pauvre chère âme, adieu. Je plains tes douleurs.

ANNE.

Pas plus que mon cœur ne gémit sur les vôtres.

DORSET.

Adieu, toi qui accueilles si tristement les grandeurs.

ANNE, à Dorset.

Adieu, pauvre malheureux qui vas prendre congé d'elles.

LA DUCHESSE, à Dorset.

Va joindre Richmond, et qu'une heureuse fortune guide tes pas! (*A lady Anne.*) Va joindre Richard, et que les anges gardiens veillent sur tes jours! (*A la reine.*) Va au sanctuaire, et que de bonnes pensées prennent possession de toi! Moi je vais à mon tombeau, et puissent le repos et la paix y descendre avec moi. J'ai vu quatre-vingt tristes années de chagrins, et chacune de mes heures de joie est toujours venue périr dans une semaine de douleurs.

ÉLISABETH.

Arrêtez encore. — Jetons encore un regard sur la Tour. — O vous, pierres antiques, prenez en compassion ces tendres enfans, que la haine a renfermés dans vos murs! Berceau bien rude pour ces pauvres chers petits! dure et sauvage nourrice! vieille et triste compagne de jeu pour de jeunes princes, traite bien mes enfans! Pierres, c'est ainsi qu'une douleur insensée prend congé de vous.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE II.

Une salle d'apparat dans le palais.

Fanfares et trompettes. RICHARD en habits royaux, sur son trône, BUCKINGHAM, CATESBY, UN PAGE, autres personnages.

LE ROI RICHARD, à sa suite.

Écartez-vous tous. — Cousin Buckingham ?

BUCKINGHAM.

Mon gracieux souverain ?

LE ROI RICHARD.

Donne-moi ta main. — C'est par tes conseils et par ton assistance que le roi Richard se voit placé si haut. Mais ces grandeurs ne vivront-elles qu'un jour? ou seront-elles durables, et pourrons-nous en jouir avec satisfaction ?

BUCKINGHAM.

Puissent-elles être permanentes et durer toujours !

LE ROI RICHARD.

Ah! Buckingham, c'est en ce moment que je vais employer la pierre de touche pour savoir si ton or est vraiment de bon aloi. — Le jeune Édouard vit. Cherche maintenant dans ta pensée ce que je veux dire.

BUCKINGHAM.

Dites-le, cher seigneur.

LE ROI RICHARD.

Buckingham, je te dis que je voudrais être roi.

BUCKINGHAM.

Eh! mais vous l'êtes en effet, mon trois fois renommé souverain.

LE ROI RICHARD.

Ha! suis-je vraiment roi? — Oui, je le suis, mais Édouard vit!

BUCKINGHAM.

Il est vrai, noble prince.

LE ROI RICHARD.

Et voilà donc la cruelle conséquence de tes paroles que cet Édouard, encore vivant, est un vrai, un noble prince. — Cousin, tu n'avais pas coutume d'être si lent de conception. Faut-il que je te parle ouvertement? Je désire la mort de ces bâtards, et je voudrais voir la chose exécutée sur-le-champ. Que dis-tu, maintenant? Parle vite, et en peu de mots.

BUCKINGHAM.

Votre grâce peut tout ce qui lui plaît.

LE ROI RICHARD.

Allons, allons. Te voilà tout de glace: ton amitié se refroidit. Parle, ai-je ton consentement à leur mort?

BUCKINGHAM.

Donnez-moi le temps de respirer: un moment de réflexion, cher lord, avant que je vous donne là-dessus une réponse positive. Je vais dans un instant satisfaire à la question de votre grâce.

(Buckingham sort.)

CATESBY, à part.

Le roi est offensé ; voyez : il mord ses lèvres.

LE ROI RICHARD.

Je veux m'adresser à des têtes de fer, à quelqu'un de ces gens qui vont sans y regarder. Quiconque examine les choses d'un œil si prudent n'est point mon homme. — L'ambitieux Buckingham devient circonspect. — Page ?

LE PAGE.

Seigneur ?

LE ROI RICHARD.

Ne connais-tu point quelque homme que l'or corrupteur puisse induire à se charger d'un secret exploit de mort ?

LE PAGE.

Je connais un gentilhomme mécontent, dont l'humble fortune est peu d'accord avec la hauteur de ses pensées. L'or vaut autant près de lui que vingt orateurs ; il le déterminera, je n'en doute point, à tout faire.

LE ROI RICHARD.

Quel est son nom ?

LE PAGE.

Son nom, seigneur, est Tyrrel.

LE ROI RICHARD.

Je connais un peu cet homme. Va, page, fais-le-moi venir ici. (*Le page sort.*) Cet habile et profond penseur de Buckingham ne sera plus le confident de mes secrets. Quoi ! il aura si long-temps suivi mes pas sans se lasser, et il s'arrête à présent pour res-

pirer ? — Hé bien, soit. (*Entre Stanley.*) Hé bien, lord Stanley, quelles nouvelles ?

STANLEY.

Vous saurez, mon cher seigneur, que le marquis de Dorset, à ce que j'apprends, s'est sauvé pour aller joindre Richmond dans le pays où il s'est fixé.

LE ROI RICHARD.

Écoute, Catesby ; répands dans le public que Anne, ma femme, est dangereusement malade. Je pourvoirai à ce qu'elle se tienne renfermée : cherche-moi quelque mince gentilhomme, à qui je puisse marier promptement la fille de Clarence. Pour le fils, il est imbécile (22), je n'en ai pas peur. — Hé bien, à quoi rêves-tu ? Je te le répète, fais courir le bruit qu'Anne, ma femme, est malade, et qu'elle a bien l'air d'en mourir. Occupe-toi de cela sur-le-champ : car il m'importe beaucoup d'arrêter toutes les espérances qui pourraient se fortifier à mon désavantage. — (*Catesby sort.*) Il faut que j'épouse la fille de mon frère, ou mon trône ne posera que sur un verre fragile. — Égorger ses frères, et puis l'épouser ! ce n'est pas là une route bien sûre pour y parvenir. Mais me voilà entré si avant dans le sang, qu'il faut qu'un crime chasse l'autre. La pitié larmoyante n'habita jamais dans ces yeux. (*Entre le page avec Tyrrel.*) T'appelles-tu Tyrrel ?

TYRREL.

James Tyrrel, votre très-dévoué sujet.

LE ROI RICHARD.

Es-tu dévoué en effet?

TYRREL.

Mettez-moi à l'épreuve, mon gracieux seigneur.

LE ROI RICHARD.

Oseras-tu te charger de tuer un de mes amis?

TYRREL.

Comme il vous plaira : mais j'aimerais mieux tuer deux de vos ennemis.

LE ROI RICHARD.

Hé bien, c'est cela même. Deux mortels ennemis contraires à mon repos, et qui me privent des douceurs du sommeil : voilà ceux sur qui je voudrais te faire opérer. Tyrrel, c'est des bâtards qui sont dans la Tour que je te parle.

TYRREL.

Donnez-moi les moyens d'arriver jusqu'à eux, et je vous aurai bientôt délivré de la crainte qu'ils vous inspirent.

LE ROI RICHARD.

Tu chantes sur un ton qui me plaît. — Écoute, approche-toi, Tyrrel. Va, muni de ce gage; lève-toi, et approche ton oreille : (*il lui parle bas*) voilà tout. — Viens me dire : c'est fait; et je t'aimerai, je t'avancerai.

TYRREL.

Je vais dépêcher l'affaire sur-le-champ.

(Il sort.)

(Rentre Buckingham.)

BUCKINGHAM.

Mon prince, j'ai examiné en moi la proposition sur laquelle vous m'avez sondé dernièrement.

LE ROI RICHARD.

Fort bien, n'en parlons plus. — Dorset est en fuite; il est allé joindre Richmond.

BUCKINGHAM.

C'est ce que je viens d'apprendre, seigneur.

LE ROI RICHARD.

Stanley, Richmond est le fils de votre femme. — Vous m'entendez; ayez l'œil à cela.

BUCKINGHAM.

Mon prince, je réclame le don auquel j'ai droit en vertu de la promesse que vous m'en avez faite sur votre honneur et votre foi... Le comté de Hereford avec toutes ses mouvances, dont vous m'avez promis la possession.

LE ROI RICHARD.

Stanley, veillez sur votre femme: si elle entretient quelque correspondance de lettres avec Richmond, vous m'en répondrez.

BUCKINKHAM.

Que dit votre majesté de ma juste requête?

LE ROI RICHARD.

Je me le rappelle: Henri VI a prédit que Richmond serait roi; et cela, lorsque Richmond n'était encore qu'un polisson. — Roi! — Peut-être...

BUCKINGHAM.

Seigneur...

LE ROI RICHARD.

Et comment arrive-t-il que ce prophète ne m'ait pas dit en même temps, à moi qui étais là, que je le tuerais?

BUCKINGHAM.

Seigneur, votre promesse de ce comté...

LE ROI RICHARD.

Richmond!... La dernière fois que j'ai passé par Exeter, le maire eut la complaisance de me faire voir le château, qu'il appela Rougemont! A ce nom, je frémis, en me rappelant qu'un barde irlandais m'avait dit un jour que je ne vivrais pas long-temps après avoir vu Richmond.

BUCKINGHAM.

Seigneur...

LE ROI RICHARD.

Ha! quelle heure est-il?

BUCKINGHAM.

J'ose prendre la liberté de rappeler à votre grâce la promesse qu'elle m'a faite.

LE ROI RICHARD.

Bien; mais, quelle heure est-il?

BUCKINGHAM.

Le coup de dix heures est prêt à frapper.

LE ROI RICHARD.

Eh bien! laisse-le frapper.

BUCKINGHAM.

Pourquoi me dites-vous : Laisse-le frapper?

LE ROI RICHARD.

Parce que, comme une figure d'horloge, tu as tenu le coup en suspens entre ta demande et mes réflexions. Je ne suis pas aujourd'hui dans mon humeur donnante.

BUCKINGHAM.

Dites-moi donc, décidément, si je dois compter ou non sur votre promesse.

LE ROI RICHARD.

Tu m'importunes : je ne suis pas en train de donner [23].

(Sort Richard avec sa suite.)

BUCKINGHAM.

Oui? En est-il ainsi? Est-ce d'un tel mépris qu'il veut payer mes importans services? Est-ce pour cela que je l'ai fait roi? Oh! souvenons-nous de Hastings, et fuyons vers Brecknock, tandis que cette tête tremblante est encore sur mes épaules.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Entre TYRREL.

TYRREL.

L'acte sanglant et tyrannique est consommé; le plus grand forfait, le plus déplorable meurtre dont cette terre se soit jamais rendue coupable! Dighton

et Forrest, que j'ai gagnés pour exécuter cette impitoyable scène de boucherie, des scélérats endurcis, des chiens sanguinaires, tout pénétrés d'attendrissement et d'une douce pitié, ont pleuré comme deux enfans en me faisant le triste récit de leur mort. « C'est ainsi, me disait Dighton, qu'étaient » couchés ces aimables enfans. » — « Ils se tenaient » ainsi, disait Forrest, l'un l'autre entourés de leurs » bras innocens et blancs comme l'albâtre; leurs » lèvres semblaient quatre roses vermeilles sur une » seule tige, qui, dans tout l'éclat de leur beauté, » se baisaient l'une l'autre. Un livre de prières » était posé sur leur chevet : cette vue, dit Forrest, » a, pendant un moment, presque changé mon âme. » Mais, oh! le démon... » Le scélérat s'est arrêté à ce mot, et Dighton a continué : « Nous avons étouffé » le plus parfait, le plus charmant ouvrage que la » nature ait jamais formé depuis la création! » Ils m'ont quitté tous deux, si pénétrés de douleur et de remords, qu'ils ne pouvaient parler; et je les ai laissé aller pour venir apporter cette nouvelle à notre roi sanguinaire. — Ah! le voilà. (*Entre le roi Richard.*) Salut à mon souverain seigneur.

LE ROI RICHARD.

Hé bien, cher Tyrrel, vais-je être heureux par ta nouvelle?

TYRREL.

Si l'exécution de l'acte dont vous m'avez chargé doit enfanter votre bonheur, soyez donc heureux, car il est consommé.

LE ROI RICHARD.

Mais les as-tu vus morts ?

TIRREL.

Oui, seigneur.

LE ROI RICHARD.

Et enterrés, cher Tyrrel ?

TYRREL.

Le chapelain de la Tour les a enterrés ; mais de vous dire où, j'avoue que je ne le sais pas.

LE ROI RICHARD.

Reviens me trouver, Tyrrel, immédiatement après mon souper, et tu me conteras alors toutes les circonstances de leur mort.... En attendant, ne t'occupe qu'à chercher dans ta pensée comment je pourrais te faire du bien, et sois sûr de l'accomplissement de tes désirs. — Adieu jusqu'à tantôt.

TYRREL.

Je prends humblement congé de vous.

(Il sort.)

LE ROI RICHARD.

Je vous ai bien enfermé le fils de Clarence ; j'ai marié sa fille en bas lieu. Les fils d'Édouard dorment dans le sein d'Abraham, et ma femme Anne a souhaité le bonsoir à ce bas monde. A présent, comme je sais que Richmond de Bretagne a des vues sur la jeune Élisabeth, la fille de mon frère, et qu'à la faveur de ce nœud il forme des projets ambitieux sur la couronne, je vais la trouver, et lui faire ma cour en amant heureux et galant.

(Entre Catesby.)

CATESBY.

Mon prince.....

LE ROI RICHARD.

Sont-ce de bonnes ou de mauvaises nouvelles, que tu m'apportes si brusquement?

CATESBY.

Mauvaises, mon prince. Morton [24] s'est enfui vers Richmond ; et Buckingham, soutenu des intrépides Gallois, est en campagne ; ses forces s'accroissent à chaque instant.

LE ROI RICHARD.

Ély, joint à Richmond, m'inquiète bien plus que Buckingham et sa troupe ramassée à la hâte. — Allons, on m'a appris que les réflexions que l'on fait sur le danger sont les pesans auxiliaires du paresseux délai, et que le délai conduit après lui l'impotente indigence au pas de tortue. Volons donc sur les ailes de la rapidité, prompte comme la flamme, messagère de Jupiter, et faite pour être le héraut d'un roi! Partons, assemblons une armée. — Mon bouclier est mon conseil : il faut abréger, quand les traîtres osent se mettre en campagne.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Toujours à Londres. — Devant le Palais.

MARGUERITE.

Ainsi leur prospérité touche à sa maturité ; elle va tomber bientôt dans la bouche pourie de la mort. J'ai erré secrètement à l'entour de ces lieux pour observer la ruine de mes ennemis. Je suis témoin d'un sinistre début, et je repasserai en France avec l'espoir que les scènes qui vont suivre seront aussi funestes, aussi cruelles, aussi tragiques. — Éloigne-toi, malheureuse Marguerite, quelqu'un approche.

(Entrent la reine Élisabeth et la duchesse d'York.)

ÉLISABETH.

Ah ! mes pauvres princes ! mes tendres enfans, fleurs non encore épanouies, douces plantes qui ne faisiez que de naître au jour ; si vos âmes chéries volent encore dans les airs, si un éternel arrêt n'a pas fixé votre séjour, planez autour de moi sur vos ailes invisibles, et écoutez les gémissemens de votre mère.

MARGUERITE.

Oui, planez autour d'elle ; dites-lui que c'est la justice vengeresse du droit qui a couvert votre matin naissant des ombres de la vieille nuit.

LA DUCHESSE.

Tant de maux ont usé ma voix ; que ma langue,

fatiguée de se plaindre, reste immobile et muette. — Édouard Plantagenet, hélas ! pourquoi as-tu cessé de vivre?

MARGUERITE.

Plantagenet a vengé Plantagenet; Édouard a payé à Édouard sa dette de mort.

ÉLISABETH.

As-tu pu, ô Dieu ! abandonner ces tendres agneaux, et les jeter dans les entrailles du loup dévorant? Où dormais-tu lorsqu'on a commis cet attentat?

MARGUERITE.

Lors que moururent le pieux Henri et mon cher fils.

LA DUCHESSE.

Existence de mort, yeux éteints, pauvre spectre vivant et mortel, spectacle de misères, opprobre du monde, propriété du tombeau, qu'usurpe la vie, abrégé et monument d'une accablante suite de jours, repose ton corps sans repos sur cette terre des lois, enivrée, contre toutes les lois, du sang de l'innocence.

(Elle s'assied à terre.)

ÉLISABETH.

O terre ! que ne peux-tu m'offrir un tombeau, comme tu peux m'offrir un triste siége? Je voudrais, non reposer mes os sur ta surface, mais les cacher dans ton sein. Ah ! qui a sujet de pleurer que nous seules?

(Elle s'assied à terre à côté de la Duchesse.)

MARGUERITE.

Si la plus ancienne douleur est la plus respecta-

ble, cédez donc à la mienne l'avantage de la prééminence; et laissez au haut bout mes douleurs étaler leur sombre visage. Si la douleur peut admettre quelque société (*elle s'assied à terre à côté des autres*), que la vue de mes maux vous répète les vôtres. J'avais un Édouard avant que Richard le tuât! J'avais un époux avant que Richard le tuât! Tu avais un Édouard avant que Richard le tuât! Tu avais un Richard avant que Richard le tuât!

LA DUCHESSE.

J'avais aussi un Richard et tu l'as tué! J'avais aussi un Rutland et tu as aidé à le tuer!

MARGUERITE.

Tu avais aussi un Clarence, et Richard l'a tué! De ton ventre est sorti rampant, comme de son repaire, ce chien d'enfer qui nous poursuit tous à mort! Ce dogue qui eut des dents avant d'ouvrir les yeux, pour déchirer les faibles agneaux, et lécher leur sang innocent; cet odieux destructeur de l'œuvre de Dieu, ce tyran par excellence, le premier entre ceux de la terre, dont la puissance s'emploie à régner sur des yeux fatigués de larmes, c'est ton sein qui l'a déchaîné, pour nous donner la chasse jusqu'à notre tombeau. O Dieu juste, équitable et fidèle dispensateur! combien je te remercie de ce que ce chien acharné dévore le fruit des entrailles de sa mère, et l'associe aux gémissemens des autres!

LA DUCHESSE.

O femme de Henri, ne triomphe point de mes maux; Dieu m'est témoin que j'ai pleuré sur les tiens!

MARGUERITE.

Pardonne-moi. Je suis affamée de ma vengeance, et je me repais à la contempler. Ton Édouard est mort, qui avait tué le mien; ton autre Édouard est mort aussi pour payer mon Édouard. Le jeune York ne sert que d'appoint à la vengeance, car les deux autres ne pouvaient ensemble égaler en perfection l'excès de ma perte. Il est mort, ton Clarence qui avait poignardé mon Édouard, et avec lui les spectateurs de cette scène tragique, l'adultère Hastings, Rivers, Vaughan et Gray sont tous prématurément engloutis dans leurs ténébreux tombeaux. Richard seul est vivant, noir affidé de l'enfer, réservé comme son agent pour acheter des âmes, et les lui envoyer. Mais insensiblement approche sa fin pitoyable et qui sera vue sans pitié. La terre s'ouvre béante, l'enfer flambe, les démons rugissent, les saints prient, tous demandent qu'il disparaisse précipitamment de ce monde. — Cher Dieu, déchire, je t'en conjure, le bail de sa vie, afin que je puisse vivre assez, pour dire : Le chien est mort!

ÉLISABETH.

Ah! tu m'avais prédit qu'un temps viendrait, où j'implorerais ton secours pour m'aider à maudire cette araignée au large ventre, cet odieux crapaud bossu.

MARGUERITE.

Je t'appelais alors une vaine image de ma grandeur, un pauvre fantôme, une reine en peinture, pure représentation de ce que j'avais été, l'annonce flatteuse d'un horrible spectacle, une femme élevée

sur le faîte pour en être précipitée, mère seulement par dérision de deux beaux enfans, le songe de ce que tu semblais être, une brillante enseigne destinée à servir de but aux coups les plus dangereux, une reine de théâtre faite uniquement pour remplir la scène. Où est ton mari, maintenant? où sont tes frères? où sont tes deux fils? Quelles jouissances te reste-t-il? qui vient te prier à genoux, et te dire: Dieu conserve la reine? Où sont ces pairs qui venaient te flatter, courbés devant toi? où est ce peuple qui suivait en foule tes pas? Renonce à tout cela et vois ce que tu es aujourd'hui; non plus une épouse heureuse, mais une veuve dans la détresse; non plus une mère joyeuse, mais une mère qui en déplore le nom; non plus celle qu'on supplie, mais une humble suppliante; non plus une reine, mais une misérable, couronnée de maux; non plus celle qui me méprisait, mais celle qui endure mes mépris; non plus celle que tous redoutaient, mais celle qui en redoute une autre; non plus celle qui commandait à tous, mais celle à qui personne n'obéit. C'est ainsi que la roue de la justice a fait sa révolution, et t'a laissée la proie du temps, sans autre bien que le souvenir de ce que tu fus, pour te faire un plus grand tourment de ce que tu es. Tu usurpas ma place, et tu ne prendrais pas la part qui te revient de mes maux! Maintenant ton cou superbe porte la moitié du joug appesanti sur moi, et, le laissant glisser de dessus ma tête fatiguée, j'en rejette sur toi le fardeau tout entier. Adieu, femme d'York, reine des tristes infortunes! Ces maux de l'Angleterre me feront sourire en France.

ÉLISABETH.

O toi, si habile à maudire, arrête encore un moment, et enseigne-moi à maudire mes ennemis.

MARGUERITE.

Laisse passer tes nuits sans sommeil et tes jours sans nourriture, compare ton bonheur éteint avec tes vivantes douleurs, représente-toi tes enfans plus charmans qu'ils ne l'étaient, et celui qui les a tués plus affreux qu'il ne l'est, embellis ce que tu as perdu, pour te rendre plus odieux celui qui a causé tes pertes, sois sans cesse à retourner toutes ces pensées, et tu apprendras à maudire.

ÉLISABETH.

Mes paroles sont sans force : anime-les de l'énergie des tiennes.

MARGUERITE.

Tes douleurs les aiguiseront et les rendront pénétrantes comme les miennes.

(La reine Marguerite sort.)

LA DUCHESSE.

Le malheur est-il donc si plein de discours ?

ÉLISABETH.

Légers avocats de la douleur qui les charge de sa plainte, vains héritiers d'un bonheur qui n'a rien laissé après lui, tristes orateurs exhalant nos misères, que la liberté leur soit laissée, bien qu'ils ne puissent nous donner aucune autre assistance que de soulager le cœur.

LA DUCHESSE.

S'il en est ainsi, n'enchaîne point ta langue :

suis-moi ; et de l'amertume qu'exhaleront nos paroles, suffoquons mon détestable fils qui a étouffé tes deux aimables enfans. (*Tambours derrière le théâtre.*) J'entends les tambours. N'épargne pas les imprécations.

(Entrent le roi Richard et sa suite au pas de marche)

LE ROI RICHARD.

Qui ose m'arrêter dans ma marche guerrière ?

LA DUCHESSE.

Celle qui aurait pu, en t'étouffant dans son sein maudit de Dieu, te sauver tous les meurtres que tu as commis, misérable que tu es.

ÉLISABETH.

Oses-tu bien couvrir de cette couronne d'or ce front où devraient être gravés avec un fer chaud, si l'on te faisait justice, le meurtre d'un prince qui possédait cette couronne, et le massacre de mes pauvres enfans et de mes frères ? Dis-moi, lâche scélérat, où sont mes enfans ?

LA DUCHESSE.

Crapaud, crapaud que tu es, où est ton frère Clarence, et le petit Ned Plantagenet son fils ?

LA REINE.

Que sont devenus les nobles Rivers, Vaughan et Gray ?

LA DUCHESSE.

Qu'as-tu fait du généreux Hastings ?

LE ROI RICHARD.

Sonnez une fanfare, trompettes : tambours, bat-

tez l'alarme ! Que le ciel n'entende pas les rapports de ces femmes qui accusent l'oint du Seigneur. Sonnez, vous dis-je. (*Fanfare*, *alarme*.) Ou modérez-vous, et parlez-moi sans invective, ou je vais continuer d'étouffer le bruit de vos cris sous la voix bruyante de la guerre.

LA DUCHESSE.

Es-tu mon fils ?

LE ROI RICHARD.

Oui, grâces à Dieu, à mon père et à vous.

LA DUCHESSE.

Écoute donc patiemment les expressions de ma colère.

LE ROI RICHARD.

Madame, je tiens de vous un caractère qui ne peut supporter l'accent du reproche.

LA DUCHESSE.

Oh ! laisse-moi parler.

LE ROI RICHARD.

Parlez, mais je ne vous entendrai pas.

LA DUCHESSE.

Je serai douce et modérée dans mes paroles.

LE ROI RICHARD.

Et trêve, ma bonne mère, je suis pressé.

LA DUCHESSE.

Qui te presse si fort ?.... Combien de temps t'ai-je attendu, moi, Dieu le sait, dans les tourmens et l'agonie ?

LE ROI RICHARD.

Et ne suis-je pas enfin venu au monde vous consoler de vos douleurs ?

LA DUCHESSE.

Non ; par la sainte croix, tu le sais bien : tu es venu sur la terre pour me faire de la terre un enfer. Ta naissance fut un fardeau douloureux pour ta mère ; ton enfance fut chagrine et colère ; les jours de ton éducation effrayans, sauvages et furieux. Ta première jeunesse fut téméraire, audacieuse, cherchant les dangers ; et dans l'âge qui la suivit, orgueilleux, subtil, faux et sanguinaire, tu devins plus calme, mais plus dangereux, et caressant dans ta haine. Quelle heure de consolation, dis-moi, ai-je jamais goûtée dans ta société ?

LE ROI RICHARD.

Par ma foi aucune, si ce n'est l'heure d'Humphroy [25], qui vous appela une fois à déjeûner pendant que vous étiez avec moi. — Si ma vue vous est si désagréable, laissez-moi continuer ma marche, madame, et cesser de vous déplaire. — Battez, tambours.

LA DUCHESSE.

Je t'en prie, écoute-moi.

LE ROI RICHARD.

Vous me parlez avec trop d'aigreur.

LA DUCHESSE.

Un mot encore, c'est la dernière fois que tu m'entendras.

LE ROI RICHARD.

Hé bien ?

LA DUCHESSE.

Ou par le juste jugement de Dieu tu périras dans cette guerre avant de la pouvoir terminer en vainqueur, ou je mourrai de douleur et de vieillesse, et jamais je ne reverrai ton visage. Emporte donc avec toi mes plus pesantes malédictions, et puissent-elles, au jour du combat, t'accabler d'un plus lourd fardeau que l'armure complète dont tu es revêtu ! Mes prières combattent pour tes adversaires : les jeunes âmes des enfans d'Édouard animeront le courage de tes ennemis, et leur murmureront à l'oreille des promesses de succès et de victoire. Sanguinaire que tu es, ta fin sera sanglante ; et l'infamie accompagne ta vie et suivra ta mort.

(Elle sort.)

ÉLISABETH.

Avec bien plus de sujets de te maudire je n'ai pas, autant qu'elle, la force nécessaire ; mais je lui réponds : *Amen.*

(Elle va pour s'éloigner.)

LE ROI RICHARD.

Arrêtez, madame : j'ai un mot à vous dire.

ÉLISABETH.

Je n'ai plus de fils du sang royal que tu puisses assassiner. Pour mes filles, Richard, j'en ferai des religieuses consacrées à la prière, et non des reines dans les pleurs. Ne dirige donc pas tes coups ; arrête !

LE ROI RICHARD.

Vous avez une fille appelée Élisabeth, belle et vertueuse, une princesse charmante.

ÉLISABETH.

Et faut-il qu'elle meure pour cela ? Oh ! laisse-la vivre ! Je corromprai ses mœurs, je flétrirai sa beauté ; je me déshonorerai moi-même, en m'accusant d'infidélité à la couche d'Édouard, et je jetterai sur elle un voile d'infamie. Qu'à ce prix elle vive à l'abri du poignard sanglant : je déclarerai qu'elle n'est pas fille d'Édouard.

LE ROI RICHARD.

Ne faites point affront à sa naissance, elle est du sang royal.

ÉLISABETH.

Pour sauver ses jours, je consens à dire qu'elle n'en est pas.

LE ROI RICHARD.

Sa naissance seule suffit pour les garantir.

ÉLISABETH.

Eh ! c'est seulement à cause de cette garantie que sont morts ses frères.

LE ROI RICHARD.

Tenez, les étoiles protectrices s'étaient montrées contraires à leur naissance.

ÉLISABETH.

Non, mais de perfides protecteurs [26] ont été contraires à leur existence.

LE ROI RICHARD.

Tout ce qui n'a pu être évité était l'arrêt de la destinée.

ÉLISABETH.

Oui, quand celui qui évite les chemins de la grâce fait la destinée. Mes enfans étaient destinés à une mort plus heureuse, si la grâce du ciel t'avait accordé une vie plus vertueuse.

LE ROI RICHARD.

On dirait que c'est moi qui ai tué mes neveux.

ÉLISABETH.

Tes neveux! et c'est bien en effet (27) par leur oncle qu'ils ont perdu le bonheur, la couronne, leurs parens, la liberté, la vie. Quelles que soient les mains qui percèrent leurs tendres cœurs, c'est ta tête qui indirectement a dirigé le coup. Il n'est pas douteux que le poignard meurtrier ne soit demeuré impuissant et émoussé jusqu'au moment où il a été aiguisé sur ton cœur de pierre, pour s'enfoncer à plaisir dans les entrailles de mes innocens agneaux. Ah! si l'habitude de la douleur n'en calmait pas les emportemens, ma langue ne nommerait point mes enfans à ton oreille, que mes ongles ne fussent fixés dans tes yeux, et que moi, lancée dans ce golfe désespéré de la mort, pauvre barque à qui l'on a enlevé ses voiles et ses cordages, je ne me fusse brisée en morceaux sur ton sein de roche.

LE ROI RICHARD.

Madame, puissé-je réussir dans mon entreprise, et dans les généreux hasards d'une guerre sanglante,

comme il est vrai que je vous veux plus de bien, et à vous et aux vôtres, que je ne vous ai jamais fait de mal, ni à vous, ni à vos enfans !

ÉLISABETH.

Eh ! quel bien peut-on encore apercevoir sous la face du ciel qui puisse être un bien pour moi ?

LE ROI RICHARD.

L'élévation de vos enfans, noble dame.

ÉLISABETH.

Sur quelque échafaud pour y perdre leurs têtes?

LE ROI RICHARD.

Non, mais aux dignités et au faîte de la fortune, pour y être le type souverain des gloires de la terre.

ÉLISABETH.

Flatte ma douleur d'un pareil tableau. Dis-moi, quels honneurs, quelles dignités, quelle fortune tu peux abandonner à aucun de mes enfans ?

LE ROI RICHARD.

Tout ce que j'en possède, et moi avec, je veux le donner à un de tes enfans. Noie donc dans l'oubli de ton âme irritée le triste souvenir des maux que tu supposes que je t'ai faits.

ÉLISABETH.

Explique-toi donc en peu de mots, de crainte que le récit de tes projets bienveillans ne dure plus long-temps que ta bonne volonté.

LE ROI RICHARD.

Sache donc que j'aime ta fille de toute la tendresse de mon âme.

ÉLISABETH.

La mère de ma fille le pense ainsi du fond de son âme.

LE ROI RICHARD.

Eh bien, que pensez-vous ?

ÉLISABETH.

Que tu aimes ma fille de toute la tendresse de ton âme, comme tu aimas sés frères avec tout ce que tu as detendresse dans l'âme, et comme je t'en remercie avec toute la tendresse que j'ai pour toi (28).

LE ROI RICHARD.

Ne soyez pas si prompte à mal interpréter mes paroles. Oui, je veux dire que j'aime votre fille de toute mon âme, et je me propose de la faire reine d'Angleterre.

ÉLISABETH.

Et dis-moi, quel est celui que tu te proposes de lui donner pour roi ?

LE ROI RICHARD.

Celui qui la fera reine : quel autre pourrait-ce être ?

ÉLISABETH.

Qui, toi?

LE ROI RICHARD.

Moi, oui, moi-même ; qu'en pensez-vous, madame ?

ÉLISABETH.

Eh ! comment pourras-tu lui faire ta cour?

LE ROI RICHARD.

C'est ce que je désirerais apprendre de vous,

comme de la personne la mieux instruite de ses penchans.

ELISABETH.

Veux-tu l'apprendre de moi?

LE ROI RICHARD.

Oui, madame; c'est le désir de mon cœur.

ÉLISABETH.

Envoie-lui, par celui qui a tué ses frères, deux cœurs sanglans, où tu auras fait graver les noms d'*Édouard* et d'*York*; peut-être, en les voyant, elle pleurera : alors présente-lui, comme autrefois, à ton père, Marguerite en présenta un trempé dans le sang de Rutland, un mouchoir, que tu lui diras avoir essuyé le sang vermeil du corps de ses tendres frères; et invite-la à s'en servir pour sécher les larmes de ses yeux. Si ce n'est pas là une séduction capable de l'engager à t'aimer, envoie-lui dans une lettre le détail de tes nobles exploits : dis-lui que c'est toi qui as fait périr son oncle Clarence, son oncle Rivers; et que de plus, à sa considération, tu as promptement dépêché sa bonne tante Anne.

LE ROI RICHARD.

Vous vous moquez de moi, madame : ce n'est pas là le moyen de gagner le cœur de votre fille.

ÉLISABETH.

Je n'en connais point d'autre, à moins que tu ne puisses emprunter quelque autre figure, et n'être plus le Richard qui a fait tout cela.

LE ROI RICHARD.

Dites-lui que j'ai fait tout cela par amour pour elle.

ÉLISABETH.

Vraiment, alors, elle ne peut manquer de t'aimer, après que tu as acheté son amour au prix d'un si sanglant butin.

LE ROI RICHARD.

Écoutez : ce qui est fait ne peut être amendé. L'homme commet quelquefois sans réflexion des actions dont ensuite il a le temps de se repentir. Si j'ai ravi le royaume à vos fils, je veux, en réparation, le donner à votre fille ; si j'ai fait périr les fruits de votre sein, je veux, pour ressusciter votre postérité, me donner avec votre fille une postérité formée de votre sang. Le nom d'aïeule n'est guère moins doux que le tendre nom de mère : ce seront également vos enfans ; plus éloignés seulement d'un degré, ils tiendront de même de vous : ce sera votre sang ; une même douleur les aura mis au monde, en y ajoutant seulement une nuit de souffrances qu'endurera celle pour qui vous avez subi la même peine. Vos enfans ont fait le malheur de votre jeunesse ; les miens feront la consolation de votre vieillesse. La perte que vous regrettez n'est autre que celle d'un fils roi ; et, par cette perte, votre fille va devenir reine. Je ne puis vous donner tous les dédommagemens que je voudrais ; acceptez donc les offres qui sont en ma puissance. Dorset, votre fils, qui, l'âme remplie de crainte, a porté ses pas mécontens dans une terre étrangère, aussitôt rappelé,

va se voir porter par cette heureuse alliance aux plus hautes dignités et à la plus brillante fortune. Le roi, qui nommera votre charmante fille son épouse, donnera familièrement à votre Dorset le titre de frère : vous serez encore la mère d'un roi, et tous les ravages d'un temps de malheur seront bientôt réparés par un double trésor de jouissances. Quoi ! nous pouvons voir couler encore une foule de jours heureux. Chaque goutte des pleurs que vous avez versés peut vous revenir changée en perle d'Orient, et payée avec usure par les avantages d'un bonheur dix fois redoublé. Va donc, ma mère, va trouver ta fille; enhardis, par ton expérience, sa timide jeunesse; dispose son oreille à entendre les vœux d'un amant; enflamme son tendre cœur du désir ambitieux de la brillante souveraineté; révèle à la princesse la douceur de ces heures silencieuses des délices conjugales; et, sitôt que mon bras aura châtié ce petit rebelle, cet écervelé de Buckingham, je reviendrai couvert de lauriers triomphans, et conduirai ta fille à la couche d'un vainqueur : c'est à elle que je ferai hommage de mes succès et de mes conquêtes; à elle seule appartiendra la victoire; elle sera le César du César.

ÉLISABETH.

Que pourrais-je lui dire?... Que le frère de son père voudrait être son époux? ou lui dirai-je son oncle? ou bien celui qui a tué ses frères et ses oncles? Sous quel titre lui annoncer tes désirs, que Dieu, que les lois, mon honneur et son amour puissent rendre agréable à sa tendre jeunesse?

LE ROI RICHARD.

Montrez-lui cette alliance donnant la paix à la belle Angleterre.

ÉLISABETH.

Mais elle l'achèterait aux dépens de ses troubles éternels.

LE ROI RICHARD.

Dites-lui que le roi, qui pourrait commander, la supplie.

ÉLISABETH.

De consentir à ce que défend le roi des rois.

LE ROI RICHARD.

Dites-lui qu'elle sera une grande et puissante reine.

ÉLISABETH.

Pour en déplorer le titre comme fait sa mère.

LE ROI RICHARD.

Dites-lui que je l'aimerai toujours.

ÉLISABETH.

Mais combien de temps ce mot toujours conservera-t-il quelque valeur ?

LE ROI RICHARD.

Autant que durera sa belle vie, et toujours aussi tendre.

ÉLISABETH.

Mais sincèrement, combien durera-t-elle sa douce vie (29) ?

LE ROI RICHARD.

Aussi long-temps que le ciel et la nature la prolongeront.

ÉLISABETH.

Aussi long-temps que l'enfer et Richard le trouveront bon.

LE ROI RICHARD.

Dites-lui que moi, son souverain, je suis son humble sujet.

ÉLISABETH.

Mais elle, votre sujette, abhorre une pareille souveraineté.

LE ROI RICHARD.

Employez votre éloquence en ma faveur.

ÉLISABETH.

Une proposition honnête réussit mieux exposée simplement.

LE ROI RICHARD.

Hé bien, annoncez-lui simplement l'offre de mon amour.

ÉLISABETH.

Dire simplement ce qui n'est pas honnête, cela est par trop grossier.

LE ROI RICHARD.

Vos raisonnemens sont superficiels et trop recherchés.

ELISABETH.

Oh ! non, mes raisons sont trop profondes et trop naturelles [30]. Mes pauvres enfans sont trop profondément et trop réellement ensevelis dans leurs tombeaux.

LE ROI RICHARD.

Ne touchez point cette corde, madame ; cela est passé.

ÉLISABETH.

Je la toucherai tant qu'il restera dans mon cœur une corde sensible.

LE ROI RICHARD.

Oui, par mon saint George, par ma jarretière, par ma couronne...

ÉLISABETH.

Tu as profané l'un, déshonoré l'autre, usurpé la troisième.

LE ROI RICHARD.

Je jure...

ÉLISABETH.

Sur rien, ce n'est point là un serment : ton saint George profané a perdu sa sainte dignité; ta jarretière ternie est dépouillée de sa vertu chevaleresque; ta couronne usurpée est déshonorée dans sa gloire : si tu veux faire un serment qui te lie et que je croie, jure donc par quelque chose que tu n'aies pas outragé.

LE ROI RICHARD.

Hé bien, par l'univers...

ÉLISABETH.

Il est plein de tes odieux forfaits.

LE ROI RICHARD.

Par la mort de mon père.

ÉLISABETH.

Ta vie l'a diffamée.

LE ROI RICHARD.

Par moi-même.

ELISABETH.

Tu t'es avili toi-même.

LE ROI RICHARD.

Enfin, par le nom de Dieu.

ÉLISABETH.

Dieu a été le plus offensé de tous. Si tu avais craint de violer un serment fait au nom de Dieu, l'union que le roi ton frère avait formée n'aurait pas été rompue ni mon frère égorgé. Si tu avais craint de violer un serment fait au nom de Dieu, cet or, signe du pouvoir, qui entoure maintenant ta tête, aurait décoré le jeune front de mon enfant; et je verrais ici vivans les deux princes qui, maintenant tendres camarades couchés ensemble dans la poussière du tombeau, sont par la violation de ta foi devenus la proie des vers. Par quoi peux-tu jurer aujourd'hui ?

LE ROI RICHARD.

Par l'avenir.

ÉLISABETH.

Tu l'as outragé dans le passé, et moi-même j'ai encore bien des larmes à verser dans l'avenir pour le passé rempli de tes crimes. Les enfans dont tu as massacré les parens passent une jeunesse sans conseils et sans guides qu'ils déploreront dans la suite de l'âge; les parens dont tu as égorgé les enfans vivent aujourd'hui, plantes stériles et desséchées, pour passer leur vieillesse dans les pleurs. Ne jure point par l'avenir; tu en as abusé avant de pouvoir en user, par le mauvais usage que tu as fait du passé.

LE ROI RICHARD.

Comme il est vrai que je désire prospérer, je veux tout réparer, et puissé-je à ce seul prix réussir dans l'entreprise dangereuse que je vais tenter contre mes ennemis en armes! Que je sois moi-même l'artisan de ma ruine! Que le ciel et la fortune ne m'accordent plus un instant de bonheur! Jour, refuse-moi ta lumière; nuit, refuse-moi ton doux repos : que tous les astres propices deviennent contraires à mes desseins si ce n'est pas avec l'amour le plus pur, le dévouement le plus vertueux et les pensées les plus saintes, que j'adresse mes vœux à ta belle et noble fille : c'est en elle qu'est placé mon bonheur et le tien. Sans elle, je vois tomber sur moi, sur vous, sur elle-même, sur l'Angleterre et sur une foule d'âmes chrétiennes, la mort, la désolation, la ruine et la destruction. Tous ces désastres ne peuvent être prévenus que par cet hymen; je ne veux les prévenir que par cet hymen : ainsi donc, chère mère (car c'est le nom qu'il faut que je vous donne), plaidez auprès d'elle la cause de mon amour; parlez-lui de ce que je serai, et non pas de ce que j'ai été; ne lui parlez pas de mon mérite présent, mais de celui que je veux acquérir. Insistez sur les nécessités de l'état et des temps, et ne portez pas d'humeur dans de grands projets.

ÉLISABETH.

Me laisserai-je donc tenter ainsi par ce démon?

LE ROI RICHARD.

Oui, si ce démon vous tente pour le bien.

ÉLISABETH.

Faudra-t-il m'oublier moi-même, pour me revoir ce que j'étais ?

LE ROI RICHARD.

Oui, si le souvenir de ce que vous êtes vous nuit à vous-même.

ÉLISABETH.

Mais tu as assassiné mes fils.

LE ROI RICHARD.

Mais je les ensevelis dans le sein de votre fille, et dans ce nid brûlant ils renaîtront de leurs cendres, pour votre consolation et votre félicité.

ÉLISABETH.

Irai-je presser ma fille de céder à tes désirs ?

LE ROI RICHARD.

Oui, et par-là devenez une heureuse mère.

ÉLISABETH.

Hé bien, j'y vais. — Écris-moi une lettre très-courte, et tu connaîtras par moi ses sentimens.

LE ROI RICHARD.

Portez-lui le baiser de mon tendre amour; adieu. (*Il l'embrasse; Élisabeth sort.*) O femme imbécile, légère, changeante et prompte à pardonner ! (*Entrent Ratcliff et ensuite Catesby.*) Hé bien, quelles nouvelles ?

RATCLIFF.

Très-puissant souverain, une flotte redoutable paraît sur la côte occidentale. Sur le rivage accourent une foule d'amis douteux, au cœur dissimulé, sans armes, et ne paraissant pas disposés à s'opposer à la

descente des ennemis. On croit que Richmond est l'amiral de la flotte, et qu'ils rangent la côte, en attendant que Buckingham vienne leur prêter son appui, et les recevoir sur le rivage.

LE ROI RICHARD.

Que quelque ami rapide dans sa course se rende promptement auprès du duc de Norfolk. Ratcliff, que ce soit toi,... ou Catesby : où est-il?

CATESBY.

Ici, mon bon seigneur.

LE ROI RICHARD.

Catesby, vole vers le duc.

CATESBY.

Je pars, seigneur, avec toute la célérité possible.

LE ROI RICHARD.

Ratcliff, approche : cours à Salisbury, et quand tu reviendras... — (*A Catesby.*) Traître d'imbécile, pourquoi restes-tu là au lieu d'aller trouver le duc?

CATESBY.

Dites-moi d'abord, mon souverain, les ordres de votre majesté; que veut-elle que je dise au duc?

LE ROI RICHARD.

Oh ! tu as raison, bon Catesby. — Dis-lui de lever sur-le-champ la plus forte armée qu'il pourra rassembler, et de venir me joindre au plus tôt à Salisbury.

CATESBY.

Je pars.

(Catesby sort.)

RATCLIFF.

Que désirez-vous que je fasse à Salisbury?

LE ROI RICHARD.

Hé qu'y veux-tu faire, avant que j'y sois arrivé?

RATCLIFF.

Votre majesté m'avait dit de prendre les devans.

LE ROI RICHARD.

J'ai changé d'avis. (*Entre Stanley.*) Stanley, quelles nouvelles?

STANLEY.

Seigneur, pas d'assez bonnes pour être entendues de vous avec plaisir, ni d'assez mauvaises pour qu'on n'ose vous les annoncer.

LE ROI RICHARD.

Bon, des énigmes? Ni bonnes, ni mauvaises! Qu'as-tu besoin de venir ainsi d'une lieue, quand tu peux arriver à dire ton affaire par le plus court chemin? Encore une fois, quelles nouvelles?

STANLEY.

Richmond est en mer.

LE ROI RICHARD.

Eh bien, qu'il y tombe, et la mer par-dessus. Eh bien, que fait-il là ce vagabond sans courage?

STANLEY.

Mon souverain, je ne le sais que par conjecture.

LE ROI RICHARD.

Hé bien, voyons votre conjecture.

STANLEY.

C'est qu'excité par Buckingham, Dorset et Morton, il fait voile vers l'Angleterre pour revendiquer la couronne.

LE ROI RICHARD.

Le trône est-il vacant? l'épée sans maître? le roi est-il mort? l'empire sans possesseur? Quel autre héritier d'York est en vie que nous? et qui est le roi d'Angleterre, que l'héritier du grand York? D'après cela dites-moi donc ce qu'il fait sur la mer.

STANLEY.

Si n'est pas là son projet, seigneur, j'ignore ses desseins.

LE ROI RICHARD.

A moins qu'il ne vienne pour être votre souverain, vous ne pouvez deviner ce qui attire ce Gallois sur nos bords?... Tu te révolteras, et tu iras te joindre à lui, j'en ai peur.

STANLEY.

Non, mon puissant souverain : n'ayez donc de moi aucune défiance.

LE ROI RICHARD.

En ce cas, où sont tes troupes pour le repousser? où sont tes vassaux, tes soldats? Ne sont-ils pas plutôt actuellement sur la côte occidentale, à seconder la descente des rebelles sur le rivage?

STANLEY.

Non, mon bon seigneur : tous mes amis sont dans le nord.

LE ROI RICHARD.

De froids amis pour moi! Que font-ils dans le

nord, lorsqu'ils devraient servir leur souverain dans l'occident?

STANLEY.

Ils n'en ont pas reçu l'ordre, puissant roi. Si votre majesté veut bien m'y autoriser, je vais rassembler mes amis, et je rejoindrai votre grâce au temps et dans le lieu qu'il lui plaira de me prescrire.

LE ROI RICHARD.

Oui, oui, tu voudrais déjà être parti pour joindre Richmond. Je ne me fierai point à vous, Mortimer.

STANLEY.

Très-puissant souverain, vous n'avez aucun sujet de douter de mon attachement : jamais je ne fus et jamais je ne serai un traître.

LE ROI RICHARD.

Allez donc, et rassemblez vos forces. — Mais écoutez; laissez avec moi votre fils George Stanley. Songez à être ferme dans votre fidélité; autrement la tête de votre fils est mal assurée.

STANLEY.

Agissez avec lui, seigneur, selon que vous me trouverez fidèle envers vous.

(Stanley sort.)

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Mon gracieux souverain, j'ai reçu par des amis l'avis certain que sir Édouard Courtney, et ce hautain prélat, l'évêque d'Exeter, son frère aîné, sont actuellement en armes dans le Devonshire, à la tête d'un parti nombreux.

(Entre un autre messager.)

SECOND MESSAGER.

Dans la province de Kent, mon souverain, les Guilford sont en armes : et à chaque instant une foule de partisans vient se joindre aux rebelles ; leur armée grossit de plus en plus.

(Entre un autre messager.)

TROISIÈME MESSAGER.

Seigneur, l'armée du puissant Buckingham....

LE ROI RICHARD.

Soyez maudits, oiseaux de malheur ! Quoi, rien que des chants de mort ! (*Il le frappe.*) Tiens, reçois cela jusqu'à ce que tu m'apportes de meilleures nouvelles.

TROISIÈME MESSAGER.

La nouvelle que j'apporte à votre majesté, c'est qu'un violent orage et des débordemens soudains ont mis en désordre et dispersé l'armée de Buckingham, et qu'il erre abandonné, sans qu'on puisse savoir où.

LE ROI RICHARD.

Oh ! je te demande pardon. Tiens, voilà ma bourse, pour te guérir du coup que je t'ai donné. — Quelque ami bien conseillé a-t-il proclamé une récompense pour celui qui m'amènera le traître ?

TROISIÈME MESSAGER.

Cette proclamation a été faite, seigneur.

(Entre un autre messager.)

QUATRIÈME MESSAGER.

On dit, mon souverain, que sir Thomas Lovel

et le lord marquis de Dorset sont soulevés dans la province d'York. Mais j'ai une nouvelle consolante à apprendre à votre majesté : c'est que la tempête a dispersé la flotte de Bretagne. Richmond, sur la côte du comté de Dorset, a détaché une chaloupe au rivage pour savoir si ceux qu'il voyait sur la côte étaient de son parti. Ils lui ont répondu qu'ils venaient de la part de Buckingham pour le seconder. Lui, se méfiant d'eux, a remis à la voile, et a repris sa course vers la Bretagne.

LE ROI RICHARD.

Marchons, marchons, puisque nous sommes sur pied, si ce n'est pour combattre des ennemis étrangers, du moins pour réprimer les rebelles de l'intérieur.

(Entre Catesby.)

CATESBY.

Seigneur, le duc de Buckingham est pris ; voilà la meilleure nouvelle que j'aie à vous donner, car il y en a une plus fâcheuse, mais qu'il faut pourtant vous dire : c'est que le comte de Richmond est débarqué à Milford avec une nombreuse armée.

LE ROI RICHARD.

Marchons vers Salisbury : tandis que nous demeurons ici à raisonner, une bataille gagnée ou perdue aurait déjà pu affermir une couronne. — Que quelqu'un de vous se charge de faire amener Buckingham à Salisbury, et que le reste me suive.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Une pièce dans la maison de lord Stanley.

Entrent STANLEY et SIR CHRISTOPHE URSWICK.

STANLEY.

Sir Christophe, dites à Richmond, de ma part, que mon fils George Stanley est retenu en otage dans le repaire de ce féroce sanglier. Si je me révolte, la tête de mon jeune George va tomber; c'est cette crainte qui m'empêche de lui prêter mon appui : mais apprenez-moi où est actuellement le noble Richmond.

CHRISTOPHE.

A Pembroke, ou à Harford-West, dans la province de Galles.

STANLEY.

Quels hommes de nom se sont joints à lui?

CHRISTOPHE.

Sir Walter Herbert, guerrier renommé; sir Gilbert Talbot et sir William Stanley; Oxford, le redouté Pembroke, sir James Blunt, et Riceap Thomas, avec une vaillante troupe, et plusieurs autres guerriers de distinction et de mérite. Ils dirigent leur marche vers Londres, si on ne leur livre pas bataille en chemin.

STANLEY.

Va, hâte-toi de rejoindre ton seigneur; porte-lui

mon hommage, et annonce-lui que la reine a consenti avec joie à lui donner pour épouse sa fille Élisabeth. Ces lettres l'instruiront de mes dispositions. Adieu.

(Il donne des papiers à sir Christophe. Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Salisbury.

Entrent le SHÉRIF et ses Gardes, conduisant BUCKINGHAM au supplice.

BUCKINGHAM.

Le roi Richard ne veut donc pas m'accorder un moment d'entretien ?

LE SHÉRIF.

Non, mon bon lord : ainsi résignez-vous.

BUCKINGHAM.

Hastings, et vous, enfans d'Édouard, Rivers, Gray ! saint roi Henri ! Édouard, son aimable fils ! Vaughan ! et vous tous qui êtes tombés en trahison sous la main corrompue de l'odieuse injustice, si vos âmes offensées et irritées contemplent, au travers des nuages, le spectacle de cette heure fatale, pour votre vengeance, insultez à ma destruction ! — Amis, n'est-ce pas aujourd'hui le jour des Morts ?

LE SHÉRIF.

Oui, milord.

BUCKINGHAM.

Hé bien, ce jour des Morts est le jour de ma mort. C'est aussi le jour que, sous le règne d'Édouard, j'ai prié le ciel de me rendre fatal, si je devenais perfide à ses enfans, ou aux parens de son épouse. C'est le jour où je formai le souhait de périr victime de la perfidie de l'homme en qui j'aurais le plus de confiance. Ce jour où tant d'âmes de morts assiégent mon âme tremblante, est le terme marqué à mes forfaits. Ce Dieu tout-puissant, qui voit tout, et dont je me jouais, a fait tomber sur ma tête l'effet de ma feinte prière ; et il me donne tout ce que je lui demandais en riant. C'est ainsi qu'il force l'épée du méchant de tourner sa pointe contre le sein de son maître. Ainsi tombe de tout son poids sur ma tête la malédiction de Marguerite. *Lorsqu'il brisera ton cœur de douleur,* me disait-elle, *souviens-toi que Marguerite te l'a prédit.* — Allons, conduisez-moi à ce honteux échafaud. L'injustice recueille l'injustice, et l'infamie est payée par l'infamie.

(Buckingham sort avec le shérif et les gardes.)

SCÈNE II.

Une plaine près de Tamworth.

Entrent avec des tambours et des drapeaux RICHMOND, OXFORD, SIR JAMES BLUNT, SIR WALTER HERBERT, et autres avec des troupes en marche.

RICHMOND.

Mes compagnons d'armes et mes bien chers amis, froissés sous le joug de la tyrannie, nous voici parvenus sans obstacle jusque dans le sein de l'Angleterre ; et nous recevons ici de notre père Stanley une lettre bien propre à nous soutenir et à nous encourager. Le sanguinaire usurpateur, l'infâme sanglier qui a ravagé vos récoltes de l'été et vos vignes fertiles, et va jusque dans vos entrailles, dont il a fait son auge, engloutir, comme l'eau immonde dont il se nourrit, votre sang encore fumant, cet odieux pourceau est, à ce que nous apprenons, gîté au centre de cette île, près de la ville de Leicester ; de Tamworth jusque-là nous n'avons qu'un jour de marche. Au nom de Dieu, courageux amis, allons d'un cœur alègre, dans les sanglans hasards d'un dangereux, mais unique combat, recueillir la moisson d'une paix éternelle.

OXFORD.

La conscience de notre droit vaut en chacun de nous mille épées, pour combattre ce sanguinaire homicide.

HERBERT.

Je ne doute pas que ses amis ne l'abandonnent pour se joindre à nous.

BLUNT.

Il n'a d'amis que ceux que retient la crainte, et qui l'abandonneront au moment où il aura le plus besoin de leur secours.

RICHMOND.

Tout est pour nous. Ainsi, marchons au nom de Dieu. L'espérance légitime avance rapidement et vole sur les ailes de l'hirondelle : des rois elle fait des dieux, et des hommes moins élevés en dignité, des rois.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

La plaine de Bosworth.

Entrent LE ROI RICHARD et des troupes ; LE DUC DE NORFOLK, LE COMTE DE SURREY, et autres lords.

LE ROI RICHARD.

Plantons ici nos tentes dans la plaine de Bosworth. Milord Surrey, pourquoi avez vous l'air si triste ?

SURREY.

Mon cœur est dix fois plus gai que mes yeux.

LE ROI RICHARD.

Milord de Norfolk ?

NORFOLK.

Mon souverain ?...

LE ROI RICHARD.

Norfolk, nous aurons des coups; ah! n'est-ce pas que nous en aurons?

NORFOLK.

Nous en donnerons et nous en recevrons, mon cher seigneur.

LE ROI RICHARD.

Qu'on dresse ma tente. Je passerai la nuit ici. (*Des soldats viennent dresser la tente du roi.*) Mais où la passerai-je demain? — Allons, n'importe. — Qui de vous a reconnu le nombre des rebelles?

NORFOLK.

Ils sont tout au plus six à sept mille hommes.

LE ROI RICHARD.

Eh quoi? notre armée est trois fois plus nombreuse. D'ailleurs, le nom du roi est une puissante citadelle qui manque au parti de nos ennemis. Dressez cette tente. —Venez, nobles lords, allons reconnaître le terrain. — Qu'on fasse appeler quelques hommes de bon jugement: observons avec soin la discipline, et ne perdons pas une minute; car demain, demain, mes lords, sera une laborieuse journée.

(Ils sortent.)

(Entrent de l'autre côté du champ de bataille Richmond, sir William Brandon, Oxford et d'autres lords. Quelques soldats sont occupés à dresser la tente de Richmond.)

RICHMOND.

Le soleil fatigué s'est couché dans des nuages d'or, et la trace brillante qu'a laissée son char enflammé nous promet pour demain un beau jour. Sir William Brandon, vous porterez mon étendard. —

Qu'on m'apporte de l'encre et du papier dans ma tente. —Je veux tracer le plan figuré de notre ordre de bataille, distribuer à chaque chef son poste et ses fonctions, et régler sur de justes proportions le partage de notre petite armée. — Milord d'Oxford, et vous, sir William Brandon, et vous, sir Walter Herbert, restez avec moi. Le comte de Pembroke commandera son régiment. — Bon capitaine Blunt, saluez-le de ma part, et priez-le de me venir trouver dans ma tente vers deux heures du matin. Faites-moi encore un plaisir, mon bon capitaine : où est le quartier de milord Stanley? le savez-vous ?

BLUNT.

Ou je me suis bien trompé sur ses couleurs, et je suis sûr du contraire, ou son régiment est à un demi-mille au moins au midi de la puissante armée du roi.

RICHMOND.

S'il était possible, sans danger, cher Blunt, de trouver quelque moyen de vous aboucher avec lui, et de lui remettre de ma part cette note extrêmement importante...

BLUNT.

Fût-ce au péril de ma vie, milord, je le tenterai; et, sur ce, Dieu vous envoie un sommeil tranquille cette nuit !

RICHMOND.

Bonne nuit, mon bon capitaine Blunt ! — Venez, messieurs ; allons nous consulter sur les opérations de demain. Entrons dans ma tente ; l'air devient âpre et froid.

(Ils se retirent sous la tente du comte.)

(Entre dans sa tente le roi Richard avec Norfolk, Ratcliff et Catesby.)

LE ROI RICHARD.

Quelle heure est-il ?

CATESBY.

Il est temps de souper, seigneur; il est neuf heures.

LE ROI RICHARD.

Je ne soupe point ce soir. — Donne-moi de l'encre et du papier. — A-t-on arrangé la visière de mon casque de manière à ce qu'elle ne me gêne plus? — Toute mon armure est-elle dans ma tente?

CATESBY.

Oui, mon souverain; et tout est prêt.

LE ROI RICHARD.

Mon bon Norfolk, rends-toi sur-le-champ à ton poste. Fais la garde avec soin, choisis des sentinelles sûres.

NORFOLK.

J'y vais, seigneur.

LE ROI RICHARD.

Levez-vous demain avec l'alouette, cher Norfolk.

NORFOLK.

Vous pouvez y compter, mon prince.

(Il sort.)

LE ROI RICHARD.

Ratcliff?

RATCLIFF.

Seigneur?

LE ROI RICHARD.

Envoie un sergent d'armes au quartier de Stan-

ley. Qu'il lui porte l'ordre d'amener sa troupe avant le lever du soleil, s'il ne veut pas que son fils George tombe dans la sombre caverne de la nuit éternelle. — Remplis-moi un verre de vin. Qu'on me donne une garde [31]. (*A Catesby.*) Tu selleras mon cheval blanc, Surrey, pour la bataille de demain. Aie soin que le bois de mes lances soit solide et point trop lourd. — Ratcliff?

RATCLIFF.

Seigneur ?

LE ROI RICHARD.

As-tu vu le mélancolique lord Northumberland [32] ?

RATCLIFF.

Je les ai vus, le comte de Surrey et lui, à l'heure du crépuscule, aller de quartier en quartier, parcourant l'armée, et animant les soldats.

LE ROI RICHARD.

J'en suis bien aise. Donne-moi un verre de vin. — Je ne me sens point cette allégresse de cœur, cette gaieté d'esprit à laquelle j'étais accoutumé. Bon, mets-le là. — M'as-tu préparé de l'encre et du papier ?

RATCLIFF.

Oui, seigneur.

LE ROI RICHARD.

Va recommander à ma garde de veiller avec soin, et laisse-moi. Vers le milieu de la nuit, tu reviendras dans ma tente, et tu m'aideras à m'armer. — Va-t'en, te dis-je.

(Ratcliff sort.)

(La tente de Richmond s'ouvre ; on voit le comte avec ses officiers.)

(Entre Stanley.)

STANLEY.

Que la fortune et la victoire reposent sur ton casque !

RICHMOND.

Que tout le bonheur que peut donner la sombre nuit t'accompagne, mon noble beau-père ! — Dis-moi comment se porte notre tendre mère ?

STANLEY.

Je suis chargé par procuration de te bénir au nom de ta mère, qui ne cesse de prier pour le bonheur de Richmond. C'en est assez là-dessus. — Les heures silencieuses de la nuit s'écoulent, et l'ombre éclaircie commence à s'entr'ouvrir dans l'orient. Pour abréger, car le temps nous l'ordonne, ce que que tu as à faire, c'est de ranger ton armée en bataille dès le point du jour, et de confier ta fortune à la sanglante décision des coups et de la guerre aux regards meurtriers. Moi, autant que je le pourrai (car je ne puis faire tout ce que je désirerais), je chercherai les moyens d'éluder et de te secourir dans la confusion du combat ; mais je ne peux me déclarer trop ouvertement pour toi, de crainte que, si mes mouvemens étaient aperçus, ton jeune frère George ne fût exécuté à la vue de son père. Adieu. Le temps et le danger coupent court aux témoignages usités d'attachement ; et à cet abondant échange de discours affectueux dont auraient besoin des amis séparés depuis si long-temps. Dieu veuille nous donner le loisir de vaquer à ce culte de l'amitié ! Encore une fois, adieu. Vaillance et succès !

RICHMOND.

Chers lords, conduisez-le jusqu'à son quartier. Je vais tâcher, au milieu du trouble de mes pensées, de prendre quelque repos, de crainte qu'un sommeil de plomb ne m'accable demain, lorsqu'il me faudra monter sur les ailes de la Victoire. Encore une fois, bonne nuit, chers lords, et messieurs. (*Sortent les lords avec Stanley.*) O toi dont je me regarde ici comme le capitaine, jette sur mes soldats un regard favorable ! Mets dans leurs mains les massues meurtrières de ta vengeance, et que de leur chute pesante elles écrasent les casques usurpateurs de nos ennemis ! Fais-nous les ministres de ta justice, afin que nous puissions te glorifier dans la victoire ! C'est sur toi que je me repose des soins qui occupent mon âme, tandis que je vais laisser tomber le rideau de mes paupières. Soit que je dorme ou que je veille, oh ! ne cesse pas de me défendre !

(Il s'endort.)

(L'ombre du prince Édouard, fils de Henri VI, sort de terre entre les deux tentes.)

L'OMBRE, à Richard.

Que demain je pèse sur ton âme ! Souviens-toi comme tu m'as assassiné dans la fleur de ma jeunesse à Tewksbury. Désespère donc, et meurs. (*A Richmond.*) Aie bon courage, Richmond : les âmes irritées des princes égorgés combattent pour toi : c'est le fils du roi Henri, Richmond, qui vient t'encourager.

(L'ombre du roi Henri VI sort de terre.)

L'OMBRE, à Richard.

Lorsque j'étais mortel, mon corps oint du sei-

gneur, a été par toi percé de mille coups meurtriers. Songe à la Tour et à moi. Désespère et meurs. C'est Henri VI qui vient te le souhaiter ; désespère et meurs. (*A Richmond.*) Vertueux et pieux, tu seras vainqueur. Henri, qui t'a prédit que tu serais roi, vient t'encourager dans ton sommeil. Vis et prospère.

(L'ombre de Clarence sort de terre.)

L'OMBRE, à Richard.

Que demain je pèse sur ton âme! Moi qui péris noyé dans un vin doucereux, moi pauvre Clarence, que ta perfidie fit tomber dans les piéges de la mort; pense à moi demain dans la bataille, et que ton épée tombe émoussée ! Désespère et meurs. (*A Richmond.*) Rejeton de la maison de Lancastre, les héritiers d'York, victimes de l'injustice, prient pour toi. Que les anges te protégent dans le combat ! Vis et prospère.

(Les ombres de Rivers, Gray et Vaughan, sortent de terre.)

L'OMBRE DE RIVERS, à Richard.

Que demain je pèse sur ton âme ! C'est Rivers, mort à Pomfret. Désespère et meurs !

L'OMBRE DE GRAY.

Souviens-toi de Gray; et que ton âme désespère!

L'OMBRE DE VAUGHAN.

Souviens-toi de Vaughan ; et plein de la terreur du crime, laisse tomber ta lance! Désespère et meurs !

TOUTES TROIS, à Richmond.

Éveille-toi avec la pensée que nos injures atta-

chées au cœur de Richard vont le faire succomber : éveille-toi, et remporte la victoire.

(L'ombre du lord Hastings sort de terre.)

L'OMBRE, à Richard.

Couvert de sang et de crimes, réveille-toi du réveil du crime, et finis tes jours dans une bataille sanglante. Pense à lord Hastings. Désespère et meurs ! (*A Richmond.*) Ame calme et tranquille, éveille-toi, éveille-toi. Prends tes armes, combats, et triomphe pour le bonheur de l'Angleterre !

(Les ombres des deux jeunes princes sortent de terre.)

LES OMBRES, à Richard.

Rêve de tes neveux étouffés dans la Tour. Que nous soyons un plomb au dedans de ton sein, Richard, qui t'entraîne à ta ruine, à l'infamie et à la mort ! Les âmes de tes neveux viennent te le souhaiter. Désespère et meurs ! (*A Richmond.*) Dors, Richmond, dors en paix, et réveille-toi dans la joie. Que les bons anges te gardent du sanglier ! Vis et sois le père d'une race heureuse de rois ! Les malheureux enfans d'Édouard font des vœux pour ta prospérité !

(L'ombre de la reine Anne sort de terre.)

L'OMBRE, à Richard.

C'est ta femme, Richard, la malheureuse Anne, ta femme, qui ne goûta jamais près de toi une heure d'un tranquille sommeil ; c'est elle qui remplit ton sommeil de trouble. Pense à moi demain dans la bataille, et que ton épée tombe émoussée. Désespère et meurs. (*A Richmond.*) Et toi, âme paisible, dors

d'un paisible sommeil ; rêve de succès et d'une heureuse victoire. La femme de ton adversaire prie pour toi !

(L'ombre de Buckingham sort de terre.)

L'OMBRE, à Richard.

C'est moi qui le premier t'aidai à monter sur le trône ; c'est moi qui le dernier éprouvai ta tyrannie. Oh ! pense à Buckingham dans la bataille, et meurs dans les terreurs de tes forfaits. Rêve, rêve de faits sanglans et de mort, de défaite, de désespoir, et dans le désespoir rends ton dernier soupir ! (*A Richmond.*) J'ai péri pour t'avoir voulu seconder, avant que je pusse te prêter mon appui. Mais que ton cœur s'affermisse et ne soit point effrayé : Dieu et les bons anges combattent pour Richmond, et Richard va tomber de toute la hauteur de son orgueil.

(Les ombres disparaissent.)

(Le roi Richard sort en sursaut de son rêve.)

LE ROI RICHARD.

Donnez-moi un autre cheval. — Bandez mes plaies. — Jésus, aie pitié de moi ! — Mais doucement, ce n'est qu'un rêve. O lâche conscience, comme tu me tourmentes ! Ce flambeau jette une flamme bleuâtre. Nous sommes au plus profond de la nuit. La sueur froide de la crainte couvre mon corps tremblant. — De quoi ai-je donc peur ? De moi ? Il n'y a ici que moi. Richard aime Richard. — Y a-t-il ici quelque meurtrier ? Non. — Oui, moi. Fuyons donc. Quoi, me fuir moi-même ? Beau projet! et pourquoi ? De peur que je ne me venge... Quoi ! que je me

venge sur moi-même? Je m'aime... Et pourquoi? Pour quelque bien que je me sois fait à moi-même? Oh! non, hélas! Je me hais plutôt moi-même, pour les actions haïssables commises par moi. Je suis un misérable... Mais non, je ments, cela n'est pas vrai. Imbécile, parle donc bien de toi... Imbécile, pas de flatterie. Ma conscience a mille langues et chacune répète son histoire, et chaque histoire me déclare un misérable. Le parjure, le parjure au plus haut degré! Le meurtre, le meurtre féroce, au degré le plus abominable! Tous les crimes divers, tous commis sous toutes les formes, se pressent en foule au tribunal et crient tous : Coupable! coupable! Je tomberai dans le désespoir. — Il n'y a pas une créature qui m'aime; et si je meurs, pas une âme n'aura pitié de moi... Et pourquoi auraient-ils pitié de moi? Moi-même je n'en trouve aucune pour moi dans mon cœur. Il m'a semblé que toutes les âmes de ceux que j'ai fait périr étaient venues dans ma tente, et que chacune d'elles avait pour demain crié vengeance sur la tête de Richard.

(Entre Ratcliff.)

RATCLIFF.

Seigneur?...

LE ROI RICHARD.

Qui est là?

RATCLIFF.

Ratcliff, seigneur, c'est moi. Le coq matineux du village a déjà salué deux fois l'aurore. Vos amis sont debout et se couvrent de leur armure.

LE ROI RICHARD.

O Ratcliff, j'ai eu un songe effrayant. — Qu'en penses-tu? Nos amis seront-ils tous fidèles?

RATCLIFF.

N'en doutez pas, seigneur.

LE ROI RICHARD.

Ratcliff, je crains, je crains...

RATCLIFF.

Allons, mon bon seigneur, ne vous laissez pas effrayer par des visions.

LE ROI RICHARD.

Par l'apôtre saint Paul! Les ombres que j'ai vues cette nuit ont jeté plus de terreur dans l'âme de Richard que ne pourraient faire dix mille soldats, en chair et en os, armés à toute épreuve, et conduits par l'écervelé Richmond. — Le jour n'est pas encore prêt à paraître. Viens avec moi, je vais faire dans le camp le métier d'écouteur aux portes, pour savoir s'il y en a qui méditent de m'abandonner dans le combat.

(Le roi Richard sort avec Ratcliff.)

(Richmond s'éveille. — Entrent Oxford et autres.)

LES LORDS.

Bonjour, Richmond!

RICHMOND.

Je vous demande pardon, milords, et à vous, officiers diligens, de ce que vous surprenez un paresseux dans sa tente.

LES LORDS.

Comment avez-vous dormi, milord?

RICHMOND.

Du plus doux sommeil, depuis l'instant de votre départ, milords, et avec les songes les plus favorables qui soient jamais entrés dans la tête d'un homme endormi. J'ai cru voir les âmes de tous ceux que Richard a assassinés, venir à ma tente, et me crier : Victoire ! Je vous proteste que mon cœur est tout réjoui du souvenir d'un si beau songe. A quelle heure du matin sommes-nous, milords?

LES LORDS.

Quatre heures vont sonner.

RICHMOND.

Allons, il est temps de s'armer, et de donner les ordres pour le combat.—(*Il s'avance vers les troupes.*) Le temps et la nécessité qui nous pressent ne me permettent pas, mes chers compatriotes, de rien ajouter à ce que je vous ai dit. — Souvenez-vous seulement de ceci. — Dieu et la justice de notre cause combattent pour nous ; les prières des saints et celles des âmes irritées contre Richard se placent devant nous comme un rempart élevé. A l'exception du seul Richard, ceux que nous allons combattre nous souhaitent la victoire, plutôt qu'à celui qui les conduit ; car, qui les conduit? vous le savez, messieurs ; un tyran sanguinaire, un barbare homicide, élevé par le sang, et qui par le sang seulement a pu se maintenir ; qui, pour parvenir, s'est servi de tous les moyens, et a mis à mort ceux qui

lui avaient servi de moyen pour parvenir ; une pierre impure et vile, qui n'est devenue précieuse que par l'éclat du trône d'Angleterre dans lequel il s'est illégitimement enchâssé ; un homme qui a toujours été l'ennemi de Dieu : ainsi, puisque vous combattez un ennemi de Dieu, Dieu, dans sa justice, ne manquera pas de protéger en vous ses soldats. S'il en coûte des efforts pour renverser le tyran, le tyran mort, vous dormez en paix. Si vous combattez les ennemis de votre patrie, la prospérité de votre patrie vous paiera de vos travaux ; si vous combattez pour défendre vos femmes, vos femmes vous recevront avec joie en vainqueurs ; si vous délivrez vos enfans du glaive de la tyrannie, les enfans de vos enfans vous en récompenseront dans votre vieillesse. Ainsi, au nom de Dieu et de tous ces justes motifs, déployez vos étendards, et tirez vos épées de bon cœur. Pour moi, si mon entreprise est téméraire, je la paierai de ce corps qui demeurera froid sur la froide surface de la terre; mais, si je réussis, le dernier de vous tous recueillera sa part des fruits de ma victoire. Trompettes et tambours, faites entendre des sons hardis et joyeux. Dieu et *saint George!* Richmond et victoire !

(Ils sortent.)

(Rentrent le roi Richard, Ratcliff. Suite, troupes.)

LE ROI RICHARD.

Que disait Northumberland, au sujet de Richmond ?

RATCLIFF.

Qu'il n'a jamais été formé au métier de la guerre.

LE ROI RICHARD.

Il disait la vérité. — Et Surrey, que disait-il?

RATCLIFF.

Il disait, en souriant : Tant mieux pour nous.

LE ROI RICHARD.

Il a raison, et cela est vrai en effet. — (*L'horloge sonne.*) Quelle heure est-ce là ? Donnez-moi un calendrier. — Qui a vu le soleil aujourd'hui ?

RATCLIFF.

Je ne l'ai pas aperçu, seigneur.

LE ROI RICHARD.

Il dédaigne apparemment de se montrer ; car, d'après le calendrier, il devrait embellir l'Orient depuis une heure. Ce jour sera lugubre pour quelqu'un. — Ratcliff?

RATCLIFF.

Seigneur ?

LE ROI RICHARD.

Le soleil ne veut point se laisser voir aujourd'hui. Le ciel se noircit et les nuages s'abaissent sur notre camp. Je voudrais que ces gouttes de rosée vinssent de la terre. — Point de soleil aujourd'hui ! Hé bien que m'importe, à moi, plus qu'à Richmond ? Le ciel sinistre pour moi est également sinistre pour lui.

(Entre Norfolk.)

NORFOLK.

Aux armes ! aux armes, seigneur ! l'ennemi nous brave dans la plaine.

LE ROI RICHARD.

Allons. En mouvement, en mouvement. — Qu'on caparaçonne mon cheval. Allez chercher lord Stanley : dites-lui d'amener ses troupes. — Je veux conduire mon armée dans la plaine, et voici mon ordre de bataille. —Mon avant-garde se déploiera sur une ligne, composée d'un nombre égal de cavalerie et d'infanterie. Nos archers seront placés dans le centre. John, duc de Norfolk et Thomas, comte de Surrey, auront le commandement de cette infanterie et de cette cavalerie. Eux ainsi placés, nous les suivrons avec le corps de bataille, dont les ailes seront fortifiées par nos meilleurs cavaliers. Après cela, que saint George nous seconde! — Qu'en penses-tu, Norfolk ?

NORFOLK.

C'est un très-bon plan, mon guerrier souverain. J'ai trouvé cela ce matin sur ma tente.

(Il lui donne un papier.)

LE ROI RICHARD, lisant.

« Jocky de Norfolk, point trop d'audace; ton maître Dickon est vendu et acheté. » Invention de l'ennemi. — Allons, messieurs, que chacun se place à son poste, ne laissons pas effrayer nos âmes par de vains songes. La conscience est un mot à l'usage des lâches, et inventé pour tenir le fort en respect ; que la vigueur de nos bras soit notre conscience, nos épées notre loi. En avant, joignons courageusement l'ennemi, jetons-nous dans la mêlée, et si ce n'est au ciel, allons ensemble en enfer. — Que vous dirai-je de plus que ce que

je vous ai dit? Rappelez-vous à qui vous avez affaire. A un ramas de vagabonds, de misérables, de proscrits, l'écume de la Bretagne; de vils et ignobles paysans, vomis du sein de leur terre surchargée, pour se lancer dans les aventures désespérées, où ils vont trouver une perte certaine. Vous qui dormiez en paix, ils viennent vous arracher au repos; vous qui avez des terres et le bonheur de posséder de belles femmes, ils veulent taxer les unes, déshonorer les autres. Et qu'est le chef qui les conduit, qu'un pauvre misérable nourri long-temps en Bretagne, aux dépens de notre patrie? Une vraie soupe au lait, qui n'a jamais de sa vie senti seulement ce qu'on a de froid en enfonçant le pied dans la neige jusque par-dessus la chaussure! Repoussons à coups de fouet ces bandits sur les mers; sanglons hors d'ici cette canaille téméraire échappée de la France; ces mendians affamés, lassés de vivre, qui, sans le rêve insensé qu'ils ont fait sur cette folle entreprise, gueux comme des rats, se seraient pendus eux-mêmes. Si nous avons à être vaincus, que ce soit du moins par des hommes, et non par ces bâtards de Bretons que nos pères ont battus, insultés, assommés, et dont ils ont perpétué la honte par des ignominies authentiques. Quoi! ces gens-là prendraient nos terres, coucheraient avec nos femmes, raviraient nos filles? — Écoutez, j'entends leurs tambours. (*On entend les tambours de l'ennemi.*) Au combat, gentilshommes anglais! au combat, brave milice; tirez, archers, vos flèches à la tête. Enfoncez l'éperon dans les flancs de vos fiers chevaux et galopez dans le sang. Effrayez le firma-

ment des éclats de vos lances. (*Entre un messager.*) Que dit lord Stanley ? il amènera ses troupes.

LE MESSAGER.

Seigneur, il refuse de marcher.

LE ROI RICHARD.

Qu'on tranche sur-le-champ la tête à son fils George ?

NORFOLK.

Mon prince, l'ennemi a passé le marais. Remettez après la bataille à faire mourir George Stanley.

LE ROI RICHARD.

Je sens dans mon sein se grandir mille cœurs. En avant nos étendards! Fondons sur l'ennemi ; que notre ancien cri de guerre, *beau saint George !* nous inspire la rage de dragons enflammés ! A l'ennemi ! La victoire est sur nos panaches.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Entre NORFOLK avec des troupes. CATESBY vient à lui.

CATESBY.

Du secours, milord de Norfolk! Du secours! du secours! Le roi a fait des prodiges au-dessus des forces d'un homme. Il brave audacieusement tous les dangers. Son cheval est tué, et il combat à pied,

cherchant Richmond jusque dans le sein de la mort. u secours, cher lord, ou la bataille est perdue !

(Une alarme. Entrent le roi Richard, Catesby.)

LE ROI RICHARD.

Un cheval ! un cheval ! Mon royaume pour un cheval !

CATESBY.

Retirez-vous, seigneur, et je vous ferai trouver un cheval !

LE ROI RICHARD.

Lâche, j'ai joué ma vie sur un coup de dez, j'en veux courir les risques. — Je crois en vérité qu'il y a six Richmond sur le champ de bataille : j'en ai déjà tué cinq pour celui que je cherche ! Un cheval ! un cheval ! mon royaume pour mon cheval !

(Ils sortent.)

(Alarmes. Entrent le roi Richard et Richmond ; ils sortent en combattant. Retraite et fanfare. Entrent ensuite Richmond, Stanley apportant la couronne ; plusieurs autres lords et des troupes.)

RICHMOND.

Louange à Dieu, et à vous, victorieux amis ! La journée est à nous ; ce chien sanguinaire est mort.

STANLEY.

Vaillant Richmond, tu as bien rempli ton rôle. Tiens, j'ai arraché, pour en orner ta tête, du front inanimé de ce misérable couvert de sang, la couronne qu'il a si long-temps usurpée. Porte-la, possède-la et connais en tout le prix.

RICHMOND.

Grand Dieu du ciel, je dis *amen* à tout cela. — Mais, avant tout dites-moi, le jeune George Stanley est-il vivant ?

STANLEY.

Oui, milord; il est sain et sauf à Leicester, où nous pouvons, si vous voulez, nous retirer à présent.

RICHMOND.

Quels hommes de marque ont péri dans l'autre armée?

STANLEY.

John, duc de Norfolk, Walter, lord Ferrers, sir Robert Brakenbury, et sir William Brandon.

RICHMOND.

Qu'on les enterre avec les honneurs dus à leur naissance. — Qu'on proclame le pardon pour les soldats fugitifs qui reviendront se soumettre à nous, et ensuite, comme nous en avons pris l'engagement sacré, nous réunirons enfin la rose blanche et la rose rouge. — Puisse le ciel si long-temps irrité de leurs haines, sourire à la beauté de leur union? Long-temps l'Angleterre en délire s'est déchirée elle-même; le frère a versé aveuglément le sang de son frère; le père dans son emportement massacrait son fils, et le fils était forcé de devenir l'assassin de son père, tous divisés par les détestables divisions d'York et de Lancastre. Oh! qu'aujourd'hui enfin, Richmond et Élisabeth, légitimes héritiers des deux maisons royales, s'unissent ensemble de l'aveu de l'Éternel! Et que leurs successeurs (grand Dieu! si c'est ta volonté) donnent aux générations à venir le riche présent de la paix au doux visage, de la riante abondance, et des beaux jours de la prospérité! fais tomber, ô Dieu bienfaisant, l'épée des traîtres qui voudraient ramener ces jours meur-

triers, et les faire pleurer à la pauvre Angleterre avec des ruisseaux de sang. Qu'ils ne vivent pas pour jouir de la prospérité de leur patrie, ceux qui voudraient par la trahison, déchirer ce beau pays; enfin les plaies de la guerre civile sont fermées, et la paix revit. Puisse-t-elle vivre long-temps! ô Dieu, dis-nous *amen*.

(Tous sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LE ROI RICHARD III.

---

(1) *We are the queen abjects.*

Nous sommes les abjects de la reine. Il a fallu renoncer à rendre cette amère plaisanterie de Richard, qui ne pouvait conserver en français le sel qu'elle a en anglais, où *abjects* et *subjects* ayant la même terminaison, l'un peut être substitué à l'autre sans laisser aucune équivoque sur l'intention de l'interlocuteur.

(2) *Till I lie with you.*

(3) La comtesse de Richmond, mère du jeune comte de Richmond depuis Henri VII, avait épousé en secondes noces le lord Stanley.

(4) *To whom in all this presence speaks your grace?*
— To thee that hast nor honesty nor grace.

Il a fallu, pour conserver quelque chose de la forme de cette réplique de Glocester, substituer le mot *honneur* au mot *grâce*, qui ne peut s'entendre en français dans le sens qu'il a ici en anglais.

(5) *Ay marry may she!*
— What marry may she?
— What marry may she? marry with a king.

Il y a ici un jeu de mots entre le mot *marry*, espèce de ser-

ment, et *marry*, qui signifie marier, épouser. Il a fallu, pour conserver quelque sens à cette partie du dialogue, substituer à *marry* le serment *par la messe*, assez familier aux Anglais de cette époque.

(6) Richard portait dans ses armes un sanglier que Marguerite, pour l'insulter davantage, transforme ici en pourceau (*hog*).

(7) *Bottled spider*, araignée en forme de bouteille.

(8) *Your airy buildeth in our airy nest*, jeu de mots entre *airy* (aire), et *airy* (aérien).

(9) *A begging prince what beggar pities not?*

(10) Clarence ne périt point de cette manière ni par le fait seul du duc de Glocester, mais de concert avec le roi qui, aigri par Richard et par la reine, et d'ailleurs toujours disposé à se méfier de Clarence, le fit condamner à mort par la chambre des pairs, instrument servile, à cette époque, des actes de tyrannie les plus odieux envers les particuliers, en même temps qu'elle était presque intraitable sur les subsides. Clarence fut condamné pour de simples propos qu'on avait eu soin de provoquer.

(11) Stony-Stratford est plus près de Londres que Northampton, mais le duc de Glocester ayant fait arrêter Rivers, Gray, etc, à Stony-Stratford, où ils avaient passé la nuit avec le jeune roi, ramena celui-ci à Northampton où lui-même avait couché la veille, et ce fut de là qu'ils se rendirent à Londres. Au reste, on fait observer que l'archevêque ne pouvait encore être instruit de cette marche, puisqu'il ne sait pas l'arrestation des lords, ou bien, s'il en est instruit sans en connaître la cause, il devrait, ainsi que les autres personnages, en témoigner quelque étonnement.

(12) *Pitchers have ears.*

Les pots ont des oreilles. Le proverbe anglais est : *Les petits pots ont de grandes oreilles.*

(13) *Your chamber.* Votre chambre.

(14) L'archevêque ne céda point ainsi, mais voyant que, malgré ses protestations, on était résolu d'employer la force, il fit comprendre à la reine que la résistance était inutile.

(15) *Without characters, fame lives long.*

On n'entend pas bien comment Glocester voit dans ces paroles un double sens, *two meanings in a word*, à moins que ce ne soit parce que le vers de son *a parte* finit à peu près comme celui-ci, par les mots *live long*. Du reste, cela doit confirmer dans l'opinion très-probable qu'une foule des allusions et des équivoques de Shakspeare nous échappent aujourd'hui.

(16) Jeanne Shore avait été maîtresse d'Édouard, et, à ce qu'il paraît, de lord Hastings. Elle fut comprise dans l'accusation intentée contre lui après sa mort, et subit une pénitence publique. Elle mourut dans la misère, abandonnée de tous ceux qu'elle avait servis. Elle avait bien usé de sa faveur.

(17) La demande des fraises est historique, et donnée comme un échantillon de la bonne humeur qu'affecte Richard ce jour-là au commencement du conseil. Probablement Shakspeare en a profité pour faire sortir l'évêque d'Ély, afin qu'il ne s'établît pas de discussion entre ce prélat qui a demandé que le couronnement d'Édouard eût lieu le lendemain, et Stanley à qui un instinct de prudence fait exprimer le désir qu'il soit retardé. C'est ce que n'ont point aperçu les commentateurs.

(18) Un riche mercier de la cité, nommé Walker. Ce fut en chaire que Richard fit d'abord attaquer les actes d'Édouard, la légitimité de ses enfans et la sienne propre, par un docteur Shaw, frère du maire de Londres.

(19) Le château de Baynard était, à ce qu'il paraît, une habitation fortifiée, bâtie par un des gentilshommes qui accompagnèrent Guillaume-le-Conquérant. Elle était située dans Londres

même au bord de la Tamise, où l'on en aperçoit encore les fondations lorsque les eaux sont basses.

(20) On voulut en effet arguer de cet argument pour empêcher le mariage d'Édouard avec lady Gray. Mais lady Lucy, sommée sous serment de dire la vérité, déclara qu'elle n'avait reçu aucune promesse d'Édouard.

(21) La malédiction d'Anne fut : *Sois plus malheureuse par ta mort*, etc.

(22) Il ne devint imbécile qu'à la suite de la longue réclusion qu'il subit d'abord sous Richard, puis sous Henri VII, et durant laquelle son éducation fut entièrement négligée : Henri VII le fit assassiner. La fille fut mariée à sir Richard Pole, et décapitée à la Tour à l'âge de soixante-dix ans par l'ordre de Henri VIII sans forme de procès, et sans autre crime que ses droits à la couronne.

(23) Il paraîtrait que le comté d'Hereford fut donné à Buckingham, et que ce furent d'autres causes qui le brouillèrent avec Richard.

(24) L'évêque d'Ély.

(25) Il paraîtrait que l'heure d'Humphroy c'était l'heure où l'on avait faim. *Dîner avec le duc Humphroy* était en Angleterre une expression proverbiale qui signifiait, se passer de dîner. Une des ailes de l'ancienne église de Saint-Paul s'appelait la promenade du duc Humphroy, et c'était là, à ce qu'il paraît, que se promenaient, à l'heure du dîner, ceux qui, n'ayant pas trop de quoi dîner chez eux, espéraient peut-être y rencontrer quelqu'un qui les priât : le proverbe est-il venu de là, ou bien le nom de la promenade est-il venu du proverbe, c'est ce qu'on ne saurait éclaircir.

(26) Shakspeare met en opposition dans les deux répliques *good stars* (bonnes étoiles) et *bad friends* (mauvais amis), ce qu'il a fallu tâcher de rendre par l'opposition des étoiles protectrices et des perfides protecteurs.

(27) *You speak as if I had slain my cousins ;*
— Cousins indeed, and by their uncle cozen'd
Of kingdom , comfort , etc.

Vous parlez comme si j'avais tué mes cousins. *Cousins en effet, et filoutés* (cozen'd) *par leur oncle , de leur royaume , de leur bonheur* , etc. Ce jeu de mots était impossible à rendre en français.

(28) Richard a dit à Élisabeth :

Then know that from my soul I love thy daughter.

Élisabeth lui répond :

My daughter's mother thinks it with her soul.

From, en anglais , se met après les verbes de mouvement, et peut signifier *loin de* , comme *go thou from my sight*, éloigne-toi de ma vue. Ainsi , dans le langage d'équivoque que Shakspeare durant toute cette scène a donné à Élisabeth , *from my soul I love thy daughter*, peut également signifier *j'aime ta fille de l'âme de toute mon âme*, ou bien *j'aime ta fille loin de mon âme*. C'est dans ce dernier sens que le prend Élisabeth , et c'est sur cette équivoque que roule le dialogue, jusqu'à ces mots de Richard : *Ne soyez pas si prompte*. Il était impossible de le rendre en français sans s'écarter un peu du sens littéral.

(29) *Sweetly in force unto her fair life end ;*
— But how long fairly shall her sweet life last ?

Ce sont des oppositions qu'il faut renoncer à rendre en français.

(30) *Your reasons are too shallow and too quick.*
— Oh no ! my reasons are too deep and dead ;
Too deep and dead poor infants in their graves.

Encore des oppositions impossibles à rendre tout-à-fait, même en s'écartant un peu du sens littéral.

(31) *Give me a watch.*

On est incertain sur le sens de ces paroles. *A watch* veut dire *une montre*, veut dire *une sentinelle*, peut vouloir dire une lumière pour passer la nuit, une de ces sortes de bougies sur lesquelles était indiqué, par des marques placées de distance en distance, le nombre d'heures qu'elles devaient durer. On ne connaissait pas les montres en Angleterre du temps de Richard; mais ce ne serait pas une raison pour Shakspeare; et d'ailleurs, selon toute apparence, le nom de *watch* (veille) avait été donné d'abord aux instrumens tels que sabliers, clepsydres, destinés à mesurer le temps dans l'absence du soleil. On pourrait donc alors assez arbitrairement choisir entre cette interprétation du mot *watch*, et celle par laquelle il signifierait *flambeau de veille.* C'est à ce dernier sens que se sont arrêtés les commentateurs, observant, sans doute avec beaucoup de raison, qu'il va sans dire qu'on mettra une garde à la tente du roi, et qu'il n'a pas besoin de la demander. Cependant une autre observation qui leur a échappé, c'est le soin qu'a apporté le poëte à mettre en opposition les inquiétudes de Richard avec la tranquille confiance de Richmond. La peur d'être trahi le poursuit; il va épier ce qui se passe dans le camp, avertit le duc de Norfolk de choisir des sentinelles sûres, recommande, au moment où l'on se retire, que la garde veille avec soin, tandis que Richmond s'endort remettant à Dieu le soin de le garder. Cette opposition est trop marquée pour que Shakspeare n'ait pas eu intention de la faire ressortir, et rien n'est plus propre à indiquer l'agitation de l'esprit de Richard que ce soin inutile de demander une garde. Il n'est pas d'ailleurs bien rare de voir Shakspeare sacrifier la vraisemblance à l'effet : c'est donc ce sens du mot *watch* qu'on a cru devoir choisir.

(32) Il ne croyait pas que lord Northumberland combattît pour lui de bon cœur. En effet, Northumberland ne donna point dans le combat.

PEINES D'AMOUR PERDUES,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR

PEINES D'AMOUR PERDUES.

De toutes les pièces contestées à Shakspeare, voici celle que ses admirateurs auraient le plus facilement abandonnée; nous avouerons pour nous que c'est une de celles qui nous ont le plus vivement intéressé : non que nos yeux se soient fermés sur le grand nombre de passages médiocres, puérils et vulgaires dont elle est semée; mais cette pièce, imparfaite dans son ensemble et souvent faible dans ses détails, nous a paru un miroir où se réfléchit le véritable langage de la cour d'Élisabeth, cet esprit pédantesque du siècle, ce goût de controverse et de logique pointilleuse qui influait sur le ton de la société des savans comme du beau monde de l'époque. Nous croyons aussi avoir une grande obligation à *Peines d'amour perdues;* la couleur du temps qui la distingue n'a-t-elle

pas inspiré un personnage original, celui de l'Euphuiste ? à cet enchanteur de la Calédonie, dont chaqueproduction est un supplément à l'histoire, le développement dramatique d'un grand événement, ou même le tableau des mœurs de tout un siècle? Sir Piercy Shafton (dans le Monastère) a presque le même jargon précieux que les courtisans du roi de Navarre, la princesse de France et ses suivantes, mais surtout que don Adriano Armado. « Croyez-moi, belle dame, dit le chevalier à Marie, nos courtisans Anglais ont si positivement raffiné ce langage simple et rustique de nos héros, que je regarde comme inéffablement et définitivement improbable que ceux qui nous succéderont dans ce jardin d'esprit et de courtoisie puissent s'en permettre avec succès la plus légère déviation. Vénus ne se plaît qu'au discours de Mercure, Bucéphale ne se laissait monter que par Alexandre; et Orphée seul a le droit de toucher à la lyre d'Apollon. »

Malgré ses défauts, la comédie de *Peines d'amour perdues* porte aussi l'empreinte du génie de Shakspeare dans plusieurs scènes et dans la conception de presque tous les personnages.

Biron et Rosaline sont l'ébauche des caractères inimitables de Bénédick, et de Béatrice dans *Beaucoup de bruit pour rien*. Don Adriano Armado est un fanfaron amusant ; n'oublions pas son petit page, *cette poignée d'esprit ;* Mathaniel le curé, Holoferne le magister, donnent aussi lieu à plus d'une scène comique et originale. Il n'est pas jusqu'à Dull le constable, et Costard le paysan, qui ne contribuent à faire trouver grâce à cette pièce, dont le sujet fut sans doute emprunté à quelque roman du temps, et qui appartient selon toute apparence à la jeunesse de Shakspeare.

Malone conjecture qu'elle a dû être composée en 1594.

A. P.

PEINES D'AMOUR PERDUES.

PERSONNAGES.

FERDINAND, roi de Navarre.
BIRON, LONGUEVILLE, DUMAINE, seigneurs attachés au roi.
BOYET, MERCADE, seigneurs à la suite de la princesse de France.
DON ADRIEN D'ARMADO, original espagnol.
NATHANIEL, curé.
HOLOFERNE, maître d'école.
DULL [1], constable.
COSTARD, paysan bouffon.
MOTH, page de don Adrien d'Armado.
UN GARDE DE FORÊT.
LA PRINCESSE DE FRANCE.
ROSALINE, MARIE, CATHERINE, dames à la suite de la princesse de France.
JACQUINETTE, jeune paysanne.
OFFICIERS, et suite du roi et de la princesse.

La scène se passe dans le palais du roi de Navarre, et dans les environs.

PEINES D'AMOUR PERDUES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Navarre. — Un parc, avec un palais.

LE ROI FERDINAND, BIRON, LONGUEVILLE et DUMAINE.

LE ROI.

Que la Renommée, l'objet de la poursuite de tous les hommes pendant leur vie, soit immortelle sur nos tombeaux d'airain, et nous honore dans la nuit de la mort! En dépit du temps, ce cormoran qui dévore tout, un effort pendant l'instant où nous respirons peut nous conquérir un honneur que n'oserait entamer le tranchant de sa faux, et nous donner l'héritage d'une éternité. Courage donc, braves vainqueurs : car vous l'êtes, vous qui faites la guerre à vos propres passions, et qui combattez la nombreuse armée des désirs du monde. — Notre dernier édit subsistera dans toute sa force ; la Navarre deviendra la merveille du monde ; notre cour sera une petite académie, adonnée au repos et à la contemplation. Vous trois, Biron, Longueville et Dumaine, vous

avez fait serment de vivre avec moi l'espace de trois ans, compagnons de mes études, et d'observer les statuts qui sont rédigés dans cette cédule : vos sermens sont prononcés ; maintenant, signez ; et que celui qui violera le plus petit article de ce règlement, voie son déshonneur écrit de sa propre main. Si vous êtes armés de courage pour exécuter ce que vous avez juré, signez votre serment, et observez-le.

LONGUEVILLE.

Je suis décidé : ce n'est qu'un jeûne de trois ans ; si le corps souffre, l'âme jouira. Un excès d'embonpoint dénote peu de cervelle ; et les mets succulens, en engraissant les chairs, appauvrissent l'esprit.

DUMAINE.

Mon aimable souverain, Dumaine se dévoue aux privations ; il abandonne aux vils esclaves d'un monde grossier ses plaisirs ignobles : je renonce et je meurs à l'amour, à la richesse et aux grandeurs, pour vivre en philosophe avec eux et vous.

BIRON.

Je ne puis que répéter à mon tour la même protestation. J'ai déjà fait les mêmes vœux, mon cher souverain : j'ai juré de vivre, d'étudier ici trois années. Mais il y a d'autres pratiques rigides, comme de ne pas voir une seule femme jusqu'à ce terme ; article qui, j'espère, n'est pas enregistré dans l'acte ; de ne goûter d'aucune nourriture un jour de la semaine, et, les autres jours, de ne manger que d'un seul mets : autre point qui, j'espère, ne s'y trouve pas non plus ; et encore de ne dormir que trois

heures par nuit, sans jamais être surpris les yeux assoupis dans le jour : tandis que moi, ma coutume est de ne jamais songer à mal toute la nuit, et même de changer en nuit la moitié du jour : troisième clause qui, j'espère, n'est pas non plus mentionnée dans l'écrit. Oh! ce sont là des tâches d'abstinence trop pénibles à remplir : ne pas voir les dames, étudier, jeûner, et ne pas dormir!

LE ROI.

Votre serment de vous abstenir de ces trois points est prononcé.

BIRON.

Permettez-moi de répondre non, mon souverain. J'ai simplement juré d'étudier avec votre altesse, et de passer ici à votre cour l'espace de trois ans.

LE ROI.

Biron, avec cet article, vous avez juré les autres aussi.

BIRON.

Oui et non, mon prince : mon serment n'était pas sérieux. — Voyons ; quel est le but de l'étude? Apprenez-le moi.

LE ROI.

Quoi! c'est de savoir ce que nous ne saurions pas sans elle.

BIRON.

Voulez-vous parler des connaissances cachées et interdites à l'intelligence ordinaire?

LE ROI.

Oui ; telle est la divine récompense de l'étude!

BIRON.

Allons, je veux bien jurer d'étudier, pour connaître la chose qu'il m'est interdit de savoir. — Par exemple, je veux bien étudier, pour savoir où je pourrai dîner, lorsque les festins me seront expressément défendus. Et encore, pour savoir où trouver une belle maîtresse, quand les belles seront cachées à mes yeux. Ou bien, m'étant lié par un serment trop difficile à garder, je veux bien étudier l'art de l'enfreindre sans manquer à ma foi. Si tels sont les fruits de l'étude, et qu'il soit vrai qu'elle apprenne à connaître ce qu'on ne savait pas avant, je suis prêt à faire le serment, et jamais je ne me rétracterai.

LE ROI.

Vous venez justement de citer les obstacles qui détournent l'homme de l'étude, et qui donnent à nos âmes le goût des vains plaisirs.

BIRON.

Sans doute, tous les plaisirs sont vains; mais les plus vains de tous, sont ceux qui, acquis avec peine, ne produisent pour fruit que la peine; comme de se tourmenter et pâlir sur un livre, pour chercher la lumière de la vérité, tandis que son éclat perfide ne sert qu'à aveugler la vue éblouie. C'est se priver de la lumière en cherchant la lumière : ainsi les yeux perdent la vue avant de trouver une faible lueur dans les ténèbres. Étudiez-moi plutôt comment on peut charmer ses yeux, en les fixant sur des yeux plus beaux, qui, s'ils les éblouissent, servent du moins d'étoiles à l'homme qu'ils ont aveuglé. L'étude ressemble au radieux soleil des cieux, qui ne veut pas

être approfondi par d'insolens regards : ces infatigables travailleurs n'ont jamais rien gagné qu'un vil renom fondé sur les livres d'autrui. Ces parrains terrestres de astres du ciel, qui donnent un nom à chaque étoile fixe, ne retirent pas plus de fruit de leurs brillantes nuits, que ceux qui se promènent à leur clarté sans les connaître : trop savoir, c'est ne connaître que la gloire, et tout parrain peut donner un nom.

LE ROI.

Comme il est savant en argumens contre la science !

DUMAINE.

Il a vraiment pris ses degrés dans l'art d'empêcher les autres de s'instruire.

LONGUEVILLE.

Il sarcle le bon grain et laisse croître l'ivraie.

BIRON.

Le printemps est proche, quand les oisons couvent.

DUMAINE.

Et la conséquence, quelle est-elle ?

BIRON.

Qu'il faut que chaque chose se fasse en son temps et en son lieu.

DUMAINE.

Rien pour la raison.

BIRON.

Quelque chose donc pour la rime.

LONGUEVILLE.

Biron ressemble à une gelée jalouse, qui attaque les premiers-nés des enfans du printemps.

BIRON.

Hé bien, oui ; et pourquoi l'été se vanterait-il avant d'entendre le chant des oiseaux ? Pourquoi me glorifierais-je de productions prématurées ? A Noël, je ne désire pas plus les roses, que je ne désire la neige dans les jours où mai se montre émaillé de fleurs nouvelles ; mais j'aime chaque fruit dans sa saison. Et pour vous, il est trop tard maintenant d'étudier : ce serait monter sur le toit de la maison pour en ouvrir la porte.

LE ROI.

Hé bien, quittez-nous, retournez chez vous : adieu.

BIRON.

Non, mon gracieux souverain. J'ai fait serment de rester avec vous, et quoique j'aie défendu l'ignorance et la barbarie, par des argumens plus forts que vous ne pouvez en alléguer en faveur de votre céleste science, je n'en garderai pas moins constamment la parole que j'ai jurée, et je supporterai chaque jour toutes les privations des trois années fixées. Donnez-moi l'écrit, que j'en prenne lecture, et je souscrirai mon nom à ses plus rigoureux décrets.

LE ROI.

C'est vous rendre à propos, pour vous racheter de la honte qui allait vous couvrir !

BIRON, lisant.

Item. « Que nulle femme ne s'approchera de ma » cour, à distance d'un mille. » — Cet article a-t-il été proclamé ?

LONGUEVILLE.

Il y a quatre jours.

BIRON.

Voyons sous quelle peine. — (*Lisant*) « sous peine » de perdre la langue. » Qui a décerné cette peine ?

LONGUEVILLE.

Hé ! c'est moi.

BIRON.

Eh pour quelle raison , cher seigneur ?

LONGUEVILLE.

Pour les éloigner de cette cour, par la terreur de cette punition.

BIRON.

Voilà une dangereuse loi contre l'urbanité. (*Lisant*) Item. « Si un homme est surpris parlant à » une femme dans l'espace de ces trois années, il su- » bira l'ignominie publique que toute la cour ju- » gera à propos d'infliger. » — Pour cet article, vous le violerez vous-même, mon souverain. Car vous savez bien, qu'ici vient en ambassade la fille du roi de France, pour vous parler à vous-même. — Une jeune princesse pleine de grâce et de majesté! Elle vient traiter avec vous de la cession de l'Aquitaine à son père, vieillard décrépit, infirme, et détenu dans son lit. Ainsi c'est un article fait en vain, ou c'est en vain que cette illustre princesse vient à votre cour.

LE ROI.

Qu'en dites-vous, seigneurs ? Cela a été tout-à-fait oublié.

BIRON.

C'est ainsi que l'étude est toujours en défaut; tandis qu'elle s'occupe des vaines connaissances qu'elle désire, elle oublie la chose essentielle qu'elle devrait savoir; et lorsqu'elle atteint l'objet qu'elle poursuit avec le plus d'ardeur, c'est une conquête qui ressemble à celle d'une ville incendiée : aussitôt gagnée, aussitôt perdue.

LE ROI.

Nous sommes contraints de dispenser de ce décret; mais c'est la nécessité qui nous force à souffrir ici le séjour de la princesse.

BIRON.

Et même la nécessité nous rendra tous mille fois parjures dans l'espace de ces trois années. Car chaque homme naît avec ses penchans; qui ne sont jamais domptés par la violence, mais toujours par une grâce spéciale. — Si je viole ma foi, mon apologie sera cette excuse : je ne me suis parjuré que par la force de la nécessité; aussi je souscris mon nom sans réserve à ces lois, et je consens que celui qui les enfreindra dans la moindre partie, en soit puni par une honte éternelle : les tentations sont pour les autres, comme pour moi; mais je crois, malgré la répugnance que je montre, que je serai encore le dernier à violer mon serment. — Mais n'y a-t-il aucune récréation qui soit permise?

LE ROI.

Oui, il y en a : notre cour, vous le savez, est fréquentée par un voyageur d'Espagne des plus raffinés. Cet homme possède toutes les belles manières du

monde; sa tête est une mine de phrases. Un homme dont l'oreille est flattée du son de ses vaines paroles, comme de l'harmonie la plus ravissante; homme au surplus d'une politesse accomplie, et que le juste et l'injuste semblent avoir choisi pour être l'arbitre de leurs disputes. Cet enfant de l'imagination, ce sublime Armado, dans les intervalles de nos études, nous racontera en termes pompeux, les prouesses de maints chevaliers de l'Espagne basanée, qui ont péri dans les querelles du siècle. — A quel point il vous amuse, messieurs, c'est ce que j'ignore; mais pour moi, je proteste que j'aime beaucoup à l'entendre mentir, et je le ferai entrer dans la troupe de mes ménétriers.

BIRON.

Armado! c'est un des plus illustres mortels : un homme à termes nouveaux, le vrai chevalier de la mode!

LONGUEVILLE.

Ce bouffon de Costard, et lui, feront notre divertissement, et avec eux, trois ans d'études passeront comme un mois.

(Entrent Dull et Costard tenant une lettre.)

DULL.

Quelle est la personne du duc?

BIRON.

Le voici, l'ami; que veux-tu?

DULL.

Je représente moi-même sa personne, car je suis un officier de police; mais je voudrais voir sa personne propre en chair et en os.

BIRON.

Voilà le duc.

DULL.

Le seigneur Arme... Arme.... vous salue : il y a de vilaines choses sur le tapis ; cette lettre vous en dira davantage.

COSTARD.

Monsieur, le contenu (2) de cette lettre me touche aussi, moi.

LE ROI, prenant la lettre.

Une lettre du magnifique Armado !

BIRON.

Quelque mince qu'en soit le sujet, j'espère par la grâce de Dieu de sublimes paroles.

LONGUEVILLE.

Beaucoup d'espérances pour peu de choses ! Dieu veuille nous donner la patience.

BIRON.

D'écouter, ou de nous abstenir d'écouter ?

LONGUEVILLE.

D'écouter patiemment, monsieur, et de rire modérément ; ou de nous abstenir de l'un et de l'autre.

BIRON.

Allons, monsieur; ce sera comme le style de la lettre nous montera l'humeur à la gaieté.

COSTARD.

La matière, monsieur, me regarde, comme concernant Jacquelinette. La forme en est, que j'ai été pris sur le fait.

BIRON.

Sur quel fait?

COSTARD.

Dans le fait et dans la forme [3] qui suivent, monsieur, trois choses à la fois; j'ai été vu avec elle dans la maison de la ferme, assis avec elle, et surpris à la suivre dans le parc; lesquelles choses, mises ensemble, sont dans le fait et la manière suivantes. — A présent, monsieur, quant à la manière... c'est la manière de parler d'un homme à une femme, car la forme en quelque forme.

BIRON.

Et la suite, l'ami?

COSTARD.

La suite sera, comme sera la correction qu'on me donnera; et Dieu veuille protéger la bonne cause!

LE ROI.

Voulez-vous écouter la lettre avec attention?

BIRON.

Comme nous écouterions un oracle.

COSTARD.

Telle est la simplicité de l'homme, d'écouter les penchans de la chair.

LE ROI lit.

« Grand lieutenant, illustre vice-roi du firma-
» ment, et seul dominateur de la Navarre, le Dieu
» terrestre de mon âme, et le patron nourricier de
» mon corps.

COSTARD.

Il n'y a pas encore là un mot de Costard.

LE ROI, lisant.

» Il est de fait...

COSTARD.

Cela pourrait être : mais s'il dit que cela est ainsi; il n'est lui, à dire vrai, que comme ça [4]...

LE ROI.

Paix [5]!

COSTARD.

A moi, et à tout homme qui n'ose pas se battre!

LE ROI.

Pas le mot.

COSTARD.

Pas le mot des secrets des autres, je vous en prie.

LE ROI, continuant de lire.

» Il est de fait, que, affligé d'une mélancolie de » couleur noire, j'ai recommandé la sombre et accablante humeur qui m'enveloppait à la médecine » salutaire de votre air qui donne la santé; et comme » je suis un gentilhomme, je me suis mis à me promener. L'heure, laquelle? Vers la sixième heure, » lorsque les animaux paissent du meilleur appétit, » que les oiseaux becquetent le mieux le grain, et » que les hommes sont assis pour prendre ce repas, » que l'on nomme le souper : voilà pour le temps. » Maintenant le sol, je veux dire le sol sur lequel je » me promenais; il est enclos de murs, c'était votre » parc. A présent venons à l'endroit; je veux dire » le lieu où j'ai rencontré cet événement des plus » obscènes et des plus monstrueux qui tire aujourd'hui de ma plume blanche comme la neige une » encre de couleur d'ébène, que vos yeux voient,

» contemplent, parcourent, ouregardent ici. C'est là » que j'ai vu ce berger à l'âme ignoble et basse; ce » misérable ver qui sert à votre divertissement.

COSTARD.

C'est moi.

LE ROI, *continuant.*

» Cette âme illettrée et bornée.

COSTARD.

C'est moi.

LE ROI, *continuant.*

» Cet insipide vassal.

COSTARD.

C'est encore moi.

LE ROI, *continuant.*

» Qui, autant que je m'en souviens, se nomme Costard.

COSTARD.

Oh! c'est bien moi.

LE ROI, *continuant.*

» En compagnie et en tête-à-tête, contre le statut » formel de votre édit et de votre loi promulguée, » avec... avec... Oh! avec.... mais je souffre de dire » avec qui.

COSTARD.

Avec une fille.

LE ROI, *continuant.*

» Avec un enfant de notre grand'mère Ève, une » femelle, ou pour vous faire comprendre d'une » manière moins grossière, une femme. Mû par l'ai- » guillon de mon devoir constamment inviolable,

» je vous l'ai envoyé, pour recevoir le lot de sa pu-» nition, sous la garde d'un officier de votre noble » altesse, Antoine Dull, homme de bonne renom-» mée, de bonne conduite, de bonne réputation, et » fort considéré.

DULL.

C'est moi, sous le bon plaisir de votre altesse; je suis Antoine Dull.

LE ROI, continuant.

» Quant à Jacquinette (c'est ainsi qu'on appelle » le vase le plus faible, que j'ai surpris avec le » berger susdit), je la garde comme un vase dé-» voué à la fureur de votre loi; et, au moindre » signal de votre illustre volonté, je la mènerai » subir son procès. Je suis à vous, dans toutes les » formalités de l'ardeur brûlante d'un zèle dévoué,

» Don Adrien d'Armado. »

BIRON.

Cette lettre n'est pas en aussi bon style que je l'attendais, mais c'est le plus menteur que j'aie jamais entendu.

LE ROI.

Oui, le roi, oui le meilleur pour le pire. — Mais, toi, coquin, que réponds-tu à cela?

COSTARD.

Seigneur, je confesse la fille.

LE ROI.

As-tu entendu la proclamation de mon édit?

COSTARD.

Je confesse que je l'ai beaucoup entendue, mais aussi que j'y ai fait fort peu d'attention.

LE ROI.

On a publié la peine d'un an de prison pour quiconque serait surpris avec une fille.

COSTARD.

Je n'ai pas été pris avec une fille, seigneur, j'ai été pris avec une damoiselle.

LE ROI.

Hé bien, l'édit porte aussi une damoiselle.

COSTARD.

Ce n'était pas une damoiselle non plus, seigneur : c'était une vierge.

LE ROI.

Cela a été défendu aussi. L'édit porte aussi une vierge.

COSTARD.

Si cela est, je nie sa virginité : j'ai été pris avec une pucelle.

LE ROI.

Cette pucelle ne te servira pas, l'ami.

COSTARD.

Cette pucelle me servira, monsieur.

LE ROI.

Allons, je vais prononcer la sentence : tu jeûneras une semaine entière au pain bis et à l'eau.

COSTARD.

J'aimerais mieux prier un mois avec du mouton et du poireau.

LE ROI.

Et don Armado sera ton gardien. — Biron, ayez soin qu'il lui soit livré. — Et nous, chers seigneurs, allons mettre en pratique ce que nous avons réciproquement juré d'observer par un serment si solennel.

(Le roi sort avec Longueville et Dumaine.)

BIRON.

Je gagerais ma tête contre le chapeau du premier honnête homme, que ces sermens et ces lois deviendront un objet de mépris. — (*A Costard.*) Allons, drôle, marchons.

COSTARD.

Je souffre pour la vérité, monsieur : car il est très-vrai que j'ai été pris avec Jacquinette, et que Jacquinette est une vraie fille; et ainsi donc, que la coupe amère de la prospérité (6) soit la bienvenue! L'affliction pourra un jour me sourire encore, et jusqu'à ce moment reste avec moi, douleur.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE II.

La maison d'Armado.

ARMADO avec MOTH son page.

ARMADO.

Page, quel signe est-ce, quand une grande âme devient mélancolique?

MOTH.

C'est un grand signe, monsieur, qu'elle deviendra triste.

ARMADO.

Quoi! la tristesse et la mélancolie sont la même chose, mon cher lutin?

MOTH.

Non, non, monsieur; oh! que non.

ARMADO.

Comment peux-tu séparer la tristesse de la mélancolie, mon tendre jouvenceau?

MOTH.

Par une démonstration familière de leurs effets, mon rude seigneur.

ARMADO.

Pourquoi dis-tu rude seigneur? rude seigneur!

MOTH.

Et pourquoi dites-vous, tendre jouvenceau? tendre jouvenceau!

ARMADO.

J'ai dit tendre jouvenceau, comme une épithète qui convient à tes jeunes années, que l'on peut dénommer tendres.

MOTH.

Et moi, j'ai dit rude seigneur, comme un titre qui appartient à votre vieillesse, que l'on peut nommer rude.

ARMADO.

Fort joli et fort convenable.

MOTH.

Comment l'entendez-vous, monsieur? Est-ce moi qui suis joli, et mon propos convenable; ou mon propos qui est joli, et moi convenable?

ARMADO.

Tu es joli parce que tu es petit.

MOTH.

Petitement joli, parce que je suis petit; et pourquoi *convenable?*

ARMADO.

Parce que tu es vif.

MOTH.

Dites-vous à ma louange, mon maître?

ARMADO.

A ton digne éloge, vraiment.

MOTH.

Je vanterai une anguille avec le même éloge.

ARMADO.

Quoi! Est-ce qu'une anguille est ingénieuse?

MOTH.

Une anguille est vive.

ARMADO

Je dis que tu es vif dans tes réponses. — Tu m'échauffes le sang.

MOTH.

Me voilà payé d'une réponse, monsieur.

ARMADO.

Je n'aime pas à être contrarié.

MOTH.

Celui qui dit des contradictions, les croix (7) ne l'aiment pas.

ARMADO.

J'ai promis d'étudier trois ans avec le duc.

MOTH.

Vous pourriez le faire en une heure, monsieur.

ARMADO.

Impossible.

MOTH.

Combien fait *un*, répété trois fois?

ARMADO.

Je sais mal compter : c'est le talent d'un garçon de taverne.

MOTH.

Vous êtes un gentilhomme, monsieur, et un joueur.

ARMADO.

J'avoue tous les deux; tous deux sont le vernis qui rend un homme accompli.

MOTH.

En ce cas, je suis sûr que vous savez très-bien à quelle somme montent deux as.

ARMADO.

Elle monte à un de plus que deux.

MOTH.

Ce que le pauvre vulgaire appelle *trois*.

ARMADO.

Cela est vrai.

MOTH.

Hé bien, monsieur; n'est-ce que cela à étudier? En voilà déjà trois d'étudiés avant que vous puissiez cligner l'oeil trois fois; et combien il est aisé d'ajouter les années au mot *trois*, et d'étudier trois ans en deux mots, le cheval sautant (8) vous le dira.

ARMADO.

Une fort belle figure!

MOTH, à part.

Pour prouver que vous n'êtes qu'un zéro.

ARMADO.

Je t'avouerai là-dessus, que je suis en amour, et de même qu'il est bas à un guerrier d'aimer, de même je suis amoureux d'une fille de bas étage. Si de tirer l'épée contre l'humeur de mon penchant me délivrait de la pensée réprouvée qu'il m'inspire, je prendrais le désir prisonnier, et je le rançonnerais et l'enverrais à quelque courtisan de France pour y nouer quelque nouvelle galanterie. Je regarde comme un opprobre de soupirer : je voudrais bannir

et abjurer Cupidon. Console-moi, mon enfant; dis-moi quels sont les grands hommes qui ont été amoureux.

MOTH.

Hercule, mon maître.

ARMADO.

O doux et cher Hercule! — D'autres autorités, mon cher, d'autres encore; et qu'ils soient surtout, mon cher mignon, des hommes de bonne renommée et de bonne façon.

MOTH.

Samson, mon maître. C'était un homme d'un port avantageux, car il porta les portes de la ville sur son dos, comme un portefaix. Et il était amoureux.

ARMADO.

O robuste Samson! ô nerveux Samson! Je te surpasse autant dans le maniement de mon épée, que tu me surpasses dans la force d'emporter les portes. Je suis amoureux aussi. — Quelle était l'amante de Samson, mon enfant?

MOTH.

Une femme, mon maître.

ARMADO.

De quelle couleur de peau?

MOTH.

Des quatre à la fois; ou de trois, ou de deux, ou de l'une des quatre.

ARMADO.

Dis-moi au juste de laquelle.

MOTH.

D'un vert d'eau, monsieur.

ARMADO.

Est-ce là une des quatre?

MOTH.

Oui, monsieur, suivant ce que j'ai lu. Et la meilleure des quatre.

ARMADO.

Le vert (9), en effet, est la couleur des amans; mais d'aimer pour cette couleur,.... je pense que Samson n'avait guère de raison d'aimer pour cela. Sûrement il l'affectionnait pour son esprit.

MOTH.

C'était justement pour cela, monsieur; car elle avait une (10) vaste intelligence.

ARMADO.

Ma maîtresse est du blanc et du rouge le plus pur.

MOTH.

Ces couleurs, mon maître, masquent les pensées les plus impures.

ARMADO.

Définis, définis, enfant bien élevé.

MOTH.

Esprit de mon père, langue de ma mère, assistez-moi!

ARMADO.

Tendre invocation d'un enfant; très-jolie et très-pathétique!

MOTH.

Si une femme est composée de blanc et de rouge,
Jamais ses fautes ne seront connues.
Qui fait monter la rougeur sur les joues? les fautes.
Et qui décèle et trahit la crainte? la blanche pâleur.
Ainsi, que votre maîtresse eût des craintes, ou qu'elle ait commis des fautes,
Vous ne le connaîtrez pas à la couleur;
Car toujours ses joues conserveront la couleur
Qu'elles doivent à la Nature.

Voilà de terribles rimes, mon maître, contre le rouge et le blanc!

ARMADO.

N'y a-t-il pas, enfant, une ballade du roi et de la mendiante (11)?

MOTH.

Il y a trois siècles environ que le monde était infecté de cette ballade; mais je crois qu'à présent on ne la trouverait guère. Ou si on la trouvait, elle ne servirait guère ici ni pour les paroles, ni pour la musique.

ARMADO.

Je veux composer quelque chose de neuf sur ce sujet, afin de justifier mon écart par quelque autorité imposante des temps passés. Page, j'aime cette jeune paysanne que j'ai surprise dans le parc avec cette brute raisonnante de Costard : elle le mérite bien.

MOTH.

D'être fustigée. —(*A part.*) Et pourtant elle mérite un plus digne amant que mon maître.

ARMADO.

Chante, mon enfant, mon âme languit accablée par l'amour.

MOTH.

Et cela est bien étrange, lorsque vous aimez une fille si légère [12].

ARMADO.

Chante donc.

MOTH.

Attendez que la compagnie soit passée.

(Entrent Dull, Costard et Jacquinette.)

DULL.

Monsieur, les intentions du duc sont que vous veilliez sur la personne de Costard, et que vous ne lui laissiez prendre aucun plaisir pour prix de sa conduite; mais qu'il jeûne trois jours la semaine. Quant à cette damoiselle, je dois la garder dans le parc; elle est accordée à la laitière. Adieu.

ARMADO.

Ma rougeur me trahit. — Jeune fille!

JACQUINETTE.

Homme!

ARMADO.

J'irai te rendre visite à ta loge.

JACQUINETTE.

Cela peut être.

ARMADO.

Je sais où elle est située.

JACQUINETTE.

O Dieu, que vous êtes savant!

ARMADO.

Je te conterai des choses merveilleuses.

JACQUINETTE.

— Avec cette face?

ARMADO.

Je t'aime.

JACQUINETTE.

Je vous l'ai ouï dire ainsi.

ARMADO.

Et là-dessus, adieu.

JACQUINETTE.

Que les beaux jours vous suivent!

DULL.

Allons, venez Jacquinette.

(Dull et Jacquinette sortent.)

ARMADO.

Coquin, tu jeûneras pour tes péchés, avant que tu obtiennes ton pardon.

COSTARD.

Allons, monsieur, quand je jeûnerai, j'espère jeûner l'estomac plein.

ARMADO.

Tu seras grièvement puni.

COSTARD.

Je vous ai plus d'obligations que ne vous en ont vos gens; car ils sont fort légèrement récompensés.

ARMADO.

Emmenez ce coquin, enfermez-le.

MOTH.

Allons, viens, esclave transgresseur, vite!

COSTARD.

Ne me faites pas enfermer, monsieur, je jeûnerai fort bien en liberté.

MOTH.

Non, ce serait être lié et délié [13], l'ami, tu iras en prison.

COSTARD.

Hé bien, si jamais je revois les heureux jours de désolation que j'ai vus, il y aura quelqu'un qui verra.....

MOTH.

Que verra-t-on?

COSTARD.

Rien, monsieur Moth, que ce que l'on regardera. Il ne convient pas aux prisonniers de trop garder le silence dans leurs paroles; ainsi je ne dirai rien. Je remercie Dieu de ce que j'ai aussi peu de patience qu'un autre homme; ainsi, je peux rester tranquille.

(Moth sort emmenant Costard.)

ARMADO seul.

J'aime jusqu'à la terre qui est basse, où a marché sa chaussure, plus basse encore, conduite par son pied, qui est plus beau que la terre et la chaussure. Si j'aime, je serai parjure, ce qui est une grande preuve de fausseté. Et comment peut-il être sincère, l'amour qui est fondé sur une fausseté? L'amour est un esprit familier, l'amour est un démon : s'il y a un mauvais ange, c'est l'amour. Et cependant Samson fut

tenté de même, et Samson avait une force extraordinaire; Salomon fut aussi séduit de même, et Salomon avait une grande dose de sagesse. Le trait de Cupidon est trop dur pour la massue d'Hercule, et par conséquent trop fort aussi pour l'épée d'un Espagnol. La première et la seconde cause ne me serviront de rien [14]. Il ne fait pas de cas de l'escrime. Il ne s'embarrasse point du duel : sa honte est d'être appelé un enfant; mais sa gloire est de vaincre les hommes. Adieu, valeur! rouille-toi dans le repos, mon épée! taisez-vous, tambours! votre maître est amoureux. Oui, il aime. Que quelque dieu des vers impromptu veuille m'assister; car je suis sûr que je deviendrai poëte à sonnets. Esprit, invente; plume, écris; car je suis prêt à faire des volumes in-folio.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours en Navarre. — On voit un pavillon et des tentes à quelque distance.

LA PRINCESSE DE FRANCE, ROSALINE, MARIE, CATHERINE, BOYET, SEIGNEURS, et suite.

BOYET.

Maintenant, madame, appelez dans votre âme toute votre énergie. Considérez celui que vous envoie le roi votre auguste père; vers qui il vous envoie, et quel est l'objet de votre ambassade; vous, noble princesse, qui tenez un si haut rang dans l'estime du monde, vous venez conférer avec l'unique héritier de toutes les grandes qualités qu'un mortel puisse posséder, avec l'incomparable roi de Navarre; et le sujet de votre négociation n'est rien moins que la riche Aquitaine, douaire digne d'une reine. Déployez donc, prodiguez aujourd'hui tout l'éclat de vos attraits, toutes vos grâces, comme la nature vous a prodigué tous ses dons; car elle a été avare envers tout le monde, pour n'être libérale qu'envers vous.

LA PRINCESSE.

Cher seigneur Boyet; ma beauté, quoique médiocre, n'a pas besoin du fard de vos louanges : la beauté s'estime par le jugement des yeux, et non sur l'humiliant éloge de la langue intéressée à la vanter. Je suis moins fière de vous entendre exalter mon mérite, que vous n'êtes ambitieux de passer pour éloquent, en faisant ainsi dépense d'esprit pour mon panégyrique; mais venons à la tâche dont j'ai à vous charger. — Digne Boyet, vous n'ignorez pas que la renommée, qui publie tout, a répandu dans le monde un bruit, que le prince de Navarre a fait vœu de ne laisser approcher de sa cour silencieuse aucune femme pendant trois années qu'il dévoue aux études pénibles; il nous paraît donc que c'est un préliminaire convenable, avant de franchir les portes interdites de son domaine, de savoir ses intentions. Et c'est vous que nous chargeons seul de ce message, vous à qui votre mérite inspire l'audace, vous qui êtes l'orateur le plus fait pour persuader. Dites-lui que la fille du roi de France, désirant une prompte expédition pour une affaire importante, sollicite avec instance une conférence particulière avec son altesse. Hâtez-vous; annoncez-lui ma demande; nous attendons ici, comme d'humbles supplians, sa volonté souveraine.

BOYET.

Orgueilleux de cet emploi, je pars plein de bonne volonté.

LA PRINCESSE.

Tout orgueil est de bonne volonté, et le vôtre est

tel. (*Il sort.*) Quels sont les ministres dévoués, mes chers seigneurs, qui partagent le vœu de ce prince vertueux?

UN SEIGNEUR.

Longueville en est un, madame.

LA PRINCESSE.

Le connaissez-vous?

MARIE.

Je l'ai connu, madame. J'ai vu ce Longueville en Normandie à la fête du mariage célébré entre le comte de Périgord et la belle héritière de Jacques Fauconbridge. C'est un homme qui passe pour être doué de sublimes qualités; instruit dans les arts et renommé dans les armes : tout ce qu'il entreprend, il l'exécute avec grâce. La seule ombre qui ternisse l'éclat de ses vertus, si l'éclat de la vertu peut souffrir quelque ombre qui la ternisse, c'est un esprit caustique joint à un caractère brusque et dur; son esprit tranchant a le pouvoir de blesser, et son caractère le porte à n'épargner personne de ceux qui tombent sous sa main.

LA PRINCESSE.

Il paraît que c'est quelque courtisan railleur : n'est-ce pas?

MARIE.

C'est ce que répètent ceux qui connaissent le mieux son humeur.

LA PRINCESSE.

Les beaux esprits ressemblent aux plantes éphémères, qui se flétrissent en croissant. Quels sont les autres?

CATHERINE.

Le jeune Dumaine, jeune homme accompli ; chéri pour sa vertu de tous ceux qui aiment la vertu. Avec le pouvoir de faire le mal, il ne sait jamais en faire : il a assez d'esprit pour rendre aimable un cavalier mal fait et il est assez bien fait pour plaire sans esprit. Je l'ai vu une fois chez le duc d'Alençon, et, d'après tout le bien que j'ai remarqué en lui, l'éloge que j'en fais est fort au-dessous de l'étendue de son mérite.

ROSALINE.

Un autre des seigneurs qui se consacrent avec le duc à l'étude, y était aussi avec lui, comme on me l'a assuré : on le nomme Biron. Je puis dire que je n'ai jamais eu une heure de conversation avec un homme plus jovial, sans qu'il ait jamais passé les bornes d'une gaieté décente. Son œil sait faire naître à chaque instant l'occasion de ses saillies ; car chaque objet que son œil saisit, son esprit sait en tirer une plaisanterie ingénieuse et gaie : et sa langue, facile interprète de sa pensée, sait la rendre en termes si choisis et si gracieux, que la vieillesse l'écoute en disciple, et que les jeunes gens sont dans l'enchantement, tant son élocution est agréable et rapide.

LA PRINCESSE.

Dieu veuille bénir mes femmes : sont-elles donc toutes éprises d'amour, que chacune d'elle prodigue à l'objet de son inclination de si grands éloges?

MARIE.

Voici Boyet.

(Boyet rentre.)

LA PRINCESSE.

Hé bien, seigneur, quel accueil recevons-nous ?

BOYET.

Le roi de Navarre était déja informé de votre illustre ambassade, et, avant que je parusse, lui et les courtisans qui partagent son voeu étaient déja tout préparés pour venir au-devant de vous, noble princesse; mais j'ai appris qu'il aime mieux vous loger dans les champs, comme un ennemi qui viendrait assiéger sa cour, que de songer à se dispenser de son serment, pour vous introduire dans son palais solitaire. Voici le roi de Navarre.

(Toutes les dames baissent leurs masques.)

(Entrent le roi de Navarre, Longueville, Dumaine, Biron. Suite.)

LE ROI.

Belle princesse, soyez la bienvenue à la cour de Navarre.

LA PRINCESSE.

Belle, je vous renvoie ce compliment: bienvenue, je ne le suis point encore : cette voûte est trop élevée pour être celle de votre palais; et ces champs sont une demeure trop indigne de moi, pour pouvoir me dire la bienvenue.

LE ROI.

Vous serez, madame, bien accueillie à ma cour.

LA PRINCESSE.

Bienvenue à votre cour ? Alors je serai la bienvenue; daignez donc m'y conduire.

LE ROI.

Daignez m'entendre, chère princesse; je me suis lié par un serment.

LA PRINCESSE.

Si le ciel n'assiste pas mon prince, il va se parjurer?

LE ROI.

Non, belle princesse, il ne le ferait pas pour le monde entier, du moins de sa libre volonté.

LA PRINCESSE.

Hé bien, sa volonté le violera; sa volonté seule, et nulle autre force.

LE ROI.

Vous ignorez, princesse, quel en est l'objet.

LA PRINCESSE.

Vous seriez plus sage de l'ignorer comme moi, mon prince, au lieu qu'aujourd'hui toute votre science n'est qu'ignorance. J'apprends que votre altesse a juré de se retirer dans son palais. C'est un crime de garder ce serment, mon prince, et c'en est un aussi de le violer. Mais daignez me pardonner. Je débute par trop de hardiesse : il me sied mal de vouloir donner des leçons à mon maître. Faites-moi la grâce de lire l'objet de mon ambassade, et de donner sur-le-champ une réponse décisive à ma demande.

LE ROI.

Madame.... (*elle lui remet un papier*), sur-le-champ, s'il m'est possible de le faire sur-le-champ.

LA PRINCESSE.

Vous le voudrez d'autant plus que vous êtes in-

téressé à hâter mon départ. Car si vous prolongez mon séjour ici, vous deviendrez parjure.

(Le roi lit les dépêches remises par la princesse; pendant cette lecture, Biron lie conversation avec Rosaline.)

BIRON, à Rosaline.

N'ai-je pas dansé un jour avec vous dans le Brabant ?

ROSALINE.

N'ai-je pas dansé un jour avec vous dans le Brabant ?

BIRON.

Je le sais très-bien.

ROSALINE.

Vous voyez donc combien il était inutile de me faire cette question ?

BIRON.

Vous êtes trop vive.

ROSALINE.

C'est votre faute de me provoquer par de semblables questions.

BIRON.

Votre esprit est trop ardent, il va trop vite, il se fatiguera.

ROSALINE.

Il aura le temps de renverser son cavalier dans le fossé.

BIRON.

Quelle heure est-il ?

ROSALINE.

Il est l'heure où les fous font des questions.

BIRON.

Allons, bonne fortune à votre masque.

ROSALINE.

Oui, au visage qu'il couvre.

BIRON.

Et qu'il vous envoie beaucoup d'amans.

ROSALINE.

Soit; pourvu que vous ne soyez pas du nombre.

BIRON.

Non! Eh bien, adieu.

LE ROI.

Madame, votre père offre ici le paiement de cent mille écus, et ce n'est que la moitié de la somme que mon père a déboursée dans ses guerres. Mais supposez que lui ou moi nous ayons reçu cette somme entière, que ni l'un ni l'autre nous n'avons point reçue, il restera encore dû cent mille autres écus, et c'est en nantissement de cette somme, qu'une partie de l'Aquitaine nous est engagée, quoique sa valeur soit au-dessous de cette somme. Si donc, le roi votre père veut seulement nous restituer la moitié de ce qui reste à payer, nous céderons nos droits sur l'Aquitaine, et nous entretiendrons une amitié sincère avec sa majesté; mais il paraît que ce n'est guère là ce qu'il se propose de faire. Car il demande ici qu'on lui rembourse cent mille écus; il ne parle point du paiement des cent mille écus qui restent dus, pour faire revivre son titre sur l'Aquitaine; et nous aurions bien mieux aimé la rendre en recevant l'ar-

gent qu'a prêté mon père, que de la garder démembrée comme elle l'est. Chère princesse, si sa demande n'était pas aussi éloignée de toute proposition raisonnable, malgré quelques raisons secrètes qui me restent à faire céder ma volonté, votre altesse aurait réussi, et s'en retournerait satisfaite en France.

LA PRINCESSE.

Vous faites une trop grande injure au roi mon père, et vous offensez vous-même la réputation de votre nom, en dissimulant ainsi le remboursement d'une somme qui a été si fidèlement acquittée.

LE ROI.

Je vous proteste que je n'ai jamais rien su de ce remboursement; et si vous pouvez le prouver, je consens à vous rendre la somme, ou à vous céder l'Aquitaine.

LA PRINCESSE.

Je vous somme de votre parole. — Boyet, vous pouvez produire les quittances données par les officiers mêmes de Charles, son père.

LE ROI.

Voyons, donnez-moi cette preuve.

BOYET.

Sous le bon plaisir de votre altesse, le paquet n'est pas encore arrivé, où se trouvent ces quittances et autres papiers relatifs. Demain on les produira sous vos yeux.

LE ROI.

Elles suffiront pour me convaincre, et à leur vue je souscris sans difficulté à tout ce qui sera juste et

raisonnable. En attendant, recevez de moi tout l'accueil que l'honneur peut, sans blesser l'honneur, offrir à votre mérite reconnu. Vous ne pouvez, belle princesse, être admise dans mon palais ; mais ici, dans cette enceinte, vous serez reçue et traitée de manière à vous faire juger que si l'entrée de mon palais vous est interdite, vous occupez une place dans mon cœur. Que vos bontés m'excusent ; je prends congé de vous ; demain nous reviendrons vous faire notre visite.

LA PRINCESSE.

Que l'aimable santé et les heureux désirs accompagnent votre altesse !

LE ROI.

Je vous souhaite l'accomplissement des vôtres, partout où vous serez.

(Le roi sort avec sa suite.)

BIRON, à Rosaline.

Madame, je ferai vos complimens à mon cœur.

ROSALINE.

Je vous en prie, dites-lui bien des choses de ma part : je serais bien aise de le voir.

BIRON.

Je voudrais que vous l'entendissiez gémir.

ROSALINE.

Le fou est-il malade ?

BIRON.

Malade au cœur.

ROSALINE.

Eh bien ! faites-le saigner.

BIRON.

Cela lui ferait-il du bien?

ROSALINE.

Ma médecine dit oui.

BIRON.

Voulez-vous le saigner d'un coup d'œil?

ROSALINE.

Non point(15), mais avec mon couteau.

BIRON.

Dieu vous conserve la vie!

ROSALINE.

Et qu'il abrège la vôtre!

BIRON.

Je n'ai pas de remercîmens à vous faire.

DUMAINE à Boyet, montrant Rosaline.

Monsieur, un mot, je vous prie : quelle est cette dame?

BOYET.

L'héritière d'Alençon : son nom est Rosaline.

DUMAINE.

Une fort jolie dame! Adieu, monsieur.

(Il sort.)

LONGUEVILLE, à Boyet.

Je vous conjure, un mot : qu'est-ce que c'est que cette dame vêtue en blanc?

BOYET.

Une femme parfaite, et vous l'avez vue à la lumière.

LONGUEVILLE.

Peut-être légère [16] à la lumière ; c'est son nom que je demande.

BOYET.

Elle n'en a qu'un pour elle ; ce serait honteux de le demander.

LONGUEVILLE.

Je vous prie, de qui est-elle fille?

BOYET.

De sa mère, ai-je entendu dire.

LONGUEVILLE.

Dieu bénisse votre barbe!

BOYET.

Monsieur, ne vous fâchez pas ; elle est l'héritière de Fauconbridge.

LONGUEVILLE.

C'est une très-aimable dame.

BOYET.

Oui, monsieur : cela pourrait être.

(Longueville sort.)

BIRON, à Boyet.

Quel est le nom de cette dame en chaperon?

BOYET.

Catherine, par hasard.

BIRON.

Est-elle mariée, ou non?

BOYET.

A sa volonté, monsieur, ou à peu près.

BIRON.

Je vous donne le bonjour, monsieur, et adieu.

BOYET.

Adieu pour moi, et bonjour pour vous.

(Biron sort, et les dames se démasquent.)

MARIE.

Ce dernier, c'est Biron, ce seigneur jovial et folâtre; chacun de ses mots est une saillie.

BOYET.

Et chacune de ses saillies, rien qu'un mot.

LA PRINCESSE.

Vous avez bien fait de le prendre au mot.

BOYET.

J'étais aussi disposé à l'accrocher, que lui à m'aborder (17).

MARIE.

Peste! deux vaillans moutons!

BOYET.

Et pourquoi pas deux vaisseaux? Ma douce brebis, nous ne serons moutons, que si vous nous laissez brouter sur vos lèvres.

MARIE.

Vous mouton, et moi pâturage; est-ce là toute votre pointe?

BOYET.

Oui, si vous m'accordez le pâturage.

(Il veut lui ravir un baiser.)

MARIE.

Pas du tout, aimable bête; mes lèvres ne sont

pas propriété publique, bien qu'elles soient séparées [18].

BOYET.

A qui appartiennent-elles?

MARIE.

A ma fortune et à moi.

LA PRINCESSE.

Les beaux esprits se querellent, les esprits bien faits s'entendent : la guerre civile des beaux esprits serait plus à propos déclarée au roi de Navarre et à ses studieux courtisans ; ici elle est un abus.

BOYET, à la princesse.

Si mon observation, qui, rarement est en défaut, et qui suit l'éloquence muette du cœur, exprimée par les yeux, ne me trompe pas, le roi de Navarre est atteint.

LA PRINCESSE.

De quoi?

BOYET.

De ce que les amans appellent inclination.

LA PRINCESSE.

Votre raison?

BOYET.

La voici : toute son âme s'était retirée dans ses yeux, où perçaient ses secrets désirs. Son cœur, tel qu'une agate, empreint de votre image, et fier de cette empreinte, exprimait son orgueil dans ses yeux. Sa langue, impatiente de parler sans voir, trébuchait en voulant courir à la hâte dans ses yeux. Tous ses sens se sont rendus dans celui-là, pour ne

plus faire que regarder la plus belle des belles. Il m'a semblé que tous ses sens étaient contenus dans son œil, comme des joyaux qu'on offre à un prince dans un cristal pour les lui faire acheter. En vous présentant leur mérite dans le globe où ils étaient enchâssés, ils vous faisaient signe de les acheter sur votre passage. L'admiration était si multipliée dans tous les traits de son visage, que tous les yeux voyaient ses yeux enchantés de l'objet de ses fixes regards.... Je vous donne l'Aquitaine et tout ce qui appartient à Navarre, si vous lui accordez en ma considération seulement un tendre baiser.

LA PRINCESSE.

Allons, regagnons notre tente : Boyet est en train...

BOYET.

Oui, d'exprimer en paroles tout ce qu'ont révélé ses yeux. Je n'ai fait que leur prêter une voix qui, je le sais, ne mentira pas.

ROSALINE.

Vous êtes un ancien connaisseur en amour, et vous en parlez savamment.

MARIE.

Il est le grand-père de Cupidon, et il en sait des nouvelles.

ROSALINE.

Vénus ressemblait donc à sa mère; car son père est fort laid.

BOYET.

Entendez-vous, aimables folles?

MARIE.

Non.

BOYET.

Hé bien! voyez-vous?

ROSALINE.

Oui, le chemin par où il faut nous en aller.

BOYET.

Vous en savez trop pour moi.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie du parc.

Entrent ARMADO et MOTH.

ARMADO.

Chante, mon enfant, ravis mon sens de l'ouie.

MOTH.

Concolinet [19].

ARMADO.

O l'air charmant! Va, tendre jeunesse, prends cette clef, élargis le berger de sa prison, et amène-le promptement ici : j'ai besoin de l'employer à porter une lettre à mon amante.

MOTH.

Mon maître, voulez-vous gagner le cœur de votre maîtresse par un rigodon français?

ARMADO.

Comment l'entends-tu? quereller [20] à la française?

MOTH.

Non, maître accompli; mais fredonnez un air

de gigue sur le bout de votre langue; accompagnez-le de vos pas en dansant une canarie; animez-le en roulant vos prunelles, soupirez une note, chantez-en une autre, quelquefois une roulade du gosier, comme si vous vouliez avaler l'amour en le chantant, quelquefois du nez, comme si vous preniez une prise d'amour en flairant l'amour; avec votre chapeau en forme d'auvent sur vos yeux; vos bras en croix sur votre veste légère, comme un lapin à la broche; ou vos mains dans votre poche, comme un personnage de l'ancienne peinture, en prenant garde de ne pas rester trop long-temps sur un même ton; mais un fragment et puis un autre. — Voilà les qualités, voilà les gentillesses qui séduisent les jolies filles, lesquelles seraient encore séduites sans tout cela, et qui rendent gens de considération (voyez-vous, des gens de considération) ceux qui s'y sont adonnés.

ARMADO.

Comment as-tu acquis cette expérience?

MOTH.

Par mon sou d'observation [21].

ARMADO.

Mais hélas! mais hélas!

MOTH.

Le pauvre cheval de bois [22] est en oubli.

ARMADO.

Appelles-tu ma maîtresse, le cheval de bois?

MOTH.

Non, mon maître; le cheval de bois n'est qu'un

poulain : votre belle est peut-être une haquenée ; mais avez-vous oublié votre maîtresse ?

ARMADO.

Oui, je l'avais presque oubliée.

MOTH.

Négligent écolier! apprenez-la par cœur.

ARMADO.

Par cœur et dans le cœur, mon page.

MOTH.

Et hors du cœur, mon maître, je prouverai les trois choses.

ARMADO.

Que prouveras-tu ?

MOTH.

Je prouverai (23) un homme, si je vis. — Et cela *par*, *dans* et *hors*, dans l'instant. Vous l'aimez *par* cœur, parce que votre cœur ne peut l'approcher. Vous l'aimez *dans* le cœur, parce que votre cœur est en amour pour elle. Et vous l'aimez *hors* de cœur, vous étant à contre-cœur de ne pouvoir la posséder.

ARMADO.

En effet, je suis dans ces trois cas.

MOTH.

Et trois fois autant, et rien du tout (24).

ARMADO.

Amène ici le berger qu'il me porte une lettre.

MOTH.

Voilà un message bien assorti : un cheval pour être ambassadeur d'un âne.

ARMADO.

Ha, ha! que dis-tu?

MOTH.

Allons, monsieur, il vaudrait mieux envoyer l'âne sur le cheval, car il a l'allure fort lente. — Mais j'y vais.

ARMADO.

Le chemin est très-court; allons, pars.

MOTH.

Aussi vite que le plomb, monsieur.

ARMADO.

Ton idée, ingénieux jouvenceau? Le plomb n'est-il pas un métal pesant et lent?

MOTH.

Minimè, mon honorable maître; ou plutôt, non, mon maître.

ARMADO.

Je dis, moi, que le plomb est lent.

MOTH.

Vous y allez trop vite, monsieur, en disant cela; est-il lent le plomb qui est lancé par le canon?

ARMADO.

Belle vapeur de rhétorique! Il me prend pour un canon; et le boulet, ce sera lui. — Allons, je t'ai tiré sur ce berger.

MOTH.

Allons, faites donc feu, et je vole.

(Moth sort.)

ARMADO.

Jouvenceau des plus subtils, plein de volubilité

et de grâces! — Par ta bonté, doux ciel, pardonne, il faut que je soupire devant toi; dure et farouche mélancolie, la valeur te cède le terrain. — Voici mon héraut qui revient.

(Moth rentre avec Costard.)

MOTH.

Un prodige, mon maître! — Voici une grosse tête [25] brisée au menton.

ARMADO.

Quelque énigme, quelque noeud. Allons, ton envoi [26]; commence.

COSTARD.

Point d'énigme, point de noeud, point d'envoi. Point de drogues dans le sac, monsieur. — Ah! monsieur, du plantain, du simple plantain. Point d'envoi, ni de drogues, monsieur; mais du plantain.

ARMADO.

— Par la vertu, tu forces le rire, et ton impertinente idée double ma bile. — Le soulèvement de flancs m'excite à des éclats de rire ridicules: ô mes étoiles, pardonnez-moi. L'étourdi prend-il le *salve* pour l'envoi, et l'envoi pour le *salve* [27].

MOTH.

Le sage les prend-il pour deux choses différentes? L'envoi n'est-il pas un *salve*? un salut.

ARMADO.

Non, page, c'est un épilogue ou discours, pour

éclaircir quelque chose qui précède et qui a été dit auparavant. Je veux t'en donner un exemple :

Le renard, le singe et l'humble abeille
Formaient un nombre impair, n'étant que trois.

Voilà la moralité, venons à l'envoi.

MOTH.

J'ajouterai l'envoi; répétez la moralité.

(Armado répète ce qu'il vient de dire.)

MOTH.

Jusqu'à ce que l'oison sortît de la porte,
Et fît cesser l'impair en faisant quatre.

A présent je vais commencer votre moralité; et suivez, vous, avec mon envoi.

Le singe, le renard et l'humble abeille
Formaient un nombre impair n'étant que trois.

ARMADO.

Jusqu'à ce que l'oison sortît de la porte,
Et fît cesser l'impair en faisant quatre.

MOTH.

Fort bon envoi, qui termine par un oison; en voulez-vous davantage?

COSTARD.

Le page lui a vendu un oison qui est plat. — Bien vendu au marché; c'est être aussi fin qu'un trompeur. Voyons le gros envoi; oui, c'est une oie grasse.

ARMADO.

Viens ça; allons, comment as-tu commencé ce raisonnement?

MOTH.

En disant qu'une grosse tête était brisée au menton, et alors vous avez demandé l'envoi.

COSTARD.

Cela est vrai, cela est vrai, et moi, du plantain. Voilà la suite de votre raisonnement.

Donc le page est le gras envoi, l'oison que vous avez acheté, et il a complété le marché (28).

ARMADO.

Mais dis-moi comment il y avait un Costard brisé au menton?

MOTH.

Je vais vous l'expliquer d'une manière sensible.

COSTARD.

Vous n'avez aucune sensibilité de cela; Moth, je vais dire l'envoi. Moi, Costard, en courant dehors, moi qui étais en sûreté dedans, suis tombé sur le seuil et me suis brisé le menton.

ARMADO.

Nous ne traiterons plus de cette matière.

COSTARD.

Non, jusqu'à ce qu'il y ait plus de matière dans le menton.

ARMADO.

Ami Costard, je veux t'affranchir.

COSTARD.

Oh! mariez-moi à une Française; je sens quelque envoi, quelque oie en ceci.

ARMADO.

Écoute, Costard, par ma chère âme, je suis dans l'intention de te mettre en liberté, en affranchissant ta personne; tu étais claquemuré, garrotté, captivé, resserré.

COSTARD.

Cela est vrai, cela est vrai; et maintenant vous voulez être ma purgation et me relâcher [29].

ARMADO.

Je te donne ta liberté; je t'élargis de prison, et pour ce bienfait je ne t'impose que cette condition : porte cette missive à la jeune paysanne Jacquinette. Voilà la rémunération. (*Il lui donne quelque argent.*) Car le plus beau fleuron de mon rang honorable, est de récompenser ceux qui me servent. — Moth, suis-moi.

MOTH.

En façon de suite, moi tout seul. — Seigneur Costard, adieu.

(Il sort.)

COSTARD.

Ma douce livre de chair humaine! ma chère petite. — Maintenant je veux regarder à sa rémunération. Rémunération! oh! c'est le mot latin qui signifie trois liards. — Trois liards. — La rémunération. Quel est le prix de ce ruban de fil? un sol. — Non, je vous donnerai la rémunération. Hé bien; elle l'emporte. — La rémunération! comment, c'est un plus beau nom qu'une couronne de France! je ne veux jamais ni vendre, ni acheter sans ce mot.

(Entre Biron.)

BIRON.

O mon cher ami Costard, que je suis ravi de te trouver ici!

COSTARD.

Je vous prie, monsieur, dites-moi combien de rubans couleur de chair un homme peut-il acheter pour une rémunération?

BIRON.

Qu'est-ce que c'est qu'une rémunération?

COSTARD.

Hé mais, monsieur, c'est un demi-sol et un liard.

BIRON.

Oh bien, c'est trois liards de soie.

COSTARD.

Je remercie bien votre seigneurie. Dieu soit avec vous!

BIRON.

Oh! reste ici, maraud, j'ai besoin de t'employer. — Si tu veux gagner mes bonnes grâces, mon cher Costard, fais, pour m'obliger, une chose que je te vais recommander.

COSTARD.

Quand voulez-vous qu'elle soit faite, monsieur?

BIRON.

Oh! cette après-midi.

COSTARD.

Allons, monsieur, je la ferai; adieu.

BIRON.

Hé mais, tu ne sais pas encore ce que c'est.

COSTARD.

Je le saurai bien, monsieur, quand je l'aurai faite.

BIRON.

Coquin, il faut que tu saches auparavant ce que c'est.

COSTARD.

Je viendrai trouver votre seigneurie demain au matin.

BIRON.

Il faut que cela se fasse cette après-midi. Écoute, maraud, ce n'est pas autre chose que ceci. — La princesse vient chasser ici dans le parc, et elle a une aimable dame à sa suite. Quand les langues adoucissent leur voix, elles prononcent son nom, et l'appellent Rosaline; demande-la, et songe à remettre dans sa belle main ce secret cacheté. — Voilà ton salaire, va.

(Il lui donne de l'argent.)

COSTARD.

Salaire. — O doux salaire ! il vaut mieux que la rémunération ! Onze sols et un liard valent bien mieux. O le très-doux salaire ! — Je le ferai, monsieur, ponctuellement. — Salaire ! rémunération !

(Il sort.)

BIRON.

Oh ! je suis vraiment amoureux ! moi, qui ai été le fléau de l'amour, le prevôt qui châtiait un soupir amoureux; un censeur austère, un constable de watchmen, un pédant impérieux pour cet enfant,

le souverain des mortels, cet enfant voilé, pleureur, aveugle et mutin ; ce géant-nain, jeune et vieux ; don Cupidon, régent des rimes d'amour, seigneur des bras entre-croisés, le monarque légitime des soupirs et des gémissemens, le suzerain des paresseux et des mécontens, prince redoutable des jupes, roi des hauts-de-chausses, seul empereur et grand général des appariteurs (31). — O mon pauvre petit cœur ! et moi je suis destiné à être son aide-de-camp et à porter sa livrée et ses couleurs, comme le cerceau d'un faiseur de tours. Quoi ! quoi ! moi, moi, aimer ! moi, prier ! moi, chercher une épouse ! une femme qui ressemble à une montre d'Allemagne, où il y a toujours à refaire, toujours dérangée, et qui ne va jamais bien (32), qu'on ne veille à la faire toujours aller bien. Et pourquoi ? pour devenir parjure, ce qui est le pis de tout, et pour être celui des trois qui aime la pire de toutes ; une blanche et folle créature, avec deux boules de poix attachées à sa face en façon d'yeux. Oui, et par le ciel, une femme qui saura tout faire, quand Argus même serait son eunuque et son gardien, moi, soupirer pour elle ! moi, prier pour l'obtenir ! veiller pour elle ! — Allons, c'est un flaéu dont Cupidon veut m'affliger, pour me punir d'avoir montré trop peu de respect pour son terrible et tout-puissant petit pouvoir. Allons, j'aimerai, j'écrirai, je soupirerai, je prierai, je solliciterai et je gémirai ; il faut bien que les uns aiment madame et d'autres Jeanneton.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie du parc.

LA PRINCESSE, ROSALINE, MARIE, CATHERINE, SEIGNEURS, suite, et UN GARDE-FORÊT.

LA PRINCESSE.

Était-ce le roi qui piquait si vivement son cheval, et lui faisait gravir cette colline escarpée ?

BOYET.

Je ne sais pas bien ; mais je ne crois pas que ce fût lui.

LA PRINCESSE.

Quel qu'il fût, il annonçait une âme qui aspire à monter. Allons, nobles seigneurs, nous aurons aujourd'hui notre congé, et samedi nous repartirons pour la France. Garde, mon ami, où est le bois, afin que nous puissions nous y poster et y jouer le rôle de meurtriers?

LE GARDE.

Ici près, sur le bord de ce taillis qui est là-bas : c'est un poste où vous pouvez faire la plus belle chasse.

LA PRINCESSE.

Je rends grâce à ma beauté : je suis une belle qui dois tirer, et voilà pourquoi tu dis la plus belle chasse ?

LE GARDE.

Pardonnez-moi, madame : ce n'est pas là ce que j'entendais.

LA PRINCESSE.

Comment ? comment ? me louer d'abord, et ensuite se rétracter ! O courte jouissance de mon orgueil ! Je ne suis donc pas belle ? hélas ! je suis bien malheureuse !

LE GARDE.

Oui, madame, vous êtes belle.

LA PRINCESSE.

Non, ne te charge plus de faire mon portrait. Un visage sans beauté ne peut jamais être embelli par le pinceau de la louange. Allons, mon fidèle miroir (33) ; tiens, voilà pour avoir dit la vérité. (*Elle lui donne de l'argent.*) De bel argent pour de laides paroles, c'est payer généreusement.

LE GARDE.

Tout ce que vous possédez est beau.

LA PRINCESSE.

Voyez, voyez ; ma beauté se sauvera par le mérite de mes dons. O hérésie dans le jugement du beau, bien digne de ces temps ! Une main qui donne, fût-elle laide, est sûre d'être louée. Mais allons, donnez-moi l'arc. — Maintenant la bonté va tuer ; et bien tirer est un mal. Ainsi, je sauverai la gloire de mon habileté à tirer : car, si je ne blesse pas, ce sera la

pitié qui n'aura pas voulu me laisser faire; et si je blesse, c'est que j'aurai voulu montrer mon habileté, qui aura consenti à tuer une fois, plutôt pour s'attirer des éloges, que par l'envie de tuer; et, sans contredit, c'est ce qui arrive quelquefois. La gloire se rend coupable de crimes détestables, lorsque, pour obtenir la renommée, pour gagner la louange, biens extérieurs et vains, nous dirigeons vers ce but tous les efforts et tous les mouvemens du cœur; comme je fais aujourd'hui, moi, qui, dans la seule vue d'être louée, cherche à répandre le sang d'un pauvre daim, à qui mon cœur ne veut aucun mal.

BOYET.

N'est-ce pas uniquement par amour de la gloire, que les maudites femmes aspirent à la souveraineté exclusive, lorsqu'elles bataillent pour être les maîtresses de leurs maîtres?

LA PRINCESSE.

Oui, c'est uniquement par amour de la gloire; et nous devons le tribut de nos louanges à toute dame qui subjugue son seigneur. (*Entre Costard.*) Voilà un membre de la république (34).

COSTARD.

Bien le bonsoir à tous. Je vous prie, laquelle est la princesse qui est la tête de toute la troupe?

LA PRINCESSE.

Tu la reconnaîtras, ami, par les autres qui n'ont point de tête.

COSTARD.

Quelle est ici la plus grande, la plus haute dame?

LA PRINCESSE.

La plus grosse, et la plus longue de taille.

COSTARD.

La plus grosse, et la plus longue de taille! Oui, cela même : la vérité est la vérité. Si votre taille, madame, était aussi mince que mon esprit, une des ceintures de ces demoiselles serait bonne pour votre ceinture. N'êtes-vous pas la principale femme? Vous êtes la plus grosse d'ici.

LA PRINCESSE.

Que voulez-vous, l'ami? que voulez-vous?

COSTARD.

J'ai une lettre de la part de M. Biron pour une dame Rosaline.

LA PRINCESSE.

Oh! donne ta lettre, donne ta lettre : c'est un de mes bons amis. Tiens-toi à l'écart, mon cher porteur. —(*A Boyet.*) Boyet, vous pouvez ouvrir ; brisez-moi ce chapon [35].

BOYET.

Je suis dévoué à vos ordres. — Cette lettre est mal adressée : elle n'est pour aucune des dames qui sont ici. Elle est écrite à Jacquinette.

LA PRINCESSE.

Nous la lirons, je le jure. — Brisez le cou de la cire [36], et que chacun prête l'oreille.

BOYET lit.

« Par le ciel, que vous soyez belle, c'est une » chose infaillible; c'est une vérité que vous êtes » belle; et la vérité même que vous êtes aimable. » Toi, plus belle que la beauté, plus gracieuse » que la grâce, plus vraie que la vérité même, » prends pitié de ton héroïque vassal. Le magna- » nime et très-illustre roi Cophetua fixa ses yeux sur » la pernicieuse et indubitable mendiante [37] Zene- » lophon; et ce fut lui qui put dire à juste titre, *veni,* » *vidi, vici;* ce qui, pour le réduire en langage vul- » gaire (ô vil et obscur vulgaire!) signifie : il vint, » vit et vainquit; il vint, un; il vit, deux; il vain- » quit, trois. Qui vint? Le roi. Pourquoi vint-il? » pour voir. Pourquoi vit-il? pour vaincre. Vers » qui vint-il? vers la mendiante. Que vit-il? la men- » diante. Qui vainquit-il? la mendiante. La conclu- » sion est la victoire. Du côté de qui? du côté du » roi. La captive est enrichie. Du côté de qui? du » côté de la mendiante. La catastrophe est une noce. » Du côté de qui? du roi. Non; du côté de tous les » deux en un, ou d'un en deux. Je suis le roi. Car » ainsi se comporte la comparaison. Toi, tu es la » mendiante; car ton humble situation l'atteste » ainsi. Te commanderai-je l'amour? je le pourrais. » Forcerai-je ton amour? je le pourrais. Emploîrai- » je la prière pour obtenir ton amour? c'est ce que » je veux faire. Qu'échangeras-tu contre des hail- » lons? des robes. Contre des brinborions [38]? des » titres. Contre toi? moi. Ainsi, en attendant ta ré- » ponse, je profane mes lèvres sur tes pieds, mes

» yeux sur ton portrait, et mon cœur sur toutes les
» parties de toi-même. Tout à toi, dans le plus ten-
» dre empressement de te servir.

« Don Adriano d'Armado à Jacquinette. »

(39). C'est ainsi que tu entends le lion de Némée rugir contre toi, pauvre agneau, destiné à être sa proie. Tombe avec soumission au pied du monarque, et au retour du carnage il pourra être d'humeur de se jouer avec toi; mais si tu résistes, pauvre infortuné, que deviens-tu alors? La proie de sa rage, et la provision de sa caverne.

LA PRINCESSE.

De quel plumage est celui qui a dicté cette lettre? Quelle girouette! quel coq de clocher! Avez-vous jamais rien entendu de mieux?

BOYET.

Je suis bien trompé si je ne reconnais pas le style.

LA PRINCESSE.

Je le crois sans peine; autrement votre mémoire serait bien mauvaise, vous venez de le lire il n'y a qu'un moment.

BOYET.

Cet Armado est un Espagnol qui hante ici à la cour. Un rêve-creux, un monarcho (49). Un homme qui sert de divertissement au prince, et à ses compagnons d'étude.

LA PRINCESSE, à Costard.

Toi, l'ami, un mot. Qui t'a donné cette lettre?

COSTARD.

Je vous l'ai dit : monseigneur.

LA PRINCESSE.

A qui devais-tu la remettre?

COSTARD.

De la part de monseigneur, à madame.

LA PRINCESSE.

De quel seigneur et à quelle dame ?

COSTARD.

Dé monseigneur Biron, à une dame de France, qu'il appelle Rosaline.

LA PRINCESSE.

Tu t'es mépris sur l'adresse de cette lettre. Allons, mesdames, partons. — (*à Costard.*) Mon ami, cède cette lettre, on te la rendra une autre fois.

(La princesse sort avec sa suite.)

BOYET.

Quel est le galant ? (41)

ROSALINE.

Vous apprendrez à le connaître.

BOYET.

Oui, mon continent de beauté. (42)

ROSALINE.

Hé bien, celle qui tient l'arc. — Bien répliqué, n'est-ce pas ?

BOYET.

La princesse va tuer des cornes ; mais si vous me

mariez, pendez-moi par mon cou, si les cornes manquent cette année ; voilà qui est rétorqué.

ROSALINE.

Hé bien, je suis le tireur.

BOYET.

Et quel est votre daim ?

ROSALINE.

Si on le choisit aux cornes, c'est vous-même..... Ne m'approchez pas ; que dites-vous de cette réplique ?

MARIE

Vous disputez toujours avec elle, Boyet : et elle frappe au front.

BOYET.

Mais elle-même est frappée plus bas ; l'ai-je bien visée de ce coup ?

ROSALINE.

Voulez-vous que je vous attaque avec un vieux proverbe qui dit : « Il était un homme, lorsque le » roi Pepin de France n'était encore qu'un petit » garçon ; » qui visa le but ?

BOYET.

Je pourrais vous répliquer par un autre, qui dit : « Il était une femme, lorsque la reine Genèvre de » Bretagne n'était qu'une petite fille ; » qui visa le but.

ROSALINE, chantant.

Tu ne peux le toucher, le toucher, le toucher,
Tu ne peux le toucher, bonhomme.

BOYET, chantant.

Si je ne le peux, si je ne le peux,
Si je ne le peux, un autre le pourra.

(Rosaline et Catherine sortent.)

COSTARD.

Sur ma foi, cela est bien plaisant! comme tous deux l'ont ajusté!

MARIE.

Un but merveilleusement visé! Car tous deux l'ont touché.

BOYET.

Un but! Oh! remarquez bien le but; un but, dit cette dame. Mettez une marque à ce but, pour le reconnaître, si cela se peut.

MARIE.

La main est à côté de l'arc : en vérité la main est hors de la ligne.

COSTARD.

Oui vraiment, il faut viser plus près, ou jamais il ne touchera le blanc. (43)

BOYET.

Si ma main est à côté de la ligne, il y a apparence que la vôtre est dans la ligne.

COSTARD.

Alors elle aura gagné le prix, en fendant la cheville du blanc.

MARIE.

Allons, allons, vos propos sont trop grossiers. Vos lèvres se salissent.

COSTARD, à Boyer.

Elle est trop forte pour vous à la pointe, monsieur. Défiez-la aux boules.

BOYET.

Je crains de trouver trop d'inégalités dans le terrain : bonne nuit, ma chère chouette.

(Boyet et Marie sortent.)

COSTARD seul.

Par mon âme, un simple berger, un pauvre paysan ! ô seigneur, seigneur ! Comme les dames et moi nous l'avons battu ! Oh ! sur ma vie, excellentes plaisanteries ! Un esprit sale et vulgaire quand il coule si uniment, si obscènement, comme qui dirait, si à propos. Armado d'un côté. Oh ! c'est un élégant des plus raffinés ! Il faut le voir marcher devant une dame, et porter son éventail ! Il faut le voir se baiser la main; et avec quelle grâce il lui fait des sermens ! et son page de l'autre côté : cette poignée d'esprit ! Ah ! ciel ! c'est la lente la plus pathétique ! ! « Sol, la, sol, la. »

(On entend des cris de chasse dans l'intérieur de la scène. — Costard sort en courant.)

SCÈNE II.

DULL, HOLOFERNE et NATHANIEL.

NATHANIEL.

En vérité, une fort honorable chasse ! et exécutée d'après le témoignage d'une bonne conscience !

HOLOFERNE.

La bête était, comme vous le savez, *in sanguis*, en sang : mûre comme une « pomme d'eau » (44) ; qui pend comme un joyau à l'oreille du *cœlum*, c'est-à-dire, le ciel, le firmament, l'empyrée ; et tout à coup tombe comme un fruit sauvage sur la face de la *terra*, le sol, le continent, la terre.

NATHANIEL.

En vérité, maître Holoferne, vous variez agréablement vos épithètes, comme le ferait un savant pour le moins ; mais je puis vous assurer que c'était un chevreuil de deux ans.

HOLOFERNE.

Monsieur Nathaniel, *haud credo*.

DULL.

Ce n'était pas un *haud credo*, c'était un petit chevreuil.

HOLOFERNE.

Voilà une remarque des plus barbares : et cependant une espèce d'insinuation, comme par forme, *in viâ*, en manière d'explication pour *facere*, comme qui dirait une réplique ; ou plutôt, *ostentare*, pour montrer, comme qui dirait, son inclination ; d'après sa manière mal instruite, mal polie, mal élevée, mal cultivée, mal disciplinée, ou plutôt illétrée ; ou plutôt encore, mal assurée, d'aller insérer là pour un chevreuil, mon *haud credo* !

DULL.

J'ai dit que le chevreuil n'était point un *haud credo*, mais un petit chevreuil de trois ans.

HOLOFERNE.

Double bêtise renforcée; *bis coctus*; ô monstrueuse ignorance, comme tu es difforme!

NATHANIEL.

Monsieur, il ne s'est jamais nourri de ces délicates friandises qu'on amasse dans les livres : il n'a point, comme qui dirait, mangé de papier, ni bu d'encre : son intellecte n'est point garni de provisions : ce n'est qu'un animal, qui n'est sensible que dans ses parties grossières. Et lorsque nous voyons sous nos yeux ces plantes stériles, cela doit nous inspirer de la reconnaissance (à nous qui avons du goût et du sens) pour les talens qui fructifient en nous, plutôt qu'en lui. Car il me siérait aussi mal d'être vain, indiscret et insensé, qu'un manant serait déplacé dans une école et au milieu de la science : mais *omne benè*, c'est le sentiment d'un vieux père de l'Église, que bien des gens supportent la tempête, qui n'aiment pas le vent.

DULL.

Vous êtes deux hommes de livres et de science : pouvez-vous, avec tout votre esprit, deviner qui est-ce qui était âgé d'un mois à la naissance de Caïn, et qui aujourd'hui n'a pas encor cinq semaines?

HOLOFERNE.

C'est Dictynna, mon cher Dull : Dictynna, mon cher Dull.

DULL.

Qu'est-ce que c'est que Dictynna?

NATHANIEL.

C'est un titre de Phébé, de *luna*, de la lune.

HOLOFERNE.

La lune avait un mois lorsqu'Adam n'avait pas davantage, et elle n'avait pas atteint cinq semaines, quand Adam avait ses cent ans : l'allusion a été la même malgré le changement des noms.

DULL.

Cela est ma foi vrai. La collusion tient les noms changés.

HOLOFERNE.

Dieu veuille corroborer ta capacité ! je dis que l'allusion reste malgré les noms changés.

DULL.

Et moi je dis que la pollusion tient dans le changement de noms. Car la lune n'est jamais âgée de plus d'un mois ; et je dis en outre que c'était un petit chevreuil de deux ans que la princesse a tué.

HOLOFERNE.

Monsieur Nathaniel, voulez-vous entendre une épitaphe impromptu sur la mort du chevreuil ? Et pour plaire aux ignorans, j'ai appelé le chevreuil que la princesse a tué, un *pricket.*

NATHANIEL.

Perge, mon digne monsieur Holoferne, *perge ;* comme cela vous abrogerez toute bouffonnerie.

HOLOFERNE.

Je m'attacherai un peu à l'allitération, car cela dénote de la facilité.

La digne princesse a percé et abattu un joli pricket (45).

Il en est qui disent un sore, mais ce n'est pas un *sore* tant qu'il n'est pas blessé.

Les chiens aboyèrent : ajoutez un L à sore, un sorel sortira du bois.

Pricket, sore ou sorel : les gens poussent des cris si sore est sore, une L fait cinquante sore. Oh ! pauvre L.

D'un pauvre I faites-en cent en ajoutant une L de plus.

NATHANIEL.

Rare talent !

DULL.

Si le talent est une griffe, voyez comme il le déchire avec un talent.

HOLOFERNE.

C'est un don que je possède ; fort simple, ah ! fort simple ; un esprit fou, extravagant, plein de formes, de figures, d'images, d'objets, d'idées, d'appréhensions, de mouvemens, de révolutions ; et tout cela est engendré dans le ventricule de la mémoire, nourri dans le sein de la *pia mater* (46), et mis au jour à la maturité de l'occasion ; mais ce talent est bon pour ceux dans lesquels il est aigu, et je remercie le ciel de me l'avoir donné.

NATHANIEL.

Monsieur, j'en loue Dieu pour vous ; et mes paroissiens pourraient en faire autant ; car leurs garçons sont fort bien élevés par vous, et leurs filles profitent considérablement sous vous. Vous êtes un bon membre de la république.

HOLOFERNE.

Mehercle, si leurs garçons ont des dispositions,

ils ne manqueront pas d'instruction : et si leurs filles ont de la capacité, je saurai leur insinuer la science : mais, *vir sapit, qui pauca loquitur;* voilà une âme féminine qui nous salue?

(Entre Jacquinette avec Costard.)

JACQUINETTE.

Dieu vous donne le bonjour, monsieur le curé (47) ! Mon bon monsieur le curé, faites-moi la grâce de me lire cette lettre; elle m'a été donnée par Costard, et envoyée à moi de la part de don Armado. Je vous en prie, lisez-la.

HOLOFERNE.

Fauste, precor, Gelidâ quando pecus omne sub umbrâ ruminat, et la suite. — Ah! digne et sublime Mantouan, je puis dire de toi, ce que le voyageur dit de Venise.

Vinegia, Vinegia!
Chi non te vide, ei non te pregia.

Vieux Mantouan! vieux Mantouan (48)! qui ne t'entend pas, ne t'aime pas. — *Ut, re, sol, la, mi, fa.* — Avec votre permission, monsieur, quel est le contenu de la lettre? Ou plutôt, comme dit Horace, dans son.... Quels sont les vers, mon cœur?

NATHANIEL.

Oui des vers, monsieur, et de fort savans.

HOLOFERNE.

Ah! que j'en entende une strophe, une stance, un vers! *Lege, domine.*

NATHANIEL lit les vers.

Si l'amour m'a rendu parjure, comment pourrai-je faire serment d'aimer ?
Ah ! il n'est de sermens constans que ceux qui sont faits à la beauté;
Quoique parjure à moi-même, je n'en serai pas moins fidèle à toi.
Ce qui est pour moi chêne inflexible, pour toi n'est que souple roseau ;
L'étude abandonne ses livres pour ne lire que dans tes yeux
Où brillent tous les plaisirs que l'art peut comprendre.
Si la science est le but de l'étude, te connaître suffit pour l'atteindre.
Savante est la langue qui peut te bien louer.
L'ignorance est dans l'âme qui te voit sans surprise
(Et c'est un éloge pour moi de savoir admirer ton mérite).
Ton œil lance l'éclair de Jupiter , et ta voix son redoutable tonnerre.
Mais, quand tu n'es point en courroux, ta voix est une douce musique,
Et ton regard communique une douce chaleur.
Fille du ciel, ô ma bien-aimée ! pardonne si je te fais injure
En chantant avec une voix mortelle les louanges d'un objet céleste.

HOLOFERNE.

Vous ne sentez pas les apostrophes, et vous manquez l'accent : laissez-moi parcourir cette chanson ; il n'y a ici que le nombre et la mesure d'observés; mais pour l'élégance, la facilité, et la cadence dorée de la poésie, *caret*. Ovide Nason, c'était là un homme ! Et pourquoi s'appelle-t-il Nason ? Si ce n'est parce qu'il savait sentir les fleurs odorantes de l'imagination, les élans de l'invention. *Imitari*, n'est rien ; le chien imite son maître, le singe son gardien, et le cheval enrubanné (49) son cavalier. Mais, damosella vierge, est-ce à vous que cette épître est adressée ?

JACQUINETTE.

Oui, monsieur; de la part d'un M. Biron, un des seigneurs de la princesse étrangère [50].

HOLOFERNE.

Je veux lancer un coup d'œil sur l'adresse : « A la belle main blanche de la très-belle dame Rosaline. » Je veux jeter encore les yeux sur le contenu de la lettre, pour voir la dénomination de la partie qui écrit à la personne suscrite. — « Le serviteur dévoué aux ordres de votre seigneurie, Biron. — Monsieur Nathaniel, ce Biron est un des seigneurs qui ont fait vœu de retraite avec le roi. Et il a formé ici une lettre adressée à une dame de la suite de la reine étrangère, laquelle lettre, par accident et dans le progrès de sa route, s'est égarée. — Allons, trottez, courez, ma chère; remettez cet écrit dans les royales mains du roi; cela peut être très-important : ne vous arrêtez pas à faire votre compliment; je vous dispense de votre devoir. — Adieu.

JACQUINETTE.

Bon Costard, viens avec moi. — Dieu conserve vos jours!

COSTARD.

Je te suis, ma fille.

(Costard et Jacquinette sortent.)

NATHANIEL.

Monsieur, vous avez agi là dans la crainte de Dieu, fort religieusement, et comme dit un certain père de l'Église...

HOLOFERNE, l'interrompant.

Monsieur, ne me parlez point de pères de l'Église :

je crains les spécieuses apparences. — Mais pour revenir à ces vers, vous ont-ils plu, monsieur Nathaniel?

NATHANIEL.

Merveilleusement bien, quant à la plume.

HOLOFERNE.

Je dois dîner aujourd'hui chez le père d'une certaine fille de mes pupilles, où, s'il vous plaît, avant le repas, de gratifier la table d'un *benedicite*, je me chargerai, en vertu du privilége que j'ai auprès des parens de la susdite enfant ou pupille, de vous faire bien accueillir; et là je prouverai que ces vers sont très-peu savans, et n'ont aucune teinture de poésie, d'esprit, ni d'invention; je vous demande votre société.

NATHANIEL.

Et je vous remercie aussi de la vôtre; car la société, dit l'Écriture, est le bonheur de la vie.

HOLOFERNE.

Et, certes, l'Écriture dit là une chose très-vraie et très-juste. (*A Dull.*) Monsieur, je vous invite aussi ; vous ne me direz pas, non. *Pauca verba.* Partons; les nobles sont à leur plaisir, et nous aussi, nous allons nous récréer.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Une autre partie du parc.

BIRON, tenant un papier.

Le roi chasse à la bête, et moi je chasse à moi-même. Ils ont tendu les toiles, et moi je m'embarrasse dans la poix [51], dans une poix qui salit. Salir! ce mot n'est pas beau. Allons, apaise-toi, chagrin; car on dit que le fou l'a dit; et je le dis aussi moi, et je suis le fou. Bien raisonné, esprit! — Par le ciel, cet amour est aussi forcené qu'Ajax; il tue les moutons; il me tue; et je suis un mouton. Bien raisonné encore en ma faveur! — Je ne veux pas aimer : si j'aime qu'on me pende; en conscience, je ne le veux pas. Oh! seulement son bel œil... Par cette lumière, s'il n'y avait que son œil, je ne l'aimerais pas : bon pour ses deux yeux. Allons, je ne fais rien dans le monde que mentir, et me mentir à moi-même. Par le ciel, je suis amoureux, et cela m'a appris à rimer, et à être mélancolique; et voici un échantillon de mes rimes et de ma mélancolie. Fort bien : la belle a déjà un de mes sonnets; le bouffon de Costard le lui a porté, et le fou le lui a envoyé, et la dame le tient en sa possession. Cher bouffon, cher fou, dame plus chère encore. — Par l'univers, je m'en moquerais comme d'une épingle, si les trois autres partageaient ma folie. — En voici un avec un papier à la main! Dieu veuille lui faire la grâce de gémir!

(Il monte et se cache dans un arbre.)

(Entre le roi.)

LE ROI, soupirant.

Hélas!

BIRON, à part.

Il est atteint, par le ciel! Poursuis, cher Cupidon. Tu l'as frappé de ta petite flèche sous la mamelle gauche. Par ma foi, des secrets!

LE ROI, lisant des vers.

Le soleil doré ne donne point un aussi doux baiser
A la rose humectée de la fraîche rosée du matin,
Que le premier rayon de tes beaux yeux,
Tombant sur la rosée de pleurs que la nuit a fait couler sur mes joues.
La lune argentée brille avec moins d'éclat
A travers le sein transparent de l'onde,
Que l'éclat de ta beauté au travers de mes larmes.
Tu brilles dans chaque larme que je verse.
Il n'en est aucune qui ne te porte comme un char
Sur lequel tu marches triomphant de mes peines.
Daigne seulement regarder ces larmes qui se gonflent dans mes yeux,
Et tu y verras ta gloire éclater dans mes douleurs.
Garde-toi d'aimer; car alors mes larmes ne cesseront de couler,
Et elles serviront de miroirs pour réfléchir ta beauté.
O reine des reines! que tu es incomparable!
La pensée de l'homme ne peut le concevoir, ni sa langue l'exprimer.

Comment lui ferai-je connaître mes peines? Je vais laisser tomber ce papier; obligeant feuillage, couvre ma folie de ton ombre. — Mais qui vient en ce lieu? (*Le roi se met à l'écart. Entre Longueville qui se croit seul.*) Quoi, c'est Longueville! et lisant! Écoute bien, mon oreille.

BIRON, à part.

Allons, voici un autre fou qui paraît sur la scène et qui te ressemble !

LONGUEVILLE.

Malheureux que je suis ! je suis parjure.

BIRON, à part.

Bon, il s'avance comme un parjure portant son écriteau devant lui (52).

LE ROI, à part.

Il est amoureux, j'espère. Heureuse société de honte !

BIRON, à part.

Un ivrogne aime un ivrogne comme lui.

LONGUEVILLE, à part.

Suis-je le premier qui me suis ainsi parjuré ?

BIRON, à part.

Je pourrais, moi, servir à te consoler ; sans compter les deux parjures que je connais, tu complètes le triumvirat : tu es la corne du chapeau de la société, la figure de la potence d'amour à laquelle est pendue l'innocence.

LONGUEVILLE.

Je crains bien que ces vers impuissans ne manquent de force pour t'émouvoir, ô aimable Marie, souveraine de mes tendres vœux ! — Je veux déchirer ces rimes et lui écrire en prose.

BIRON, à part.

Oh ! les rimes sont les sentinelles qui gardent le

haut-de-chausses du folâtre Cupidon ; ne défigure pas son costume [53].

LONGUEVILLE.

Allons, ces vers iront.

(Il lit un sonnet.)

N'est-ce pas la céleste éloquence de tes yeux,
Contre laquelle l'univers n'a point de réplique,
Qui a persuadé mon cœur à ce parjure ?
Un vœu, rompu pour toi, ne mérite pas d'être puni.

Mon vœu regardait une femme : mais je prouverai
Que, toi étant une déesse, je n'ai pas commis un parjure.
Mon vœu ne comprenait que les beautés mortelles, et tu es une beauté céleste.
La conquête de tes grâces effacera en moi toute disgrâce.

Les sermens ne sont qu'un souffle, et le souffle n'est qu'une vapeur.
C'est donc toi, astre brillant sur moi comme le soleil sur la terre,
Qui attires à toi le serment, cette vapeur : elle est montée dans ta sphère.

Si mon serment est rompu, ce n'est donc pas ma faute;
Et si c'est moi qui l'ai violé, quel fou ne serait pas assez sage
Pour perdre un serment afin de gagner un paradis.

BIRON, à part.

Voilà des vers qui ont coulé d'une veine du foie [54]; cela vous fait d'une chair mortelle une divinité, une déesse d'une jeune oie. Pure, pure idolâtrie! Dieu nous amende, Dieu nous amende ! nous sommes bien fourvoyés du droit chemin.

(Dumaine à arrive avec un papier.)

LONGUEVILLE.

Par qui enverrai-je ce sonnet? Entends-je quelqu'un! — Doucement!

(Il s'éloigne à l'écart.)

BIRON, à part.

Cache, cache! ancien jeu d'enfant. — Je suis ici comme un demi-dieu dans l'Olympe, d'où mon œil attentif plonge sur les malheureux insensés et pénètre leurs secrets. Encore les sacs au moulin. O ciel! mes vœux sont remplis; Dumaine a subi aussi la métamorphose; quatre bécasses dans un seul plat!

DUMAINE.

O divine Catherine!

BIRON, à part.

O profane misérable!

DUMAINE.

Par le ciel, une merveille faite pour étonner des yeux mortels!

BIRON, à part.

Jure encore par la terre, qu'elle n'est pas un corps mortel, et je te donne là un démenti net.

DUMAINE.

Sa chevelure d'ambre surpasse la noirceur de l'ambre même.

BIRON, à part.

Fort bien remarqué, un corbeau couleur d'ambre.

DUMAINE.

Aussi droite qu'un cèdre.

BIRON, à part.

Arrête, te dis-je, son épaule est dans un état de grossesse.

DUMAINE.

Aussi belle que le jour.

BIRON, à part.

Oui, que certains jours, où le soleil ne brille pas.

DUMAINE.

Oh ! que mes vœux fussent remplis!

LONGUEVILLE, à part.

Et les miens aussi !

LE ROI, à part.

Et moi, les miens, par le ciel.

BIRON, à part.

Et que le ciel exauce aussi les miens! N'est-ce pas là un bon mot?

DUMAINE.

Je voudrais l'oublier; mais elle est une fièvre qui règne dans mon sang et qui me force à me souvenir d'elle.

BIRON, à part.

Comme une fièvre dans votre sang! Hé bien, alors une incision la ferait [55] couler dans la palette. — O charmante méprise!

DUMAINE.

Je veux relire encore l'ode que j'ai composée.

BIRON, à part.

Je vais voir encore comment l'amour diversifie les productions de l'esprit.

DUMAINE lit sa pièce de vers.

Un jour de mai. Malheureux jour !
(Mai de tout temps fut le mois de l'amour) :
Un amant vit une fleur des plus belles
Se jouant dans le vague de l'air;
Il vit le zéphyr invisible
S'ouvrir un passage
A travers ses feuilles veloutées;
L'amant triste et jaloux envia son bonheur.
Zéphyr, dit-il, tu peux te réjouir ;
Que ne puis-je triompher avec toi !
Mais, hélas! rose, ma main a juré
De ne jamais te cueillir de ton épine :
Ce serment était-il fait pour le jeune âge,
Pour cet âge qui se plaît à cueillir la rose ?
Ah! ne me reproche pas mon crime :
Si pour toi je suis devenu parjure,
Jupiter même, en te voyant, jurerait
Que Junon est une noire Éthiopienne;
Il nierait être Jupiter,
Et se ferait mortel pour l'amour de toi.

Je lui enverrai ces vers et quelques autres lignes encore plus simples, qui lui exprimeront les peines et les privations de mon sincère amour. Oh ! que je voudrais que le roi, et Biron, et Longueville fussent amans aussi ! Le mal servant d'exemple au mal, laverait mon front de la honte du parjure ; la folie devient innocente quand tous sont en délire.

LONGUEVILLE, se montrant tout à coup.

Dumaine, ton amour n'est pas charitable, de souhaiter des compagnons d'infortune en amour. — Vous pouvez changer de couleur et pâlir : pour

moi, je rougirais d'avoir été entendu tenir pareil langage, et surpris dans ce sommeil.

LE ROI sortant à son tour, et abordant brusquement Longueville.

Allons, l'ami, vous rougissez : vous êtes dans le même cas que lui : vous le reprenez, et vous êtes deux fois plus coupable : vous n'aimez pas Marie, non? Longueville n'a jamais composé de sonnet pour elle? jamais il n'a serré ses bras en croix contre son sein amoureux, pour contenir les élans de son cœur? J'étais enveloppé des ombres de ce buisson, et je vous observais tous deux, et j'ai rougi pour tous deux. J'ai entendu vos coupables rimes, observé votre contenance, vu les brûlans soupirs qu'exhalait votre sein ; j'ai bien remarqué tous les symptômes de votre passion. « Hélas ! » s'écriait l'un ; « ô Jupiter ! » criait l'autre : « sa chevelure est bril-» lante comme l'or ; » l'autre : « ses yeux brillans » comme le cristal. » (*A Longueville.*) Vous, vous vouliez violer votre foi et vos sermens, pour la conquête de ce paradis. (*A Dumaine.*) Et vous : « Jupi-» ter, disiez-vous, violerait ses sermens pour l'amour » de ma belle. » — Que dira Biron, lorsqu'il viendra à apprendre que vous avez violé une parole, jurée avec tant de zèle et d'ardeur? Oh ! comme il vous accablera de ses railleries ! comme son esprit s'égaiera à vos dépens ! comme il triomphera ! comme il sautera de joie ! comme il rira aux éclats ! Pour tous les trésors que j'aie jamais vus, je ne voudrais pas qu'il pût m'en reprocher autant.

BIRON.

Je m'avance pour châtier l'hypocrisie. (*Il descend*

de l'arbre.) Ah ! mon cher souverain, je vous prie, daignez me pardonner..... Cœur généreux, vous sied-il bien de reprocher à ces malheureux reptiles d'aimer, vous qui êtes le plus amoureux ? Vos yeux ne portent-ils pas l'image d'une belle? N'est-il pas certaine princesse qui se peint dans vos larmes ? Vous ne voudriez pas vous parjurer : c'est une chose odieuse ; allons, il n'y a que des ménestrels qui fassent des sonnets. Mais ne rougissez-vous pas? Oui, tous trois, n'avez-vous pas honte de vous voir ainsi surpris et convaincus ? Vous, Longueville, vous avez vu une paille dans l'œil de Dumaine ; le roi en a vu une dans vos yeux à tous deux ; mais moi je découvre une poutre dans l'œil de tous trois. Oh ! à quelle scène d'extravagance j'ai assisté ! de combien de soupirs, de gémissemens, de douleur, de désespoir j'ai été le témoin ! Avec quelle patience je me suis tenu assis et coi, pour voir un roi métamorphosé en moucheron ! pour voir le robuste Hercule dansant une gavote, et le sage Salomon fredonnant une gigue, et Nestor jouant au jeu d'épingles avec les enfans, et le cynique Timon rire de vains hochets ! — Où gît ta douleur ? dis-le moi, mon cher Dumaine ; et toi, mon cher Longueville, où est ta peine ? Et où est le mal de mon souverain ? Tous au cœur, n'est-ce pas? Holà ! qu'on apporte un cordial, vite !

LE ROI.

Biron, tes railleries ont trop d'amertume : sommes-nous donc ainsi trahis, et exposés à tes regards?

BIRON.

Ce n'est pas vous qui êtes trahis par moi ; c'est

moi qui le suis par vous ; moi, qui reste honnête ; moi, qui regarde comme un crime de violer le vœu dont je me suis lié : je suis trahi d'entretenir société avec des hommes changeant comme la lune, et de cette rare inconstance ! Quand me verrez-vous rien écrire en rimes ? ou pousser des soupirs pour une femme ? ou dépenser une seule minute de mon temps à polir mes plumes ? Quand entendrez-vous dire que je loue une main, un pied, un visage, un œil, une démarche, une contenance, un sourcil, une gorge, une ceinture, une jambe ?...

(Biron va pour sortir.)

LE ROI.

Arrêtez. — Où courez-vous si vite ? Est-ce un homme honnête, ou un voleur, qui s'enfuit avec cette précipitation ?

BIRON.

Je fuis l'amour : bel amoureux, laissez-moi partir.

(Entrent Jacquinette et Costard.)

JACQUINETTE.

Dieu conserve le Roi !

LE ROI.

Quel présent as-tu là ?

COSTARD.

Une certaine trahison.

LE ROI.

Que fait la trahison ici ?

COSTARD.

Elle n'y fait rien, seigneur.

LE ROI.

Si elle n'y fait rien non plus, la trahison et toi, allez tous deux en paix ensemble.

JACQUINETTE.

Je conjure votre altesse de lire cette lettre, notre curé a des soupçons sur elle, il a dit que c'était une trahison.

LE ROI, la donnant à Biron.

Biron, lisez-la. — (*à Jacquinette.*) D'où tiens-tu cette lettre?

JACQUINETTE.

De Costard.

LE ROI, à Costard.

Où l'as-tu prise?

COSTARD.

De dun Adramadio, dun Adramadio.

LE ROI.

Hé bien, que se passe-t-il donc en vous? Pourquoi la déchirez-vous?

BIRON.

Une bagatelle, mon souverain, une bagatelle: n'en concevez aucune inquiétude.

LONGUEVILLE.

Elle lui a causé du trouble: il faut la voir.

DUMAINE, la considérant.

Eh! c'est l'écriture de Biron, et voilà son nom au bas.

(Il ramasse les morceaux.]

BIRON, à Costard.

Ah! infâme bâtard, tu es né pour me déshonorer.

— Je suis coupable, mon souverain, coupable; je le confesse, je l'avoue.

LE ROI.

Et de quoi?

BIRON.

Vous êtes trois fous, qui vous mocquez d'un quatrième fou, comme moi, pour compléter le plat. Lui, et lui, et vous, mon souverain, et moi, sommes des filoux en amour, et nous méritons la mort. (*Montrant Costard et Jacquinette.*) Congédiez, je vous prie, ce vil auditoire, et je vous en dirai davantage.

DUMAINE.

A présent nous sommes en nombre pair.

BIRON.

Oh! oui, oui : nous sommes quatre. — Ces tourtereaux s'en iront-ils?

LE ROI.

Allons, mes amis, retirez-vous. — Partez.

COSTARD.

Oui, que tous les honnêtes gens s'en aillent, et que les traîtres restent.

(Costard et Jacquinette s'en vont.)

BIRON.

Mes chers seigneurs, mes chers amoureux, embrassons-nous : nous sommes aussi fidèles à nos sermens, que le peuvent être la chair et le sang. La mer aura toujours son flux et reflux; le ciel montrera toujours sa face étoilée : le sang jeune et fougueux n'obéira jamais aux conseils de la froide vieil-

lesse. Nous ne pouvons nous écarter du but pour lequel nous sommes nés. Ainsi nous sommes contraints de toutes manières d'être parjures.

LE ROI.

Quoi, les lambeaux de cette lettre déchirée contiennent-ils quelques rimes de ta composition ?

BIRON.

Si elles en contiennent, dites-vous ? Hé qui peut voir la céleste Rosaline, sans incliner devant elle sa tête vassale, comme le grossier et sauvage Indien se prosterne à la première ouverture des portes brillantes de l'orient ? Qui peut, ébloui de son éclat, ne pas humilier son front jusqu'à baiser la poussière ? Quel œil audacieux, fût-il perçant comme celui de l'aigle, ose fixer son céleste front sans être aveuglé de sa majesté ?

LE ROI.

Quelle passion, quelle fureur s'est tout à coup emparée de toi ? Ma bien-aimée, la maîtresse de la tienne, est une lune gracieuse ; ta Rosaline n'est qu'une étoile de sa suite, dont l'éclat s'aperçoit à peine.

BIRON.

Mes yeux ne sont donc pas des yeux, et je ne suis pas Biron. Que le ciel voulût pour mon amour, changer le jour en nuit ! Les plus belles couleurs de tous les teints s'assemblent dans ses belles joues, et de cent attraits divers font une grâce unique, où rien ne manque de tout ce que peut chercher le désir. Prêtez-moi la trompette de mille voix. Non, loin de moi, rhétorique fardée ! Elle n'en a pas

besoin. Ce sont les denrées communes qui ont besoin de l'éloge du vendeur : elle, elle surpasse la louange ; et un éloge imparfait la ternit. Un ermite flétri, usé par cent hivers, pourrait, en se mirant dans son bel œil, en secouer cinquante. La vue de sa beauté rend à la vieillesse un coloris qui la rajeunit, et ramène vers le berceau de l'enfance le bâton de la caducité. Oh! c'est le soleil qui fait briller tous les objets !

LE ROI.

Par le ciel ! ta maîtresse est noire comme l'ébène.

BIRON.

L'ébène lui ressemble-t-elle ? O bois divin ! Une femme faite de ce bois serait le bonheur suprême. Qui peut ici me faire prêter serment : où est le livre sacré, afin que je jure que la beauté est imparfaite, si elle n'emprunte pas son regard de ses beaux yeux? Il n'est point de beau visage, s'il n'est noir comme le sien.

LE ROI.

O paradoxe ! La couleur noire est le symbole de l'enfer, la couleur des prisons, et du front de la nuit; la beauté suprême est seule digne du ciel.

BIRON.

Les démons, pour nous tenter plus sûrement, prennent la forme des anges de lumière. Si les sourcils de ma belle sont tendus de noir, c'est de douleur, de ce qu'un fard mensonger, une chevelure usurpée, séduisent les amans par une fausse apparence. Rosaline est née pour ériger le noir en beauté. Car les couleurs naturelles sont maintenant prises

pour un fard artificiel : aussi le rouge, pour éviter l'affront de cette méprise, se peint en noir, afin d'imiter le sourcil de Rosaline.

DUMAINE.

C'est aussi pour lui ressembler que les ramoneurs sont noirs.

LONGUEVILLE.

Et c'est depuis son temps que les charbonniers passent pour beaux.

LE ROI.

Et que les Éthiopiens se vantent d'un aimable teint.

LONGUEVILLE.

Aujourd'hui l'obscurité n'a plus besoin de flambeaux ; car les ténèbres sont lumière.

BIRON.

Vos maîtresses n'osent jamais s'exposer à la pluie, de crainte de voir leurs couleurs lavées s'effacer de leurs joues.

LE ROI.

Il ne serait pas mal que la vôtre lavât les siennes ; car, à vous parler franchement, je trouverai un plus beau visage que le sien qui n'a pas été lavé d'aujourd'hui.

BIRON.

Je prouverai sa beauté ou je parlerai jusqu'au jour du jugement.

LE ROI

Aucun démon ne te fera autant de peur qu'elle ce jour-là.

DUMAINE.

Je n'ai jamais vu d'homme faire tant de cas d'une drogue aussi vile.

LONGUEVILLE, montrant son pied.

Tiens, voilà ta belle; vois mon soulier et son visage.

BIRON.

Oh ! si les rues étaient pavées avec des yeux comme les siens, ses pieds seraient encore trop délicats pour fouler un tel pavé.

DUMAINE.

Fi donc! alors la rue la verrait renversée.

LE ROI.

A quoi bon tous ces propos? Ne sommes-nous pas tous amoureux?

BIRON.

Rien n'est plus certain ; et par-là tous parjurés.

LE ROI.

Hé bien, finissez donc ce vain dialogue; et toi, cher Biron, prouve-nous à présent que notre amour est légitime, et que notre foi n'est pas violée.

DUMAINE.

Oui, vraiment, rends-nous ce service. Excuse et flatte un peu notre faiblesse.

LONGUEVILLE.

Oui, quelque argument, qui nous autorise à poursuivre : quelques ruses, quelques chicanes pour duper le diable.

DUMAINE.

Quelque apologie pour notre parjure.

BIRON.

Oh ! il y a plus de raisons qu'il n'en faut. Allons, attention, soldats de l'Amour. Considérez ce que vous avez juré d'abord, de jeûner, d'étudier et de ne voir aucune femme; trahison notoire contre l'empire de la jeunesse. Dites, pouvez-vous jeûner ? Vos estomacs sont trop jeunes, et l'abstinence engendre des maladies. Et lorsque vous avez fait vœu d'étudier, chers seigneurs, chacun de vous a fait un parjure à son propre livre : pouvez-vous toujours rêver, réfléchir et méditer ? Et quand est-ce que vous, seigneur, ou vous, ou vous, avez trouvé le fondement de l'excellence de l'étude, sans la beauté du visage d'une femme ? C'est des yeux des femmes que je tire cette doctrine. Elles sont le fond, le texte, le livre, l'académie, d'où jaillit la vraie flamme de Prométhée. Tous les efforts de l'étude enchaînent les esprits de la vie dans les artères (56), comme le mouvement et une action long-temps continués fatiguent les nerfs et la vigueur du voyageur. En jurant de ne point regarder le visage d'une femme, vous avez en cela fait un parjure à l'usage de vos yeux, et à l'étude même, qui est le principe et l'objet de votre vœu. Car où est dans le monde l'auteur qui donne d'aussi claires idées de la beauté, que l'œil d'une femme ? La science n'est qu'un accessoire à notre individu, et partout où nous sommes, notre science y est aussi; or, quand nous nous contemplons nous-mêmes dans les yeux d'une femme, n'y voyons-nous pas aussi

notre science ? Nous avons fait voeu d'étudier, chers seigneurs ; et par ce voeu nous avons manqué de foi à nos livres. Car quand est-ce que vous, mon souverain, ou vous, ou vous, avez, dans une pesante contemplation, découvert jamais autant de feu poétique, que vous en ont communiqué les yeux brillans d'une belle ? Les autres arts indolens restent emprisonnés et oisifs dans le cerveau, et ne produisent que des savans stériles en pratique, qui montrent rarement quelque moisson de leurs pénibles travaux : mais l'amour étudié d'abord dans les yeux d'une belle, ne vit pas emprisonné dans l'enceinte du cerveau : porté par le mouvement de tous les élémens, il court aussi vite que la pensée dans toutes les puissances de l'homme, et donne à chaque faculté une double force, qui l'élève au-dessus de leurs fonctions et de leurs offices ; il ajoute une vue précieuse à l'organe de l'œil : les yeux d'un amant peuvent éblouir l'œil d'un aigle ; l'oreille d'un amant saisit jusqu'au plus faible son, où l'oreille soupçonneuse du voleur n'entend rien. Le sens de l'amour est plus sensible que ne le sont les cornes délicates du limaçon dans sa coquille. Le dieu Bacchus lui-même n'a qu'un palais grossier au prix du goût délicat de l'Amour. L'Amour n'est-il pas un Hercule en valeur, sans cesse attiré par les parfums des pommes dorées des Hespérides ; subtil comme le Sphynx ; aussi doux, aussi musical, que la lyre brillante d'Apollon, tendue de ses cheveux d'or ? Et lorsque l'Amour parle, tous les dieux de l'Olympe s'assoupissent aux doux accens de sa voix. Jamais poëte n'osa toucher une plume pour écrire, qu'il ne l'eût trempée dans les pleurs de l'A-

mour; mais alors ses vers charmeraient les oreilles les plus sauvages, et feraient entrer la douceur dans le cœur des tyrans. Voilà la science que je puise dans les yeux des belles. Elles étincellent comme le feu de Prométhée, elles sont les livres, les arts et les académies qui enseignent, régissent et nourrissent tout l'univers : sans elles nul homme n'excellera en rien. Ainsi vous étiez des insensés d'avoir violé la foi que vous deviez aux femmes ; ou vous serez des insensés en tenant votre serment. Au nom de la Sagesse, mot qu'aiment tous les hommes; ou au nom de l'Amour, mot qui leur est toujours agréable, ou au nom des hommes, les auteurs des femmes, ou au nom des femmes, par lesquelles nous sommes hommes, perdons une bonne fois nos sermens pour nous retrouver nous-mêmes, ou bien nous nous perdons nous-mêmes pour conserver nos sermens. C'est religion de se parjurer ainsi : car la charité elle-même accomplit la loi ; et qui peut séparer l'Amour de la charité?

LE ROI.

Allons, crions donc tous : saint Cupidon! et en plaine, soldats!

BIRON.

Avancez vos étendards et fondons sur elles ; allons, chaude mêlée, renversons-les; mais prenez garde avant tout, dans ce choc, de rencontrer un soleil, grâces à elles (57).

LONGUEVILLE.

Allons, parlons clairement; laissons de côté les gloses. Prendrons-nous le parti de faire notre cour à ces filles de France?

LE ROI.

Oui, et d'en faire la conquête aussi; ainsi méditons quelque divertissement pour les amuser dans leurs tentes.

BIRON.

D'abord, conduisons-les du parc ici, et qu'ensuite, sous les lambris du palais, chaque homme attaque la main de sa belle maîtresse; dans l'après-dînée, nous les égaierons par quelque passe-temps nouveau, tel que la brièveté du temps pourra permettre de le former; car les bals, les danses, les mascarades, les plaisirs précèdent les pas du bel Amour et jonchent son chemin de fleurs.

LE ROI.

Partons, partons; nous ne perdrons point de temps, ni aucune des occasions, que nous pourrons employer à propos.

BIRON.

Allons, allons! quand on sème de l'ivraie, on ne recueille pas de blé, et toujours la justice tient sa balance égale. Des filles volages pourraient devenir le fleau d'hommes parjures; si cela arrive, notre cuivre n'achètera pas de métal plus précieux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Autre partie du parc.

HOLOFERNE, NATHANIEL, DULL.

HOLOFERNE.

Satis quod sufficit.

NATHANIEL.

Je loue Dieu des grâces qu'il vous a faites, monsieur. Votre conversation à dîner a été piquante et sentencieuse, plaisante sans bouffonnerie, ingénieuse sans affectation, animée sans impudence, savante sans entêtement et neuve sans hérésie. J'ai conversé un *quondam* jour avec un homme de la suite du roi, qui est intitulé, nommé, ou appelé don Adriano d'Armado.

HOLOFERNE.

Novi hominem tanquam te. Son humeur est hautaine, sa conversation est tranchante, sa langue est impure, son œil ambitieux, sa démarche superbe, et tout son maintien est vain, ridicule et plein d'emphase thrasonicale (58). Il est trop tiré à quatre épingles, trop élégant, trop affecté, trop singulier, pour

ainsi parler, trop pérégrinal, pourrais-je dire encore.

NATHANIEL, tirant ses tablettes pour écrire.

Épithète singulière et choisie!

HOLOFERNE.

Le fil de sa verbosité est plus beau et plus brillant que la chaîne de ses raisonnemens. J'abhorre ces gens fantasques et fanatiques, ces puristes insociables et pleins d'affectation, qui mettent l'ortographe à la torture, qui prononcent *doute*, lorsqu'il faut dire doubte; *dette*, lorsqu'on doit prononcer debte, *d*, *e*, *b*, *t*, *e*, et non pas *d*, *e*, *t*: ils vous appellent un cerf, *cer*, un bœuf, *beu*. Froid, *vocatur fret* (59); paon, en abrégé, est *pan*. Cela est abhominable (il dirait lui, abominable), cela m'insinue la folie. *Ne intelligis, Domine?* il y a de quoi rendre frénétique, lunatique.

NATHANIEL.

Laus Deo; bonè intelligo.

HOLOFERNE.

Bone? — *bone* pour *benè*, c'est donner un soufflet à Priscus; mais, fort bien.

(Entrent Armado, Moth et Costard.)

NATHANIEL.

Vides-ne, quis venit?

HOLOFERNE.

Video et gaudeo.

ARMADO, grasseyant.

Dole.

HOLOFERNE.

Quare dole, et non pas drôle ?

ARMADO.

Gens de paix, soyez les bien assaillis.

HOLOFERNE.

Voilà un salut des plus militaires, monsieur !

MOTH, à part, à Costard.

Ils se sont trouvés à un grand festin de langues et ils en ont volé des bribes.

COSTARD, à part.

Oh ! ils ont long-temps vécu de rebuts de mots ! Je m'étonne que ton maître ne t'ait pas pris et avalé pour un mot. Car tu n'es pas aussi long que *honorificabilitudinitatibus* (60), tu es plus facile à avaler qu'une mèche dans un verre de vin.

MOTH.

Paix ! le tonnerre gronde.

ARMADO, à Holoferne.

Monsieur, n'êtes-vous pas lettré ?

MOTH.

Oui, oui ; il enseigne aux enfans l'abécé ; et ce que c'est qu'un *a*, *b*, qu'on appelle à rebours avec une corne sur la tête.

HOLOFERNE.

Ba, *pueritia*, avec l'addition d'une corne.

MOTH.

Ba, impertinent belier, avec une corne.— Vous entendez sa science?

HOLOFERNE.

Quis, *quis*, toi, consonne.

MOTH.

La troisième des cinq voyelles, si c'est vous qui les répétez ; et la cinquièine, si c'est moi.

HOLOFERNE.

Je vais les répéter : *a*, *e*, *i*,

MOTH.

Le belier; les deux autres terminent la chose : *o*, *u*, *y*.

ARMADO.

Par les flots salés de la Méditerranée, un joli échantillon : une vive botte d'esprit ! une, deux, vite comme le vent et au corps. Cela réjouit mon intellect. Du véritable esprit !

MOTH.

Servi par un enfant à un vieux barbon qui est vieux d'esprit.

HOLOFERNE.

Quelle est la figure? Quelle est la figure ?

MOTH.

Des cornes.

HOLOFERNE.

Tu raisonnes comme un enfant; va fouetter ton sabot.

MOTH.

Prêtez-moi votre corne pour en faire un ; et je fouetterai votre ignominie tout à l'entour, *circum circa*. Une toupie de corne de cocu !

ARMADO.

Je n'aurais qu'un sou au monde, que je te le donnerais pour t'acheter du pain d'épice; tiens, voilà la rémunération même que j'ai reçue de ton maître, bourse d'esprit d'un demi-sou, œuf de pigeon de sagacité. Oh! si le ciel voulait que tu fusses seulement mon bâtard, que tu ferais de moi un père joyeux! Va, tu as de l'esprit jusqu'à *dunghill* (61), jusqu'au bout des doigts, comme on dit.

HOLOFERNE.

Oh! je sens là du faux latin; *dunghill*, pour *unguem*.

ARMADO.

Homme lettré, *præambula* : nous nous séparerons des barbares. N'élevez-vous pas la jeunesse à l'école privilégiée qui est sur le sommet de la montagne?

HOLOFERNE.

Ou du mont de la colline.

ARMADO.

A votre choix; pour la montagne.

HOLOFERNE.

Oui, je l'élève sans question.

ARMADO.

Monsieur, c'est le très-gracieux plaisir et penchant du roi de congratuler la princesse dans sa tente vers la partie postérieure du jour, que le grossier vulgaire appelle l'après-midi.

HOLOFERNE.

La partie postérieure du jour, mon très-illustre

monsieur, est une épithète très-propre, et très-analogue à l'après-dînée. Ce mot est bien rencontré, bien choisi, gracieux et juste, je vous l'assure, monsieur, je vous l'assure.

ARMADO.

Monsieur, le roi est un brave gentilhomme, et mon intime, je puis vous l'assurer, mon bon ami. — Quant à ce qu'il y a entre nous, passons là-dessus. Je vous en prie, rappelez-vous votre science d'homme de cour. — Je vous en prie, meublez votre tête. — Et parmi bien d'autres discours importuns et très-sérieux... — Et d'une grande importance aussi, vraiment. — Mais laissons cela. — Car il faut vous dire que ce sera le bon plaisir de son altesse (j'en jure par l'univers !) de s'appuyer quelquefois sur mon humble épaule ; et de son doigt royal, comme cela, de caresser l'excrément de ma valeur [(62)], mes moustaches ; mais, mon cher cœur, laissons cela. Par l'univers ! je ne vous débite pas des fables ; il plaît à sa grandeur de conférer certains honneurs particuliers à Armado, un guerrier, un voyageur qui a vu le monde ; mais passons là-dessus. — Le résultat en est que... mais, mon cher cœur, j'implore le secret ; — que le roi veut me présenter à la princesse, mon cher poulet, avec quelque agréable ostentation, ou spectacle, ou scène divertissante ; une farce gaie, ou un feu d'artifice. En conséquence, apprenant que le curé, et vous-même, mon cher, êtes excellens pour les éruptions, et ces soudains éclats de gaieté, pour ainsi parler, je vous en ai donné connaissance dans la vue de solliciter votre assistance.

HOLOFERNE.

Monsieur, il vous faut représenter devant elle les neufs héros.—Monsieur Nathaniel, c'est par rapport à quelque divertissement ou passe-temps, quelque spectacle dans la partie postérieure de ce jour, pour être exécuté par notre assistance... à l'ordre du roi, et de ce très-galant, très-illustre et très-savant gentilhomme... devant la princesse : je dis que rien ne convient tant que de représenter les neuf héros.

NATHANIEL.

Où trouverez-vous assez de grands hommes, pour les représenter ?

HOLOFERNE.

Josué, vous-même : moi-même, ou ce galant gentilhomme, Judas Machabée : ce berger, en ce qui concerne ses larges membres et ses forts muscles, surpassera Pompée-le-Grand : le page fera Hercule.

MOTH.

Pardon, monsieur, il y a une erreur : l'individu mesquin de ce page, n'a pas assez de quantité pour représenter seulement le pouce de ce héros : il n'est pas aussi gros que le bout de sa massue.

HOLOFERNE.

Aurai-je audience ? Il représentera Hercule en minorité : son entrée et sa sortie seront l'étranglement d'un serpent; et j'aurai une apologie pour cela.

MOTH.

Un excellent plan ! Ainsi, si quelqu'un de l'auditoire siffle, vous pourrez crier, « à merveille, » Hercule ! en ce moment tu écrases le serpent : »

c'est là le moyen de tirer parti d'un outrage, quoique peu de gens aient le don de le faire.

ARMADO.

Et les autres héros ?

HOLOFERNE.

J'en représenterai trois moi seul.

MOTH.

Trois fois héroïque personnage !

ARMADO.

Vous dirai-je une chose ?

HOLOFERNE.

Nous écoutons.

ARMADO.

Nous aurons, si cela n'allait pas, un fou pantomime. Je vous conjure, suivez.

HOLOFERNE.

Via (63) : bonhomme Dull, tu n'as pas dit un mot pendant tout ce temps.

DULL.

Ni n'en ai compris un, monsieur.

HOLOFERNE.

Allons, nous t'emploîrons.

DULL.

J'en représenterai un dans une danse, ou à peu près. Ou je battrai sur le tambourin la mesure des héros, et leur ferai danser la danse en rond.

HOLOFERNE.

Tu es bien nommé (64), honnête Dull : à notre pièce ; partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Devant la tente de la princesse.

LA PRINCESSE, CATHERINE, ROSALINE et MARIE.

LA PRINCESSE.

Mes chères amies, nous serons riches avant notre départ de ces lieux, si les cadeaux pleuvent sur nous avec tant de profusion. Une dame toute incrustée en diamans ! Voyez ce que j'ai reçu du roi amoureux.

ROSALINE.

Madame, n'y avait-il pas autre chose encore qui les accompagnait ?

LA PRINCESSE.

Autre chose ? Oui vraiment : autant d'amour en rimes, qu'on en peut entasser dans une feuille de papier, écrite des deux côtés et sur la marge, et partout, qu'il lui a plu de sceller avec le nom de Cupidon sur le cachet.

ROSALINE.

C'était le vrai moyen de faire grandir (65) sa divinité ; car il y a cinq mille ans qu'il est enfant.

CATHERINE.

Oui, et un scélérat aussi, un filou.

ROSALINE.

Vous ne serez jamais amis ensemble : il a tué votre sœur.

CATHERINE.

Il l'a rendue mélancolique, triste et sombre; et elle en est morte : si elle eût été légère comme vous, d'une humeur si joviale, si alerte et si remuante, elle aurait pu se voir grand'mère avant de mourir; et vous pourrez le devenir, vous, car un cœur léger vit long-temps.

ROSALINE.

Que veut dire, souris, ce mot léger?

CATHERINE.

Un cœur léger dans une sombre beauté.

ROSALINE.

Nous avons besoin de plus de lumière pour vous deviner.

CATHERINE.

Vous éteignez la lumière, si vous la prenez avec colère (66). Je laisserai donc mon motif dans l'obscurité.

ROSALINE.

Songez bien à toujours faire ce que vous faites dans les ténèbres.

CATHERINE.

N'en faites rien, vous; car vous êtes une fille légère.

ROSALINE.

En effet, je ne pèse pas autant que vous; et voilà en quoi je suis légère.

CATHERINE.

Vous ne me pesez pas (67); c'est-à-dire que vous ne vous souciez pas de moi.

ROSALINE.

Avec grande raison ; car, à fille incurable, il n'y a plus ni soin ni souci à avoir.

LA PRINCESSE.

Mais, bien dit et bien répondu. Voilà de l'esprit bien employé, Rosaline. Vous avez aussi reçu un présent : qui vous l'a envoyé ? et qu'est-ce que c'est ?

ROSALINE.

Je voudrais que vous le connussiez. Si mon visage était aussi beau que le vôtre, j'aurais aussi quelques traits de beauté. Ma faveur serait aussi grande. En voici la preuve. Oui, j'ai des vers aussi, grâces à Biron. La quantité des syllabes en est juste ; et si le contenu l'était aussi, je serais la plus belle déesse de la terre : j'y suis comparée à vingt mille beautés. Oh ! il a tracé mon portrait dans sa lettre.

LA PRINCESSE.

Y a-t-il quelque ressemblance ?

ROSALINE.

Beaucoup dans les lettres, mais rien dans l'éloge. Belle comme l'encre ! bonne conclusion.

CATHERINE.

Belle comme un B majuscule dans un manuscrit.

ROSALINE.

Gare les pinceaux ! Comment ! Que je ne meure pas votre débitrice, ma majuscule rouge, ma lettre d'or ! Plût à Dieu que votre visage ne fût pas si rempli d'os (68) !

CATHERINE.

Que la petite vérole vous récompense de cette saillie ! et au diable toutes les méchantes femmes !

LA PRINCESSE, à Catherine.

Et vous, quel est le cadeau que vous a envoyé Dumaine ?

CATHERINE.

Ce gant, madame.

LA PRINCESSE.

Est-ce qu'il ne vous en a pas envoyé deux ?

CATHERINE.

Oui, madame ; et, par-dessus le marché, quelques milliers de vers d'un fidèle amant ; une monstrueuse traduction d'hypocrisie, une vile compilation, une niaiserie profonde.

MARIE.

Cette lettre et ces perles m'ont été envoyées à moi par Longueville. La lettre est trop longue au moins d'un demi-mille.

LA PRINCESSE.

Je le crois comme vous. Ne souhaiteriez-vous pas, dans le fond de votre cœur, que le collier fût plus long et la lettre plus courte ?

MARIE.

Oui, ou que ses mains jointes ne puissent jamais se séparer.

LA PRINCESSE.

Nous sommes des filles bien sages, de nous moquer ainsi de nos amoureux !

ROSALINE.

Ils sont vraiment bien plus fous, d'acheter ainsi nos moqueries ! Oh ! je veux mettre ce Biron à la torture, avant que je quitte cette cour. Que je voudrais l'avoir à mes gages seulement une semaine ! Comme je le ferais ramper, supplier, solliciter, attendre l'occasion favorable, et épier les temps, dépenser son prodigue esprit en rimes sans récompense ; se conformer à mon gré, et être fier même d'être le jouet de mes railleries !... Je voudrais gouverner aussi despotiquement toute son existence, que s'il était mon fou, et moi sa destinée.

LA PRINCESSE.

Il n'est point d'hommes aussi bien attrapés, quand une fois ils le sont, que ces beaux esprits changés en fous : la folie, éclose dans le sein de la sagesse, s'arme de toute son autorité et du secours de la science ; et tous les talens de l'esprit servent à décorer ses écarts.

ROSALINE.

Le sang de la jeunesse ne s'enflamme jamais autant que celui de la vieillesse révoltée en faveur de l'amour.

MARIE.

La folie n'a point dans les fous, la même énergie qu'elle a dans les sages ; lorsque les sages sont en délire, toute leur intelligence ne leur sert qu'à paraître encore plus simples.

(Entre Boyet.)

LA PRINCESSE.

Voici Boyet, la gaieté sur le visage.

BOYET.

Oh ! le rire m'assassine. Où est son altesse ?

LA PRINCESSE.

Hé bien , qu'y a-t-il de nouveau , Boyet ?

BOYET.

Préparez-vous, madame , préparez-vous. (*A ses femmes.*) Et vous , belles , aux armes , aux armes ! Des batteries sont dressées contre votre paix. L'Amour s'avance masqué et armé d'argumens : vous allez être surprises : passez en revue toutes les forces de vos esprits : disposez-vous à faire une belle défense ; ou, si le cœur vous manque, cachez vos têtes comme des lâches, et fuyez vite.

LA PRINCESSE.

Allons, opposons saint Denis à saint Cupidon. Qui sont donc ces ennemis qui viennent faire assaut de propos contre nous ? Parlez , espion , parlez.

BOYET.

Sous l'ombrage frais d'un sycomore , je voulais fermer mes yeux une demi-heure, lorsque tout à coup , pour troubler le repos que je voulais prendre , je vois s'avancer vers cet ombrage , le roi et ses compagnons ; je me glisse prudemment dans le buisson voisin , d'où j'ai entendu tout ce que vous allez entendre : dans un moment, ils seront arrivés ici déguisés : leur héraut est un joli petit fripon de page, qui a bien appris par cœur son ambassade : ils lui ont fait là sa leçon sur ses gestes, sur son accent : « Voilà ce que tu dois dire : et voilà quel » doit être ton maintien ; » et toujours ils crai-

gnaient fort, lui disaient-ils, que la majesté de la princesse ne le déconcertât : car, lui disait le roi : « C'est un ange que tu vas voir : cependant ne t'a- » larme pas, mais parle avec hardiesse. » Le page a répondu : « Un ange n'est pas méchant ; j'aurais » peur d'elle, si c'était un démon. » A cette repartie, tous ont éclaté de rire, et lui ont frappé sur l'épaule, inspirant par leurs éloges plus de hardiesse au petit audacieux. L'un se frottait le coude, comme ça, souriait d'un air moqueur, et jurait que jamais on n'avait fait meilleure réponse ; un autre levant l'index et le pouce, criait : « Courage, nous en vien- » drons à bout, arrive qui pourra. » Un troisième cabriolait et criait : « Tout va au mieux. » Un quatrième pirouettait sur son talon, et il est tombé : aussitôt les voilà qui tombent tous l'un après l'autre sur la terre, avec des éclats de rire si immodérés, que dans cet accès de rire, les larmes sérieuses sont venues réprimer leur folie.

LA PRINCESSE.

Mais, quoi? quoi? Est-ce qu'ils viennent nous rendre visite?

BOYET.

Oui, madame, ils y viennent : et ils sont accoutrés, comme des Moscovites, ou des Russiens (69) ; suivant ma conjecture, leur projet est de vous adresser des complimens, de vous faire la cour, et de danser avec vous; et chacun d'eux fera son offrande d'amour à sa maîtresse, qu'il reconnaîtra à la couleur des cadeaux différens qu'ils vous ont envoyés.

LA PRINCESSE.

Oui, c'est là leur projet? Les galans auront leur paquet. Il faut, mesdames, nous masquer toutes; et pas un d'eux n'aura la faveur, en dépit de ses prières, de voir un seul de nos visages. — Tenez, Rosaline, vous porterez ce cadeau : et alors le roi trompé, vous fera la cour, croyant la faire à sa dame. Prenez celui-ci, ma chère, et donnez-moi le vôtre; et Biron me prendra pour Rosaline. — Changez toutes vos rubans et vos bijoux : grâces à ce moyen, vos galans trompés par ces échanges feront leur cour de travers, et prendront l'une pour l'autre.

ROSALINE, à Catherine.

Allons, changeons : portez vos cadeaux de manière à les faire voir.

CATHERINE, à la princesse.

Mais quel est votre but dans cet échange?

LA PRINCESSE.

Mon projet est de traverser le leur. Ce qu'ils en font n'est qu'un badinage pour s'amuser, tromper le trompeur est tout mon but. Ils révéleront leurs secrets à celles que, dans leur méprise, ils croiront leurs maîtresses, et ensuite, à la première occasion que nous aurons de les revoir à visage découvert, pour leur parler et les complimenter, ils seront l'objet de nos railleries.

ROSALINE.

Mais danserons-nous s'ils nous y invitent?

LA PRINCESSE.

Non, pour rien au monde, nous ne remuerons pas

le pied, et ne rendrons aucun compliment ; — pas un mot de remerciement à leurs discours étudiés : et détournons le visage, tandis qu'ils nous parleront.

BOYET.

Oh ! le dédain tuera le courage de l'orateur, et lui fera oublier tout son rôle.

LA PRINCESSE.

C'est bien là ce que je veux : et je suis sûre que le reste du compliment ne pourra jamais paraître au jour, si l'orateur est une fois hors de contenance. Il n'est rien de plus divertissant que de dérouter un badinage par un autre : faisons-nous un amusement de leur projet de s'amuser de nous sans qu'ils puissent prendre leur revanche. Ainsi le rire sera pour nous seules, et nous nous divertirons du tour qu'ils voulaient nous jouer ; et eux, en se voyant bien raillés, ils s'en retourneront avec leur honte.

(On entend des trompettes.)

BOYET.

La trompette sonne : masquez-vous : voilà les masques qui viennent.

(La princesse et ses femmes se masquent.)

(Le roi, Biron, Longueville et Dumaine paraissent, déguisés et vêtus à la moscovite, Moth les précède accompagné de musiciens, etc.)

MOTH.

« Hommage et salut, beautés les plus belles de la
» terre. »

BOYET.

Belles, comme peut l'être un masque de taffetas.

MOTH.

« Céleste élite des plus belles dames. » (Les dames lui tournent le dos.) « Qui aient jamais tourné leur » dos aux regards des mortels. »

BIRON, le reprenant.

Leurs yeux, petit misérable, leurs yeux.

MOTH.

Qui aient jamais tourné leurs yeux vers les regards des mortels. — Par, par...

BOYET.

Oh ! te voilà déconcerté.

MOTH.

Par votre faveur, accordez-nous, célestes esprits, de ne pas nous regarder.

BIRON.

De nous regarder une fois, étourdi.

MOTH.

De nous regarder une seule fois avec vos yeux brillans comme le soleil..... Avec vos yeux brillans comme le soleil.

BOYET.

Elles ne répondront pas à cette épithète : tu ferais mieux de dire : des yeux brillans comme des yeux de filles.

MOTH, troublé.

Elles ne m'écoutent pas, et cela me trouble.

BIRON.

Est-ce là tout ton savoir-faire ? Retire-toi, petit malheureux.

ROSALINE.

Que nous veulent ces étrangers? Boyet, sachez leurs intentions. S'ils parlent notre langue, nous désirons que quelque homme sensé nous instruise de leurs vues. Voyez ce qu'ils veulent.

BOYET.

Que demandez-vous de la princesse?

BIRON.

Rien que la paix et une galante visite.

ROSALINE.

Hé bien, que demandent-ils?

BOYET.

Rien que la paix et l'honneur de vous visiter.

ROSALINE.

Tout cela leur est accordé, ainsi dites-leur de se retirer.

BOYET, à Biron.

Elle dit que vous avez tout cela, et que vous pouvez vous retirer.

LE ROI.

Dites-lui que nous avons mesuré plusieurs milles, pour danser un menuet avec elles sur ce gazon.

BOYET.

Ils disent qu'ils ont mesuré plusieurs milles pour danser un menuet avec vous sur ce gazon.

ROSALINE.

— Ce n'est pas cela. — Demandez-leur combien il y a de pouces dans un mille; s'il est vrai qu'ils aient

mesuré plusieurs milles, ils nous diront aisément la mesure d'un mille.

BOYET.

Si pour venir ici vous avez mesuré des milles, et plusieurs, la princesse vous charge de lui dire combien il faut de pouces pour compléter un mille.

BIRON.

Dites-lui que nous les mesurons par des pas ennuyés.

BOYET.

Elle a entendu elle-même votre réponse.

ROSALINE.

Hé combien de pas ennuyés, dans le nombre des milles ennuyeux que vous avez parcourus, compte-t-on dans l'espace d'un mille ?

BIRON.

Nous ne comptons rien de ce que nous faisons pour vous. Notre zèle est si grand, si inépuisable, que nous pouvons sans cesse prendre ces peines sans les compter. Daignez nous montrer le soleil de vos traits, afin que, comme les sauvages, nous puissions l'adorer.

ROSALINE.

Mon visage n'est qu'une lune et voilée de nuages.

LE ROI.

Heureux les nuages qui seraient comme ceux qui vous cachent. Daignez, brillante lune, et vous belles étoiles de sa cour, écarter ces nuages et laisser tomber vos rayons sur nos yeux humides.

ROSALINE.

O frivole demande! demandez quelque chose de

plus intéressant ; ce que vous venez de demander n'est qu'un clair de lune dans l'eau.

LE ROI.

Hé bien, pour changer, accordez-nous un tour de danse ; vous m'ordonnez de vous faire une demande, celle-là n'a rien d'étrange.

ROSALINE.

Allons, musiciens, jouez ; allons, il faut faire ce tour promptement. — Non, pas encore. Point de danse. — Je change comme la lune.

LE ROI.

Ne voulez-vous pas danser? Comment avez-vous changé sitôt ?

ROSALINE.

Vous avez pris la lune dans son plein ; mais à présent sa phase est changée.

LE ROI.

Et cependant elle est toujours la lune, et moi je suis l'homme de la lune. La musique joue, accordez-nous quelques mouvemens pour la suivre.

ROSALINE.

Nos oreilles la suivent.

LE ROI.

Mais il faudrait que vos pas la suivissent en même temps.

ROSALINE.

Puisque vous êtes des étrangers, et qu'un hasard vous a conduits ici, nous ne serons pas si dédaigneuses ; prenez nos mains. — Nous ne voulons pas danser.

LE ROI.

Pourquoi donc prenez-vous nos mains?

ROSALINE.

Uniquement pour nous quitter, amis. — Voilà ma révérence, mes beaux galans; et là finit le menuet.

LE ROI.

De grâce, un peu plus de cette mesure encore; ne soyez pas si réservées.

ROSALINE.

Nous ne pouvons pas vous en donner davantage pour le prix.

LE ROI.

Daignez donc vous priser vous-mêmes; à quel prix peut-on acheter votre compagnie?

ROSALINE.

Par votre absence, et point d'autre.

LE ROI.

Cela ne peut pas être.

ROSALINE.

En ce cas, il est impossible de nous acheter; ainsi, adieu. Un double adieu à votre masque, et une moitié d'adieu pour vous.

LE ROI.

Si vous refusez de danser, accordez-nous du moins la grâce d'un plus long entretien.

ROSALINE.

En secret donc?

LE ROI.

Je n'en serai que plus enchanté.

(Ils se parlent à part.)

BIRON, à la princesse.

Belle maîtresse à la main d'albâtre, un mot de douceur avec vous.

LA PRINCESSE.

Miel, lait et sucre, voilà trois mots.

BIRON.

Et deux fois trois, si vous devenez si friande ; hydromel, moût de bière et malvoisie ; dé bien jeté ! voilà une demi-douzaine de douceurs.

LA PRINCESSE.

Septième douceur, adieu. Puisque vous avez le secret de piper les dés, je ne veux plus jouer avec vous.

BIRON.

Un mot en secret.

LA PRINCESSE.

Oh ! je vous prie, que ce mot ne soit pas une douceur !

BIRON.

Vous aigrissez ma bile.

LA PRINCESSE.

La bile ? ce mot est amer.

BIRON.

En ce cas il est à propos.

(Ils causent tous bas.)

DUMAINE, à Marie.

Voulez-vous me faire la grâce d'échanger un mot avec moi?

MARIE.

Nommez-le.

DUMAINE.

Belle dame.

MARIE.

Parlez-vous ainsi? beau seigneur. — Voilà pour votre belle dame.

DUMAINE.

Si c'est votre bon plaisir, encore un mot en secret. C'est pour vous dire adieu.

(Ils s'entretiennent en secret.)

CATHERINE, à Longueville.

Quoi donc? votre masque est-il sans langue?

LONGUEVILLE.

Je sais pourquoi, belle dame, vous me faites cette question.

CATHERINE.

Oh! voyons votre raison. Vite, monsieur, je brûle de la savoir.

LONGUEVILLE.

Vous avez une double langue dans votre masque, et vous devriez en céder une moitié à mon masque muet.

CATHERINE.

Veal, dit le Hollandais! *veal* ne veut-il pas dire veau?

LONGUEVILLE.

Un veau, belle dame.

CATHERINE.

Non, un beau seigneur, veau.

LONGUEVILLE.

Partageons le mot.

CATHERINE.

Non, je ne veux pas être votre moitié, gardez tout; cela pourra devenir un bœuf.

LONGUEVILLE.

Holà! comme vous vous buttez dans ces pointes de railleries. Voudriez-vous donner des cornes, chaste dame? n'en faites rien.

CATHERINE.

Mourez donc, veau, avant que les cornes vous poussent.

LONGUEVILLE.

Un mot à part avec vous, avant de mourir.

CATHERINE.

Parlez donc bas, de peur que le boucher n'entende.

(Ils causent à part.)

BOYET.

La langue des filles caustiques est aussi tranchante que le fil invisible du rasoir; elle peut couper un cheveu imperceptible, si fin, qu'il échappe à la vue. La finesse de leurs traits est au-dessus de toute imagination : leurs saillies ont des ailes plus rapides que les boulets, que le vent, que la pensée, et tout ce qu'il y a de plus rapide.

ROSALINE.

Pas un mot de plus, mes chères. Rompons, rompons l'entretien.

BIRON.

Par le ciel, il faut nous retirer baffoués, et le gosier sec.

LE ROI.

Adieu, folles; vous avez un bien pauvre esprit.

(Le roi, les seigneurs, Moth, les musiciens et la suite s'en vont.)

LA PRINCESSE.

Vingt fois adieu, mes Moscovites gelés. Est-ce là cette génération d'esprits si admirés?

BOYET.

Des lumières qu'un léger souffle de votre bouche a éteintes.

ROSALINE.

Ces esprits chargés d'embonpoint; grossiers, grossiers, épais, épais.

LA PRINCESSE.

Le pauvre esprit pour l'esprit d'un roi! Les déplorables railleries! croyez-vous qu'ils ne se pendent pas de désespoir cette nuit? ou qu'ils osent remontrer leurs visages, autrement que sous le masque? Ce Biron qu'on dit si ingénieux était tout décontenancé.

ROSALINE.

Oh! ils étaient là dans la plus déplorable situation: encore un bon mot, et le roi se mettait à pleurer.

LA PRINCESSE.

Biron a juré, tout décontenancé.

MARIE.

Dumaine et son épée étaient à mon service ; non point [70], lui ai-je dit : et aussitôt mon beau serviteur est resté muet.

CATHERINE.

Le seigneur Longueville m'a dit que j'avais dompté son cœur ; et savez-vous comment il m'a appelée ?

LA PRINCESSE.

Mal de cœur peut-être ?

CATHERINE.

Oui, d'honneur.

LA PRINCESSE.

Va-t'en, mal de cœur toi-même.

ROSALINE.

Allons, on trouverait aisément de meilleurs esprits parmi les docteurs en bonnet selon les statuts [71]. — Mais, savez-vous une chose ? Le roi s'est juré mon amant.

LA PRINCESSE.

Et le subtil Biron m'a engagé sa foi.

CATHERINE.

Et Longueville était né pour me servir.

MARIE.

Dumaine est à moi, aussi inséparable que l'écorce l'est de l'arbre.

BOYET.

Madame, et vous, mes jolies nymphes, prêtez-moi l'oreille : ils vont revenir tout à l'heure ici dans leur forme naturelle et sans masque : car il n'est pas possible qu'ils digèrent jamais ce cruel affront.

LA PRINCESSE.

Ils vont revenir, dites-vous?

BOYET.

Ils reviendront, ils reviendront, Dieu le sait; et vous les verrez danser de joie, quoique vous les ayez renvoyés estropiés à force de coups. Ainsi, changez de couleurs, et, lorsqu'ils reparaîtront en ce lieu, épanouissez-vous comme de belles roses au souffle de l'été.

LA PRINCESSE.

Qu'entendez-vous par épanouir? Qu'entendez-vous par-là? Parlez de façon qu'on vous entende.

BOYET.

De belles dames masquées sont des roses dans le bouton. Démasquées, et montrant leur incarnat et leurs douces nuances, ce sont des anges sortis des nuages, ou des roses épanouies.

LA PRINCESSE.

Laissez là vos ambiguïtés. Que ferons-nous, s'ils reviennent nous faire la cour en face?

ROSALINE.

Ma chère princesse, si vous voulez vous laisser conduire par mes avis, raillons-les encore en face, comme nous les avons raillés masqués. Plaignons-nous à eux de ce qu'il est venu ici des fous déguisés en Moscovites, dans un accoutrement bizarre, et demandons avec étonnement ce que pouvaient être ces aventuriers, quel était le but de leur plate comédie, de leur prologue grossier, de tout leur procédé si ridicule, et de leur arrivée dans notre tente.

BOYET.

Mesdames, retirez-vous : nos galans sont à deux pas.

LA PRINCESSE.

Courons à nos tentes, comme des chevreuils fuyans dans la plaine.

(La princesse sort avec ses femmes.)

(Le roi, Biron, Longueville et Dumaine dans leur costume habituel.)

LE ROI.

Salut, beau chevalier ; où est la princesse ?

BOYET.

Elle s'est retirée dans sa tente : votre majesté a-t-elle à me charger de quelques ordres pour elle ?

LE ROI.

Dites-lui que je la prie de m'accorder une minute d'audience.

BOYET.

Je vais la lui demander, sire ; et je sais qu'elle vous l'accordera.

(Boyet sort.)

BIRON.

Cet homme se gorge d'esprit comme les pigeons de pois (72), et il se dégorge quand il plaît à Dieu. Colporteur de bons mots, il revend sa denrée aux vigiles des fêtes, aux assemblées, aux marchés, aux foires ; et nous qui le vendons en gros, Dieu le sait, nous n'avons pas l'avantage de l'étaler comme lui, en vue des chalands. Ce galant sait accrocher les jeunes filles à sa manche, comme une épingle. S'il eût été Adam il aurait tenté Ève : il sait découper les viandes et grasseyer. Quoi! c'est lui qui baisait

sa main en signe de politesse; c'est le singe des belles manières, c'est monsieur le précieux; quand il joue au trictrac, il fait gronder les dés en termes choisis, il chante le ténor avec grâce, et dans l'art de maître des cérémonies le surpasse qui pourra. Les dames l'appellent : mon cher cœur; chaque degré que son pied foule en montant, le baise et le caresse : c'est une fleur qui s'épanouit, qui sourit à chacun pour montrer ses dents blanches comme des os de baleine. — Et toutes les consciences qui ne veulent pas mourir endettées lui donnent le titre mérité de Boyet à la langue mielleuse.

LE ROI.

Que les aphtes saisissent sa langue emmiellée; je le lui souhaite de tout mon cœur, pour le punir d'avoir déconcerté le page d'Armado dans son rôle!

(Entrent la princesse, Rosaline, Marie, Catherine, Boyet et suite.)

BIRON.

Regardez, voilà qu'on vient! — Savoir-vivre! Qu'étais-tu avant que cet homme t'enseignât, et qu'es-tu maintenant?

LE ROI.

Salut, aimable princesse, et bonjour.

LA PRINCESSE.

Bonjour dans un salut [73], ce n'est pas très-bon, je crois.

LE ROI.

Interprétez mieux mes paroles.

LA PRINCESSE.

Faites-moi de meilleurs souhaits, je vous le permets.

LE ROI.

Nous sommes venus vous rendre visite, et nous nous proposons aujourd'hui de vous conduire à notre cour : accordez-nous cette faveur.

LA PRINCESSE.

Je ne sortirai point de ce parc : et songez à observer votre vœu. Ni Dieu ni moi n'aimons les hommes parjures.

LE ROI.

Ne me faites pas un crime d'une faute dont vous êtes la cause. C'est la vertu de vos yeux qui me force à rompre mon serment.

LA PRINCESSE.

Vous appelez vertu ce qui n'en est pas une : vous auriez dû dire vice. Car jamais la vertu n'a l'effet de faire violer les sermens des hommes. Par mon honneur virginal, aussi pur que le lis encore intact, je proteste que, quand on me ferait souffrir les plus horribles tourmens, je ne consentirais jamais à accepter un asile dans votre palais, tant j'abhorre d'être la cause qu'on viole des sermens faits au ciel avec sincérité.

LE ROI.

Oh ! vous avez mené ici une vie solitaire et triste, sans voir le monde, sans être visitée ; et c'est une honte pour nous.

LA PRINCESSE.

Non pas, seigneur : il n'en est pas ainsi, je vous le jure. Nous avons eu ici des divertissemens et des amusemens fort agréables. Il n'y a pas encore long-

temps qu'une troupe de Russiens vient de nous quitter.

LE ROI.

Comment, madame, des Russiens ?

LA PRINCESSE.

Oui, d'honneur, seigneur. De braves galans, pleins de politesse, tout brillans de magnificence.

ROSALINE.

Madame, dites la vérité. — Ce portrait ne leur ressemble pas, seigneur. C'est par politesse, et pour se conformer au ton de nos jours, que la princesse leur donne un éloge qu'ils ne méritent pas. Il est bien vrai que nous quatre nous avons été abordées par quatre galans en habit russe; ils sont restés ici une heure, et ont beaucoup parlé : mais dans toute cette heure, seigneur, nous n'avons pas eu le bonheur de leur entendre dire un mot heureux. Je n'ose pas les appeler des fous : mais ce que je crois, c'est que quand ils ont soif, il y a des fous qui auraient bien envie de boire.

BIRON.

Cette plaisanterie me sèche le gosier à moi. — Ma belle, ma charmante, votre esprit tourne la sagesse en folie : lorsque nos yeux veulent saluer l'œil enflammé des cieux, à force de lumière nous perdons la lumière; votre talent est éblouissant comme lui; auprès de votre sagesse, la sagesse d'autrui ne paraît que folie; et ce qu'il y a de plus riche nous paraît pauvreté.

ROSALINE.

Ce que vous dites annonce que vous êtes riche et sage : car à mes yeux.....

BIRON.

Je suis un fou, dénué de tout, n'est-ce pas?

ROSALINE.

Si ce n'est que vous prenez ce qui vous appartient, il serait mal à vous de m'arracher les paroles de la bouche.

BIRON.

Oh ! je suis tout à vous, avec tout ce que je possède.

ROSALINE.

Un fou tout entier à moi?

BIRON.

Je ne puis vous donner moins.

ROSALINE.

Quel était, dans les masques, celui que vous portiez?

BIRON.

Où cela? Quand? Quel masque? Pourquoi me demandez-vous cela?

ROSALINE.

Hé! là même, dans ce temps-là même, ce masque, oui cet étui superflu, qui montrait le plus beau visage et cachait le plus laid.

LE ROI, à ceux de sa suite.

Nous sommes découverts : elles vont nous accabler de leurs railleries.

DUMAINE.

Avouons tout, et tournons la chose en plaisanterie.

LA PRINCESSE, au roi.

Quoi ! vous restez confondu, seigneur ? Pourquoi votre altesse a-t-elle l'air si sérieux ?

ROSALINE.

Au secours ! tenez-lui le front : pourquoi pâlissez-vous ? Le mal de mer, je crois : ils viennent de Moscovie.

BIRON.

Ainsi les étoiles versent les calamités pour punir le parjure : quel front d'airain pourrait y résister ? — Me voici en butte à vos traits, belle dame : lancez sur moi toute la bordée de votre science ; écrasez-moi de vos affronts ; accablez-moi de vos moqueries ; hachez-moi du tranchant de vos épigrammes. Ah ! je ne viendrai plus vous prier de danser ; je ne viendrai plus vous faire ma cour en habit russe. — Oh ! je ne me fierai plus aux harangues étudiées, ni aux mouvemens de la langue d'un page : je ne viendrai plus visiter mon amie en masque, ni faire ma cour en rimes semblables aux chansons d'un aveugle jouant de la harpe ; adieu phrases de taffetas, complimens raffinés, hyperboles à triple étage, affectation recherchée, et figures pédantesques ! ces insectes bourdonnans m'ont soufflé comme un ballon ; je les abjure ; et je proteste ici, par ce gant si blanc (combien la main l'est encore davantage, Dieu le sait !), que désormais, en faisant ma cour, l'expression de mes sentimens sera énoncée par des

oui et des non, de l'étoffe la plus unie et la plus simple; et pour commencer ma réforme, ma belle, que Dieu m'assiste, oui, comme mon amour pour vous est ferme et constant, de la trempe la plus pure, sans paille ni alliage!

ROSALINE.

Sans *sans*[74], je vous prie.

BIRON.

Il me reste encore un brin de mon ancienne rage. — Daignez me supporter : je suis un malade; je me déferai de cela par degrés. Attendez : voyons. — Écrivez sur ces trois personnes : « Que le Seigneur » ait pitié de nous[75] ! » Ils sont infectés; le mal est dans leurs cœurs : ils ont la peste; ils l'ont gagnée de vos yeux. Ces braves seigneurs sont visités par la colère du ciel; et vous n'en êtes pas exemptes, mesdames; je vois sur vous les signes de la main de Dieu.

LA PRINCESSE.

Ceux qui nous ont donné ces signes en doivent être délivrés.

BIRON.

Nous sommes des hommes confisqués; ne cherchez pas à achever de nous détruire.

ROSALINE.

Pas du tout! Comment se pourrait-il que vous fussiez confisqués? c'est vous qui faites le procès[76].

BIRON.

Ha, paix! Je ne veux plus avoir d'affaire avec vous.

ROSALINE.

Vous n'aurez pas non plus affaire à moi, si ma volonté s'accomplit.

BIRON.

Parlez pour vous-même : mon esprit est à bout.

LE ROI, à la princesse.

Enseignez-nous, belle princesse, quelque belle excuse pour notre grave offense.

LA PRINCESSE.

La plus belle excuse, c'est l'aveu. N'étiez-vous pas ici, il n'y a qu'un moment, tous déguisés?

LE ROI.

J'y étais, madame.

LA PRINCESSE.

Et avez-vous reçu une bonne leçon?

LE ROI.

Oui, certes, madame.

LA PRINCESSE.

Et lorsque vous étiez ici, qu'avez-vous murmuré à l'oreille de votre dame?

LE ROI.

Que je la prisais plus que tous les trésors du monde entier.

LA PRINCESSE.

Et lorsqu'elle vous sommera de votre promesse, vous la refuserez?

LE ROI.

Non, sur mon honneur.

LA PRINCESSE.

Allons, allons, modérez-vous : après un premier serment violé, vous ne vous faites aucun scrupule de vous parjurer encore.

LE ROI.

Méprisez-moi, si jamais je viole ce serment que j'ai fait.

LA PRINCESSE.

Je vous mépriserai donc : et un peu de modération. — Rosaline, que vous a murmuré ce Russe tout bas dans l'oreille ?

ROSALINE.

Madame, il a juré que je lui étais chère et précieuse comme la prunelle de l'œil, et il m'a élevée au-dessus du prix de cet univers ; ajoutant, de plus, qu'il m'épouserait, ou qu'il mourrait mon amant.

LA PRINCESSE.

Dieu te donne joie de lui ! Le noble prince tient bien honorablement sa promesse !

LE ROI.

Que voulez-vous dire, madame ? Sur ma vie, sur ma foi, je n'ai jamais fait pareil serment à cette dame.

ROSALINE.

Par le ciel, vous l'avez fait ; et pour le confirmer, vous m'avez fait ce présent : mais reprenez-le, monsieur, le voilà.

LE ROI.

Ce présent, c'est à la princesse que je l'ai donné

avec ma foi. Je l'ai bien distinguée à ce joyau qu'elle portait sur sa manche.

LA PRINCESSE.

Pardonnez-moi, seigneur : c'est elle qui portait ce joyau; quant à moi, c'est le seigneur Biron, je lui en rends grâces, qui est mon amant. — Hé bien, Biron, voulez-vous de moi, ou voulez-vous que je vous rende votre perle ?

BIRON.

Ni l'une ni l'autre : je vous les abandonne toutes deux. — Je devine le fin mot. — Il y a eu ici un complot (parce qu'elles ont été instruites d'avance de notre divertissement); elles ont tout disposé pour le battre en ruine comme une comédie de Noël. Quelque rediseur, quelque patelin, quelque mauvais bouffon, quelque flagorneur, quelque écuyer tranchant, quelque plaisant à qui l'excès du rire a ridé les joues, et qui sait comment il faut s'y prendre pour faire rire la princesse, lorsqu'elle est d'humeur, a dévoilé d'avance tout notre projet; et sur cette découverte, les dames ont changé de présens; et nous, déçus par les couleurs auxquelles nous pensions les reconnaître, nous n'avons fait la cour qu'au signe trompeur qui nous a égarés. A présent, pour aggraver notre parjure, nous sommes parjures encore une fois, la première de notre bonne volonté, et la seconde par notre méprise.

BOYET.

Il en est quelque chose.

BIRON.

Et ne serait-ce pas vous-même qui auriez éventé

notre secret et notre plan de divertissement pour nous rendre ainsi parjures ? N'avez-vous pas trouvé la mesure du pied de la princesse (77) ? Ne savez-vous pas toujours sourire à ses yeux, et vous tenir debout entre son dos et le feu, portant une assiette et faisant le bouffon ? Vous avez déconcerté notre page dans son discours : allez, tout vous est permis ; mourez quand vous voudrez, une jupe vous servira de linceul. Vous me lorgnez d'un œil malin, n'est-il pas vrai ? Vous avez un œil qui blesse comme une épée de plomb.

BOYET.

Cette brave lice a été vigoureusement courue jusqu'au bout.

BIRON.

Voyez, il joute encore : en voilà assez ; moi, j'ai fini. (*Entre Costard.*) Te voilà venu fort à propos, « tout esprit ; » tu viens terminer une belle dispute.

COSTARD.

« O mon Dieu, monsieur, » ils voudraient savoir, si les trois héros (78) viendront ou non.

BIRON.

Comment, est-ce qu'ils ne sont que trois ?

COSTARD.

Non, monsieur ; mais cela est fort beau, car chacun en représente trois.

BIRON.

Et trois fois trois font neuf.

COSTARD.

Non pas, monsieur : sous votre bon plaisir, mon-

sieur, j'espère qu'il n'en est pas ainsi : vous ne pouvez pas demander notre interdiction [97], monsieur; je vous le proteste, monsieur, nous savons ce que nous savons. — J'espère que trois fois trois, monsieur....

BIRON.

Ne sont pas neuf?

COSTARD.

Sous votre bon plaisir, monsieur, nous savons à combien cela se monte.

BIRON.

Par Jupiter, j'ai toujours pris trois fois trois pour neuf.

COSTARD.

« O mon Dieu, monsieur, » vous seriez bien malheureux, si vous étiez obligé de gagner votre vie à compter, monsieur.

BIRON.

Combien donc cela fait-il?

COSTARD.

« O mon Dieu, monsieur, » les parties elles-mêmes, les acteurs, monsieur, vous l'apprendront, combien cela fait. Quant à moi, je ne suis, comme on dit, que pour faire un homme dans un pauvre homme, *Pompion-le-Grand*, monsieur.

BIRON.

Es-tu un des neuf héros?

COSTARD.

Il leur a plu de me croire digne d'être Pompion-le-Grand : quant à moi, je ne connais pas le rang

ni le caractère de ce champion ; mais je dois le représenter.

BIRON.

Va, dis-leur de se préparer.

COSTARD.

Nous donnerons à cela une jolie tournure, monsieur ; nous y donnerons quelque attention.

LE ROI.

Biron, ils nous feront affront : qu'ils n'approchent pas.

(Costard sort.)

BIRON.

Nous sommes à l'épreuve de la honte, mon prince ; et il y a une certaine politique à avoir un spectacle plus mauvais que celui qu'ont donné le roi et ses courtisans.

LE ROI.

Qu'ils s'abstiennent de venir.

LA PRINCESSE.

Allons, mon noble prince, laissez-vous gouverner par moi à présent. Souvent le spectacle plaît d'autant plus que les acteurs savent moins les moyens de plaire. Lorsque le zèle s'évertue pour contenter les spectateurs, et que la pièce expire au milieu des efforts de ceux qui la représentent, alors la ridicule confusion des caractères donne le plus de gaieté, c'est ainsi qu'on voit de grands projets, conduits avec beaucoup de peine, avorter dès leur naissance.

BIRON.

Une juste description de notre mascarade, seigneur !

(Entre Armado.)

ARMADO.

Oint du Seigneur, j'implore de votre auguste souffle autant de temps qu'il m'en faut pour proférer une couple de mots.

(Il converse en particulier avec le roi et lui remet un papier.)

LA PRINCESSE.

Cet homme sert-il Dieu ?

BIRON.

Pourquoi me faites-vous cette question, madame?

LA PRINCESSE.

C'est qu'il ne parle pas comme les hommes que Dieu a créés.

ARMADO, haut.

Cela est égal, mon beau, mon gracieux, mon doux monarque; car je proteste que le maître d'école est excessivement original, trop, trop vain; trop, trop vain; mais nous risquerons la chose, comme on dit, *alla fortuna della guerra*. Je vous souhaite la paix de l'âme, mon royal couple.

(Il sort.)

LE ROI.

Il y a à parier que nous aurons une belle représentation de héros. Lui, il représente Hector de Troie; le paysan, Pompée-le-Grand; le curé de la paroisse, Alexandre; le page d'Armado, Hercule; le pédant, Judas Machabée; et si ces quatre héros réussissent d'abord dans leur premier rôle, les quatre changeront de costume et représenteront les cinq autres.

BIRON.

Il y en a cinq dans la première pièce.

LE ROI.

Non, vous vous trompez.

BIRON.

Le pédant, le fanfaron, le prêtre de campagne, le fou et le page... Une vraie partie de neuf (80), et le monde entier n'en fournirait pas cinq pareils, à les prendre chacun dans leur caractère.

LE ROI.

Le vaisseau est à la voile, et le voilà qui cingle en pleine mer.

(On apporte des siéges.)

(Entre Costard représentant Pompée.)

COSTARD.

Moi, je suis Pompée.

BOYET.

Vous mentez, vous n'êtes pas Pompée.

COSTARD.

Je suis Pompée....

BOYET.

Avec la tête d'un léopard sur le genou.

BIRON.

Bien dit, vieux railleur; il faut que je me réconcilie avec toi.

COSTARD.

Je suis Pompée, Pompée surnommé *le gros*.

DUMAINE, le reprenant.

Le grand.

COSTARD.

Oui, c'est le grand, monsieur : Pompée surnommé *le grand*, qui, souvent dans le champ de bataille, avec mon bouclier et mon épée, ai fait suer mon ennemi. Voyageant le long de cette côte, je suis venu ici par hasard, et je dépose mes armes aux pieds de cette belle damoiselle de France. (*A la princesse.*) Si votre altesse voulait dire : Pompée, je vous rends grâces, j'aurais fini.

LA PRINCESSE.

Grand merci, grand Pompée.

COSTARD.

Je n'en méritais pas tant, mais je me flatte que j'ai été parfait; je n'ai fait qu'une petite faute dans le mot *grand*.

BIRON.

Mon chapeau contre un sou que Pompée est le meilleur des neuf héros.

(Entre Nathaniel représentant Alexandre.)

NATHANIEL.

Lorsque je vivais dans le monde, j'étais le monarque du monde; j'étendis ma puissance et mes conquêtes à l'Orient, à l'Occident, au Nord et au Midi; mon écusson annonce clairement que je suis Alisandre.

BOYET.

Votre nez dit que non, que vous ne l'êtes pas; car il est trop droit [81].

BIRON, à Boyet.

Votre nez sent à merveille que non, mon chevalier au flair délicat.

LA PRINCESSE.

Le conquérant est tout en désarroi ; continuez, bon Alexandre.

NATHANIEL.

Lorsque je vivais dans le monde, j'étais le maître du monde.

BOYET.

Rien de plus vrai ; cela est juste, vous l'étiez, Alisandre.

BIRON.

Pompée-le-Grand !

COSTARD.

Votre serviteur, et Costard.

BIRON.

Enlève le conquérant, enlève Alisandre !

COSTARD.

Oh ! monsieur, vous avez mis en déroute Alisandre le conquérant. (*A Nathaniel.*) Tu seras pour cela dépouillé de ton habit de représentation ; et ton lion, qui tient sa hache d'armes, assis sur une chaise percée (82), sera donné à un Ajax, et ce sera celui qui sera le neuvième héros. Un conquérant qui tremble de parler ! Fuis de honte, Alisandre. (*Nathaniel sort.*) S'il vous plaît, c'est un bon homme imbécile, un honnête homme, voyez-vous, et bientôt mis en déroute ! C'est un excellent voisin, en vérité, et un fort bon joueur de boule.... Mais, pour Alisandre, hélas ! vous le voyez, ce que c'est, il s'est un peu trompé dans son rôle. Mais voilà des héros qui expliqueront leur pensée un peu mieux.

BIRON.

Rangez-vous de côté, bon Pompée.

(Entrent Holoferne représentant Judas Macchabée, et Moth représentant Hercule.)

HOLOFERNE, montrant le page Moth.

Le grand Hercule est représenté par ce marmot,
Lui dont la massue a tué Cerbère, ce *Canus* (83) à triple tête;
Et lorsqu'il n'était encore qu'un nain, qu'un petit enfant au berceau,
Il vous étranglait ainsi les serpens dans ses *manus*
Quoniam, il semble être ici dans la minorité.
Ergò, je viens avec cette apologie. —

(A Moth.)

Conserve quelque majesté dans ton *exit*, et disparais.

(Moth sort.)

HOLOFERNE continuant.

Je suis Judas....

DUMAINE.

Un Judas !

HOLOFERNE.

Non pas l'Iscariote, monsieur. — Je suis Judas, nommé *Macchabæus*.

DUMAINE.

Un Judas Macchabée tondu (84), est un vrai Judas nu.

BIRON.

Un donneur de baisers traîtres ! Comment es-tu devenu Judas ?

HOLOFERNE.

Je suis Judas.

DUMAINE.

A ta plus grande honte, Judas.

HOLOFERNE.

Que prétendez-vous, monsieur?

DUMAINE.

Faire que Judas se pende lui-même.

HOLOFERNE.

Commencez, monsieur ; vous êtes mon aîné.

BIRON.

Bien répondu : Judas fut pendu à un sureau.

HOLOFERNE.

Je ne me laisserai pas déconcerter.

BIRON.

Parce que tu es dévisagé (85).

HOLOFERNE.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

BOYET.

Une tête de cistre.

DUMAINE.

La tête d'une épingle à cheveux.

BIRON.

Une tête de mort dans une bague.

LONGUEVILLE.

La face d'une vieille médaille romaine, à demi effacée.

BOYET.

Le pommeau du sabre de César.

DUMAINE.

La tête sculptée en os d'une cartouche de soldat.

BIRON.

Une demi-joue de saint George dans une boucle.

DUMAINE.

Oui, dans une boucle de plomb.

BIRON.

Oui, et que porte à son chapeau un arracheur de dents. Et à présent poursuis ; car nous t'avons mis en bonne contenance.

HOLOFERNE.

Vous m'avez mis hors de contenance.

BIRON.

Tu ments ; nous t'avons donné des physionomies.

HOLOFERNE.

Mais vous les avez toutes dévisagées.

BIRON.

C'est ce que nous te ferions si tu étais un lion.

BOYET.

Mais comme c'est un âne, qu'il s'en aille : et là-dessus, adieu, cher Jude ; pourquoi restes-tu ?

DUMAINE.

Pour la fin de son nom.

BIRON.

Pour l'âne ajouté au Jude : donnez-la-lui. — Jud-as [86], va-t'en.

HOLOFERNE.

Cela n'est pas généreux, ni poli, ni honnête.

BOYET.

Une lumière pour monsieur Judas, il fait nuit ; il pourrait se jeter par terre.

LA PRINCESSE.

Hélas! le pauvre Macchabée, comme il a mordu à l'hameçon!

(Entre Armado, représentant Hector.)

BIRON.

Cache ta tête, Achille; voici Hector qui s'avance armé.

DUMAINE.

Quand mes railleries devraient retomber sur moi, je veux m'égayer en ce moment.

LE ROI.

Hector n'était qu'un Troyen (87) en comparaison de celui-ci.

BOYET.

Mais est-ce bien Hector?

DUMAINE.

Je pense qu'Hector n'était pas si bien fait.

LONGUEVILLE.

Sa jambe est trop grosse pour Hector.

DUMAINE.

Sûrement, il est plus gras.

BOYET.

Non, il est habillé au mieux en petit.

BIRON.

Ce ne peut être là Hector.

DUMAINE.

C'est un dieu ou un peintre, car il fait des mines.

ARMADO.

L'armipotent Mars, le tout-puissant des lances, a fait à Hector un don...

DUMAINE.

Une muscade dorée.

BIRON.

Une orange.

LONGUEVILLE.

Garnie de clous de girofle [88].

DUMAINE.

Non, fendue.

ARMADO.

Paix! — Mars l'armipotent, le tout-puissant des lances, a fait un don à Hector, l'héritier d'Ilion : un homme d'une si infatigable haleine, que, sûrement, il combattrait, oui, depuis le matin jusqu'au soir, hors de sa tente. Je suis cette fleur...

DUMAINE.

Cette menthe.

LONGUEVILLE.

Cette violette.

ARMADO.

Cher seigneur Longueville, donnez un frein à votre langue.

LONGUEVILLE.

Je dois plutôt lui lâcher la bride : car elle court sur la trace d'Hector.

DUMAINE.

Et Hector est un lévrier.

ARMADO.

Le cher guerrier est mort et en poussière : mes

chers cœurs, ne battez pas les cendres des morts. Quand il respirait, c'était un homme! — Mais je vais poursuivre mon rôle. (*A la princesse.*) Douce royauté, accordez-moi le sens de votre ouïe.

LA PRINCESSE.

Parlez, brave Hector; vous nous faites beaucoup de plaisir.

ARMADO.

J'adore la pantoufle de votre aimable grâce.

BOYET.

Il l'aime au pied.

DUMAINE.

Il ne pourrait pas l'aimer à l'aune.

ARMADO.

Cet Hector a surpassé de bien loin Annibal.

COSTARD.

Votre partie adverse, camarade Hector, est une fille perdue. Elle est à deux mois de sa carrière.

ARMADO.

Que veux-tu dire?

COSTARD.

En bonne foi, si vous ne jouez pas le rôle de l'honnête Troyen, la pauvre fille est à plaindre; elle le sent remuer : l'enfant fait déjà le fanfaron dans son ventre; il est le vôtre.

ARMADO.

Veux-tu me diffamoniser parmi les potentats? Tu mourras.

COSTARD.

Hector sera donc fouetté pour Jacquinette, dont

il a doublé la vie; et pendu pour Pompée, à qui il veut donner la mort.

DUMAINE.

O rare Pompée!

BOYET.

O fameux Pompée!

BIRON.

Pompée plus grand que le grand, grand, grand Pompée. Pompée le géant!

DUMAINE.

Hector, tremble.

BIRON.

Pompée est ému. Attisez, attisez la fureur (89). Excitez-les, excitez-les.

DUMAINE.

Hector lui fera un défi.

BIRON.

Oui, pour peu qu'il y ait dans son ventre autant de sang humain qu'il en faut pour le dîner d'une mouche.

ARMADO, à Costard.

Par le pôle nord, je te fais un défi.

COSTARD.

Je ne veux point combattre avec un pieu (90), comme un homme du nord. Je veux me battre d'estoc et de taille : je veux me servir de l'épée. — Je vous prie, laissez-moi reprendre mes armes d'Hector.

DUMAINE.

Place aux héros irrités.

COSTARD.

Je veux me battre dans ma chemise.

DUMAINE.

Voilà un Pompée des plus résolus !

MOTH, à Armado.

Mon maître, baissez le ton d'une note plus bas : ne voyez-vous pas que Pompée se déshabille pour le combat? Que prétendez-vous? Vous allez perdre votre réputation.

ARMADO.

Nobles gentilshommes, nobles guerriers, pardonnez : mais je ne combattrai point en chemise.

DUMAINE.

Vous ne pouvez pas le refuser : c'est Pompée qui a fait le défi.

ARMADO.

Aimables gentilshommes, je le peux, et je le veux.

BIRON.

Quelle est votre raison?

ARMADO.

La vérité nue de la chose, c'est que je n'ai point de chemise; je vais en laine par pénitence.

BOYET.

Cela est vrai ; et à Rome on lui a enjoint de s'abstenir de la toile ; depuis ce temps, je le jurerais, il n'en a porté aucune, si ce n'est un vieux lange de Jacquinette ; et cela il le porte près de son cœur comme un gage de sa maîtresse.

(Entre Mercade.)

MERCADE.

Dieu conserve vos jours, madame!

LA PRINCESSE.

Soyez le bienvenu, Mercade; vous nous faites tort pourtant, en interrompant notre divertissement.

MERCADE.

J'en suis bien fâché, madame; car la nouvelle que j'apporte pèse cruellement sur ma langue. Le roi votre père...

LA PRINCESE.

Est mort, sur ma vie?

MERCADE.

Oui, madame : mon message est fini.

BIRON, aux acteurs.

Messieurs les héros, retirez-vous. La scène commence à se rembrunir.

ARMADO.

Quant à moi, je respire librement : j'ai jusqu'ici vu les affronts qu'on m'a faits, par le petit trou de la prudence, et je me ferai droit comme un vrai guerrier.

(Les héros sortent.)

LE ROI, à la princesse.

Dans quelles dispositions se trouve votre altesse?

LA PRINCESSE, à Boyet.

Boyet, préparez tout : je veux partir ce soir.

LE ROI.

Non pas si vite, madame : je vous en conjure, attendez encore.

LA PRINCESSE, à Boyer.

Préparez-vous, vous dis-je. — (*Au roi et à ses seigneurs.*) Je vous remercie, mes gracieux seigneurs, de tous vos galans efforts pour nous plaire : et je vous prie, dans le chagrin récent dont mon âme vient d'être saisie, de daigner, dans votre rare sagesse, excuser et oublier l'excessive liberté de nos procédés et de nos contradictions. Si nous nous sommes comportées avec un excès de hardiesse dans nos mutuelles entrevues, et dans notre conversation ensemble, c'est la faute de votre politesse. (*Au roi.*) Adieu, noble prince. Un cœur oppressé de tristesse abrége les complimens. Excusez-moi si je ne donne qu'un mot de remercîment à l'importante requête que vous m'avez si facilement accordée.

LE ROI.

Il n'est rien que la fuite rapide du temps ne précipite et ne modifie ; et souvent, au moment où il force les hommes à se séparer, il décide ce qui n'aurait pu se terminer que par de longues discussions. Quoique la douleur peinte sur le front d'une fille, défende le sourire galant de l'amour et la prière sacrée de la tendresse, qui voudrait triompher de vos regrets : cependant, puisque l'amour a été le premier objet de nos démarches, que les nuages de la tristesse ne le détournent pas du but où il se proposait d'arriver. Pleurer des amis perdus n'est pas, il s'en faut bien, aussi salutaire, aussi avantageux que de se réjouir d'avoir gagné de nouveaux amis.

LA PRINCESSE.

Je ne vous comprends point, et cela double mon chagrin.

BIRON.

Des paroles franches pénètrent mieux l'oreille et la douleur : comprenez donc mieux la pensée du roi; c'est pour votre beauté que nous avons dépensé notre temps, et que nous nous sommes si mal acquittés de nos sermens. Votre beauté, belles dames, a considérablement défiguré nos caractères, en pliant nos humeurs dans un sens tout opposé à nos intentions, et c'est là la cause de tout ce qui vous a paru ridicule en nous. L'amour est plein d'écarts qui offensent les bienséances, il est tout folâtre comme un enfant, toujours sautillant et toujours frivole; comme il se forme par les yeux, il est comme l'œil, rempli de fantômes errans, d'habitudes étranges, de formes bizarres; il varie sans cesse les objets, comme l'œil qui, en roulant, reçoit les images successives de tous les objets qui se présentent à ses regards; — si ces bigarrures changeantes du volage amour, qui ont masqué nos caractères, ont paru, à vos beaux yeux, s'assortir mal avec nos sermens et la gravité des personnages, ce sont ces yeux célestes, témoins de nos fautes, qui nous ont excités à les commettre. Ainsi, belles dames, puisque notre amour vous appartient, l'erreur qu'a produite l'amour vous appartient également. Si nous devenons parjures à nous-mêmes, c'est par un parjure qui nous rend à jamais fidèles à celles qui nous font violer et garder notre foi, à vous, belles dames; et

cette fausseté qui, par elle-même, est un crime, s'épure par son objet, et devient vertu.

LA PRINCESSE.

Nous avons reçu vos lettres pleines d'amour, vos présens, messagers d'amour; et, dans notre conseil de femmes, nous les avons évalués à une simple galanterie, à une agréable plaisanterie, à une pure politesse; comme du phébus, pour remplir le vide du temps; nous n'y avons pas attaché plus d'importance que celle que je viens de dire; et, dans cette opinion, nous avons reçu vos propositions d'amour pour ce qu'elles valaient à nos yeux, comme un simple passe-temps.

DUMAINE.

Nos lettres, madame, montraient quelque chose de plus qu'un simple badinage.

LONGUEVILLE.

Et nos regards aussi.

ROSALINE.

Nous n'en avons pas jugé ainsi.

LE ROI.

A présent, à la dernière minute de l'heure qui nous sépare, accordez-nous votre amour.

LA PRINCESSE.

Une minute est, je pense, un temps trop court pour terminer un marché éternel et le plus important de la vie; non, non, seigneur, votre altesse a commis un parjure, c'est un crime de la tendresse; et en conséquence, voici ma proposition. — Si, par amour pour moi (amour encore bien gratuit de

votre part), vous voulez faire quelque sacrifice, vous ferez celui-ci à ma considération. Je ne veux point me fier à votre serment; mais allez promptement vous renfermer dans quelque ermitage solitaire et désert, éloigné de tous les plaisirs du monde; restez-y jusqu'à ce que les douze signes célestes aient complétement rendu leur compte annuel. Si cette vie austère et privée de toute société ne change rien à votre offre faite dans l'ardeur du sang; si les gelées, les jeûnes, la tristesse de l'habitation, et de grossiers habillemens ne fanent pas cette fragile fleur d'amour, mais qu'elle résiste à cette longue épreuve, et que vos sentimens persévèrent; alors, à l'expiration de l'année, venez me réclamer au nom du mérite de ce noviciat; et, je le jure par cette main virginale qui s'unit maintenant à la vôtre, je serai à vous. Jusqu'à ce terme, je vais enfermer ma triste existence dans une maison de deuil, versant les pleurs de la douleur sur le souvenir de mon père. Si vous vous refusez à cette convention, que nos mains se désunissent, sans prétendre à aucun droit sur le cœur l'un de l'autre.

LE ROI.

Si je refusais cette épreuve, ou toute autre plus pénible encore; si je refusais de passer dans le repos et la solitude le délai de cette annéc léthargique, que la main soudaine de la mort ferme à l'instant mes yeux; de ce moment mon cœur vole dans votre sein.

BIRON.

Et moi, chère amante, et moi, quelle sera ma pénitence?

ROSALINE.

Il faut aussi vous purifier ; vos péchés sont en grand nombre, vous êtes coupable de parjure ; si donc vous prétendez à mes faveurs, vous passerez un mois à visiter les lits des malades.

DUMAINE.

Et moi, ma belle, et moi, quelle sera la mienne ?

CATHERINE.

Une femme ! — Plus de barbe, une belle santé et l'honnêteté ; voilà les trois souhaits que forme pour vous mon amour.

DUMAINE.

Puis-je répondre : « Je vous rends grâces, aimable épouse ? »

CATHERINE.

Non pas, seigneur. — Pendant un an et un jour, je n'écouterai pas un mot des doux propos que les galans débitent d'un visage flatteur. Lorsque le roi viendra retrouver notre princesse, alors, si j'ai beaucoup d'amour, je vous en donnerai un peu.

DUMAINE.

Je vous servirai jusqu'à ce terme avec loyauté et fidélité.

CATHERINE.

Mais ne le jurez pas, de crainte d'un second parjure.

LONGUEVILLE.

Et que dit Marie ?

MARIE.

A la fin des douze mois révolus, j'échangerai ma robe de deuil contre un fidèle ami.

LONGUEVILLE.

J'attendrai avec patience ; mais le terme est bien long.

MARIE.

Il vous en ressemble mieux ; il est peu de jeunes cavaliers plus longs, plus grands que vous.

BIRON.

Ma belle Rosaline médite-t-elle? Maîtresse de mon âme, regardez-moi, considérez la fenêtre de mon cœur, ce sont mes yeux ; voyez l'humble respect peint dans mes regards qui attendent votre réponse. Imposez-moi quelque service pour vous prouver mon amour.

ROSALINE.

J'avais souvent ouï parler de vous, seigneur Biron, avant que j'eusse eu l'avantage de vous voir, et toutes les bouches de la renommée vous peignaient comme un homme fécond en railleries, en comparaisons plaisantes, en sarcasmes mordans que vous lancez sur toutes les conditions qui se trouvent exposées à la merci des traits de votre esprit. Pour déraciner cette herbe amère de votre cerveau trop fertile et mériter mes bonnes grâces, si vous êtes jaloux de les acquérir (et sans cela je ne serai jamais à vous), il faut que, pendant ces douze mois, vous visitiez tous les jours les malades muets, et que vous conversiez à toute heure avec les malheureux gémissans dans leurs maux ; et votre tâche sera de réunir tous les efforts et toutes les ressources de votre esprit pour forcer au rire le malade tourmenté de faiblesse et de douleurs.

BIRON.

Exciter le sourire dans la bouche de la mort! cela ne se peut pas, cela est impossible; la joie ne peut entrer dans une âme à l'agonie.

ROSALINE.

Hé bien, c'est là le vrai moyen de réprimer un esprit railleur, dont les écarts sont le fruit d'applaudissemens indiscrets, que des auditeurs, à tête vide et rieurs, donnent à ses folies. Le succès d'un bon mot dépend de l'oreille qui l'entend, et jamais de la langue qui le dit. Ainsi donc, si les oreilles des malades, assourdies par les clameurs que leur arrachent leurs tourmens, veulent se prêter à entendre vos vaines railleries, alors continuez sur ce ton, et je consens à vous accepter avec ce défaut; mais si elles ne veulent pas les entendre, alors défaites-vous de ce genre d'esprit, et je vous retrouverai corrigé de ce défaut et tout joyeux de votre réforme.

BIRON.

Douze mois entiers? Allons, arrive ce qui voudra: je consens à aller plaisanter pendant douze mois dans un hôpital.

LA PRINCESSE, qui s'entretenait à part avec le roi.

Oui, noble prince; et je prends congé de vous.

LE ROI.

Non, madame; nous voulons vous accompagner et vous mettre dans votre route.

BIRON.

Notre amour ne finit pas comme nos anciennes

pièces : Jeannot n'a pas sa Jeannette. Si ces dames avaient voulu, elles auraient pu donner à notre scène le dénoûment d'une comédie.

LE ROI.

Allons, seigneurs ; il n'y a plus que douze mois et un jour à passer, et le dénoûment viendra.

BIRON.

Cela est trop long pour une pièce.

(Entre Armado.)

ARMADO.

Gracieuse majesté, daignez m'accorder.....

LA PRINCESSE.

N'est-ce pas là notre Hector?

DUMAINE.

Oui, le preux chevalier de Troie.

ARMADO.

Que je baise votre doigt royal, et que je prenne congé de vous. Je suis lié par un vœu ; j'ai promis à Jacquinette de tenir pour l'amour d'elle la charrue pendant trois ans : mais, très-renommée altesse, vous plaît-il d'entendre le dialogue que deux savans ont compilé à la louange de la chouette et du coucou ? Il aurait dû suivre immédiatement la fin de notre spectacle.

LE ROI.

Nous le voulons bien : faites-les paraître promptement.

ARMADO, aux acteurs.

Holà ! avancez. (*Entrent Holoferne, Nathaniel, Moth, Costard, et autres.*) De ce côté est *Hyems*,

l'Hiver. — De celui-ci est *Ver*, le Printemps : l'un est ami de la *chouette*, et l'autre du *coucou*. — Printemps, commence.

LE PRINTEMPS, chante les deux couplets suivans.

Quand la marguerite étoilée et la violette azurée,
Quand la primevère argentée
Et les marguerites d'or
Émaillent les prés de riantes couleurs,
Alors le coucou, de feuillage en feuillage,
Se moque des maris en chantant
Coucou,
Coucou, coucou. — O mot redoutable!
Fatal à l'oreille d'un époux.

Quand les bergers enflent leur chalumeau d'aveine;
Quand l'alouette joyeuse sonne le réveil du laboureur;
Quand les tourterelles se caressent, et roucoulent et murmurent,
Et que la jeune bergère blanchit son linge,
Alors, etc.

L'HIVER chante à son tour.

Quand les glaçons brillent aux toits;
Quand le berger Guillot souffle à ses doigts;
Quand Pierrot entasse des souches dans le foyer;
Quand le lait gèle et durcit dans le vase,
Que le sang se glace et les chemins se salissent,
Alors la chouette effrayante chante dans la nuit
Toou oïe,
Tou oïe, to oïe. Note faite pour plaire!

Quand la grosse Jeanne écume son pot;
Quand tous les vents sifflent déchaînés;
Que la toux emporte le prône du pasteur,
Que les oiseaux sont blottis dans la neige;
Quand le froid rougit le nez de Marianne;
Quand les pommes rôties sifflent sur le feu,
Alors la chouette effrayante, etc.

ARMADO.

Après les chants d'Apollon, Mercure offense l'oreille. — Vous, sortez de ce côté; et vous, de celui-ci (91).

(Tous sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

PEINES D'AMOUR PERDUES.

---

(1) *Dull;* ce mot veut dire *insipide*, *ennuyé*.

(2) Jeu de mots intraduisible sur *contents*, contenu, et *contempts*, mépris.

(3) *Manner* et *form*. Jeux de mots qui n'existent que dans l'anglais.

(4) Le genre d'esprit de Costard est principalement de tirer des propositions précédentes des conséquences contradictoires et absurdes.

(5) Paix, absence de bruit, ou absence de guerre. Costard s'attache au dernier sens.

(6) Bévues mises exprès dans la bouche de Costard.

(7) *Cross*, croix, argent; pièce de monnaie.

(8) Allusion au cheval de *Banks*, fameux par ses tours. « Si Banks, dit Raleigh, avait vécu dans d'autres siècles, il aurait fait honte à tous les magiciens. Un de ses tours était de se vider de ses excrémens à l'ordre de son maître; il monta aussi au faîte du dôme de Saint-Paul. »

Nous n'avons rien, chez les frères Franconi, de plus extraordinaire.

(9) Le vert du saule.

(10) *Conception verte*, c'est-à-dire, vive et gaie.

(11) *Le roi Cophueta et la mendiante*. Ballade à laquelle Shakspeare fait de fréquentes allusions.

(12) Jeu de mots fréquent sur *lihgt*, lumière, et *light*, léger, agile.

(13) Jeu de mots sur *fast*, jeune, et *fast*, attaché, lié.

(14) Voyez la note de la comédie, *Comme vous voudrez*, sur les règlemens des duels.

(15) *No point*, pas de pointe; et aussi *non point*, expression française.

(16) Encore une équivoque sur *light.*

(17) *To grapple* et *to board*, expressions de marine.

(18) Jeu de mots sur *several*, séparé, *distincteer*, terre communale.

(19) Selon toute apparence, il y a ici la lacune d'une chanson.

(20) *Brawl*, querelles, et danse. *Canary*, autre danse.

(21) Allusion à une ancienne pièce qui avait pour titre : *Un denier d'esprit*.

(22) Dans la célébration des fêtes de mai, on habillait un jeune garçon en fille, un autre en moine, et un autre montait sur un cheval-bâton, avec des sonnettes et des drapeaux de toutes couleurs. Après la réformation, on abolit ces fêtes comme sentant le paganisme; ceux qui les regrettèrent avaient composé une épitaphe pour le cheval de bois.

(23) *To prove*, prouver et devenir.

(24) Au milieu de ces équivoques, le sens reste un peu obscur même pour les Anglais.

(25) Costard veut dire grosse tête.

(26) Mot emprunté du français; on sait ce qu'est *l'envoi* d'une pièce de poésie.

(27) *Salve*, salut, onguent.

(28) Allusion au proverbe : trois femmes et une oie forment un marché. *Tre donne ed' un' occa fan un mercata.* (*Steevens.*)

(29) *Bound* et *loot;* on nous dispensera d'expliquer l'équivoque.

(30) *Crown*, écu, couronne, et *corona Veneris*.

(31) Appariteur, nom de l'officier de l'évêque qui porte les assignations; et comme les assignations pour fornication sont les plus fréquentes, le poëte place les huissiers dans le gouvernement de Cupidon.

(32) *Watch*, guet et montre.

(33) La princesse s'adresse au garde; mais Johnson veut voir ici une allusion à la coutume des dames de porter des miroirs à leurs ceintures.

(34) Du commun du peuple (*Johnson*).

(35) Nous disons un poulet : les Italiens une *polliceta amorosa*.

(36) Jeu de mots sur le poulet.

(37) Le vrai nom était Penelophon (*Percy*).

(38) *Tittles* et *titles*.

(39) Citation empruntée à quelque poëme boursoufflé du temps (*Warburton*).

(40) Caractère fantasque du temps, monarque italien, rodomont et insolent.

(41) *Suitor* et *shooter*. La prononciation fait l'équivoque; *amant* et *tireur*.

(42) Toi qui contiens, qui possèdes toute la beauté de la terre.

(43) *Clout*, le blanc que visent les archers, et *pin*, la cheville qui le soutient en l'air.

(44) Espèce de pomme jadis très-estimée. *Malus carbonaria.*

(45) *A pricket.* Ce sonnet est à dessein ridicule. *Sore*, chevreuil de quatre ans, *sore*, plaie; *L*, chiffre romain qui représente 50, etc. Ces équivoques ne peuvent être rendues en français.

(46) Pie-mère, membrane du cerveau.

(47) L'impossibilité de lui donner un sens, nous fait rejeter dans les notes le commencement de ce dialogue.

— Dieu vous donne le bonjour, maître Person (pour Parson le curé).

HOLOFERNE. M. Person, c'est comme perce-un; quel est-il cet un qu'on veut percer?

COSTARD. Diable, monsieur le maître d'école, c'est celui qui ressemble le plus à un tonneau.

HOLOFERNE. Percer un tonneau! brillante imagination dans un morceau de terre, assez de feu pour un caillou, assez de perles pour une truie; c'est charmant! c'est fort bien!

Équivoque sur *Pierson* et *to pierce*.

(48) Baptista Spagnolus, surnommé Mantuanus, de Mantoue, lieu de sa naissance, était un poëte de la fin du quinzième siècle, et si célèbre alors que les pédans préféraient, à l'*Arma virumque cano*, le *Fauste precor, gelidâ*, c'est-à-dire, à l'*Énéide* les églogues du Mantouan.

(49) Nouvelle allusion au cheval de Banks.

(50) Shakspeare s'est oublié dans ce passage. Jacquinette ne connaissait pas Biron, et vient de dire que la lettre lui a été remise par Costard, de la part d'Armado.

(51) Allusion au teint de Rosaline, représentée constamment comme une brune.

(52) La punition du parjure était de porter un écriteau qui annonçait son crime.

(53) Allusion au costume habituel de Cupidon sur le théâtre.

(54) Le foie était regardé comme le siége de l'amour.

(*Johnson.*)

(55) C'était la mode, parmi les amoureux du temps, de se piquer au bras ou ailleurs, pour boire leur sang à la santé de leur belle, ou d'écrire son nom avec leur sang en signe d'amour.

(56) Dans l'ancienne médecine, on attribuait aux artères les fonctions données aujourd'hui aux nerfs.

(57) *A sun*, *a son*, équivoque sur ces deux mots : soleil et fils.

(58) Comme le Thrason de Térence.

(59) Nous avons conservé les équivalens substitués par Letourneur.

(60) Ce mot est cité comme le plus long connu.

(61) *Dunghill*, fumier, au lieu de *usque ad unguem.*

(62) Dans le Marchand de Venise, Shakspeare appelle la barbe l'excrément de la valeur.

(63) *Via*, courage.

(64) *Most dull.* Il joue sur le nom de Dull (Voyez la note 1).

(65) Équivoque sur *wax*, cire et grandir.

(66) Équivoque sur *snuff*, mouchure de chandelle et accès de de colère.

(67) *To weigh*, peser et faire cas de.

(68) De boutons.

(69) Les Russes étaient alors peu connus en Europe, et cette

mascarade était piquante comme le serait aujourd'hui celle qui nous mettrait sous les yeux un peuple lointain et nouvellement découvert.

(70) Nous avons déjà vu une pointe sur ces mots, note (15).

(71) Le mot est bonnet de statut. Un acte du parlement enjoignit aux personnes qui auraient passé l'âge de six ans de porter, les dimanches et fêtes, un bonnet de laine fabriqué en Angleterre : il n'y avait d'exception que pour la noblesse.

(72) Proverbe. Les enfans piquent les mets comme les pigeons les pois, et ils les rendent comme il plaît à Dieu. (*Steevens.*)

(73) *Hail*, salut et grêle.

(74) C'est-à-dire, *sans*, mot français. Biron avait répété le mot *sans*.

(75) Inscription sur l'hospice des pestiférés.

(76) Équivoque sur *sue*, procès et offre, hommage, demande, supplique, etc.

(77) Phrase proverbiale; flatter quelqu'un, et s'insinuer dans ses bonnes grâces.

(78) Shakspeare veut ridiculiser ici l'*Histoire des neuf preux*.

(79) Nous ne sommes pas fous.

(80) *Ad novum* pour *novem*, ancien jeu de dés. (*Hawkins.*)

(81) Alexandre avait, dit-on, le cou un peu de travers.

(82) Équivoque sur Ajax, et *a jax*, *a jarres*, un privé.

(83) Pour *canis*, chien.

(84) *Yclept*, nommé, et *clept*, tondu.

(85) *To outface one*, dévisager quelqu'un ou le décontenancer.

(86) *Jude as*, pour Jude âne; *as*, âne.

(87) *Trojan*, troyen. Du temps de Shakspeare, sobriquet de voleur.

(88) Étrennes à la mode pour la Noël.

(89) *Atis*, Até, la déesse des fureurs.

(90) *Pole*, pôle, et *pole*, pieu.

(91) HOLOFERNE représente un pédant ou maître de langues, contemporain du poëte, nommé *Jean Florio*, maître d'italien à Londres, qui nous a donné un petit dictionnaire de cette langue, sous le titre de, *Un monde de mots* (*a World of Words*), et qui dans l'épître dédicatoire nous apprend que son livre ne vaut guère moins que le trésor de la langue grecque d'Étienne, l'ouvrage le plus complet de ce genre qui ait jamais été compilé. Dans sa préface il appelle ceux qui critiquaient ses ouvrages, des chiens de mer, des critiques de terre, des monstres d'humanité, ou plutôt des bêtes sauvages, dont les dents sont des cannibales, les langues des dards de vipère, les lèvres un poison d'aspic, les yeux des basilics, l'haleine l'exhalaison d'un tombeau, les paroles des cimeterres de Turc, etc. Le doux et bénin Nathaniel a donc raison de lui dire d'abréger la bouffonnerie, ou de renoncer à la raillerie et à la satire. Sa profession est cause qu'il débite tant de sentences italiennes dans sa conversation. Dans un autre de ses ouvrages il désigne clairement Shakspeare, furieux de ce qu'il l'avait joué sur le théâtre. — « Qu'Aristophane, dit-il, et ses comédiens fassent des pièces, et injurient Socrate ; tout ce qu'ils font pour le diffamer ne sert qu'à rehausser l'éclat de sa vertu. » Il parle aussi d'un sonnet d'un de ses amis (cet ami, c'était sans doute lui-même), qu'on avait parodié selon toute apparence dans le sonnet de cette pièce : *The praiseful princess*, etc. On voit aussi que le même Florio aimait l'allitération, cette ridicule affectation de plusieurs mots commençant par la même lettre. — Il signait : le résolu Jean Florio. C'est la férocité du caractère de cet Italien qui lui fait donner par Shakspeare le nom que Rabelais donne à son pédant Thubal, *Holoferne* (*Warburton.*)

Warburton cite ce caractère comme un des rares exemples de satire personnelle que Shakspeare s'est permis. Outre la candeur et la bonté de son cœur, Johnson donne encore une autre raison de la réserve du poëte sur ce genre de satire : c'est que les invectives personnelles deviennent par leur nature inintelligibles ; et l'auteur, en satisfaisant sa propre malignité, *animam in vulnere ponit*, laisse sa vie dans la blessure de son dard, détruit l'efficacité de ses écrits dans l'avenir, et sacrifie l'estime de la postérité au plaisir de faire rire un jour. Il n'est donc pas étonnant que les sarcasmes, qui peut-être du temps de l'auteur excitaient la rumeur et les acclamations du public, soient maintenant ensevelis et perdus parmi les réflexions générales.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

